
SE TAIRE ET FAIRE



6

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR

TH. CARLYLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR MM. ÉLIAS REGNAULT ET ODYSSE BAROT

TOME PREMIER

LA BASTILLE

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres — Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York — Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1865

Vignaud Lib

NOTICE SUR CARLYLE.

Le sort de tout génie original est d'appeler à la fois les critiques et les admirations excessives. Carlyle n'a pas échappé à la loi commune. Pour lui, dans le public anglais, il n'y a pas de milieu entre l'enthousiasme et le dédain. Les uns le dévorent avec avidité, les autres daignent à peine le lire. Il est certain que les obscurités de langage, les néologismes, les métaphores outrées, sont peu dans le goût britannique; les Anglais n'apprécient guère la métaphysique dans l'histoire et l'idéal dans un tableau de faits. D'un autre côté, une vigoureuse personnalité a du charme pour le génie saxon; les excursions hors de la voie commune lui plaisent; le type original, ce qu'il appelle *eccentric*, est accueilli avec faveur. Sous ce rapport, Carlyle a dû réunir de nombreux suffrages. Il est difficile de s'éloigner davantage du langage commun et de la pensée commune. Rien de moins anglais que ses écrits, soit dans le fond, soit dans la forme. Souvent on dirait une traduction de l'allemand, quelquefois de notre Michelet, avec plus de hardiesse même et plus de profondeur. Il faut tenir compte aussi de l'esprit écossais, qui est resté vivant dans Carlyle, et laisse toujours à ses œuvres un

goût de terroir. Ajoutez à cela une éducation ecclésiastique, un certain mysticisme biblique, et le fier esprit d'indépendance qui signalait les puritains, le tout mêlé à de profondes études dans les universités allemandes, et au génie personnel qui ne prend modèle sur rien, et ne s'inspire que de lui-même, et vous aurez un aperçu des qualités et des défauts de Carlyle. C'est un contraste singulier d'éléments qui semblent inconciliables, et nous ne saurions mieux peindre les oppositions qui se rencontrent chez lui qu'en signalant en lui le phénomène d'un protestant poétique.

Aussi, peu d'écrivains ont-ils laissé des traces plus profondes de leur individualité. Ses livres sont une émanation de son tempérament particulier et de son idiosyncrasie; dans ce sens, on peut les ranger parmi les productions littéraires les plus foncièrement originales; ils sont réellement l'expression sincère et naturelle de l'esprit entier de l'auteur, de ses aspirations, de sa vie même. Sans connaître sa biographie, on pourrait presque en deviner les principaux détails rien qu'en lisant ses œuvres.

Nous avons sous les yeux un admirable portrait de Carlyle, gravé par W. Jeffrey, d'après une photographie; et c'est bien sous de pareils traits, avec une telle physionomie que notre imagination nous aurait pu représenter l'auteur de *The French Revolution, a history*. En voyant ces yeux ardents et calmes, ces bras croisés, dans l'attitude familière aux ministres presbytériens; cette barbe

inculte et hérissée; ces cheveux blancs qui semblent avoir horreur du peigne, et qui retombent en désordre sur les oreilles, sur un large front, presque sur un nez magnifiquement dessiné; ces lèvres expressives, cette tête parfaitement ronde, ce gilet fermé jusqu'au menton, quoique irrégulièrement boutonné; cette cravate nouée aussi négligemment qu'une phrase de l'auteur, et sur laquelle retombe un col blanc, trop large, qui recouvre même le collet du gilet; en voyant ce visage si profondément méditatif et l'ensemble de cet étrange personnage, on ne s'étonne plus des livres non moins étranges qu'il a publiés depuis trente-cinq ans. Il y a dans l'homme comme dans l'œuvre quelque chose d'apocalyptique : l'une est une énigme philosophique, l'autre un logogriphe vivant. Cette tête, sauvage et belle à la fois, est un mélange de puritanisme écossais et de démocratisme français; étendez là-dessus une couche épaisse de mysticisme germanique, et vous expliquerez peut-être le caractère multiple de son style, de sa pensée; ces phrases heurtées, ces abstractions incompréhensibles mêlées aux *truisms* les plus vulgaires et les plus éloquents; cette exubérance de néologismes, cette richesse de barbarismes, cette surabondance de solécismes, qu'un homme de génie seul peut impunément se permettre; ces périodes entières où vous ne trouvez pas un seul verbe; ces parenthèses prodigieuses, ces digressions incroyables, ces métaphores impossibles, ces apostrophes, ces allégories, ces prosopopées. On a déjà comparé Carlyle à notre Mi-

chelet; nous dirons à notre tour : Carlyle est un Michelet à la quatrième puissance; Michelet est un Carlyle éminemment et exclusivement français.

Thomas Carlyle est né en 1795, dans le comté de Dumfries, en Écosse, d'une famille de cultivateurs riches et entourés de la considération générale. Destiné, dès sa première enfance, à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à l'université d'Édimbourg. Mais bien loin de s'occuper principalement et uniquement de théologie, il étudia avec plus d'empressement, avec une véritable passion, presque toutes les sciences, les mathématiques, la jurisprudence, les langues étrangères, et surtout le français et l'allemand. La première de ces langues fut pour lui une riche mine d'idées; la seconde, qui devait influer davantage sur sa vie littéraire, imprima à son style ce cachet particulier qui lui fait une place à part dans la littérature de l'Angleterre contemporaine. Disciple de Schelling, de Fichte et de Hegel, il a gardé toute sa vie et dans toutes ses œuvres, des traces de la métaphysique et de la phraséologie allemandes.

Ses premiers ouvrages furent, du reste, des traductions de l'allemand. Carlyle, comme tous les écrivains chez qui la pensée prédomine, comme tous les hommes de génie, Carlyle commença très-tard sa carrière littéraire. Il était âgé de trente ans, qu'il n'avait pas encore publié une seule ligne, même comme traducteur. En revanche, il avait longuement et profondément médité. Il avait qua-

rante ans quand il donna sa première œuvre originale.

Pour Carlyle, d'ailleurs, la vie littéraire est un sacerdoce ; dans les Lectures qu'il fit plus tard sur le *culte des héros*, il adoptait ouvertement la maxime de Fichte : « *Que le véritable homme de lettres doit être un prophète ou un prêtre, envoyé ici-bas pour discerner et nous faire connaître la présence de Dieu, qui a fait tous les hommes et toutes les choses.* » C'était donc là, à ses yeux, une très-sérieuse profession, et il n'était pas homme à l'embrasser légèrement. Il avait emprunté ses vues à ce sujet au traité de Fichte : *Sur la destinée de l'humanité*, qui en est une exposition complète.

En 1825, il publia presque en même temps une *Vie de Schiller* (*Life of Schiller*), et une traduction du chef-d'œuvre de Gœthe : *L'apprentissage de Wilhelm Meister* (*William Meister's Apprenticeship*) ; deux ans plus tard, il fit paraître sous ce titre : *German romances*, un recueil, en quatre volumes, de nouvelles tirées de Gœthe, de Tieck, de Jean-Paul Richter, d'Hoffmann, etc.

Le moment vint enfin où Carlyle voulut penser par lui-même, et vivre de sa vie propre et de sa seule inspiration. Collaborateur de l'*Edinburgh Review* et du *Fraser's Magazine*, il publia en 1835, dans ce dernier recueil, un ouvrage qui est resté l'un de ses chefs-d'œuvre, et où se fait sentir à chaque page l'influence de Jean-Paul Richter et de Tieck, mêlée à des souvenirs personnels, à

des détails intéressants de sa première enfance et de sa jeunesse.

Cet ouvrage a pour titre : *Sartor resartus*, titre intraduisible qui signifie quelque chose comme : *Le tailleur cousu*. C'est une traduction fictive et burlesque d'un prétendu livre allemand intitulé : *Origine et enfance des vêtements, par Herr Diogenes Teufelsdroeck* (crotté du diable), *publié dans la ville de Weissnichtwo* (je ne sais où), *chez les libraires Stillschweigen et compagnie*. Citons-en un ou deux fragments.

Écoutez en quels termes il nous apprend ses premières impressions d'enfance. Nous sommes au village fantastique de *Entepfühl*.

« Alors — c'est le docteur Teufelsdroeck qui parle — je commençai à reconnaître qu'Entepfühl était situé au milieu d'une contrée, d'un monde, où se trouvaient certaines choses qui se nommaient *histoire*, *biographie*, etc., auxquelles je pourrais, moi aussi, travailler un jour, par la plume et par la parole. La diligence, qui se traînait péniblement sous la masse des voyageurs et des bagages, traversait notre village, arrivant par le nord, au point du jour, et partant vers le sud à la tombée de la nuit, me fit faire de semblables réflexions jusqu'à ma huitième année. J'avais toujours pensé que cette diligence était quelque lune terrestre, dont le lever et le coucher étaient comme ceux de la lune céleste, réglés par une loi de la nature ; que, venue des cités lointaines, elle parcourait les grandes

routes vers d'autres cités lointaines, les réunissant, et, comme une grande navette, les resserrant entre elles. Alors je fis cette réflexion (si vraie aussi dans les choses de l'esprit) : quelque route que tu prennes, fût-ce cette simple route d'Entepfühl, elle te conduira jusqu'à l'extrémité du monde. »

Voici comment il peint, dans un autre endroit, ses professeurs :

« Nos maîtres étaient d'insupportables pédants, n'ayant aucune connaissance de la nature de l'homme ni de celle de l'enfant ; ne connaissant aucune chose, en un mot, si ce n'est leurs dictionnaires et leurs livres de comptes trimestriels.

» Ils nous accablaient sous le poids d'innombrables paroles mortes, et c'est là ce qu'ils appelaient développer l'esprit de la jeunesse. Comment un moulin de gérondifs, inanimé, automatique, dont le pareil sera, au siècle prochain, fabriqué à Nuremberg avec du bois et du cuir, pourrait-il aider au développement de quelque chose, encore moins de l'esprit, qui ne croît pas comme un végétal, mais qui se développe par le mystérieux contact de l'esprit? Comment donnera-t-il la lumière et la flamme, celui dont l'âme est un foyer éteint, rempli de cendres froides ? Les professeurs d'Hinter-Schlag (frappe par derrière) connaissaient assez bien leur syntaxe ; et quant à l'âme humaine, ils savaient une seule chose, c'est qu'il y avait en elle une faculté nommée mémoire, que

l'on pouvait développer en fustigeant de verges les tissus musculaires et l'épiderme. »

Cet essai biographique sur le docteur Teufelsdroeck est écrit d'un bout à l'autre avec un *humour* admirablement soutenu. Il y a parfois dans ses portraits, dans ses tableaux, dans ses récits, une telle gaieté, une telle verve, qu'il faut remonter jusqu'à Rabelais pour trouver rien de comparable. Mais si, comme satirique, Carlyle est égal à ce grand esprit, il lui est supérieur par la pureté et la noblesse du but qu'il poursuit. Rabelais est un sceptique, indifférent à tout : il n'a pas, comme Carlyle, ces éclairs d'enthousiasme religieux, cette légitime indignation contre la bassesse, cette pitié bienveillante pour la faiblesse des hommes. Le vrai satirique est rarement aussi philanthrope et aussi pieux. Il y a dans Carlyle du prédicateur. C'est une sorte de prêtre laïque ; on retrouve à chaque page, dans ses écrits, des traces de son éducation première et de son premier état. Il prêche honnêtement et sincèrement ce qu'il croit être la vérité.

Le *Sartor resartus* est le développement de cette pensée de Fichte, que toutes choses dans l'univers visible, nous-mêmes et tous les hommes, que tout cela est une sorte de vêtement ou d'apparence sensuelle, sous laquelle se cache la réalité absolue ; que l'univers entier n'est qu'une des formes de l'esprit éternel de Dieu; que le temps et l'espace ne sont que des modes de nos sens bornés, de sorte que le *où* et le *quand*, quoique inséparables en

apparence de nos pensées, ne sont que superficiellement adhérents à la pensée; que nous devons concevoir Dieu comme habitant un universel *ici*, un perpétuel *maintenant*, et considérer la nature comme le vêtement qu'il porte pour se rendre visible à nos yeux.

Ces idées forment la base du système philosophique de Carlyle. D'après lui, les phénomènes de notre vie sociale, les aspects extérieurs, les formes, les modes de ce monde ne sont que les simples vêtements de l'esprit humain, utiles et convenables, tant qu'ils servent, mais qui ne tardent pas à s'user et sont mis au rebut. La vérité qu'il peut y avoir au fond de ce paradoxe n'est nullement étouffée par les commentaires saugrenus et amusants du docteur Diogène Teufelsdroeck, *professeur des choses en général à l'Université de je ne sais où*. Cette inimitable figure d'un solitaire philosophe allemand avec sa vaste érudition, ses aventures excentriques, son stoïcisme sublime qui le fait planer à cent mille pieds au-dessus de ce monde, sa bienveillance inaltérable, son honnêteté, sa piété, son courage, sa langue mystico-vulgaire constitue un des types les plus curieux que nous connaissions.

L'auteur attribue à cet apôtre de la foi transcendantaliste, avec un air de gravité parfaite, les plus incroyables opinions, déduites logiquement de sa philosophie du vêtement, illustrées par les plus grotesques exemples et exprimées dans un langage qui n'est qu'un pastiche caricatural du langage ordinaire des savants professeurs

allemands. Tout cela est entremêlé d'observations infiniment spirituelles sur les tailleurs, sur les dandys, sur les modes.

Par malheur, cette œuvre a exercé une influence regrettable sur le style de l'auteur. A force d'exagérer son héros et de lui prêter un idiome à part, Carlyle a fini par endosser lui-même, à son insu, l'habit du docteur Teufelsdroeck et par s'assimiler, à jamais, son dialecte barbare, *emberlificoté*, hypermétaphorique ; ses saccades brusques, ses inversions outrées, son abondance pléthorique, ses innombrables néologismes, ses répétitions incessantes de sobriquets, son abus des adverbes et des conjonctions, qu'il omet là où il en faudrait, qu'il accumule là où il n'en faudrait pas, son adoption trop facile et trop généreuse de locutions et de mots allemands, français, écossais, ou de termes d'argot auxquels il donne indûment droit de cité.

Carlyle a imité sans le savoir les conteurs fantastiques de l'Allemagne ; Tieck, Hoffmann, Jean-Paul Richter, surtout, ont déteint sur lui ; son Teufelsdroeck nous rappelle trait pour trait l'amusant docteur Schopp, dans le *Titan* de Jean-Paul. Cette imitation, cette déviation du style de Carlyle est encore plus frappante, si on se rappelle ses premiers ouvrages qui sont écrits avec une pureté, une correction, une propriété des termes, une sobriété d'expression, qui font penser à Johnson.

Comme compensation, Carlyle dispose d'un riche voca-

bulaire ; il sait tracer un tableau ou faire un récit avec le moins possible de mots admirablement choisis ; il n'est parfois que trop incisif et trop énergique, et fatiguerait presque par la rapidité de ses coups de pinceau. Ces qualités, aussi bien que la vigueur de son imagination dramatique et de ses facultés descriptives, n'ont jamais été mieux mises en lumière que dans son *Histoire de la révolution française*.

C'est surtout dans cette œuvre que se remarque l'absence de tout préjugé britannique, nous ajouterons même, de tout préjugé historique. Nulle part, chez aucun écrivain français, ne se rencontre une aussi profonde intelligence des causes de ce grand mouvement social. Avant même M. Michelet, qui a compris ce qu'il y eut de gigantesque dans l'insurrection populaire, Carlyle démontre que le grand acteur dans toutes les scènes de la révolution, c'est la foule, la masse, le peuple. Pour lui, la révolution n'est ni dans les fautes de la royauté, ni dans les luttes de l'Assemblée nationale, mais dans les misères de *vingt-cinq millions d'affamés*.

Et il ne recule pas devant la formule nouvelle qui doit résumer sa pensée : cette formule est le *sans-culottisme*.

« La destructive colère du sans-culottisme, voilà, dit-il,
» ce que nous allons raconter, n'ayant malheureusement
» pas de voix pour chanter.

» Grand phénomène, assurément ! transcendantal, dé-

» passant toutes règles, toute expérience, le phénomène
» couronnement de nos temps modernes !... »

« Ne redoutez pas le sans-culottisme, reconnaissez-le
» pour ce qu'il est, l'inévitable et terrible fin de beaucoup
» de choses, le miraculeux commencement de beau-
» coup...»

« Mais quant à juger et mesurer cette chose, incom-
» mensurable, le sans-culottisme, à l'expliquer, à en
» rendre compte, à le réduire à une vaine formule logique,
» ne l'essayez pas. Bien moins encore faut-il vociférer
» jusqu'à l'enrouement, pour le maudire; car déjà cela
» a été fait sur tous les tons et sur une grande échelle. »

Enfin, Carlyle résume son appréciation du sans-culottisme par cette belle métaphore :

« Voici venir le phénix du monde, consumé dans le
» feu, et renaissant dans le feu; ses grandes ailes éven-
» tent l'espace, sa mélodie de mort retentit au loin dans
» le tonnerre des batailles et la chute des villes; la flamme
» funéraire lèche le ciel et enveloppe toutes choses; c'est
» la mort et la naissance d'un monde. »

Carlyle n'est cependant nullement d'humeur jacobine. Il déplore les excès, a de profonds accès de pitié pour la royauté mourante, n'accorde aucune admiration aux hommes de la révolution, si ce n'est à Mirabeau et quelque peu à Danton; mais il reconnaît hautement la légitimité des insurrections populaires provoquées par des siècles d'oppression et de misère. Si l'on pouvait introduire un

esprit aussi original dans nos classifications politiques, il pourrait être placé au premier rang de ceux que nous appelons les socialistes.

C'est après tout la révolution française considérée de son point de vue vrai et productif, en dehors des théories philosophiques et des fabriques de constitution.

Cette stérile contre-partie de discussions est peinte d'une manière originale par notre auteur.

« Quant à l'Assemblée nationale, dit-il, en tant qu'elle » domine encore de haut sur la France, à la façon d'un » *carroccio* hautement suspendu, quoique n'étant plus à » l'avant-garde, sonnant encore les signaux pour la marche » et la retraite, elle est et continue d'être une réalité » parmi les réalités. Mais en tant qu'elle s'occupe de faire » une constitution, elle n'est qu'une impuissance et une » chimère. Hélas ! dans ces édifices héroïques, ces châ- » teaux de cartes, Montesquieu-Mably, quoique salués par » les acclamations de tout un monde, quel intérêt y a-t-il? » Lancée dans cette voie, une auguste Assemblée natio- » nale ne devient autre chose qu'un sanhédrin de pédants, » sinon une fabrique de gérondifs, au moins rien de plus » utile; et les bruyants débats, les interminables récri- » minations sur les droits de l'homme, le droit de paix et » de guerre, le véto suspensif, le véto absolu, ne sem- » blent-ils pas reproduire cette fameuse malédiction de » pédants : « Que Dieu vous confonde pour votre *théorie* » *des verbes irréguliers.* »

Puis il ajoute plus loin :

« Mais, après tout, que peut faire une infortunée » Assemblée nationale ? Considérez seulement qu'ils sont » là douze cents individus mélangés : pas une unité » d'entre eux qui n'ait son propre appareil de pensée, » son propre appareil de parole. Dans chaque unité il y a » quelque croyance, quelque espérance, différentes chez » tous, sur la régénération nécessaire de la France, sur » la mission qu'il lui appartient individuellement d'ac- » complir. Douze cents forces séparées, attachées pêle- » mêle à tout objet, et pêle-mêle sur tous les côtés de » l'objet, avec injonction de tirer sous peine de mort !

» Ou bien est-ce généralement dans la nature des » assemblées nationales d'aboutir après un bruit et un » travail sans fin, à ne faire rien? Les gouvernements » représentatifs sont-ils au fond, la plupart, également » des tyrannies? Dirons-nous que *ces tyrans*, ces ambi- » tieux disputeurs, venus de tous les coins du pays, se » réunissent de cette manière dans un seul local, et là avec » des motions et des contre-motions, avec du jargon et » du vacarme se paralysent l'un l'autre, et produisent, » pour résultat net, zéro; le pays, pendant ce temps-là, » se gouvernant ou se guidant lui-même avec ce qui peut » exister de sagesse reconnue ou non reconnue dans des » têtes individuelles figurant çà et là. Et cependant, cela » même était un grand progrès : car dans les vieux temps, » avec leurs factions guelfes et gibelines, avec leurs roses

» rouges et leurs roses blanches, les partis arrivaient à
» paralyser aussi bien le pays tout entier. En outre,
» ceux-ci font l'affaire sur un champ de bataille bien plus
» étroit, entre les quatre murs de l'assemblée, avec çà et
» là quelques postes avancés de hustings ou de tonneaux;
» ils la font d'ailleurs avec la langue non avec le sabre;
» ce qui dans l'art de produire zéro peut encore compter
» pour un grand progrès. »

Nous avons cité ces passages pour bien résumer la pensée fondamentale du livre de Carlyle, qui est toute dans ces deux contrastes : puissance de l'action populaire, impuissance de l'action parlementaire.

Ce même phénomène s'est reproduit dans toutes nos révolutions ultérieures. N'y a-t-il pas là un enseignement dont nous puissions faire notre profit, et ne s'y trouve-t-il pas l'obligation de faire tous nos efforts pour éclairer le peuple, afin que son action se trouve en même temps fortifiée et modérée par le sentiment du droit.

C'est après la révolution de 1830, au milieu de l'exaltation générale des esprits en Europe, que Carlyle conçut la première idée de son livre sur la révolution française, qu'il publia en 1836.

Nous ne pouvons pas étudier ni apprécier longuement ici tous les ouvrages de Carlyle. Voici les plus importants après *the French Revolution* et *Sartor resartus*.

D'abord, ses *Lectures on Heroes, Hero-worship, and the Heroic in History* (*Lectures sur les héros, le culte des*

héros et l'héroïsme en histoire), lectures *délivrées* en 1840, et réunies en volume l'année suivante. Cet ouvrage marque la seconde phase du système d'enseignement moral et philosophique de Carlyle, phase dans laquelle la plupart de ses premiers disciples ont quelque peu hésité à le suivre jusqu'au bout. Cet ouvrage lui avait peut-être été suggéré par les *essais* biographiques et les mémoires qui l'avaient occupé jusque en 1840, et par l'intérêt que présentaient quelques éminentes personnalités dans son histoire de la révolution française. Pour Carlyle, toutes les grandes choses sont l'œuvre de quelques individualités, ce qui est précisément le contraire de ce qu'il a démontré dans la révolution française.

Carlyle, cependant, ne considère pas les *héros* comme des individus hors ligne, doués de facultés exceptionnelles; c'est tout le contraire. « Pour faire un héros, il ne faut qu'une âme créée par Dieu, qui soit fidèle à son origine. « Pour lui, les puritains du XVIIe siècle étaient « une nation de héros. »

Un autre ouvrage capital de Carlyle qui a pour titre : *the Past and the present time* (*le Passé et le présent*, 1844), peut être regardé comme le résumé des opinions de l'auteur sur toutes les grandes questions politiques et sociales, et en même temps comme une de ses œuvres les plus parfaites au point de vue littéraire. Nulle part, Carlyle n'a plus heureusement employé ses merveilleuses facultés satiriques. Le *Chartisme*, brochure publiée en 1839, et les

Pamphlets du dernier jour (*Latter day Pamphlets*), parus en 1850, en sont comme le corollaire. En 1851, il donna une biographie de son ami John Stirling.

En 1846, il avait publié la *Vie de Cromwell* (*Life of Cromwell*), que M. Taine, dans l'ouvrage fort intéressant qu'il a consacré à Carlyle (1) considère comme son chef-d'œuvre. Nous ne partageons pas tout à fait cette manière de voir, la *Vie de Cromwell* ne vaut, à notre sens, ni le *Sartor resartus*, ni *Past and present*, ni *Hero-worship*, ni surtout *the French Revolution.* Quelques personnes considèrent comme le chef-d'œuvre historique de Carlyle, l'ouvrage qu'il achève en ce moment, dont six volumes déjà ont paru depuis 1858, *the History of Frederic the Great* (*Histoire de Frédéric le Grand*). Dans ce livre, le style de Carlyle s'est épuré, simplifié, sa pensée est plus sévère, plus précise, moins nuageuse. La rhétorique est plus souvent absente, la déclamation beaucoup plus rare, et on y trouve une érudition prodigieuse. Cette érudition même est peut-être excessive, à la façon des Allemands. Il faut lire trois volumes d'histoires préliminaires avant d'arriver à Frédéric qui doit être le héros du récit.

L'influence de Carlyle sur la génération actuelle a été considérable. Une grande partie des réformes politiques,

(1) *L'idéalisme anglais, étude sur Carlyle,* par M. Taine. Dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine,* de M. Germer Baillière.

sociales, administratives, réclamées par lui, ont été déjà réalisées. On retrouve à chaque instant ses idées dans les discours, les sermons, les essais, les nouvelles et les fictions populaires du jour ! Carlyle a fait école, et parmi ses disciples les plus distingués, nous devons citer M. Kingsley et M. Anthony Trollope, les deux romanciers à la mode.

Il ne nous appartient guère de parler de notre traduction. Les Anglais qui souvent ont de la peine à le comprendre dans leur propre langue ont déclaré Carlyle intraduisible. Nous reconnaissons volontiers que c'est un rude joûteur, mais nous avons été assez téméraires pour faire appel de la sentence britannique. Seulement, comme nous nous sommes attachés à suivre de près le texte de notre auteur, même dans les parties les plus tourmentées et les plus confuses, nous demandons indulgence au lecteur français pour des métaphores outrées et d'effrayants néologismes que nous avons dû reproduire. Nous aurions aussi pu combattre, par quelques notes, certaines appréciations, soit des personnes, soit des choses, que nous n'acceptons pas, et même quelques erreurs historiques ; mais nous avons tenu à laisser à Carlyle sa physionomie inaltérée.

LES TRADUCTEURS.

LA BASTILLE

LIVRE PREMIER

MORT DE LOUIS XV

I

LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

Le président Hénault, remarquant, à propos des surnoms d'honneur donnés aux rois, combien il est difficile de déterminer, non-seulement pourquoi, mais encore quand ils ont été conférés, en prend occasion de faire, dans son style correctement officiel, une réflexion philosophique :

« Le surnom de *Bien-Aimé*, dit-il, que porte Louis XV,
» ne laissera pas la postérité dans le même doute. Ce
» prince, en l'année 1744, pendant qu'il se transportait
» d'une extrémité de son royaume à l'autre, et suspen-
» dait ses conquêtes en Flandre pour voler au secours
» de l'Alsace, fut arrêté à Metz par une maladie qui me-
» naçait de trancher ses jours. A cette nouvelle, Paris,
» tout épouvanté, ressembla à une cité prise d'assaut :
» les églises retentirent de supplications et de gémisse-

» ments ; les prières des prêtres et du peuple étaient » interrompues par les larmes ; et c'est de cet intérêt si » cher et si tendre que lui vient ce surnom de *Bien-* » *Aimé*, titre plus élevé encore que tous les autres que » ce grand prince a obtenus (1). »

Ainsi est-il écrit, en mémoire durable de cette année 1744. Trente autres années sont venues et passées, et le grand prince est de nouveau malade ; mais combien maintenant les circonstances sont changées ! Les églises ne retentissent pas d'excessifs gémissements ; Paris est dans un calme stoïque ; les larmes n'interrompent aucune prière ; car en réalité il ne s'en fait pas ; excepté des litanies de prêtres, lues ou chantées à un taux fixé par heure, qui ne sont pas sujettes à interruption. Le pasteur du peuple a été transporté du petit Trianon, le cœur appesanti, et mis au lit dans son château de Versailles ; le troupeau le sait, et en a peu souci. Tout au plus, au milieu des flots de parlage français, qui s'accumulent jour par jour, et ne sont refoulés que vers les courtes heures de la nuit, cette nouvelle de la maladie royale peut-elle se produire de temps à autre comme un article de conversation. Des paris sans doute sont en jeu ; quelques gens même s'expriment hautement dans les rues (2) ; mais pour le reste, dans les prés verts et dans les cités aux cent cloches, le soleil de mai se lève, le soleil de mai se couche, et les hommes suivent leur travail utile ou inutile, comme si aucun Louis n'était en danger.

La Dubarry pourrait, il est vrai, prier, si elle en avait le talent ; le duc d'Aiguillon aussi, et Maupeou, et

(1) *Abrégé chronologique de l'histoire de France.* Paris, 1775, p. 701.
(2) *Mémoires de M. le baron Besenval.* Paris, 1805, t. II, p. 59-90.

le parlement Maupeou : ceux-là assis dans leurs postes élevés, avec la France enchaînée sous leurs pieds, savent bien sur quelle base repose leur pouvoir. Regardes-y bien, d'Aiguillon, avec attention, comme lorsque tu surveillais au moulin de Saint-Cast, Quiberon et le débarquement des Anglais, toi, *chargé sinon de gloire, au moins de viandes*. La fortune a toujours été réputée inconstante, et chaque chien a son jour.

Il y a quelques années, le duc d'Aiguillon languissait passablement abandonné, chargé, comme nous avons dit, de viandes, même de quelque chose de pire. Car la Chalotais, le parlementaire breton, l'accusa non-seulement de poltronnerie et de tyrannie, mais aussi de concussion ; accusations qu'il fut beaucoup plus facile d'étouffer par de secrètes influences, que de réfuter. D'ailleurs, les pensées des hommes, ou même leurs langues ne pouvaient être enchaînées. C'est ainsi que sous une funeste éclipse, le petit neveu du grand Richelieu errait à l'aventure, abandonné du monde : l'énergique Choiseul, homme orgueilleux et résolu, le dédaignant ou l'oubliant. Il n'avait guère d'autre perspective que de se retirer en Gascogne, pour y rebâtir des châteaux (1), et y mourir sans gloire en tuant le gibier. Cependant, en l'année 1771, un certain jeune officier, du nom de Dumouriez, revenant de la Corse, put voir « avec chagrin, à Compiègne, le vieux roi » de France, à pied, le chapeau à la main, en vue de son » armée, auprès d'un magnifique phaéton, rendant hom» mage à la Dubarry (2). »

(1) Arthur Young, *Voyages pendant les années* 1787-88-89, *Bury Saint-Edmund's*, 1792, t. I, p. 66.

(2) *La vie et les mémoires du général Dumouriez*. Paris, 1822, t. I, p. 141.

Il y a là dedans beaucoup de choses! Par là, en premier lieu, d'Aiguillon put ajourner la réédification de son château, pour réédifier d'abord sa fortune : car le robuste Choiseul ne voulait voir dans la Dubarry autre chose qu'une courtisane merveilleusement parée, et marchait son chemin comme si elle n'existait pas. Chose intolérable, source de soupirs, de larmes, de bouderies, d'humeurs, jusqu'à ce que *la France* (comme elle appelait son royal valet) prît assez de cœur pour voir Choiseul, et avec le *tremblement de menton*, naturel en un tel cas (1), lui balbutiât son congé: congé de son dernier ministre sérieux, mais pacification de sa courtisane. Ainsi s'éleva de nouveau d'Aiguillon, triomphant. Et avec lui surgit Maupeou, le bannisseur des parlements, qui vous plante un président réfractaire « à Croe en Combrailles, au sommet de rochers escarpés, accessibles seulement aux litières », pour s'y recueillir. En même temps surgit l'abbé Terray, effronté financier payant soixante pour cent, de sorte que dans une foule pressée à l'entrée du spectacle, un malin s'écrie: « Où est donc l'abbé Terray pour nous réduire aux deux tiers? » Et ainsi ces individus (sans doute par magie) se sont bâti un domaine choisi, un réduit enchanté où règne Dubarry; appelez-le un palais d'Armide, où ils passent agréablement la vie ; le chancelier Maupeou jouant à collin-maillard avec l'enchanteresse, ou lui faisant galamment cadeau de nègres nains; et un roi très-chrétien jouit à l'intérieur d'une paix inaltérable quoi qu'il puisse se passer au dehors. « Mon chancelier, dit-il, est un drôle ; mais je ne puis me passer de lui (2). »

(1) Besenval, *Mémoires*, t. II, p. 21.

(2) Dulaure, *Histoire de Paris*. Paris, 1824, t. VII, p. 328.

Beau palais d'Armide, dont les habitants mènent une vie enchantée, bercés avec la douce musique de l'adulation, servis par les splendeurs du monde ; et le tout cependant suspendu à un seul cheveu. Si le roi très-chrétien mourait, ou seulement était en danger de mort ! Car hélas, la belle et fière Châteauroux ne dut-elle pas s'enfuir, les joues humides, le cœur enflammé, lors de cette scène de fièvre à Metz, il y a longtemps ; chassée par d'impitoyables tonsurés, et revenant avec peine, lorsque la fièvre et les tonsurés disparurent? Pompadour aussi, lorsque Damien blessa la royauté, *légèrement*, *sous la cinquième côte*, et que notre course à Trianon fut suspendue au milieu des cris et des torches rudement secouées, Pompadour eut à faire ses malles et à être prête au départ ; mais cependant elle ne partit pas, la plaie n'étant pas empoisonnée. Car Sa Majesté a une foi religieuse, et croit au moins au diable. Et maintenant voici un troisième péril ; et qui sait ce qui s'y trouve ! Car les médecins prennent un air grave, demandent en secret si Sa Majesté n'a pas eu la petite vérole, et pensent qu'elle a pu être d'une fausse nature. Oui, Maupeou, contracte tes sourcils ténébreux et regarde bien avec tes malins yeux de rat ; c'est un cas problématique. La seule chose certaine, c'est que cet homme est mortel ; c'est qu'avec cette vie d'un seul mortel se brise irrévocablement le merveilleux talisman, et que tout le royaume Dubarry s'évanouit avec tumulte dans les espaces infinis ; et vous autres, comme toute apparition souterraine, vous disparaîtrez complétement, ne laissant derrière vous qu'une odeur de soufre !

Ceux-ci et ceux qui leur tiennent peuvent faire leurs prières à Belzébuth ou à qui voudra les écouter. Mais dans le reste de la France, il n'y a, nous le disions,

aucune prière, ou que des prières d'un caractère *contraire*, exprimées ouvertement dans les rues. Les châteaux et les hôtels où un philosophisme éclairé discute beaucoup de choses, ne sont pas livrés à la prière : et rien n'y excite, ni les victoires de Rosbach, ni les finances de Terray, ni les soixante mille lettres de cachet qui forment la part de Maupeou. O Hénault, des prières? De cette France magiquement souillée de mille plaies, et courbée maintenant dans la honte et la douleur, sous le pied d'une prostituée, quelle prière peut-on attendre? Ces maigres fantômes, errants, affamés sur toutes les routes, sur tous les sentiers de l'existence française, vont-ils prier? Ces sombres millions, qui, dans la boutique ou le sillon, tournent accablés la meule du travail, comme le cheval encapuchonné à la roue du puits, et rendu aveugle pour qu'il soit paisible? Ou ceux de l'hôpital de Bicêtre, *huit dans un lit*, attendant leur délivrance? Leur tête n'est qu'obscurité, leur cœur que stagnation : pour eux le grand souverain n'est connu que comme le grand regrattier. S'ils entendent parler de sa maladie, ils répondront d'un air sombre : *tant pis pour lui;* ou bien par cette question : va-t-il mourir?

Oui, va-t-il mourir? C'est là maintenant pour la France la grande question, l'espoir; c'est par là seulement que la maladie du roi offre quelque intérêt.

II

IDÉALITÉS RÉALISÉES.

Quel changement dans la France, quel changement dans Louis! changement plus grand que tu ne peux

encore le voir. Pour l'œil de l'histoire, bien des choses, dans cette chambre de Louis malade, sont maintenant visibles, qui pour les courtisans là présents étaient invisibles. Car, en effet, il est dit avec raison : « dans chaque objet il y a une inépuisable signification ; l'œil y voit ce que l'œil apporte de moyens de voir. « Pour Newton, et pour Diamant, le chien de Newton, il y a deux univers différents ; tandis que l'image sur la rétine de chacun était probablement la même. Qu'ici donc, le lecteur, dans cette chambre de Louis, tâche de regarder aussi avec son esprit.

Il fut un temps où les hommes pouvaient, pour ainsi parler, d'un homme donné, en le nourrissant et le décorant d'une manière convenue, et en l'élevant à la hauteur voulue, se *faire* un roi, à peu près comme font les abeilles; et ce qui est encore plus dans la donnée, lui obéir loyalement après qu'il est fait. L'homme ainsi nourri et décoré, et nommé par suite *royal*, n'est en réalité qu'un être gouverné. Par exemple, si l'on dit de lui, ou même on pense de lui « qu'il est allé entreprendre des conquêtes en Flandre », il n'y est vraiment transporté que comme un bagage ; bagage nullement léger, couvrant des lieues entières. Car il a près de lui son effrontée Châteauroux, avec ses cartons et ses pots de rouge, de sorte qu'à chaque station, il faut construire entre leurs logements une galerie de bois. Il a non-seulement sa *maison de bouche* et sa *valetaille* sans fin, mais sa troupe de comédiens, avec leurs coulisses de carton, leurs appareils de tonnerre, leurs tambours, leurs violons, leur garde-robe de théâtre, leurs garde-mangers portatifs (sans compter leurs disputes et leurs zizanies) ; tous montés dans des charrettes, des tombereaux, des voi-

tures de hasard, et suffisant à triompher non de la Flandre, mais de la patience du monde. C'est avec un tel déluge de bruyants et discordants accompagnements qu'il se traîne pour entreprendre la conquête de la Flandre. Merveilleux à contempler ! C'est là cependant ce qui a été. Pour quelque penseur solitaire, ce pouvait sembler étrange : pour lui c'était naturel, inévitable.

Car notre monde est très-fictif; et de toutes les fictions, la plus plastique parmi les créatures, est l'homme. Un monde qui ne peut être fixé, qui ne peut être sondé ! Un insondable quelque chose, qui n'est pas *nous;* avec quoi nous travaillons, au milieu de quoi nous vivons, que nous façonnons miraculeusement suivant notre être miraculeux, et que nous appelons monde; mais si même les rochers et les rivières, comme la métaphysique l'enseigne, ne sont, en strict langage, *faits* que par nos sens extérieurs, à bien plus forte raison sont faits par notre sens intérieur tous les phénomènes de nature spirituelle : dignités, autorités, le sacré et le profane. Lequel sens interne, d'ailleurs, n'est pas permanent, comme les sens extérieurs, mais toujours changeant et se développant. Le nègre africain rassemble des bâtons et des vieux habits exportés peut-être de Londres, et les combinant adroitement ensemble, en fabrique un *eidolon* (idole, ou *chose apparente*), le nomme *mumbo-jumbo* et en fait l'objet de son culte, qu'il adore et qu'il contemple avec des yeux terrifiés, non sans espérance. Le blanc Européen s'en moque ; mais il devrait plutôt réfléchir, et se demander si chez lui il ne pourrait pas faire la même chose, un peu plus sagement.

Ainsi en était-il, disons-nous, dans ces conquêtes de la Flandre, il y a trente ans; mais il n'en est plus ainsi.

Hélas! il y a ici autre chose malade que le pauvre Louis; non-seulement le roi de France, mais la royauté française : voilà ce qui, après une longue lutte de tiraillements et de déchirures, s'en va en lambeaux. Le monde est profondément changé : tant de choses qui semblaient vigoureuses s'affaissent dans la décrépitude; tant de choses qui n'étaient pas, commencent à être. Quels sont ces bruits qui à travers l'Atlantique viennent frapper les oreilles déjà presque fermées de Louis, roi par la grâce de Dieu? Ils retentissent comme des présages, des nouveautés dans notre siècle. Le port de Boston est noir de thé que l'on n'attendait pas. Voici que s'assemble un congrès de Pensylvanie; et avant peu à Bunker Hill voici la DÉMOCRATIE qui annonce elle-même sa naissance, avec des volées de mousqueterie portant la mort, au son du *yankee doodle*, sous sa bannière étoilée, et qui comme un ouragan, enveloppera le monde.

Les souverains meurent et aussi les souverainetés : tout meurt et n'est que pour un temps, n'est qu'un fantôme de temps, se croyant une réalité. Les rois mérovingiens, dans leurs charrettes à bœufs, lentement traînés à travers les rues de Paris, avec leurs longs cheveux flottants, sont aussi lentement descendus vers l'éternité. Charlemagne dort à Salzbourg, avec son sceptre vermoulu; la fable seulement attendant son réveil. Et Charles le Marteau, et Pepin aux jambes torses, où sont maintenant les menaces de leurs yeux, les commandements de leur voix? Rollon et ses sauvages enfants du Nord ne couvrent plus la Seine de leurs barques; mais sont partis pour un plus long voyage. La chevelure de *Tête d'étoupes* n'a plus besoin de peigne; *Taille-fer* ne pourrait tailler une toile d'araignée; la cruelle Frédégonde, la fière Brunehilde ont eu leur

ardente vie de disputes, et sont couchées silencieuses, les chaudes frénésies de leur vie toutes calmées. La noire tour de Nesle ne voit plus descendre dans un sac vers les eaux de la Seine le galant sacrifié, plongeant dans la nuit ; car la dame de Nesle ne se soucie plus des galanteries de ce monde, ne redoute plus les scandales de ce monde; la dame de Nesle dort elle-même dans la nuit. Tous ont disparu, engloutis profondément avec les tumultes qu'ils ont soulevés ; et le piétinement et le roulis de générations toujours nouvelles leur passent dessus, sans même que le bruit en vienne jusqu'à eux.

Et cependant, en somme, n'y a-t-il pas eu quelque chose de réalisé? Considérez (pour ne rien dire de plus) ces beaux édifices de pierre et ce qu'ils contiennent. La ville de boue des bordagers (*Lutetia Parisiorum* ou *Barisiorum*) s'est pavée, s'est étendue sur les îles de la Seine, et en long et en large sur chaque rive, devenant la cité de Paris, qui se vante quelquefois d'être l'*Athènes de l'Europe* et même la *capitale du monde*. Des tours de pierre élèvent leurs fronts superbes, d'antique durée, noires des traces de mille années. Là, sont des cathédrales, et en elles une croyance ou le souvenir d'une croyance; des palais, un État, une loi. Vois les flots de fumée, souffle inextinguible d'une chose vivante. Les mille marteaux du travail sonnent sur l'enclume ; et un autre travail plus miraculeux se poursuit sans bruit, non avec la main, mais avec la pensée. D'habiles ouvriers de tout état, avec leur habile tête et leur main droite, ont fait des quatre éléments leurs ministres; attelant les vents à leurs chars maritimes, et faisant des étoiles mêmes leur horloge nautique ; écrivant et collectionnant une *bibliothèque du roi :* parmi ces livres est le livre hébreu ! mer-

veilleuse race de créatures ! Voilà ce qui a été réalisé, et combien là se révèle de talent ! N'appelez donc pas le temps passé, même avec toute la confusion de ses misères, un temps perdu.

Remarquons cependant que de toutes les possessions et acquisitions terrestres de l'homme, les plus nobles sans contredit sont les symboles, divins ou semblant divins, sous lesquels il marche et combat dans cette bataille de la vie, avec une victorieuse assurance : ce que nous appelons ses idéalités réalisées. De ces idéalités réalisées, omettant le reste, n'en considérons que deux : son église ou sa direction spirituelle ; sa royauté ou sa direction temporelle. L'église : quel mot ! plus riche que Golconde et les trésors du monde. Au cœur des montagnes les plus reculées s'élève le petit sanctuaire ; les morts dormant autour, sous leurs pierres blanches « dans l'espoir d'une heureuse résurrection ». Bien insensible serais-tu, ô lecteur, si jamais à quelque heure (supposons un lugubre minuit, lorsque l'église s'élève comme un spectre dans les cieux, et que l'existence est comme engloutie dans les ténèbres) elle ne te parle en accents inénarrables qui pénètrent jusqu'au fond de ton âme ! Il y avait de la force dans celui qui avait une église, ce que nous pouvons appeler une église. Par elle, il se tenait debout au centre des humanités, au confluent des éternités, debout, inébranlable en face de Dieu et des hommes : le vague univers sans rivages était devenu pour lui une solide cité, une habitation connue de lui. Telle était la vertu renfermée dans la croyance, dans ces mots bien accentués : *je crois*. A bon droit les hommes prisaient leur *credo* et lui élevaient des temples monumentaux, respectaient ses hiérarchies et leur donnaient la dîme pour leur

subsistance: la foi méritait qu'on vécût et qu'on mourût pour elle.

Ce n'était pas non plus un temps à dédaigner que celui où les hommes sauvages en armes élevaient leur plus fort sur le bouclier faisant trône ; et avec un retentissement d'armures et de cœurs, disaient solennellement : sois reconnu notre plus fort ! Dans ce plus fort (justement appelé roi, *konning* ou *canning*, l'homme qui peut beaucoup) quel symbole éclatait pour eux, significatif des destinées de leur monde ! symbole de véritable direction en retour d'une affectueuse obéissance, qui est véritablement, s'il le savait bien, le premier besoin de l'homme : symbole qui peut être dit sacré ; car n'y a-t-il pas dans le respect de ce qui vaut mieux que nous une indestructible sainteté ! De ce point de vue, aussi, on peut bien dire qu'il y a dans l'homme fort reconnu, un droit divin ; car assurément dans cet homme fort, reconnu ou non, on peut se demander *qui* l'a fait fort. Et c'est ainsi qu'au milieu des confusions et des inexprimables désordres (car toute croissance est confuse) est née cette royauté avec la fidélité près d'elle ; et qu'elle a grandi mystérieusement, soumettant et assimilant ; car elle est un principe de vie : jusqu'à ce qu'elle aussi devînt grande comme un monde, et prît rang parmi les principaux faits de notre existence moderne. Fait si considérable, que Louis XIV, par exemple, put répondre à une magistrature raisonneuse : *l'État, c'est moi ;* sans autre réplique que le silence et des regards confus. C'est là qu'en était arrivée la royauté, aidée tantôt par le hasard, tantôt par des habiletés ; tantôt par des Louis XI avec sa Vierge de plomb au chapeau, ses roues à torture et ses *oubliettes* coniques, tantôt par les Henri IV avec ses prophéties de millénaire social, quand

chaque paysan aura sa poule au pot, enfin et surtout par la fécondité de sa très-féconde existence (mélange de bien et de mal). Merveilleux phénomène! A propos duquel ne pouvons-nous pas encore dire que dans la masse immense du mal, à mesure qu'il marche et se développe, il se trouve renfermé quelque Dieu en travail, travail qui doit conduire à une triomphante délivrance.

Comment ces choses idéales se réalisent-elles, comment se dégagent-elles merveilleusement du milieu du chaos désordonné et toujours flottant de l'actuel? C'est ce que l'histoire du monde, si elle enseigne quelque chose, doit nous enseigner. Comment les choses grandissent et, après une longue croissance orageuse, viennent à maturité et en floraison ; puis bientôt (car la fleur est peu durable) dépérissent, dégénèrent tristement, tombent lentement ou rapidement et disparaissent avec ou sans bruit. La fleur est si éphémère ! comme la fleur du cactus séculaire, qui, attendue pendant cent ans, brille pendant quelques heures. Ainsi depuis le jour où le rude Clovis, au champ de mars, en vue de son armée, fendit la tête du rude Franc d'un coup de hache d'armes, accompagné de ces mots farouches : « C'est ainsi que tu as frappé le vase à Soissons » (celui de saint Remi et le mien), jusqu'à Louis le Grand et ces mots : « *l'Etat c'est moi* », douze cents ans se sont écoulés, et voici que le Louis suivant se meurt et que tant de choses sont mourantes avec lui! Ainsi encore, si le catholicisme, avec et sans la féodalité (mais non sans la nature et sa bonté) a donné à nous, Anglais, un Shakspeare et une ère de Shakspeare, ce n'est qu'après que le catholicisme lui-même a été aboli ici, autant qu'il pouvait être aboli par la loi.

Mais quant à ces âges de décadence où aucun idéal ne

croît ou fleurit, quand la croyance et la fidélité ont disparu et qu'il n'en reste que le jargon et le faux écho, quand toute solennité n'est qu'une parade, quand la foi dans l'autorité n'est devenue qu'une de ces deux choses : imbécillité ou hypocrisie; hélas, en de tels âges, l'histoire n'a qu'à détourner ses regards; ils ne valent pas qu'on s'y arrête; il faut les résumer de plus en plus, et finalement les supprimer des annales de l'humanité, les effacer comme illégitimes, ce qu'ils sont en effet. Ages sans espoir où, plus qu'en tout autre, c'est un malheur d'être né. Être né pour apprendre seulement, par toute tradition ou tout exemple, que l'Univers de Dieu est un mensonge, un monde de Bélial, et que le suprême charlatanisme est le hiérarque des hommes! Et pourtant ne voyons-nous pas des générations entières (deux et quelquefois trois successivement) vivre, ce qu'ils appellent vivre, dans cette triste croyance, puis disparaître sans chance de reparaître?

C'est dans un tel âge de décadence, ou du moins se précipitant vers la décadence, que notre pauvre Louis était né. Il faut accorder aussi, que si, par suite du cours de la nature, la royauté n'avait pas longtemps à vivre, il était de tous les hommes le mieux fait pour accélérer la nature. La fleur de la royauté française avait, comme celle du cactus, fait de surprenants progrès. Dans les jours de Metz, elle était encore debout avec toutes ses pétales, quoique ternie par une régence d'Orléans et par des *roués* ministres ou cardinaux; mais maintenant, en 1774, nous la voyons dénudée et presque entièrement dépouillée de toute vertu.

Elle est désastreuse à contempler, non moins que tout le cortége de l'idéal réalisé qui l'accompagnait. L'Église

qui dans sa saison florissante, il y a sept cents ans, pouvait faire attendre un empereur, en chemise de pénitent, trois jours dans la neige, s'est vue dépérir depuis des siècles, réduite à oublier les vieux projets et les vieilles animosités, et à lier ses intérêts à ceux de la royauté. Sur cette force plus jeune, il lui faut étayer sa décrépitude, et les deux désormais doivent vivre et mourir ensemble. Hélas ! la Sorbonne siége aussi là, dans sa vieille demeure, mais ne fait que murmurer un jargon sénile et ne dirige plus les consciences des hommes. Ce n'est plus la Sorbonne, c'est l'*encyclopédie*, la *philosophie*, et Dieu sait combien d'innombrables multitudes d'actifs écrivains, de profanes chanteurs, de romanciers, de comédiens, de disputeurs et de pamphlétaires qui forment maintenant les guides spirituels du monde. La direction pratique est également perdue ou dispersée dans toutes sortes de mains. Où sont ceux que guide le *roi* (l'homme pouvant beaucoup, le *rex* ou *directeur*) ? Il ne lui reste plus que ses veneurs et ses piqueurs. Quand il ne doit pas y avoir de chasse, on dit : *Le roi ne fera rien aujourd'hui* (1). Là, il vit et languit, parce que là il demeure, et que personne n'a encore mis la main sur lui.

De la même manière, les nobles ont peu à peu cessé de guider ou d'égarer ; et, ainsi que leur maître, ne sont plus guère que de simples figures d'ornement. Il y a longtemps qu'ils ont cessé de batailler entre eux ou avec leur roi ; les travailleurs, protégés, encouragés par les majestés, ont depuis longues années bâti des villes murées pour y poursuivre leurs travaux, ne permettant à aucun

(1) *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*, par madame Campan. Paris, 1826, t. I, p. 12.

baron pillard de *vivre par la selle*, mais ayant des galères pour l'en empêcher. Depuis la période de la Fronde, le noble a changé son sabre de combat contre une rapière de cour, et maintenant il suit fidèlement son roi comme un satellite servant, partage la proie, non plus par la violence et le meurtre, mais par les sollicitations et la ruse. Ces hommes s'appellent les soutiens du trône; étranges *caryatides* de carton doré dans cet étrange édifice ! quant au reste, leurs priviléges sont de toutes manières singulièrement ébréchés. La loi qui autorisait le seigneur à son retour de la chasse de ne tuer pas plus de deux serfs, et de rafraîchir ses pieds dans leur sang et leurs viscères chauds, est tombée en parfaite désuétude et même en doute; car si le député Lapoule peut y croire et en réclamer l'abolition, nous ne sommes pas avec lui (1). Aucun Charolais, depuis ces cinquante dernières annés, quel que soit son goût pour tuer, n'a été dans l'habitude de descendre à coups de fusil des couvreurs et des plombiers pour les voir rouler du haut des toits, mais se contente des perdrix et des coqs de bruyère. Vus de près, leurs talents et leurs fonctions consistent à se vêtir gracieusement et à manger somptueusement. Quant à la débauche et à la dépravation, elles sont peut-être sans exemple depuis l'ère de Tibère et de Commode. On éprouve néanmoins un certain sentiment de partialité en faveur de madame la maréchale, disant ces mots : « Soyez sûr, Monsieur, que Dieu y regardera à deux fois avant de damner un homme de cette qualité (2). » Ce monde du vieux temps avait certainement ses vertus, son utilité,

(1) *Histoire de la révolution française*, par deux amis de la liberté. Paris, 1792, t. II, p. 212.

(2) Dulaure, VII, 261.

sans quoi il n'eût pas été. Et en effet, ils sont encore obligés d'avoir une vertu (car aucun homme mortel ne peut vivre sans une conscience) : la vertu d'être toujours prêts à se battre en duel.

Voilà les pasteurs du peuple : maintenant comment se trouve le troupeau. Ainsi que c'est inévitable, le troupeau va mal, et de mal en pis. Il n'est pas soigné, il n'est que régulièrement tondu. On s'adresse à lui pour faire la corvée légale, pour payer les taxes légales, pour engraisser de ses corps les champs de bataille appelés *champs d'honneur*, dans des querelles qui ne le regardent pas. Ses mains et ses travaux sont à la discrétion de tout homme; mais pour lui-même il n'a rien ou peu. Sans instruction, sans satisfaction, sans nourriture, condamné à languir immobile dans un épais obscurantisme, dans un sordide abandon et aveuglement : voilà le lot des masses; *peuple taillable et corvéable à merci et miséricorde*. En Bretagne, ils se mirent une fois en insurrection à la première introduction des horloges publiques, croyant que ce fait avait quelque rapport avec la *gabelle*. Paris a besoin d'être purgé périodiquement par la police, et les hordes de vagabonds affamés sont renvoyées pour errer dans l'espace.

« Pendant un de ces nettoyages périodiques, dit Lacre-
» telle, en mai 1750, la police imagina d'enlever les
» enfants de quelques gens honorables, dans l'espoir d'en
» extorquer des rançons. Les mères remplissent les places
» publiques de cris de désespoir; la foule s'assemble,
» s'anime ; des femmes hors d'elles-mêmes courent de côté
» et d'autre, exagérant les alarmes; une fable absurde et
» horrible se répand parmi le peuple : on dit que les mé-
» decins ont prescrit à un grand personnage des bains

» de jeune sang pour régénérer le sien, tout gâté par » la débauche. Quelques-uns des émeutiers, dit froide- » ment Lacretelle, furent pendus les jours suivants. » La police poursuivit son œuvre (1).

O pauvres infortunés tout nus! voilà donc votre cri inarticulé vers le ciel, comme celui d'un animal muet torturé, criant des plus profonds abîmes de la douleur et de l'avilissement. Ces cieux azurés ne font-ils donc que répercuter l'écho de vos voix, comme une insensible voûte cristalline? ne font-ils qu'y répondre par une pendaison les jours suivants? Non, non; il n'en sera pas ainsi pour toujours. Votre voix est entendue au ciel; et la réponse aussi viendra, dans une horreur de profondes ténèbres, dans les secousses du monde et dans une coupe de terreur où toutes les nations vont s'abreuver.

Remarquez, pendant ce temps, que du milieu des débris et de la poussière de cette universelle décadence, de nouveaux pouvoirs se façonnent, adaptés au temps nouveau et à ses destinées. A côté de la vieille noblesse, originellement de guerriers, il y a une nouvelle noblesse reconnue, de robe, dont le jour de gala et le fier jour de bataille est maintenant venu; une noblesse de commerce, non reconnue, assez puissante, avec de l'argent en poche; enfin, la plus puissante de toutes et la moins reconnue, la noblesse de littérature, sans épée au flanc, sans or dans sa bourse, mais avec la grande faculté thaumaturgique de la pensée dans sa tête. Le philosophisme français a surgi, et dans ce petit mot que de choses sont contenues! Mais ici se rencontre le symptôme cardinal de la maladie générale, régnant au loin. La foi est partie,

(1) Lacretelle, t. III, p. 175.

le scepticisme est venu. Le mal abonde et s'accumule; nul homme n'a la foi pour le guérir, pour se guérir lui-même; il faut que le mal aille en s'accumulant. Tandis que la grandeur et le vide sont le lot des grands, le besoin et la stagnation celui des petits, et que la misère universelle est certaine, quelle autre chose est une certitude, si ce n'est qu'un mensonge ne peut obtenir croyance? Le philosophisme ne sait que cela; ses autres croyances consistent simplement à reconnaître que dans les matières spirituelles et supersensuelles, aucune croyance n'est possible. Infortunés! Et cependant, la contradiction même du mensonge est une certaine espèce de croyance, mais une fois le mensonge avec sa contradiction disparu, que restera-t-il? Les cinq sens insatiables et un sixième sens également insatiable : la vanité; et il restera toute la nature *démoniaque* de l'homme, se précipitant aveuglément pour dominer sans règle ni frein; puissance sauvage, mais avec tous les instruments, toutes les armes de la civilisation : spectacle nouveau dans l'histoire.

C'est dans une telle France, semblable à une poudrière auprès d'un feu couvant et fumant inextinguible, que Louis XV est couché pour mourir. Avec le pompadourisme et le dubarrysme, ses fleurs de lis ont été honteusement flétries sur terre et sur mer; la pauvreté s'est introduite au trésor royal, et la ferme des impôts ne peut plus rien pressurer. Il y a une querelle de vingt-cinq ans avec le parlement; partout le besoin, la malhonnêteté, le scepticisme et pour médecins politiques des demi-savants, cerveaux brûlés; l'heure est solennelle.

Voilà les choses invisibles aux courtisans, et que voit l'œil de l'histoire dans cette chambre de malade. Il y a eu vingt ans à Noël que lord Chesterfield, résumant ce qu'il

avait noté sur cette même France, écrivait et envoyait par la poste les mots suivants, devenus mémorables : « Enfin, » tous les symptômes que j'ai rencontrés dans l'histoire, » antérieurs aux changements et aux révolutions de gou- » vernement, existent aujourd'hui et se développent jour- » nellement en France (1). »

III

LE VIATIQUE.

Pour le présent, toutefois, la grande question chez les directeurs de la France est celle-ci : Faut-il administrer l'extrême-onction, ou tout autre viatique spirituel (à Louis, non à la France) ?

C'est une grave question. Car si la chose se fait, si même on en parle, ne faut-il pas, qu'aux préparatifs mêmes de la cérémonie, l'enchanteresse Dubarry disparaisse ? risquant de ne pas revenir, même en cas de guérison. Avec elle disparaît d'Aiguillon et compagnie, et tout leur palais d'Armide. Le chaos engloutit le tout, et il n'en restera rien qu'une odeur de soufre. Mais, d'un autre côté, que diront les dauphinistes et les choiseulistes ? Et puis, que dirait le royal martyr lui-même, s'il se sentait mortellement atteint, sans perdre la raison ? Pour le moment, il baise encore la main de Dubarry ; c'est ce que nous pouvons voir de l'antichambre : mais après ? Les bulletins des médecins peuvent être rédigés selon les ordres donnés ; mais c'est une petite vérole confluente et l'on se dit tout bas que la fille si fraîche du

(1) *Chesterfield's Letters*, 25 décembre 1753.

concierge est atteinte de la même maladie : et Louis XV est homme à ne pas entendre raillerie sur son viatique. N'était-il pas sujet à catéchiser même ses petites filles dans le *Parc-aux-cerfs*, à prier avec elles et pour elles, afin qu'elles se maintinssent dans leur orthodoxie (1)? Fait étrange, mais non sans exemple ; car il n'y a aucun animal si étrange que l'homme.

Pour le moment, d'ailleurs, tout irait bien, si l'on pouvait obtenir de l'archevêque Beaumont seulement un clignotement d'œil. Hélas, Beaumont le ferait lui-même volontiers : car chose singulière à dire, l'Église aussi et tout l'espoir posthume du jésuitisme est accroché au tablier de cette femme sans nom. Mais *la force de l'opinion publique?* Le rigide Christophe de Beaumont, qui a passé sa vie à persécuter des jansénistes hystériques et des non-confesseurs incrédules, ou même, faute de mieux, leurs cadavres, comment ouvrira-t-il maintenant les portes du ciel et donnera-t-il l'absolution, avec le *corpus delicti* sous son nez? Notre grand aumônier la Roche-Aymon pour sa part, ne marchandera pas sur le tour de clef avec un pécheur royal ; mais il y a d'autres ecclésiastiques ; il y a un confesseur du roi, le stupide abbé Moudon, et le fanatisme et la décence ne sont pas encore morts. Au total, que faut-il faire? Les portes peuvent être bien gardées, les bulletins médicaux bien arrangés, et l'on peut, comme d'habitude, espérer beaucoup du temps et du hasard.

Les portes sont bien gardées; aucun personnage suspect ne peut entrer. Après tout, peu de monde le désire ; car l'infection putride gagne même l'*Œil-de-bœuf;* de

(1) Dulaure, t. VIII. — Besenval.

sorte que plus de cinquante personnes tombent malades, et que dix en meurent. Mesdames les princesses approchent seules de la couche nauséabonde, conduites par la piété filiale. Les trois princesses, *Graille*, *Chiffe*, *Coche* (comme il avait coutume de les appeler) y veillent assidûment quand tout le monde a fui. La quatrième princesse *Loque*, est déjà dans un couvent, et ne peut donner que ses oraisons. La pauvre *Graille* et ses sœurs n'ont jamais connu de père ; telle est la dure condition faite par les grandeurs. A peine au *débotté*, pouvaient-elles rassembler leurs énormes paniers, ramasser autour de leur taille leurs queues traînantes, endosser à la hâte leurs manteaux de taffetas noir, croisés jusqu'au menton, et ainsi convenablement appareillées en grand costume, *chaque soir à six heures*, faire majestueusement leur entrée, recevoir sur le front un baiser royal, puis faire majestueusement leur sortie, pour reprendre leur broderie, leur parler frivole, leurs prières et leur vie d'inertie. Si la Majesté venait quelque matin, avec du café de sa façon, et l'avalait à la hâte avec elles, pendant qu'on découplait les chiens, c'était comme une grâce du ciel (1). Pauvres vieilles femmes fanées ! dans les rudes secousses qui attendent encore votre frêle existence avant qu'elle ne soit écrasée et brisée ; pendant que vous fuyez à travers des contrées hostiles, sur les mers orageuses, sur le point d'être prises par les Turcs ; et que dans l'ouragan sansculottique vous ne reconnaissez pas votre main droite de la gauche, que ces anecdotes passées conservent toujours une place dans vos souvenirs ; car elles ont un caractère bon et aimant ! Pour nous aussi c'est comme un petit

(1) Campan, t. I, p. 36.

rayon de soleil dans ce désert sombre et menaçant, où il ne s'en trouve guère d'autres.

En attendant, que peut faire un prudent et impartial courtisan? Dans les circonstances délicates où sont en question non-seulement la mort ou la vie, mais aussi le sacrement ou le non-sacrement, les plus habiles peuvent hésiter. Peu sont aussi heureux que le duc d'Orléans et le prince de Condé, qui peuvent, à l'aide de sels volatiles, rester eux-mêmes dans l'antichambre royal, et en même temps envoyer leurs fils (le duc de Chartres, qui doit devenir *Egalité ;* le duc de Bourbon, un jour Condé aussi, et fameux parmi les nullités) pour faire la cour au dauphin : avec quelques-uns en petit nombre, la résolution est prise ; *jacta est alea.* Quand l'archevêque de Beaumont, contraint par l'opinion publique, se décide enfin à pénétrer dans la chambre du malade, le vieux Richelieu le mène par son rochet dans un coin, et là, avec sa vieille figure de chien débauché, et avec la dernière véhémence, lui enjoint *de ne pas tuer le roi avec une proposition de divinité ;* et l'on peut juger par le changement de couleur de Beaumont que le vieux roué l'emporte. Le duc de Fronsac, fils de Richelieu, suit les traces de son père. Quand le curé de Versailles murmure quelque chose sur les sacrements, il le menace de « le jeter par la fenêtre s'il dit un mot à ce sujet. »

Heureux ceux-là, pouvons-nous dire ; mais pour les autres qui balancent entre deux opinions, n'est-ce pas embarrassant? Celui qui voudrait comprendre dans quelle passe se trouvait alors le catholicisme avec beaucoup d'autres choses, et comment les symboles du très-saint étaient devenus les dés à jouer des très-vils, n'a qu'à lire le récit de ces incidents par Besenval, Soulavie et

les autres nouvellistes du temps. Il verra la voie lactée de Versailles déchirée en lambeaux, groupée en nouvelles constellations toujours mobiles. Il y a des hochements de tête, des coups d'œil significatifs, des aparté, des douairières soyeuses se glissant avec mystère, avec des sourires pour telle constellation, des soupirs pour telle autre; il y a des frémissements d'espoir ou de désespoir dans bien des cœurs. Il y a l'ombre pâle et grimaçante de la mort, cérémonieusement introduite par cette autre ombre grimaçante de l'étiquette : par intervalles, le murmure des orgues de la chapelle, comme une prière mécanique, proclamant, comme dans une espèce d'horrible rire diabolique : *Vanité des vanités, tout est vanité!*

IV

LOUIS LE NON OUBLIÉ.

Pauvre Louis! pour ceux-là, c'est une fantasmagorie vide, lorsque comme des comédiens ils gémissent, rendant de faux sons pour un salaire; mais pour toi c'est d'un sérieux effrayant.

Pour tout homme, la mort est effrayante; depuis longtemps on l'appelle la reine des épouvantes. Notre petite habitation compacte qui se nomme existence, où nous demeurons en tournoyant toutefois, comme dans une habitation, va, au milieu de noires agonies, se changer en un inconnu de séparation, de régions étrangères, d'éventualités sans nom. L'empereur païen demande à son âme : dans quel endroit vas-tu maintenant te rendre? Le roi catholique doit répondre : devant le tribunal du Très-Haut. Oui, c'est un arrêté de compte de la vie, un

règlement définitif qui donne la somme des actes accomplis par le corps : ils sont accomplis maintenant; et restent là inaltérables, pour porter leurs fruits aussi longtemps que durera l'Éternité.

Louis XV avait toujours eu une royale horreur de la mort. Bien différent était ce duc d'Orléans, toujours priant (le grand-père d'Égalité), qui croyait honnêtement qu'il n'y avait pas de mort, car plusieurs d'entre eux eurent une touche de folie. Celui-là, s'il faut en croire un nouvelliste de la cour, bondit un jour indigné de sa chaise, en jetant des regards de furieux mépris sur son pauvre secrétaire qui avait laissé échapper ces mots : *Le feu roi d'Espagne : — Feu roi, monsieur !* s'écria-t-il. — Monseigneur, répliqua aussitôt le tremblant mais rusé serviteur, *c'est un titre qu'ils prennent* (1). Louis, disons-nous, n'était pas si heureux, mais il faisait ce qu'il pouvait. Il ne pouvait souffrir qu'on parlât de la mort, évitait la vue des cimetières, des monuments funéraires, et de tout ce qui pouvait en rappeler l'idée. C'est la ressource de l'autruche, qui chassée de près, enfonce sa sotte tête dans la terre, et oublie que son stupide corps qui ne voit pas, reste visible. Quelquefois cependant Louis, dans un accès de bravade spasmodique, qui signifiait la même chose, peut-être davantage, voulait voir ou savoir; faisait arrêter ses voitures royales, et envoyait demander dans les cimetières : « Combien de tombes nouvelles y a-t-il aujourd'hui? » quoique cela donnât à sa pauvre Pompadour les plus désagréables sensations. Nous pouvons nous figurer les réflexions de Louis, lorsqu'un certain jour, royalement caparaçonné pour la chasse, il rencontra à un brusque

(1) Besenval, t. I, p. 199.

tournant de la forêt de Senart, un paysan déguenillé portant un cercueil. — « Pour qui cela? » — C'était pour un pauvre frère en esclavage, que la Majesté avait quelquefois vu dans ces parages faisant son métier d'esclave. — « De quoi est-il mort? » — « De faim. » Le roi donna de l'éperon à son cheval (1).

Mais figurez-vous ses réflexions, quand la mort s'attache maintenant à ses propres entrailles ; inattendue, inexorable! Oui, pauvre Louis, la mort t'a trouvé. Ni les murs des palais, ni les gardes armées, ni les riches tapisseries ou les étoffes dorées d'un cérémonial empesé ne peuvent l'empêcher d'entrer : elle est ici, à la portée de ton haleine qu'elle va étouffer. Toi, dont toute l'existence a été jusqu'ici une chimère, un appareil scénique, tu deviens enfin une réalité : le somptueux Versailles éclate et se transforme en songe, en un vide immense. Le temps est fini, et tout l'échafaudage du temps tombe en débris sur ton âme avec des bruits effrayants. Là, tu vas entrer, nu, découronné, pour attendre ce qui t'est réservé. Homme infortuné, quand dans une sombre agonie tu te retournes sur ton lit de fatigue, quelles doivent être tes pensées ! Le purgatoire et l'enfer, devenus maintenant trop possibles, sont en perspective devant toi : et derrière toi, dans le passé, hélas! que de choses tu as faites qu'il vaudrait mieux n'avoir pas faites. Quel mortel as-tu généreusement secouru? A quelle douleur as-tu compati ? Sont-ils maintenant rassemblés autour de toi les cinq cent mille fantômes tombés honteusement sur les champs de bataille depuis Rosbach jusqu'à Québec, pour que ta prostituée fût vengée d'une épigramme! Et les souillures de ton

(1) Campan, t. III, p. 39.

harem ! les malédictions des mères, les larmes et l'infamie des filles! Homme misérable ! tu as fais le mal autant que tu l'as pu ; ton existence entière semble un hideux avortement et une erreur de la nature ; on ne connaît encore ni ton utilité ni ta raison d'être. Étais-tu un griffon fabuleux, dévorant les œuvres des hommes, et traînant chaque jour les vierges dans ta caverne ; revêtu aussi d'écailles qu'aucun trait ne pouvait percer ; aucun trait que celui de la mort? Griffon non fabuleux mais réel ! Terribles moments pour toi, ô Louis ! — Nous ne voulons pas fouiller plus loin dans les horreurs du lit de mort d'un pécheur.

Et cependant il ne faut pas que les plus humbles se flattent sur la blancheur de leur âme. Louis était souverain : mais n'es-tu pas aussi souverain dans ta sphère. Sa vaste France, regardée du haut des étoiles fixes (qui ne sont pas elles-mêmes un infini), ne sera pas plus vaste que ton étroit champ de travail, où tu as fait le bien ou le mal. Homme, « symbole de l'Éternité emprisonnée dans le temps », ce ne sont pas tes travaux, tous mortels, infiniment petits, dont le plus grand n'est guère plus grand que le plus petit, mais c'est seulement l'esprit dans lequel tu travailles, qui peut avoir quelque valeur, quelque durée.

Considérez, en tout cas, quel problème a dû être la vie de ce pauvre Louis, lorsqu'il se releva *Bien-Aimé*, de son lit fiévreux à Metz. Quel fils d'Adam aurait pu donner de la cohésion à ces incohérences ? Lui, le pouvait-il ? La plus aveugle fortune l'a seule placé au sommet d'un empire : il y surnage ; mais il n'est pas plus fait pour y dominer, qu'une bûche à la dérive pour dominer les flots de l'Atlantique soulevés par les vents sous la pres-

sion de la lune. « Qu'ai-je fait pour être tant aimé? » disait-il alors. Et maintenant, il peut dire : « Qu'ai-je fait pour être tant haï! » Tu n'as rien fait, pauvre Louis, et c'est là, à vrai dire, ta faute : n'avoir rien fait. Et que pouvait-il faire, le pauvre Louis? Abdiquer, et s'en laver les mains, en faveur du premier qui voudrait accepter! Toute autre voie de sagesse lui était interdite. Au lieu de cela, devenu le plus absurde des mortels existants (véritable solécisme incarné), il s'en tient à regarder, dans le doute, le plus absurde des mondes en confusion, où finalement rien ne lui parut aussi certain que ceci : à savoir, que le solécisme incarné avait cinq sens; qu'il y avait des *tables volantes* qui disparaissent dans le plancher pour reparaître regarnies, et avec cela un *Parc-aux-cerfs*.

De la sorte nous avons au moins encore cette curiosité historique : un être humain dans une position originale, surnageant passivement sur les eaux sans fin d'un égout, vers des issues qu'il voyait en partie. Car Louis a en somme quelque clairvoyance en lui. Ainsi, quand un nouveau ministre de la marine, ou tout autre grand fonctionnaire, venait annoncer son ère nouvelle, la courtisane entendait à souper ces mots tomber des lèvres royales. « Oui, il a étalé sa marchandise comme un autre ; a promis les plus belles choses du monde, dont aucune ne se réalisera; il ne connaît pas ces régions ; il verra. » Ou bien encore : « C'est la vingtième fois que j'ai entendu tout çà ; la France, je crois, ne pourra jamais avoir une marine. » Combien aussi étaient touchants ces mots : « Si j'étais lieutenant de police, je supprimerais les cabriolets de Paris (1). »

(1) *Journal de madame de Hausset*, p. 293.

Mortel prédestiné ! car n'est-ce pas une prédestination que d'être un solécisme incarné. Nouveau *roi fainéant*, mais avec un étrange nouveau *maire du palais :* aucun Pepin à jambes torses pour maire, mais un spectre couronné de nuages, respirant le feu, le spectre de la DÉMOCRATIE, multiple, qui va envelopper le monde ! Louis, cependant, n'était pas plus coupable que tout autre particulier fainéant et mange-tout, que nous rencontrons assez souvent sous le nom d'homme de plaisir, encombrant pentant quelque temps la belle création de Dieu. Mais Louis était plus malheureux. Le solécisme de sa vie était vu et senti de tout un monde scandalisé ; pour lui, il n'y aura pas le tombeau de l'oubli pour l'ensevelir dans les profondeurs sans fin. Il faut que quelques générations passent.

Quoi qu'il en soit, nous remarquons, non sans intérêt, que dans la soirée du 4 mai, la Dubarry sort de la chambre du malade, avec les traces d'un trouble visible sur son visage. C'est la quatrième soirée de mai, en l'an de grâce 1774. Que de chuchotements dans l'OEil-de-bœuf ! Est-il donc mourant ? Qu'y a-t-il à dire si cette Dubarry semble faire ses paquets ; elle se promène tout en larmes dans ses boudoirs dorés, comme si elle leur disait adieu. D'Aiguillon et compagnie sont à leur dernière carte, néanmoins ils ne veulent pas quitter le jeu. Quant à la controverse sacramentelle, c'est une chose arrêtée, sans plus de discussion. Louis envoie chercher dans la nuit son abbé Moudon, se confesse pendant, dit-on, dix-sept minutes, et demande de lui-même le sacrement.

Mais voici l'après-midi : n'est-ce pas la magicienne Dubarry avec le mouchoir aux yeux, qui monte dans le car-

rosse de d'Aiguillon : celui-ci s'en va roulant dans les bras consolateurs de sa duchesse.

Elle est partie : et sa demeure ne la connaît plus. Disparais, fausse magicienne, dans l'espace ! en vain tu planes dans le voisinage, à Rueil ; ton jour est passé. Pour toi, les royales grilles du palais sont fermées à jamais ; à peine pourras-tu, dans les années à venir, sous les ombres de la nuit, descendre une fois en domino noir, comme un oiseau de nuit, et troubler la fête musicale de la belle Antoinette dans le parc, tous les oiseaux de paradis fuyant loin de toi et les instruments se faisant muets (1). Créature impure, mais sans malignité, et pour laquelle on ne doit pas être sans pitié ! Quelle destinée que la tienne ! Depuis ce premier lit souillé (dans la patrie de Jeanne d'Arc) où ta mère t'enfanta avec larmes, d'un père sans nom, jusqu'à cette guillotine où tu fus conduite, d'abord par les plus basses profondeurs souterraines, ensuite par les plus élevés et les plus resplendissants sommets de la prostitution et de l'effronterie. En vain tes gémissements implorent le bourreau, la hache fait sa besogne. Repose donc, exempte de malédictions, mais seulement enterrée dans l'effacement ; quelle autre chose te conviendrait ?

Louis, pendant ce temps, attend avec impatience ses sacrements, et fait regarder plus d'une fois par la fenêtre pour savoir s'ils arrivent. Console-toi, Louis, autant que tu peux être consolé ; ils sont en route les sacrements. Vers six heures du matin ils arrivent. Le cardinal grand aumônier, la Roche-Aymon, est ici, en habits pontificaux, avec le ciboire et les autres appareils : il s'approche de l'oreille royale, élève l'hostie, murmure ou semble mur-

(1) Campan, t. I, p. 197.

murer quelque chose, et c'est ainsi que Louis (comme le dit l'abbé Georgel, en mots qu'on ne saurait oublier) a fait *amende honorable* à Dieu, selon le sens qu'y donne le jésuite. — *Wa, wa*, disait en gémissant le sauvage Clotaire, quand la vie l'abandonnait : « Quel est donc ce grand Dieu qui abat la force des rois les plus forts (1) ! »

Amende honorable ! Faites-en comme vous l'entendrez à Dieu, mais il ne s'en fera guère à l'homme, si d'Aiguillon peut l'empêcher. Dubarry est encore en attente chez lui à Rueil, et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. En conséquence, le grand aumônier la Roche-Aymon (car il semble être dans le secret) n'a pas plutôt vu emballer son ciboire et son attirail, qu'il se prépare à sortir majestueusement, comme si la besogne était finie. Mais le confesseur du roi, l'abbé Moudon, s'élance vers lui et le saisissant par la manche, d'un air aigre et troublé, lui souffle quelques mots à l'oreille. Sur quoi le pauvre cardinal fait volte face, et déclare à haute voix : « Que Sa Majesté se repent de tous les sujets de scandale qu'elle *a pu donner* et s'engage, avec l'aide du ciel, à les éviter... dans l'avenir. » A ces mots, la figure canine du vieux Richelieu s'assombrit, et il y répond par *une épithète* que Besenval ne veut pas répéter. Vieux Richelieu, conquérant de Minorque, compagnon des *tables volantes*, perforateur de murs des chambres à coucher (2), ton jour est-il aussi venu !

Hélas ! les orgues de la chapelle peuvent gémir, la châsse de sainte Geneviève être descendue et remontée sans effet. Dans la soirée, toute la cour, avec dauphin et

(1) Grégoire de Tours, *Histoire*, liv. IV, ch. XXI.
(2) Besenval, t. I, p. 159-172. — Genlis, duc de Lévis, etc.

dauphine, assiste au service dans la chapelle; les prêtres sont enroués à force de chanter les *prières des quarante heures*, et les tempêtes du ciel mugissent. Chose presque effrayante : le ciel noircit, des torrents de pluie s'abattent en sifflant, la voix du tonnerre étouffe les sons de l'orgue, et les sillonnements des éclairs font pâlir les flambeaux de l'autel, de sorte que la plupart des assistants, nous dit-on, se retirèrent, la cérémonie achevée, à pas précipités, dans un état de recueillement, et ne disant rien ou peu de chose (1).

Voilà plus de la moitié d'une quinzaine que cela dure; Dubarry disparue depuis près d'une semaine. Besenval dit que tout le monde s'impatientait, désirant *que cela finît*, que le pauvre Louis en finît. Nous voici au 10 mai 1774. Maintenant il en aura bientôt fini.

Le jour du 10 mai pénètre sur la couche nauséabonde, mais triste et à peine rayonnant, car ceux qui regardent par les fenêtres ont une figure sombre; la roue de l'existence tourne péniblement sur son axe; la vie, comme un coursier épuisé, cherche, haletante, le repos. Dans leurs appartements éloignés, le dauphin et la dauphine se tiennent prêts à partir; tous les écuyers et postillons bottés et éperonnés, attendent quelque signal pour fuir la maison de pestilence (2). Écoutez ! à travers l'OEil-de-bœuf quel bruit retentit ! terrible et semblable au tonnerre ! C'est le flot de tous les courtisans, s'élançant à l'envi pour saluer les nouveaux souverains : « Salut à Vos Majestés ! »

(1) *Mémoires concernant Marie-Antoinette*. Londres, 1809, t. I.

(2) On répugne à s'occuper de la bougie théâtrale que madame Campan (t. I, p. 79) alluma dans cette occasion et souffla au moment de la mort. Quelles bougies furent allumées et soufflées dans une demeure aussi vaste que celle de Versailles? Personne ne pourrait le dire à de telles

Le dauphin et la dauphine sont roi et reine. Accablés d'émotions, tous deux se jettent ensemble à genoux et s'écrient en versant des larmes : « O Dieu, guide-nous, protége-nous, nous sommes trop jeunes pour régner ! » Trop jeunes, en effet.

C'est ainsi néanmoins que l'horloge du temps a sonné « avec un bruit semblable au tonnerre », et qu'une vieille ère est finie. Ce qui fut Louis, gît abandonné, masse d'argile abhorrée, laissée aux soins de quelques pauvres et des prêtres de la *chapelle ardente*, qui se hâtent de le placer dans deux cercueils de plomb en y versant des flots d'esprit-de-vin. Le nouveau Louis, avec sa cour, roule vers Choisy dans une après-midi d'été ; les larmes royales coulent encore, mais un mot prononcé par monseigneur d'Artois provoque un rire général et l'on ne pleure plus. Mortels évaporés, comme vous conduisez légèrement le menuet de la vie, au-dessus d'abîmes sans fond dont vous n'êtes séparés que par une pellicule !

Quant au reste, les autorités comprirent que les funérailles n'exigeaient pas beaucoup de cérémonie. Besenval lui-même pense qu'on y mit assez de sans-façon. Deux carrosses contenant deux nobles avec le rang d'huissiers, et un ecclésiastique de Versailles, une vingtaine de pages à cheval, une cinquantaine de palefreniers, ceux-ci avec des torches, mais pas même vêtus en noir, partent de Versailles dans la seconde soirée avec leur cercueil de plomb. Ils partent au grand trot et maintiennent cette

distances : en même temps, comme il était deux heures dans une après-midi de mai, et que les écuries royales étaient à quelque cinq ou six cents mètres de la chambre du malade, la bougie menace de s'éteindre en dépit de nous. Elle continua à brûler en effet — dans son imagination —, projetant sa lumière sur beaucoup de choses contenues dans ces *mémoires*.

allure ; car les brocards de ces Parisiens, qui forment deux rangs sur la route de Saint-Denis, et donnent essor à leurs plaisanteries, fait caractéristique de la nation, ne les engagent guère à ralentir le pas. Vers minuit, les voûtes de Saint-Denis reçoivent leur dépôt, sans qu'il soit versé une larme, si ce n'est par la pauvre *Loque*, sa fille négligée, dont le couvent est dans le voisinage.

Les voilà qui le précipitent et l'enfouissent sous terre d'une manière impatiente, lui et son ère de péché, de tyrannie et de honte ; car voici venir une ère nouvelle, et l'avenir semble d'autant plus brillant que le passé a été plus infâme.

LIVRE II

L'AGE DE PAPIER

I

LE RETOUR D'ASTRÉE.

Un philosophe paradoxal, poussant à l'extrême cet aphorisme de Montesquieu : « Heureux le peuple dont les annales sont ennuyeuses, » a dit : « Heureux le peuple dont les annales sont vides ? » Dans ce dicton, quelque insensé qu'il paraisse, ne peut-il pas se trouver quelque grain de raison? car avec vérité, il a été écrit : « Le silence est divin, » chose du ciel : de même dans toutes choses de la terre, il y a un silence qui est préférable à tout discours. Pensez-y bien : l'événement, la chose dont on peut parler et faire un récit, n'est-ce pas, dans tous les cas, quelque déchirure, quelque solution de continuité? Quand ce serait même un événement heureux, cela implique un changement, une perte (de force active); et de cette manière, soit dans le passé, soit dans le présent, c'est une irrégularité, une maladie. La persévérance dans le calme serait pour nous une bénédiction; non la dislocation et l'altération, si elles pouvaient être évitées.

Le chêne dans la forêt grandit mille ans en silence. Seulement, la millième année, quand le bûcheron arrive avec sa hache, des échos retentissent à travers les solitudes; et le chêne s'annonce, lorsque avec un fracas qui se répète au loin, il *tombe*. Avec quel silence aussi se fit la plantation du gland, tombé du sein de quelque vent de passage. Même lorsque notre chêne a bourgeonné ou s'est revêtu de ses feuilles (événement heureux), y eut-il sur le terrain quelque bruit de proclamation? A peine d'un observateur attentif, un mot de reconnaissance. Ces choses *n'arrivent* point; elles se *font* lentement, non en une heure, mais dans la suite des jours : qu'y avait-il à en dire? Cette heure qui passe paraît semblable à celle qui va venir.

C'est ainsi que partout la sotte rumeur babille, non sur ce qui a été fait, mais sur ce qui a été mal fait ou défait, et que la sotte histoire (toujours, plus ou moins, l'abrégé écrit et l'épitome de la rumeur) ne sait que ce qu'il serait bon de ne pas savoir. Les invasions d'Attila, les croisades de Gauthier sans argent, les Vêpres siciliennes, la guerre de Trente ans : crime et misère; nullement travail, mais empêchement de travail. Car la terre, pendant ce temps, était annuellement verte et jaune, avec ses bienfaisantes moissons; la main de l'artisan, la tête du penseur ne se reposaient pas; et ainsi, après tout et en dépit de tout, nous avons cette glorieuse voûte du monde en épanouissement; et la pauvre histoire peut, à bon droit, demander avec étonnement d'où ce monde vient. Elle sait si peu de lui! ne sait que ce qui lui fait obstruction, ce qui pouvait le rendre impossible! Telle est néanmoins, par nécessité ou stupide choix, sa règle et sa pratique, ce qui fait que ce paradoxe : « Heureux le

peuple dont les annales sont vides », n'est pas sans avoir son côté vrai.

Et cependant, ce qu'il semble à propos de noter ici, c'est qu'un certain calme, non de développement sans obstacle, mais d'inertie passive, est un symptôme de chute imminente. De même que la victoire, la défaite est silencieuse. Entre les forces opposées, la plus faible se résigne; la plus forte poursuit sa marche, aujourd'hui sans bruit, mais rapide, inévitable : la chute et le renversement ne seront pas sans bruit. Comme les herbes des champs, toute chose croît et a sa période, qu'elle soit annuelle, centenaire ou millénaire. Toute chose croît et meurt, chacune selon ses merveilleuses lois, de la façon merveilleuse qui lui appartient, et les choses spirituelles plus merveilleusement que les autres. Insondables sont ces dernières, même pour les plus sages; en dehors des prophéties, au-dessus des intelligences. Si à la vue du chêne fièrement debout dans tout l'éclat de ses rameaux, vous pouvez savoir que le cœur est sain, il n'en est pas de même avec l'homme, encore moins avec la société, avec la nation d'hommes. De ceux-ci, on peut même affirmer que l'aspect superficiel, que le sentiment intérieur d'une pleine santé sont généralement des présages. En effet, c'est d'apoplexie, pour ainsi parler, c'est d'un état de pléthore et de pesanteur que meurent le plus souvent les Églises, les royautés et les institutions sociales. C'est triste quand une de ces institutions se dit pléthoriquement : « Prends tes aises, tu as une provision de biens »; comme ce fou de l'Évangile auquel il fut répondu : « Insensé, *cette nuit* ta vie te sera demandée ! »

C'est cette paix de la santé ou du présage maladif qui plane sur la France pendant ces dix dernières années,

sur lesquelles l'historien peut passer légèrement, sans rien qui l'arrête ; car il n'y a pas encore d'événements, encore moins d'accomplissements. Temps de soleil et de repos! l'appellerons-nous, ce que tant d'hommes y voyaient, un nouvel âge d'or? appelons-le du moins l'âge de papier, qui de plus d'une manière est le substitut de l'or. Papier de banque, avec quoi vous pouvez encore acheter quand il n'y a plus d'or. Papier de livres, resplendissant de théories, de philosophies, de sensibilité; art admirable, non-seulement de révéler la pensée, mais aussi de nous cacher admirablement l'absence de pensée! Le papier se fait encore avec les haillons de choses qui ont existé; il y a dans le papier des qualités sans nombre. Dans cette paisible période, dans cette absence d'événements, quel philosophe, parmi les plus sages, aurait pu prophétiser l'approche d'une époque de ténèbres et de confusion, l'événement des événements? L'espérance sert d'introduction à la révolution, de même qu'un brillant soleil précède le tremblement de terre. Le 5 mai, à quinze ans de date, il ne s'agira plus du vieux Louis envoyant chercher les sacrements; c'est un nouveau Louis, son petit-fils qui, avec toute la pompe d'une France étonnée et enivrée, fera l'ouverture des états généraux.

Le règne des du Barry, des d'Aiguillon est passé à jamais. Il y a un roi jeune, encore docile, bien intentionné; une reine belle, bienveillante, bien intentionnée, et avec ces monarques toute la France, pour ainsi dire, est devenue jeune. Maupeou et son parlement disparaissent dans une épaisse nuit; de respectables magistrats bien vus de la nation, ne fût-ce que pour leur opposition à la cour, descendent maintenant, déchaînés, de leurs « rochers escarpés de Croe en Combrailles » ou d'ailleurs, et revien-

nent chantant des louanges : le vieux parlement de Paris reprend ses fonctions. Au lieu du banqueroutier débauché, l'abbé Terray, nous avons maintenant pour contrôleur général un vertueux philosophe : Turgot, avec toute une France réformée dans sa tête, par qui tout ce qui est défectueux, en finance ou en autre chose, sera redressé autant que possible. N'est-ce pas comme si la sagesse elle-même avait son siége et sa voix dans le conseil des rois? Turgot est entré en charge avec la plus noble sincérité de langage, et il a été écouté avec la plus noble confiance royale. Il est vrai que, selon les paroles du roi Louis, « on dit qu'il ne va jamais à la messe » ; mais la France libérale ne l'en aime guère moins, et la France libérale répond : « L'abbé Terray y allait toujours. » Le philosophisme voit au pouvoir un philosophe (ou même un philosophant), et s'apprête à le seconder et à l'applaudir en toutes choses ; et le vieux et léger Maurepas ne lui fera pas obstacle, s'il peut s'en empêcher.

Ensuite, que de douceur dans les manières ! Le vice « perdant toutes ses difformités » devient *décent* (comme toutes les choses établies, faisant des règlements à leur usage), devient une espèce de vertu tolérante ! L'intelligence abonde, fortement illuminée par l'esprit et l'art de la conversation ! La philosophie s'asseoit joyeuse dans les salons brillants, convive de l'opulence devenue naïve, les nobles mêmes fiers de prendre place à côté d'elle ; et elle prêche un prochain millénaire, dominant toutes les bastilles. Du lointain Ferney, le patriarche Voltaire fait un signal, les vétérans Diderot et d'Alembert ont vécu pour voir ce jour ; ceux-ci avec leurs cadets : Marmontel, Morellet, Champfort, Raynal, réjouissent les buffets épicés d'une riche douairière ministérielle ou d'un fermier

général philosophique. O nuits et soupers des dieux ! Une vérité longtemps démontrée va se réaliser; « l'âge des révolutions approche », comme l'écrivait Jean-Jacques, mais des révolutions heureuses et bénies. L'homme se réveille de son long somnambulisme, chasse les fantômes qui l'assiégeaient et l'ensorcelaient. Voici les feux de la nouvelle aurore, glissant sur les flancs de la colline orientale; fuyez, fantômes menteurs, devant les traits de la lumière; que l'absurde s'enfuie tout à fait, abandonnant à jamais cette terre d'ici-bas. C'est la vérité, c'est *Astrée de retour* qui, sous la forme de la philosophie, règnent desormais. Dans quel but imaginable l'homme a-t-il été fait, si ce n'est pour être *heureux?* Aujourd'hui les triomphes de l'analyse et les progrès de l'espèce nous préparent assez de bonheur. Les rois peuvent devenir philosophes, ou plutôt les philosophes rois. Que la société soit une fois bien constituée par la triomphante analyse. L'estomac qui est vide sera rempli; le gosier qui est sec sera humecté de vin. Le travail lui-même sera comme un repos, nullement pénible, mais joyeux. Le champ de blé, pourrait-on penser, ne peut fructifier sans labourage, sans la fatigue et les souillures de l'homme, à moins que les machines ne fassent la besogne? Des tailleurs, des restaurateurs gratuits peuvent s'établir, à des intervalles voulus, quoiqu'on ne voie pas encore comment. Mais si chaque volonté, selon les règles de la bienveillance, a une affection pour tous, alors assurément personne ne restera sans protection. Et même qui sait si, par l'analyse complétement triomphante, la vie humaine ne pourra pas être indéfiniment prolongée, si l'homme ne pourra pas être débarrassé de la mort, comme il l'est déjà du diable. Nous serons alors heureux en dépit de la mort et du

diable. C'est ainsi qu'un philosophisme emphatique prêche ses *Redeunt Saturnia regna.*

Le chant prophétique de Paris et de ses philosophes s'entend jusqu'à l'OEil-de-Bœuf de Versailles, et l'OEil-de-Bœuf occupé surtout du bonheur prochain, peut répondre au pis-aller par un bienveillant « pourquoi pas ? » Le bon vieux Maurepas est un premier ministre trop joyeux pour troubler la joie du monde. Qu'à chaque jour suffise son propre mal. Jovial vieillard ! il sème ses bons mots et s'agite insoucieux, son manteau bien ajusté au vent, pourvu qu'il puisse plaire à tout le monde. Le simple et jeune roi, qu'un Maurepas ne peut songer à ennuyer d'affaires, s'est retiré dans les appartements intérieurs, taciturne, irrésolu, quoique parfois avec des éclairs de tempérament ; enfin, il se résout à un peu de travail manuel, et ainsi devenu l'apprenti d'un sieur Gamoin (qu'il aura un jour peu de motifs de bénir) il apprend à faire des serrures (1). Il paraît que de plus il comprenait la géographie et pouvait lire l'anglais : infortuné jeune roi ! sa confiance enfantine dans ce vieux fou de Maurepas méritait un autre retour. Mais ami et ennemi, la destinée et lui-même, tout conspirait contre lui.

Cependant la belle jeune reine parcourt ses salons d'apparat, comme une déesse de beauté ; le charme de tous les yeux : elle ne se mêle pas encore aux affaires, ne regarde pas l'avenir, le redoute encore moins. Weber et Campan l'ont dépeinte (2) au milieu de ses royales tapisseries, dans ses brillants boudoirs, salles de bain et peignoirs, et la grande et la petite toilette, avec tout un

(1) Campan, t. I, p. 125.
(2) Campan, t. I, p. 100-151. — Weber, t. I, p. 11-50.

monde brillant dans une attente obséquieuse pour obtenir un regard. Belle et jeune fille du temps, quelles choses le temps tient en réserve pour toi! Image la plus brillante de la terre, elle s'avance gracieusement environnée des grandeurs de la terre : une réalité, et cependant une vision magique, car voici venir les profondes ténèbres qui doivent l'engloutir. Le jeune et tendre cœur adopte des orphelins, dote des filles méritantes, se plaît à secourir le pauvre, tout pauvre qui vient pittoresquement sur son chemin; et fait venir la mode d'ainsi faire; car, ainsi qu'il a été dit, la bienveillance a maintenant commencé de régner. Chez la duchesse de Polignac, chez la princesse de Lamballe, elle goûte quelque chose qui ressemble à l'amitié; et maintenant aussi, après sept longues années, elle a un enfant à elle, bientôt même un Dauphin, et peut s'estimer, autant qu'il est donné à une reine, heureuse dans un époux.

En fait d'événements, les plus grands ne sont que de charitables fêtes de mœurs, avec leurs prix et leurs harangues, des processions de poissardes vers le berceau du Dauphin; par dessus tout, d'aimables coquetteries, avec leur naissance, leurs triomphes, leur décadence et leur chute. Il y a des statues de neige élevées par les pauvres dans un rude hiver, en l'honneur de la reine qui leur a donné du bois. Il y a les mascarades, les théâtres, les embellissements du petit Trianon, l'achat et la réparation de Saint-Cloud, et les voyages de la cour se transportant de l'Élysée d'été à l'Élysée d'hiver. Il y a les bouderies et les querelles des belles-sœurs sardes (car les princes aussi sont mariés); de petites jalousies que l'étiquette de la cour peut apaiser. Tout est légèreté de cœur, frivolité; existence petillante comme la mousse, mais une mousse

artistement raffinée, agréable, si elle n'était pas si coûteuse, comme celle qui s'évapore en perles sur le vin de Champagne.

Monsieur, frère aîné du roi, passe pour une sorte d'homme d'esprit et penche du côté des philosophes. Monseigneur d'Artois arrache le masque d'une belle impertinente, se bat par suite en duel, et manque verser du sang (1). Il a des culottes d'une espèce nouvelle dans le monde, d'une espèce fabuleuse. « Quatre grands laquais, » dit Mercier, comme s'il l'avait vu, le soulèvent en l'air » afin qu'il puisse tomber dans le vêtement sans le ves- » tige d'un pli, et de ce rigoureux emprisonnement, les » mêmes laquais, de la même manière, mais avec plus » d'efforts, ont à le délivrer le soir (2). » C'est ce dernier qui maintenant, vieillard blanchi et usé par le temps, réside désolé à Gratz (3), ayant liquidé sa destinée dans les trois jours. C'est de la sorte que les pauvres mortels sont balayés et jetés à la pelle de côté et d'autre.

II

PÉTITION EN HIÉROGLYPHES.

Avec le peuple des travailleurs, les choses ne vont pas si bien. Malheur ! car ils sont de vingt à vingt-cinq millions que nous groupons ensemble dans une espèce d'unité compacte, monstrueuse, mais obscure, lointaine, que nous appelons *la canaille* ou plus humainement *les masses.*

(1) Besenval, t. II, p. 182-330.
(2) Mercier, *Nouveau Paris*, t. III, p. 147.
(3) 1834.

Masses en vérité; et cependant, chose singulière à dire, si par un effort d'imagination tu les suis, à travers la vaste France, dans leurs cabanes d'argile, dans leurs greniers, dans leurs huttes, ces masses se composent toutes d'unités, et chacune de ces unités a son cœur et ses douleurs, se tient couverte de sa propre peau, et si tu la piques, elle saigne. O souveraineté empourprée, éminence, révérence; toi, par exemple, cardinal grand aumônier, avec ton vêtement d'honneur en peluche, qui as tes mains chargées de dignités et d'argent, solennellement assis dans ta contemplation du monde, en présence de Dieu, pense donc à ceci : chaque unité de ces masses est un homme miraculeux, oui, comme toi-même; luttant dans les lumières ou dans les ténèbres, pour sa part, dans le royaume infini (traînant cette vie qu'il n'a obtenue que pour une fois, au milieu des éternités), ayant en lui une étincelle de la divinité, que tu appelles une âme immortelle!

Terrible, écrasante est leur lutte dans leur lointaine obscurité, foyer sans joie, et maigre pitance. Pour eux, dans ce monde, aucune ère d'espérance; à peine dans l'autre, s'il n'y a pas espérance dans le sombre repos de la mort; car leur foi aussi s'en va. Sans instruction, sans consolation, sans nourriture! Génération muette, dont la voix n'est qu'un cri inarticulé. Dans les conseils du roi, dans le forum du monde, nul avocat à eux ne trouve accueil. A de rares intervalles (comme maintenant, en 1775) ils jettent leurs bêches et leur marteaux, et, à la surprise de l'humanité pensante, se rassemblent çà et là, menaçants, mais sans but, s'avançant même jusqu'à Versailles. Turgot s'occupe à modifier le commerce des grains, à abroger la plus absurde des lois sur le blé; il y a une

famine réelle ou, fût-elle même fictive, une indubitable rareté de pain. Et voilà que le 2 mai 1775, ces vastes multitudes s'en viennent à Versailles, étaler leur misère, avec leurs faces blêmes, leurs souillures, leurs haillons et présenter leur pétition de griefs. Les grilles du château se ferment; mais le roi consent à paraître au balcon et à leur parler. Ils ont vu la figure du roi; leur pétition de griefs a été sinon lue, du moins regardée. En réponse, deux d'entre eux sont pendus à un nouveau gibet, haut de quarante pieds, et le reste renvoyé à ses tanières, jusqu'à nouvel ordre.

Évidemment, c'est une difficile tâche pour le gouvernement que de traiter avec ces masses; si ce n'est pas plutôt la seule tâche, le seul problème du gouvernement, toutes les autres tâches n'étant que fantaisies accidentelles, choses superficielles, agitation de vent. Car enfin, les chartes, les coutumes, les lois communes et spéciales peuvent dire ce qu'elles veulent, les masses ne s'en comptent pas moins par millions d'unités, faites, selon toute apparence, par Dieu, auquel on déclare que cette terre appartient. Le peuple, d'ailleurs, n'est pas sans férocité; il a du nerf et de l'indignation. Contemplez un peu ce que le vieux marquis, le vieux bourru, l'ami des hommes contemplait dans les mêmes années, de son logement aux bains du mont Dore :

« Les sauvages descendant en torrents de la montagne; ordre à nos gens de ne point sortir. Le curé avec surplis, étole; la justice en perruque, la maréchaussée, le sabre à la main, gardant la place avant de permettre aux musettes de commencer ; la danse interrompue, un quart d'heure après, par la bataille; les cris et les sifflements des enfants, des débiles et autres assistants, les agaçant comme la

canaille fait quand les chiens se battent; des hommes affreux ou plutôt des bêtes fauves, couverts de sayons de grosse laine, avec de larges ceintures de cuir, piquées de clous de cuivre; d'une taille gigantesque rehaussée par de hauts sabots, s'élevant encore pour regarder le combat, trépignant avec progression, se frottant les flancs avec les coudes, la figure hâve et couverte de leurs longs cheveux gras, le haut du visage pâlissant et le bas se déchirant pour ébaucher un rire cruel et une sorte d'impatience féroce; et ces gens-là payent la taille! et l'on veut encore leur ôter le sel! et l'on ne sait pas ce qu'on dépouille, ce qu'on croit gouverner! ce qu'à coups de plume nonchalante et lâche on croira, jusqu'à la catastrophe, affamer toujours impunément! ces sortes de coup d'œil rappellent les grandes pensées.

» Ah! madame! le colin-maillard poussé trop loin finira par la culbute générale (1). »

Sombre tableau, assurément, dans un âge d'or; âge au moins de papier et d'espérance! Pendant ce temps, ne nous trouble pas de tes prophéties, ô lamentable ami des hommes. Voilà longtemps que nous entendons des paroles de ce genre, et cependant le vieux monde va roulant dans sa vieille carrière.

III

PROBLÈMES.

Cet âge d'espérance n'est-il qu'un simulacre, comme l'est trop souvent l'espérance elle-même? Une vapeur

(1) *Mémoires de Mirabeau*, publiés par Lucas de Montigny, t. II, p. 186.

nuageuse ornée des couleurs de l'arc-en-ciel, belle à contempler, à suivre toutes voiles dehors, et se balançant au-dessus des chutes du Niagara? En ce cas, la triomphante analyse a une rude besogne.

Hélas, oui! tout un monde à refaire, si elle pouvait le voir; travail qui sera fait par un autre qu'elle. Car tout est de travers, hors des joints, le spirituel intérieur, et l'économie extérieure; tête et cœur; rien n'est sain. Et en effet, les maux de toute sorte ont plus ou moins de parenté, et vont habituellement ensemble. C'est une vieille vérité que partout où il y a un immense mal physique, il a eu pour source et origine un mal moral d'une étendue proportionnelle. Avant, par exemple, que ces vingt-cinq millions de travailleurs aient revêtu ce masque de figures hâves que signale le vieux Mirabeau, chez une nation qui s'appelle chrétienne, et qui appelle l'homme le frère de l'homme, quelle inénarrable, quelle infime immoralité (à la surface sinon au fond) n'a-t-il pas dû y avoir, s'accumulant pendant de longs siècles, chez les régisseurs de toute sorte, guides établis, spirituels et temporels! Elle s'accumulera : de plus, elle atteindra une tête; car le premier de tous les évangiles est celui-ci : Un mensonge ne peut toujours durer.

Au fait, à travers cette vapeur rosée de sentimentalisme, de philanthropie, de fête des mœurs, se rencontre en arrière le plus triste des spectacles. On peut se demander où se trouve ici quelque force dans les attaches sociales, dans les liens qui maintiennent une association humaine. Voici un peuple sans croyances qui vit de suppositions, d'hypothèses, de systèmes frivoles sur la triomphante analyse et pour toute croyance ceci : le plaisir doit plaire. Il a faim de toutes bonnes choses, et la loi de

la faim ; mais quelle autre loi ? En lui, au-dessus de lui, aucune !

Le roi est devenu un roi de carton avec son gouvernement Maurepas, tournant avec la girouette au souffle de tout vent. Au-dessus d'eux, ils ne voient aucun Dieu, ou plutôt ils ne regardent pas au-dessus d'eux, excepté dans des verres astronomiques. L'Église, il est vrai, subsiste encore, mais à l'état d'humble soumission, vaincue par le philanthropisme ; et en bien peu de temps, car l'heure était venue. Il y a quelque vingt ans, votre archevêque Beaumont ne permettait pas même qu'on enterrât les pauvres jansénistes ; votre Loménie de Brienne (homme nouveau que nous aurons occasion de revoir) pouvait, au nom du clergé, insister sur la mise à exécution des lois antiprotestantes, qui condamnaient à mort pour le fait de prêcher (1). Et aujourd'hui, hélas ! on ne pourrait pas brûler même l'athéisme du baron d'Holbach, excepté en guise d'allumettes, par quelque particulier, pour allumer sa pipe. Notre Église se tient enchaînée, muette comme un bœuf muet, beuglant seulement pour sa provende (de dîmes), contente si elle obtient cela, ou attendant, dans une morne stupeur, sa future destinée. Et à côté, les vingt millions de « figures hâves », ayant pour poteau indicateur et pour règle de conduite dans leur sombre lutte, un « gibet haut de quarante pieds ». Singulier âge d'or assurément ! avec ses fêtes de mœurs, ses charmantes manières, ses institutions douces ne présageant rien que la paix parmi les hommes ! La paix ! O sentimentalisme philosophique, qu'as-tu à faire avec la paix quand ta mère se nomme Jésabel ? Produit sordide d'une cor-

(1) Boissy d'Anglas, *Vie de Malesherbes*, t. I, p. 15-22.

ruption plus sordide, te voilà désormais voué à la corruption !

Cependant il est étrange de voir combien de temps ce qui est pourri peut se maintenir, pourvu qu'on ait soin de ne pas le manier trop rudement. Pendant des générations entières, cette chose reste debout avec un pâle semblant ʾɜ vie, alors que toute vie et toute vérité l'ont abandonnée; nt les hommes sont lents à sortir des vieux sentiers, à nter les nouveautés en triomphant de l'indolence et de inertie. Sans doute l'actuel est grand; c'est la chose qui 'est dégagée des profondeurs infinies de la théorie et de la possibilité, et qui se présente comme un fait incontestable 't défini, en vertu duquel les hommes travaillent et vivent, ı du moins ont travaillé et vécu. A bon droit les hommes cramponnent tant que le fait peut les soutenir, ou le .ttent avec regret quand il plie sous eux. Arrière! néraire ami du changement, as-tu bien considéré tout que fait l'habitude dans cette vie que nous menons; mbien toute connaissance et toute pratique se balannt miraculeusement au-dessus des abîmes infinis de nconnu et de l'impraticable, et que tout notre être n'est ı'un abîme infini, laborieusement assemblé, sous la ɔûte de l'habitude, comme sous une mince croûte superficielle de terre?

Mais si tout homme, comme il a été écrit, renferme en ui-même un fou, qu'en doit-il être pour toute société? La société qui, dans son état le plus ordinaire, est appelée le miracle permanent de ce monde.

« Sans cette habitude, croûte superficielle, continue » notre auteur (appelez-la un système d'habitudes, en » un mot une manière fixe d'agir et de croire), la société » ne pourrait exister. Avec, elle existe, plus ou moins

» bien. Et dans ce système d'habitudes, acquises ou
» maintenues, comme vous voudrez, se trouve le vrai code,
» la vraie constitution d'une société, le seul code, quoique
» non écrit, auquel elle ne peut désobéir. La chose que
» nous appelons code écrit, constitution, forme de gou-
» vernement, et ainsi de suite, est une miniature, un
» sommaire solennellement rédigé de ce code non écrit.
» *Est*, ou plutôt, hélas! n'est pas, mais devrait l'être et
» tend toujours à l'être, et c'est de cette dernière ten-
» dance que naissent les luttes sans fin. »

Et maintenant, nous ajouterons dans le même langage : supposez que par malheur, dans cette lutte perpétuelle, votre croûte superficielle vienne à se rompre! Les fontaines du grand abîme jailliront, fontaines de feu, dévorantes, absorbantes. Votre croûte superficielle est morcelée, engloutie; au lieu d'un monde vert et florissant, il y a un vaste et stérile chaos, qui aura encore, dans le tumulte, à se *refaire* en monde.

D'un autre côté, fais-moi cette concession : partout où tu rencontreras un mensonge qui t'oppresse, étouffe-le. Les mensonges ne sont là que pour être étouffés; ils appellent eux-mêmes sérieusement, ils attendent l'étouffement. Mais considère bien dans quel esprit tu vas le faire : non avec haine, non avec une violence égoïste et précipitée, mais avec le calme au cœur, avec un zèle pieux, doucement, presque avec pitié. Tu ne voudrais pas, sans doute, remplacer le mensonge étouffé par un nouveau mensonge, qui te conduirait à une nouvelle injustice de toi, mère de beaucoup d'autres mensonges? Car, de cette manière, la fin de la besogne serait pire que le commencement.

C'est ainsi cependant que, dans ce monde à nous, qui

a en même temps une indestructible espérance dans l'avenir et une indestructible tendance à maintenir le passé, l'innovation et la conservation se livrent, comme elles peuvent, leur perpétuelle bataille. Par là l'élément démoniaque, qui est aux aguets sur toute chose humaine, peut sans doute, une fois en mille ans, se donner carrière! Mais en vérité, ne devons-nous pas regretter qu'une telle lutte soit habituellement si spasmodique? Ne ressemble-t-elle pas, après tout, à cette lutte classique des haineuses Amazones contre d'héroïques jeunes hommes, et ne finira-t-elle pas par des *embrassements?* Car la conservation fortifiée par cette puissante chose en nous, l'indolence, reste assise pendant de longs siècles, non-seulement victorieuse, ce qui doit être, mais tyrannique et repoussant toute communication. Elle tient son adversaire comme annihilé, couché sous ses pieds comme un Encelade enseveli; lequel pour obtenir la moindre liberté doit avec ses Etnas soulever toute la Trinacrie.

C'est pourquoi, en somme, nous honorerons aussi l'âge de papier et d'espérance! Car dans cette terrible marche d'une révolte d'Encelade, quand la tâche qu'aucun mortel n'aborde volontairement est devenue impérative, inévitable, n'est-ce pas par un bienfait de la nature qu'elle nous y invite par de charmantes promesses, trompeuses ou non, et que toute une génération plonge dans les obscurités de l'Érèbe, éclairées par une ère d'espérance? Avec vérité on a dit : « L'homme a pour base l'espérance ; » il n'a réellement d'autre possession que l'espérance ; » son habitation à lui se nomme le séjour de l'espé- » rance. »

IV

MAUREPAS.

Et maintenant, parmi les espérances françaises, une des mieux fondées n'est-ce pas celle du vieux Maurepas qui espère que lui, par sa dextérité, parviendra à rester ministre? Vieillard agile, qui pour toutes difficultés a son bon mot, et, dans les plus sombres tempêtes, saura émerger et surnager comme un bouchon! Pour lui peu importe la perfectibilité, le progrès de l'espèce, le retour d'Astrée : il lui suffit qu'un homme d'esprit, léger, touchant à quatre-vingts ans, puisse, au siége de l'autorité, se sentir important parmi les hommes. L'appellerons-nous, comme l'arrogant Châteauroux, M. *Faquinet?* En dialecte de courtisan, ils l'ont nommé aujourd'hui le « Nestor de la France »; c'est par un tel Nestor que la France est gouvernée.

Au fond cependant, il serait embarrassant de dire où, dans ces jours, se trouve spécialement le gouvernement de la France. Dans ce château de Versailles nous avons Nestor, le roi, la reine, des ministres et des commis, avec un monceau de paperasses bien ficelées; mais le gouvernement? car le gouvernement est une chose qui *gouverne*, qui dirige, sinon qui contraint. Aucune chose de la sorte n'est visible en France. Invisible, inorganique, elle existe cependant : dans les salons philosophiques, dans les galeries de l'OEil-de-Bœuf, dans la langue des discoureurs, dans la plume des pamphlétaires. Sa Majesté paraissant à l'Opéra est applaudie; elle se retire avec des rayonnemens de joie. Avec le temps, les

applaudissements deviennent plus faibles; elle a le cœur contristé, et les épanouissements de sa figure disparaissent. La souveraineté ne serait-elle qu'une pauvre montgolfière, qui par le souffle du vent populaire s'agrandit et monte, et si le souffle se retire, devient flasque et aplatie? La France a été longtemps un « despotisme tempéré par des épigrammes », et maintenant, ce semble, les épigrammes ont pris le dessus.

Le jeune Louis le Désiré serait heureux de rendre la France heureuse, si ce n'était pas si difficile, si seulement il savait s'y prendre. Mais il y a autour de lui des discordances sans fin. Ce ne sont que réclamations et clameurs; une véritable confusion des langues. Nullement conciliable par l'homme, nullement gouvernable ou suppressible, si ce n'est par le plus fort et le plus sage des hommes, et l'on n'a que l'homme aux légers propos, l'homme à la girouette, M. de Maurepas, dont la suprême habileté est de se tenir debout dans ce milieu. La philosophie réclame sa nouvelle ère, ce qui veut dire une infinité de choses, et la réclame d'une voix sonore, car la France entière, jusque là muette, commence maintenant à parler à son tour, et parle dans le même sens. Voix immense sur une infinité de tons, distante encore, mais faisant son effet. D'un autre côté, l'OEil-de-Bœuf qui, étant plus près, peut être mieux entendu, demande avec une véhémence criarde que la monarchie soit, comme devant, une corne d'abondance d'où les fidèles courtisans puissent à loisir puiser, pour le soutien du trône. Que la nouvelle ère et le libéralisme soient introduits, puisque tel est leur désir; seulement pas de diminution des monnaies royales ! Dernière condition, hélas, qui est précisément impossible.

Le philosophisme, nous l'avons vu, a son Turgot nommé contrôleur général, et il y aura des réformes sans fin. Malheureusement, ce Turgot n'a pu durer que vingt mois. Avec une miraculeuse bourse de Fortunatus dans son trésor, il aurait pu rester plus longtemps; et au fait, tout contrôleur général de France qui voudrait réussir en ces jours, devrait commencer par être muni de cette bourse. Mais ici encore nous devons signaler la bienveillance de la nature en fait d'espérance. L'un après l'autre, chacun s'avance confiant vers les étables d'Augias, persuadé que c'est à *lui* de les nettoyer, y consomme sa petite fraction d'habileté avec une juvénile ardeur, et réussit à faire quelque chose par cela seul qu'il s'est montré honnête. Turgot a de grandes qualités : l'intégrité, la prévoyance, une volonté héroïque, mais il n'a pas la bourse de Fortunatus. O contrôleur général enthousiaste ! toute une révolution pacifique peut être formulée dans la tête du penseur; mais qui payerait les innombrables indemnités qui seront requises? Hélas ! tout cela est bien loin. Sur le seuil même de l'entreprise, il propose que le clergé, la noblesse, les parlements eux-mêmes soient assujettis à l'impôt comme le peuple ! Un cri unanime d'indignation et d'étonnement retentit à travers les galeries du château ; M. de Maurepas tourne sur sa girouette: le pauvre roi, qui avait écrit peu de semaines auparavant : « Il n'y a que vous et moi qui aimions le peuple », doit maintenant écrire pour le congédier (1) et laisser la révolution française s'accomplir toute seule, pacifiquement ou non, comme elle le peut.

L'espérance donc est ajournée. Ajournée, non détruite,

(1) Mai 1776.

ni affaiblie. N'avons-nous pas ici, par exemple, notre patriarche Voltaire qui revient à Paris, après de longues années d'absence? Avec sa figure ridée, réduite à rien, sa volumineuse perruque à la Louis XIV, ne laissant apercevoir que deux yeux brillants comme des charbons, le vieillard est ici (1). Quel éclat d'enthousiasme ! Le sceptique Paris a soudainement tourné à la vénération, est devenu dévot dans le culte d'un héros. Des nobles se sont déguisés en garçons d'auberge pour arriver à le voir; les plus aimables beautés de France déposeraient volontiers leur chevelure sous ses pieds. « Son char est le noyau d'une comète, dont la queue emplit les rues. Au théâtre, il est couronné de vivats immortels; enfin il est étouffé sous les roses »; car le vieux Richelieu lui a recommandé l'opium pour calmer ses nerfs, et le patriarche, toujours excessif, en a pris trop. Sa Majesté elle-même a eu la pensée de l'envoyer chercher, mais elle en a été dissuadée. Que toute majesté cependant y songe : l'existence de cet homme a eu pour mission de flétrir et d'annihiler tout ce qui fait la base d'une majesté et d'un culte, et c'est sous ce point de vue que la foule l'accueille, avec l'apothéose, comme son prophète et son interprète, qui a dit avec sagesse ce qu'elle aspirait à dire. Ajoutez seulement que le corps de ce patriarche béatifié, étouffé sous les roses ne peut être enseveli qu'à la dérobée. Cela forme au total une remarquable besogne, et la France, sans doute, est grosse de bonnes espérances (comme disent les Allemands): nous lui souhaiterons donc un heureux accouchement et une belle progéniture.

Beaumarchais aussi a rédigé ses *Mémoires* (2), non

(1) Février 1778.
(2) 1773-6.

sans fruit, pour lui-même ou pour le monde. Caron Beaumarchais (ou de Beaumarchais, car il a été anobli) était né pauvre, besogneux, mais ambitieux, avec du talent, de l'audace, de l'adresse; figure maigre mais énergique, indomptable. La fortune et sa dextérité le conduisirent auprès du clavecin de Mesdames, nos bonnes princesses *Loque* et *Graille*. Mieux encore : le banquier de la cour Paris-Duvernier, l'honore de quelque confiance, même jusqu'à le mêler à des affaires d'argent. Mais la confiance ne lui fut pas continuée par l'héritier de Duvernier, un homme de qualité. Bien au contraire, il en surgit un procès dans lequel l'énergique Beaumarchais, perdant à la fois argent et réputation, est misérablement battu dans l'opinion du juge rapporteur Goezman, du parlement Maupeou, et dans celle de tout le monde des indifférents. Seulement pas dans la sienne. Inspiré par l'indignation qui fait, sinon des vers au moins des mémoires satiriques, le maître de musique meurtri, avec un héroïque désespoir, relève sa cause perdue en dépit du monde, combat pour elle contre les rapporteurs, les parlements et les principautés, avec de fines railleries, avec une solide logique; plein d'adresse, de ressources et d'inépuisable vigueur, le plus habile des escrimeurs, et par suite de cette habileté, tout le monde a les yeux sur lui. Trois longues années se passent avec des alternatives de fortune. Enfin, après des travaux comparables à ceux d'Hercule, notre indomptable Caron triomphe, regagne son procès et ses procès, dépouille le rapporteur Goezman de son hermine, lui jetant en retour un manteau de perpétuel ridicule; et à l'égard du parlement Maupeou (qu'il a aidé à renverser), à l'égard des parlements de toute espèce et de la justice française en général, il fait naître

dans l'esprit des hommes d'interminables réflexions. C'est ainsi que Beaumarchais, comme un maigre hercule français, s'est aventuré, poussé par la destinée vers les régions d'en bas, et y a victorieusement apprivoisé les chiens d'enfer. Le voilà désormais parmi les notabilités de sa génération.

V

RETOUR D'ASTRÉE SANS ARGENT.

Regardez cependant au delà de l'Atlantique : n'est-ce pas la véritable aurore des jours nouveaux? La démocratie, comme nous disions, est née; bouclant sa ceinture de tempêtes, elle lutte pour la vie et la victoire. Une France sympathique applaudit aux droits de l'homme; dans tous les salons il est dit : quel spectacle ! Et maintenant aussi contemplez notre Deane, notre Franklin, des plénipotentiaires américains, sollicitant ici en personne (1); les fils des puritains Saxons, avec leur vieux tempérament saxon, leur vieille culture hébraïque, le pieux Silas, le pieux Benjamin, accomplissant une telle mission au milieu des enfants frivoles du paganisme, de la monarchie, du sentimentalisme et de la femme folle : grand spectacle en vérité ! sur lequel les salons peuvent faire de joyeux bavardages; quoique le Kaizer Joseph, interrogé à ce sujet, fit cette réponse bien inattendue chez un philosophe : « Madame, mon métier, à moi, c'est d'être royaliste. »

Ainsi pense également le frivole Maurepas; mais le

(1) 1777. Deane un peu plus tôt; Franklin resta jusqu'en 1785.

vent du philosophisme et la force de l'opinion publique font tourner la girouette. En attendant, on envoie des souhaits fraternels; des particuliers arment clandestinement en course. Paul Jones équipe le *Bonhomme Richard;* des armes, des munitions de guerre peuvent passer en contrebande (si les Anglais ne les saisissent pas); et mêlé à ce commerce, Beaumarchais, dans un horizon obscur comme le géant contrebandier, devient encore visible et emplit ses maigres poches. Mais assurément, dans tous les cas, la France doit avoir une marine. Et pour ce grand objet le moment n'est-il pas favorable, maintenant que la grande querelleuse des mers a les mains embarrassées? Il est vrai qu'un trésor appauvri ne peut construire des vaisseaux; mais par une habile insinuation (et Beaumarchais dit que c'est lui qui s'en chargea) un ou deux ports fidèles et des chambres de commerce les construiront et en feront offre : de beaux vaisseaux faits pour bondir sur l'onde, une *Ville de Paris*, Leviathan des navires.

Et maintenant que des trois ponts gratuits se balancent à l'ancre avec leurs flammes voltigeantes, et que le philosophisme éleuthéromaniaque devient de plus en plus bruyant : que peut faire un Maurepas? sinon de tourner au vent. Des escadres traversent l'Océan : les Gates, les Lee, rudes généraux yankees, « avec leurs bonnets de laine sous le chapeau, » présentent les armes à la brillante chevalerie de France; et la naissante démocratie voit, non sans étonnement, le *despotisme tempéré par les épigrammes*, combattre à ses côtés. Il en va cependant ainsi. Les forces du roi et d'héroïques volontaires : les Rochambeau, les Bouillé, les Lameth, les Lafayette ont tiré l'épée dans cette sainte querelle de l'humanité, et la tireront encore ailleurs d'une étrange manière.

Du côté d'Ouessant retentit le tonnerre naval, au bruit duquel le duc de Chartres s'est-il réellement caché à fond de cale ou a-t-il, par un héroïsme actif, contribué matériellement à la victoire? Hélas! par une seconde édition nous apprenons qu'il n'y a pas eu de victoire, ou qu'elle appartient à l'Anglais Keppel (1). Notre pauvre jeune prince voit ses applaudissements à l'Opéra changés en ricanéments moqueurs, et ne pourra devenir grand amiral; source pour lui de malheurs, que l'on peut appeler sans terme.

Malheur aussi à la *Ville de Paris*, le Léviathan des navires! L'Anglais Rodney l'a pris au grappin et l'a ramené chez lui avec le reste, tant il a réussi avec sa nouvelle manœuvre de rompre la ligne de l'ennemi (2). Il semble que, suivant les mots de Louis XV, « la France est destinée à n'avoir pas de marine ». Le brave Suffren doit revenir de chez Hyder-Aly et des eaux indiennes, sans grand résultat, mais avec la grande gloire de six *non-défaites;* ce qui, après tout, de la manière dont il était secondé, peut être considéré comme héroïque. Que le vieux héros de mer prenne donc son repos, honoré de la France, dans ses montagnes natales des Cévennes, et fasse sortir la fumée, non du canon, mais de la cuisine des vieilles cheminées du château de Jalès, qui un jour, en d'autres mains, aura une autre renommée. Le brave Lapeyrouse va bientôt lever l'ancre pour entreprendre un philanthropique voyage de découvertes, car le roi sait la géographie (3). Mais, hélas! cela encore doit échouer; le brave navigateur part et ne revient pas; en vain les

(1) 27 juillet 1778.

(2) 9 et 12 avril 1782.

(3) 1er août 1785.

explorateurs vont à sa recherche dans des mers lointaines. Il a disparu sans laisser de traces dans l'immensité bleue. et il ne reste plus de lui qu'une ombre triste et mystérieuse qui plane dans les têtes et les cœurs.

Il ne faut pas non plus, tant que la guerre existe, compter sur la prise de Gibraltar, bien que se trouvent là Crillon, Nassau-Siegen avec les plus habiles ingénieurs, et le prince de Condé et le comte d'Artois qui accourent en aide. De merveilleuses batteries flottantes, pontées en cuir, mises à flot par le *pacte de famille* franco-espagnol, envoient de vigoureuses sommations auxquelles néanmoins Gibraltar fait des réponses plutoniques avec des torrents de fer rougi, comme si le rocher de Calpé était devenu un cratère de volcan, articulant un *non* aussi formidable que la trompette du jugement dernier.

Et puis, après cette immense explosion, le bruit de guerre a cessé; un âge de bienveillance peut espérer à jamais. Nos nobles volontaires de la liberté sont revenus pour être ses missionnaires. Lafayette, comme le sans-pareil du jour, brille à l'OEil-de-Bœuf de Versailles; son buste est installé à l'hôtel de ville de Paris. La démocratie demeure inexpugnable, incommensurable dans son nouveau monde; elle a même un pied avancé vers le vieil hémisphère, et nos finances françaises, peu fortifiées par cette besogne, ne sont pas dans une belle passe.

Que faire pour les finances! C'est là, en vérité, une grosse question. Petit mais bien noir symptôme à l'horizon, qu'aucun rayon d'universelle espérance ne peut dissimuler. Nous avons vu Turgot renvoyé avec clameur du contrôle général, faute de la bourse de Fortunatus. M. de Clugny n'a pas mieux réussi à conduire l'affaire, ni même à rien faire, excepté à manger ses appointements

sans même atteindre une place dans l'histoire, où il ne fait que passer comme une ombre inutile, laissant les affaires s'arranger d'elles-mêmes. Enfin est-ce le Genevois Necker qui est en possession de la *bourse?* Il est en possession d'une habileté de banquier, d'une honnêteté de banquier, d'un *crédit* de plus d'un genre; car il a écrit des essais pour les concours académiques, lutté pour les compagnies indiennes, donné à dîner aux philosophes et réalisé en vingt ans une grosse fortune. Il est de plus en possession d'une taciturne solennité: profondeur ou engourdissement. Quel singulier destin pour le Céladon Gibbon, infidèle berger comme il l'avait été, dont le père, qui roulait cabriolet, « n'avait pas voulu entendre parler d'une telle union », de voir maintenant sa trahie demoiselle Curchod assise dans les hautes sommités du monde, comme femme de ministre, et « Necker nullement jaloux (1). »

Une nouvelle jeune demoiselle, devant un jour être célèbre sous le nom de Madame de Stael, folâtre aujourd'hui sur les genoux de l'auteur de ***Déclin et chute.*** Madame Necker fonde des hôpitaux, donne de solennels dîners philosophiques pour ranimer son contrôleur général épuisé. D'étranges choses sont survenues : par la clameur du philosophisme, la direction du marquis de Pesay et la pauvreté s'attaquant même aux rois. Et de la sorte Necker, comme Atlas, soutient le poids des finances, pendant une durée de cinq années (2), sans appointements, car il n'en a pas voulu, soutenu seulement par l'opinion publique et l'aide de sa noble femme. Sans

(1) *Lettres de Gibbon*, 16 juin 1777, etc.

(2) Jusqu'en 1781.

doute, il y a en lui de grandes pensées, on l'espère ; mais sa timidité l'empêche de les mettre au jour. Son *compte rendu*, publié par permission royale, signe nouveau d'une nouvelle ère, promet des merveilles ; mais il ne faut pas moins que le génie d'un Atlas-Necker pour empêcher que ces merveilles ne se convertissent en catastrophes. Il y a aussi dans cette tête de Necker toute une révolution française pacifique, d'un genre à lui, et dans cette taciturnité de profondeur engourdie ou d'engourdissement profond, pas mal d'ambition.

En attendant, hélas ! sa bourse de Fortunatus ne se trouve être autre chose que le vieux *vectigal* de parcimonie. Bien mieux, lui aussi a produit son projet d'impôt. Impôt sur le clergé, la noblesse, les assemblées provinciales et le reste comme un vrai Turgot ! Une fois de plus, M. de Maurepas expirant doit tourner sur sa girouette. Que Necker aussi s'en aille, non sans laisser des regrets.

Devenu grand dans une situation privée, Necker regarde à distance, attendant son moment. Quatre-vingt mille exemplaires de son nouvel écrit, intitulé *Administration des finances*, seront vendus en quelques jours. Il est parti, mais il reviendra, et plus d'une fois, porté par toute une nation acclamant. Singulier contrôleur général des finances, autrefois commis dans la banque de Thélusson !

VI

BULLES DE SAVON.

Ainsi marche le monde dans cet âge de papier ou ère d'espérance. Non sans obstacles ou explosions de guerre,

lesquelles cependant entendues à distance, ne font guère d'autre effet qu'une joyeuse marche de musique militaire. Pourvu toutefois que ce sombre chaos vivant d'ignorance et de misère qui est sous vos pieds, avec une force de vingt-cinq millions d'âmes, ne commence pas aussi sa sérénade!

Pour le moment, néanmoins, tournez vos yeux vers Longchamp, au moment où finit le carême, et que la gloire de Paris et de la France se déploie, selon la coutume annuelle, non pour assister aux messes de *ténèbres*, mais pour se montrer au soleil et saluer le jeune printemps (1); foule multiple aux mille teintes, aux reluisantes dorures, tout à travers le bois de Boulogne, en longues rangées multicolores, comme de longues allées de fleurs vivantes, tulipes, dahlias, lis de la vallée, toutes dans leurs mobiles pots à fleurs, carrosses dorés à neuf : charme des yeux, orgueil de la vie. Ainsi roule et danse la procession, calme et avec une ferme assurance, comme si elle roulait sur le diamant, sur les fondations du monde, et non sur un simple parchemin héraldique, au-dessous duquel bouillonne un lac de feu. Continuez donc votre danse, insensés que vous êtes ; vous n'avez pas cherché la sagesse, et certes vous ne l'avez pas trouvée. Vous et vos pères, vous avez semé les vents, vous récolterez l'ouragan. N'a-t-il pas été depuis longtemps écrit : *Le salaire du péché est la mort?*

Mais à Longchamp comme ailleurs, nous remarquons entre autres choses, que dames et cavaliers ont à leur service une espèce de familier humain, nommé *jockey* : nabot ou diablotin, quoique jeune, déjà flétri, avec son

(1) Mercier, *Tableau de Paris*, t. II, p. 51. — Louvet, roman de *Faublas*, etc.

air flétri de vice prématuré, de malice, de complète diablerie; utile en bien des services. Son nom *jockey* vient de l'anglais, comme le petit monstre lui-même croit en venir. Notre anglomanie, en effet, est devenue considérable, présage de beaucoup de choses. Si la France doit être libre, pourquoi ne pourrait-elle pas, maintenant qu'une folle guerre a cessé, aimer une liberté voisine ? Des esprits cultivés comme votre duc de la Rochefoucauld-Liancourt admirent la constitution anglaise, le caractère national anglais, voudraient en importer ce qu'ils pourraient en prendre.

De choses plus légères, surtout si elles sont légères comme le vent, combien l'inspiration est plus facile ! Le non-amiral duc de Chartres (qui n'est pas encore Orléans ou Égalité) va et vient à travers le détroit, important des modes anglaises; et certes il en a le droit, lui, le compagnon et l'intime du prince de Galles : voitures et selles, bottes à revers et redingotes, car maintenant aucun homme de son âge ne se permettrait de trotter autrement qu'*à l'anglaise*, se soulevant sur l'étrier, et dédaigneux de la vieille méthode bien assise avec laquelle, suivant Shakspeare, on conduisait au marché « le beurre et les œufs ». En outre il peut se vanter de la rapidité de ses roues, notre brave Chartres ; aucun fouet dans Paris n'est plus aventureux ni plus sûr que celui de Monseigneur.

Nous avons déjà vu des jockeys-nains, mais maintenant se voient de vrais jockeys du Yorkskire, *entraînant* des montures exotiques : coursiers anglais pour des courses françaises. C'est à Monseigneur aussi (avec l'aide de la providence du diable) que nous devons ces choses. Le comte d'Artois de même a son écurie de course. Le comte d'Artois de plus a un étrange vétérinaire, un individu

lunatique, dur à cuire, de Neufchatel en Suisse, nommé *Jean Paul Marat*. Un chevalier d'Eon problématique, tantôt en jupes, tantôt en culottes, est non moins problématique à Londres qu'à Paris, et engendre des paris et des procès. Beaux jours de communauté internationale! Fripons et chevaliers d'industrie se donnent la main à travers le détroit, se saluant mutuellement. Aux champs de course de Vincennes et des Sablons, voyez en carrosse anglais, à quatre chevaux, glorieusement transporté au milieu des principautés et des racaillités, un Anglais, le docteur Dodd (1), qu'attendent aussi de trop précoces galères.

Le duc de Chartres était un jeune prince de grandes promesses comme le sont souvent les jeunes princes; lesquelles malheureusement ne furent que des mensonges. Avec l'immense propriété des d'Orléans, avec le duc de Penthièvre pour beau-père (et maintenant le jeune beau-frère Lamballe tué par les excès), il sera un jour l'homme le plus riche de France. En attendant, il perd tous ses cheveux, son sang est entièrement vicié par les abus prématurés d'une débauche transcendante. Des pustules bourgeonnent sur sa face : sombres bourgeons sur un fonds de cuivre bruni. Une chute signalée que ce jeune prince! Toute étoffe prématurement consumée en lui, ne laissant que noires fumées et cendres de sensualités expirantes. Que peuvent devenir la pensée, la prévoyance ou même la conduite, entraînées ou entraînant avec rapidité vers de confuses obscurités, interrompues par de vertigineux éblouissements, vers de turbulentes fantaisies, vers des activités délirantes ou galvaniques! Paris affecte

(1) Adelung, *Geschichte der menschlichen Narrheit*, — Dodd.

de rire à ses manies de chariots; mais il ne prend pas garde au rire.

D'un autre côté, quel jour, nullement de rire, que celui où il menaça, pour l'amour du lucre, de porter une main sacrilége sur les jardins du Palais-Royal (1). Les parterres de fleurs seront soulevés; les allées de marronniers tomberont avec les bocages consacrés par le temps, sous lesquels avaient coutume d'errer les hamadryades d'opéra, nullement inexorables à l'homme. Paris gémit hautement. Philidor, de son café de la régence, ne contemple plus la verdure où maintenant se prélasseront les oisifs et les enfants perdus du monde! Mais inutiles sont les gémissements. La hache brille; les bosquets sacrés tombent avec bruit. Car en vérité, Monseigneur était à court d'argent. Les hamadryades d'opéra s'enfuient en criant. Ne criez pas, ô hamadryades, comme ceux qui n'ont aucune consolation. Il entourera votre jardin de nouveaux édifices, de nouvelles places; quoique rétréci, il sera replanté, orné de jets hydrauliques, d'un canon que le soleil fait partir à midi, de choses corporelles, de choses spirituelles telles que l'homme n'en a pas imaginées; et le Palais-Royal deviendra encore et plus que jamais, le domicile des magiciennes et des satans de notre planète.

Que ne tenteront pas les mortels? Du lointain Annonay en Vivarais, les frères Montgolfier lancent aux cieux leur dôme de papier, rempli d'une fumée de laine brûlée (2). L'assemblée provinciale du Vivarais est prorogée le même jour: les membres de l'assemblée du Vivarais applaudis-

(1) 1781-1782. (Dulaure, t. VIII, p. 423.)
(2) 5 juin 1783.

sent : clameurs solennelles d'hommes réunis. Est-ce que la triomphante analyse voudrait donc escalader le ciel?

Paris l'apprend avec de vifs étonnements; Paris avant peu le verra. De la manufacture de papier de Réveillon, là, rue Saint-Antoine (manufacture célèbre), le nouveau navire aérien de Montgolfier s'élève. D'abord des canards et des poules furent dirigés vers le ciel; maintenant des hommes osent y monter (1). Bientôt le chimiste Charles fait application de l'hydrogène et de la soie gommée. Le chimiste Charles montera lui-même du jardin des Tuileries, Montgolfier coupant solennellement la corde. Par le ciel, Charles monte, lui et un autre! Dix fois dix mille cœurs sont là palpitants; toutes les langues sont muettes d'étonnement et de frayeur, jusqu'à ce qu'un cri immense comme la voix des mers, le salue et le suit dans sa route aventureuse. Il plane, il monte jusqu'à ce qu'il devienne un petit cercle imperceptible comme la tabatière qu'on appelle *turgotine*, comme quelque nouvelle lune de jour! Enfin il descend, accueilli par l'univers. La duchesse de Polignac, avec sa société, est dans le bois de Boulogne, attendant; quoique ce soit un rude hiver : le 1er décembre 1783. Toute la chevalerie de France, le duc de Chartres en tête, galoppe au-devant de lui (2).

Superbe invention! montant vers le ciel superbement, sans guide! Emblème de beaucoup de choses et même de notre âge d'espérance qui montera, avec sa légèreté spécifique, majestueusement de la même manière, et se balancera dans les airs pour tomber où le décide la destinée. Heureux si, comme Pilâtre, il ne fait pas explosion

(1) Octobre et novembre 1783.

(2) Lacretelle, XVIIIe siècle, t. III, p. 258.

pour descendre d'une façon tragique ! C'est ainsi que, portés sur des bulles de savon, les hommes escaladent l'Empyrée.

Ou bien contemplez Herr docteur Mesmer dans ses spacieuses salles magnétiques. Il s'avance revêtu de l'étole, solennel, les regards au ciel, comme dans un commerce divin; hiérophante de l'antique Égypte, dans cet âge nouveau. Une douce musique murmure, interrompant à peine le silence sacré autour de leur mystère magnétique, qui ne représente aux yeux que des baquets remplis d'eau: là s'asseoient silencieux la baguette en main, des cercles de beauté et de mode, chaque cercle une *fleur de passion* vivante et circulaire, attendant les effluves magnétiques et un ciel nouvellement manufacturé sur terre. O femmes, ô hommes, grande est votre foi infidèle ! Un parlementaire Duport, un Bergasse, un d'Espréménil sont là, le chimiste Berthollet aussi, de la part de Monseigneur de Chartres.

Si l'Académie des sciences, avec ses Bailly, ses Franklin, ses Lavoisier, n'était pas intervenue (mais elle intervient) (1), Mesmer aurait pu empocher de bonnes sommes et se retirer. Qu'il se promène donc en silence sur les rives du Bodonsee, près de l'ancienne ville de Constance, méditant sur bien des choses. Car voici que sous les plus étranges appareils de nouveautés, la bonne vieille vérité (qu'aucun appareil ne peut cacher) commence encore à se révéler. A savoir que l'homme est ce que nous appelons une miraculeuse créature, avec des pouvoirs miraculeux sur d'autres hommes; et en somme, avec une certaine vie en lui et un certain monde autour de lui, que la

(1) Août 1784.

triomphante analyse avec ses physiologies, ses systèmes nerveux, sa physique et sa métaphysique, ne pourra jamais complétement définir, encore moins expliquer. Voilà pourquoi le charlatanisme y aura, dans tous les siècles, sa bonne part.

VII

LE CONTRAT SOCIAL.

C'est dans cette succession de singulières teintes prismatiques, chaque couleur à son tour éclairant l'horizon, que l'ère de l'espérance s'avance vers son accomplissement. Mais c'est là qu'est le problème. Car avec une ère d'espérance qui repose sur l'universelle bienveillance, la triomphante analyse et le vice guéri de ses difformités, il y a dans le fond du tableau vingt-cinq millions de noirs sauvages qui contemplent, dans la faim et l'épuisement, leur *ecce signum* « haut de quarante pieds ». Comment n'y aurait-il pas problème ?

De tout temps, si nos leçons sont vraies, le péché fut, est, sera le générateur de la misère : cette terre s'appelle très-chrétienne; elle a des croix et des cathédrales, mais son grand prêtre est quelque Roche-Aymon, quelque Louis de Rohan, cardinal au collier. La voix du pauvre, durant de longues années, monte inarticulée en *jacqueries*, en émeutes, à propos de farine : échos plaintifs d'un immense gémissement. La terre y est sourde. Le ciel n'y est pas sourd. Toujours d'ailleurs, quand les millions sont misérables, il y a des milliers dans le malaise, dans l'infortune; les unités seules peuvent prospérer, disons plutôt être les dernières ruinées. L'industrie, muselée

et étranglée, comme si elle était aussi quelque gibier de chasse, fournissant des jeux et des morceaux aux puissants chasseurs de ce monde, l'industrie s'en va criant à ses protecteurs et à ses guides bien payés : « *Laissez faire ; ne me protégez pas ;* je n'ai que faire de vos surveillances. » Dans cette France, quel marché s'ouvre à l'industrie? Pour deux choses il y a offre et demande : pour les produits courants de la culture agricole, car il faut que les millions vivent; pour les produits raffinés du luxe et des goûts relevés, variés et multiformes, depuis les mélodies d'opéra jusqu'aux chevaux de course et aux courtisanes : car il faut que les unités s'amusent. C'est au fond un état de choses étrange, insensé.

Pour raccommoder et refaire le tout, nous avons, il est vrai, la triomphante analyse. Honneur à la triomphante analyse! Toutefois, en dehors de la boutique et du laboratoire, quelle chose a produite la triomphante analyse?

La découverte des incohérences et la destruction de l'incohérent. De tout temps, le doute n'a été qu'un demi-magicien ; il évoque des spectres qu'il ne peut conjurer. Nous avons des abîmes interminables de logique vaporeuse, où tourbillonnent et s'engloutissent des mots et puis des choses. Regarde au fond : ce que l'on prend pour le fondement de l'espérance, n'est réellement que la présence du désespoir, avec les éternelles théories sur l'homme, l'esprit de l'homme, les progrès de l'homme, la philosophie du gouvernement et ainsi de suite. Le temps et les Montesquieu, les Mably, avocats du temps, ont découvert d'innombrables choses; et maintenant, Jean-Jacques n'a-t-il pas promulgué son nouvel évangile d'un *Contrat social*, expliquant tous les mystères du gouvernement, et comment il est *contracté* et marchandé, à la

satisfaction générale? Théories du gouvernement! C'est ce qui s'est toujours vu et se verra toujours dans les âges de décadence. Appréciez-les à leur valeur; comme des procédés de la nature, qui ne fait rien en vain; comme des pas dans ses grands procédés. Mais quelle théorie est aussi certaine que celle-ci : Toutes les théories, quelle que soit la loyale conscience qui les élabore péniblement, sont et doivent être, par les conditions mêmes qui sont en elles, incomplètes, problématiques et même fausses. Sache donc que cet univers est ce qu'il fait profession d'être, un *infini*. N'essaye pas d'en faire la pâture de ta digestion logique: sois reconnaissant si en fixant ici ou là quelque solide colonne dans le chaos, tu l'empêches de faire sa pâture de *toi*. Une jeune et nouvelle génération a changé son scepticisme contre une foi aveugle en cet évangile, selon Jean-Jacques! Voilà un grand pas dans les affaires, et qui présage beaucoup.

Bénie soit l'espérance! Toujours dès les origines des temps, a été prophétisé quelque millénaire : millénaire de sainteté; mais, ce qui est notable, jamais jusqu'à cette nouvelle ère, aucun millénaire de simple bien-être et d'abondantes provisions. O mes amis! ne vous fiez pas à ces prophéties annonçant un pays de cocagne, avec le bonheur, la bienveillance et le vice guéri de ses difformités! L'homme n'est pas ce qu'on appelle un animal heureux; son appétit pour les succulentes nourritures est si énorme! Comment dans ce vaste univers qui plane sur lui comme une tempête, infini, plein de vagues menaces, ce pauvre homme trouvera-t-il, je ne dis pas le bonheur, mais l'existence, mais un endroit pour placer son pied, si ce n'est en se ceignant les reins pour une vie de continuels efforts, de continuelle résignation? Malheur si dans

son cœur ne repose aucune foi sainte, si le mot de devoir a perdu pour lui toute signification ! Quant à celui de sentimentalisme, si approprié aux larmes que l'on verse sur des romans ou dans de pathétiques occasions, il n'est dans tout autre cas, bon à rien ; il est moins que rien. Le cœur sain qui se dit à lui-même : « Combien je suis sain » est déjà tombé dans la plus fatale espèce de maladie. Le sentimentalisme n'est-il pas frère du jargon de l'hypocrisie, ou ne forme-il pas une seule et même chose ? Ce jargon n'est-il pas la matière première du diable ? d'où naissent toutes les faussetés, les imbécillités, les abominations d'où rien de vrai ne peut naître. Car ce jargon est proprement lui-même un mensonge doublement distillé, un mensonge à la deuxième puissance.

Et maintenant, si toute une nation tombe là-dedans ? En un tel cas je réponds : Infailliblement elle en reviendra. Car la vie n'est pas une déception habilement combinée, se décevant elle-même : c'est une grande vérité que tu es vivant, que tu as des désirs, des besoins, et ceux-ci ne peuvent subsister et se satisfaire avec des illusions, mais avec des faits. Comptez-y donc, nous reviendrons à des faits, à des faits heureux ou malheureux, tels que les comporte notre degré de sagesse. Le plus bas, le moins louable des faits que l'on connaisse parmi ceux qu'ont amenés les besoins des mortels, est le fait primitif du cannibalisme : c'est à *moi* à dévorer *toi*. Qu'est-ce donc si, à l'aide de nos méthodes perfectionnées, c'est précisément un tel fait primitif que nous voulons ramener, pour en faire un nouveau point de départ !

VIII

LE PAPIER IMPRIMÉ.

Dans une France aussi pratique, quoi que dise la théorie de la perfectibilité, les mécontentements ne peuvent manquer : la réforme promise est indispensable; pourtant elle ne vient pas; qui la commencera par lui-même? Le mécontentement pour ce qui est autour de nous, encore plus pour ce qui est au-dessus de nous, s'en va grossissant, cherchant partout de nouvelles issues.

Inutile de parler des ballades de carrefours, ni des vieilles épigrammes qui tempéraient le despotisme; encore moins des *nouvelles à la main.* Bachaumont et ses gais compagnons peuvent clore leurs trente volumes de récits bouffons et renoncer au métier d'écouteur aux portes; car enfin il n'y a pas liberté de la presse, il y a licence. Des pamphlets peuvent être subrepticement vendus et lus à Paris, quand ils porteraient ces mots : « imprimés à Pékin. » Nous avons en ce temps un *Courrier de l'Europe*, régulièrement publié à Londres par un certain de Morande, que la guillotine n'a pas encore dévoré. Là aussi, un Linguet, déréglé, non encore guillotiné, peut émettre ses grossières lamentations, et *la Bastille dévoilée*, maintenant que son pays est devenu trop chaud pour lui, et que ses confrères du barreau l'ont expulsé. Le loquace abbé Raynal atteint enfin ses désirs : il voit l'*histoire philosophique* avec ses lubricités, ses faussetés, son phébus éleuthéromaniaque, diffus et bruyant (œuvre commune, dit-on, du philosophisme associé, quoique sous le

nom de l'abbé et à sa gloire), brûlée par la main du bourreau, et part pour ses voyages comme un martyr. C'était l'édition de 1781, le dernier livre notable qui jouit de cette béatitude du feu, le bourreau s'apercevant que cela ne servait à rien.

Dans les cours et tribunaux, avec les querelles d'argent, les cas de divorce, chaque fois que l'on peut jeter un coup d'œil sur un intérieur domestique, quelles révélations ! Les parlements de Besançon et d'Aix renvoyant leurs échos dans toute la France, retentissent des amours et des destinées d'un jeune Mirabeau. Celui-là, sous la tutelle d'un *Ami des hommes*, dans des prisons d'État, dans des régiments en marche, dans des auteurs allemands, dans des greniers ou autres asiles, a pendant vingt ans appris à résister au despotisme des hommes, et même, hélas ! à celui des dieux. Comment, sous ce voile rose de bienveillance universelle et du retour d'Astrée, le sanctuaire de la famille est-il si souvent un triste désert ou un bruyant asile de disputes, un enfer terrestre ! Le vieil *Ami des hommes* a aussi son procès de divorce, et parfois toute la famille, excepté un, est sous les verrous : il écrit beaucoup sur la réforme et l'affranchissement du monde, et pour ses rancunes privées, il lui a fallu soixante lettres de cachet. Un homme de prévoyance, cependant, de résolution, même de principes virils, mais le tout confondu dans de tels éléments intérieurs et extérieurs, qu'ils le laissaient sans règle, presque sans raison. Avidité, rapacité, directement le contraire des belles sensibilités du cœur ! Insensés, qui attendez votre verdoyant millénaire et rien que l'amour et l'abondance, avec les ruisseaux charriant le vin, et les vents respirant la musique, avec la base et le fondement de votre existence plongeant dans

une boue de sensualités, qui devenant journellement plus profonde, n'aura bientôt plus d'autre fond que l'abîme !

Ou considérez cette inénarrable affaire du collier. Le chapeau rouge, cardinal Louis de Rohan ; le rat de prison sicilien Balsamo Cagliostro ; la marchande de modes, dame de Lamotte « d'une figure assez piquante » ; les plus hauts dignitaires de l'Église valsant, en danses échevelées, avec des prophètes charlatans, des coupe-bourses et des filles publiques ; tout le monde invisible de Satan mis au jour et s'évertuant sans relâche dans l'enfer visible de la terre, tandis que monte vers le ciel la fumée de ses tourments. Le trône a été mis en scandaleuse collision avec le bagne. L'Europe étonnée retentit de ces mystères, pendant neuf mois, ne voit que le mensonge se multiplier par le mensonge ; la corruption parmi les grands et les humbles, la goinfrerie, la crédulité, l'imbécillité ; et la force nulle part excepté dans la faim. Pleure, belle reine, verse tes premières larmes d'une douleur sans mélange ! Ton beau nom a été terni par une haleine impure, terni sans remède tant que durera ta vie. Jamais plus il n'y aura pour toi amour ou pitié dans des cœurs vivants, jusqu'à ce que naisse une nouvelle génération et que ton propre cœur soit mort, guéri de toutes ses douleurs. Les épigrammes deviennent désormais, non plus vives et amères, mais cruelles, atroces, sans nom. Le 31 mai 1786, un misérable cardinal Rohan, grand aumônier, à sa sortie de la Bastille, est escorté par les applaudissements de la multitude : ce n'est pas qu'il soit aimé ni digne de l'être, mais c'est un homme important parce qu'il a pour ennemis la cour et la reine (1).

(1) *Mémoires de Mirabeau*, t. II, p. 325. — *Essais biographiques de Carlyle*, § COLLIER DE DIAMANTS, § LE COMTE DE CAGLIOSTRO.

Combien est obscurcie notre brillante ère d'espérance ! Tout le ciel se noircit des signes de l'ouragan et de la tempête. C'est un monde condamné. Plus rien du principe d'obéissance qui faisait les hommes libres, bientôt plus rien de l'obéissance qui faisait les hommes esclaves, au moins l'un de l'autre. Les voilà esclaves de leurs propres convoitises et devant être esclaves du péché, inévitablement aussi de la douleur. Contemplez cette masse corrompue de sensualité et de mensonge autour de laquelle se joue niaisement quelque rayon de sentimentalisme, qui n'est lui-même qu'une phosphorescence corrompue, et au-dessus de tout cela, comme l'arche de la charte nouvelle, le sombre monument patibulaire, ***haut de quarante pieds*** et bientôt lui-même presque en pourriture. Ajoutez à cela que la nation française se distingue parmi toutes les autres nations par son caractère d'excitabilité; avec le bien, mais aussi avec le mal périlleux qui s'y attache. Les rébellions, les explosions d'une portée incalculable peuvent être prévues. Il y a là, comme l'écrivait Chesterfield, « tous les symptômes que j'ai pu rencontrer dans l'histoire ».

Dirons-nous donc : malheur au philosophisme, qui a détruit la religion, ce qu'il appelait *écraser l'infâme !* Malheur plutôt à ceux qui ont fait des saintes choses une abomination, une chose que l'on écrase ! Malheur à tous les hommes qui vivent dans une telle époque d'abomination et de désolation ! Non, répondent les courtisans, c'est Turgot, c'est Necker avec leurs folles innovations, c'est la reine avec son défaut d'étiquette, c'est lui, c'est elle, c'est ceci, c'est cela. Amis, c'est chaque coquin qui a vécu, prétendant avec son charlatanisme faire quelque chose, et qui n'a fait que manger et mal faire, dans tous les

départements de la vie, comme cireur de bottes ou comme seigneur suzerain, chacun dans son degré, depuis le temps de Charlemagne et plus tôt. Tout ceci (car soyez-en sûrs, aucun mensonge ne périt ; c'est une graine semée pour croître), tout ceci s'est accumulé depuis des siècles, et maintenant est venu le jour des comptes. Et terrible sera la liquidation des colères amoncelées pour le jour de la colère ! O mon frère, ne sois pas parmi les charlatans ! Meurs plutôt, si tu veux prendre mon conseil ; ce n'est que mourir une fois, et tu es quitte pour toujours. Mais cette spéculation maudite porte en elle des malédictions qui se continuent longtemps, bien longtemps après que tu n'es plus, après que le salaire que tu en as recueilli est consommé ; bien plus, ainsi que l'a écrit le sage antique, à travers l'éternité ; car elles sont inscrites dans le livre de jugement d'un Dieu !

L'espérance ajournée rend le cœur malade. Et cependant, comme nous l'avons dit, elle n'est qu'ajournée, non détruite, non destructible. C'est une chose remarquable et touchante de voir comment cette même espérance éclaire encore la marche de la nation française, à travers ses rudes destinées. Car nous trouvons l'espérance brillant toujours, soit comme une douce invitation, soit comme une parole de colère et de menace ; elle a brillé comme une pure lumière céleste ; elle brille comme une rouge conflagration ; elle brille encore en flammes bleues sulfureuses, à travers les plus sombres régions de la terreur, et ne s'éteint pas du tout, car le désespoir lui-même est une sorte d'espérancc. C'est ainsi que notre ère peut encore être nommée espérance, quoique dans un bien triste sens, quand il ne reste rien que l'espérance.

Mais si quelqu'un veut savoir sommairement quelle

boîte de Pandore est là, destinée à être ouverte, il faut le voir dans ce qui est par sa nature le symptôme des symptômes, la littérature survivante de l'époque. L'abbé Raynal, avec sa lubricité et son phébus diffus et sonore, a dit son mot, et déjà la génération hâtive répond à un autre. Voyez le *Mariage de Figaro*, qui maintenant (1784) après maintes difficultés, s'est produit sur la scène et parcourt ses cent soirées, aux applaudissements de tous. Par quel mérite, par quelle vigueur interne un si grand succès? Le lecteur d'aujourd'hui pourra s'en étonner. Il n'en saura d'ailleurs que mieux que cette pièce chatouillait quelque démangeaison de l'époque; qu'elle disait ce que tout le monde sentait et brûlait de dire. Peu de substance dans ce *Figaro* : de minces intrigues tréfilées, de minces sentiments et sarcasmes tirés par les cheveux; une chose maigre, aride, et qui cependant se déroule et se trémousse adroitement, comme à travers un monde entièrement égaré, avec un certain grand air dédaigneux. Et dans chaque allusion, ce qui est le grand secret, chacun peut voir quelque image de lui-même, de son état et de ses manières. Ainsi la pièce parcourt-elle cent soirées et toute la France avec elle, riant et applaudissant. Si le barbier soliloque demande : « Qu'a fait votre seigneurie pour gagner tout cela » ? et ne peut que répondre : « *vous vous êtes donné la peine de naître* », tous les hommes doivent rire, et la gaie noblesse anglomaniaque avec ses courses de chevaux, rira plus fort que tous les autres. Car comment de petits livres peuvent-ils avoir en eux de grands dangers? demande le sieur Caron; et il s'imagine que cette piteuse épigramme peut être une sorte d'argument. Conquérant de la Toison d'or par une gigantesque contrebande; apprivoiseur de chiens d'enfer dans

le parlement Maupeou, et finalement couronné *Orphée* au Théâtre-Français, Beaumarchais est maintenant au faîte, et cumule les attributs de plusieurs demi-dieux. Nous le rencontrerons encore une fois dans le cours de son déclin.

Plus significatifs encore sont deux livres produits à la veille même de la mémorable explosion, et lus avec avidité par tout le monde : *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, et le *Chevalier de Faublas* de Louvet. Livres dignes d'être notés, et qui peuvent être considérés comme les dernières paroles de la vieille France féodale. Dans le premier s'élève comme une mélodie, le gémissement d'un monde moribond : partout la saine nature en conflit inégal avec l'art perfide et malsain ; elle ne peut y échapper, dans la plus humble chaumière, dans la plus lointaine île des mers. La ruine et la mort doivent frapper la bien-aimée, et ce qui est plus que tout significatif, la mort même ici, non par nécessité, mais par étiquette. Quel monde de prurit et de corruption se montre visible dans cette extra-sublimité de pudeur ! Cependant, en somme, notre bon Saint-Pierre est harmonieux, poétique, quoïque très-morbide. J'appellerai son livre le chant du cygne de la vieille France expirante.

Quant à Louvet, que personne ne le prenne pour harmonieux. En vérité, si ce misérable *Faublas* est une parole de mort, c'est de mort sur les galères, dite par un coquin qui ne se repent pas. Livre cloaque, sans même la profondeur du cloaque ! quel « tableau de la société française » avons-nous ici ? Tableau, à vrai dire, d'aucune chose, si ce n'est de l'esprit qui l'a produit comme une espèce de tableau. Cependant, symptôme de beaucoup de choses ; et surtout du monde qui a pu y trouver sa pâture.

LIVRE III

LE PARLEMENT DE PARIS

I

BILLETS PROTESTÉS.

Pendant qu'une inexprimable confusion fermente partout à l'intérieur, et que d'une foule de crevasses à la surface filtre une fumée sulfureuse, la question qui se présente est celle-ci : A travers quelle crevasse se fera jour la principale explosion ? A travers lequel des vieux cratères ? Ou faudra-t-il qu'elle forme par elle-même un cratère nouveau ? Dans toute société il y a de ces cheminées à échappement, des institutions qui en servent. Constantinople même a ses soupapes de sûreté ; là aussi le mécontement peut trouver son issue dans un feu matériel. C'est au nombre des incendies nocturnes et des boulangers pendus, que le pouvoir régnant peut lire le signe des temps, et changer sa marche en conséquence.

Nous pouvons dire que cette explosion française voudra sans doute essayer d'abord toutes les vieilles institutions à échappement ; car par chacune d'entre elles il y a, ou du moins il y a eu quelque communication avec l'abîme

intérieur ; c'est en vertu de cela qu'elles sont des institutions nationales. Quand même elles seraient devenues des institutions personnelles, obstruées par les abus, là cependant les obstacles peuvent être plus faibles qu'ailleurs. Donc à travers laquelle cherchera-t-on une issue ? Tout observateur peut le deviner : à travers les parlements judiciaires, et surtout à travers le parlement de Paris.

Les hommes, quelque chargés qu'ils soient de dignités, ne demeurent pas inaccessibles aux influences de leur époque, surtout les hommes qui ont une vie d'affaires, et qui à chaque mouvement, quoique retranchés sur leurs siéges judiciaires, se trouvent en contact avec le travail social. Le conseiller au parlement, le président lui-même qui a acheté sa charge à beaux deniers comptants afin d'acheter en même temps de la considération, ne peut pas, dans les soirées philosophiques, dans les salons d'une culture élégante, se faire remarquer comme un ami de l'obscurantisme. Parmi les longues robes de Paris il y a plus d'un patriotique Malesherbes, qui a pour règle sa conscience et le bien public ; il y a notoirement plus d'un ardent d'Espréménil, dans les confuses pensées duquel une haute réputation à la Brutus peut sembler glorieuse. Les Lepelletier, les Lamoignon ont des titres et des richesses, mais à la cour, on ne les reconnaît que comme noblesse de robe. Il y a les Dupont, aux profondes combinaisons ; les Fréteau, les Sabatier, à la langue incontinente : tous nourris plus ou moins du lait du *Contrat social*. D'ailleurs cette patriotique opposition n'est-elle pas pour le corps entier un combat personnel ? Debout donc, parlement de Paris, reprends ta longue bataille ! Le parlement Maupeou n'a-t-il pas été aboli avec ignominie ? Ce n'est pas maintenant que tu as à redouter un Louis XIV, avec son

fouet et ses regards olympiens, ni un Richelieu et ses bastilles; non, toute la nation est derrière toi. Toi aussi, (ô ciel) tu peux devenir un pouvoir politique, et les ébranlements de ta perruque ébranleront les principautés et les dynasties, ni plus ni moins que la chevelure ambroisienne de Jupiter.

Le volage et vieux Maurepas a été, à la fin de 1781, fixé par les glaces de la mort. « Je n'entendrai plus jamais, dit le bon Louis, son pas dans la chambre au-dessus de ma tête. » Ses bouffonneries et ses pirouettes ont pris fin. La réalité importune ne peut plus être dissimulée par des bons mots, ni le mal d'aujourd'hui renvoyé adroitement au lendemain. Le lendemain lui-même est arrivé; et maintenant ne siége plus là que le solide et phlegmatique M. de Vergennes, ne s'attachant qu'aux faits comme un épais commis (ce qu'il fut d'abord) et admèttant ce qui ne peut être nié, vienne ensuite le remède d'où il pourra. Ce n'est pas en lui qu'est le remède; il ne connaît que l'expédition des affaires suivant la routine des bureaux. Le pauvre roi, gagnant de l'âge mais peu d'expérience, doit se résoudre, avec son absence de facultés, à gouverner par lui-même, et dans cette besogne la reine aussi lui viendra en aide. Brillante reine avec ses limpides regards et ses ardentes impulsions : limpides et même nobles, mais le tout trop superficiel, trop violent et trop frivole pour une telle œuvre. Gouverner la France est un tel problème! et maintenant il est devenu presque difficile de gouverner même l'OEil-de-Bœuf. Car si un peuple misérable a ses gémissements, de même une cour amoindrie a les siens, plus bruyants encore. Pour l'OEil-de-Bœuf, il demeure inconcevable que dans une France si pleine de ressources, la corne d'abondance puisse se tarir :

n'était-elle pas habituée à couler? Necker néanmoins, avec son système de parcimonie, a supprimé plus de six cents places avant que les courtisans aient pu le déposséder: parcimonieux pédant de la finance! Ensuite un pédant militaire, Saint-Germain, avec ses manœuvres prussiennes, ses idées prussiennes, comme si le mérite et non le blason devait être une règle d'avancement, a mécontenté les militaires; les mousquetaires avec beaucoup d'autres choses sont supprimés. C'est ainsi qu'on va bouleversant, déplaçant, abolissant et causant gratuitement du mal à l'OEil-de-Bœuf. Les plaintes abondent; l'anxiété règne, la disette: c'est un OEil-de-Bœuf tout changé. Besenval dit que déjà dans ces jours (1781), il y avait à la cour tant de tristesse, en comparaison des temps précédents, que cela faisait peine à voir.

Il n'est pas étonnant que l'OEil-de-Bœuf se sente mélancolique, quand on supprime ses places! Pas une place ne peut être supprimée sans qu'une bourse ne devienne plus légère, et que plus d'un cœur ne devienne plus pesant; car n'occupe-t-on pas aussi les classes ouvrières, les fabricants, hommes et femmes, de dentelles et d'essences, du plaisir en général et tout ce qui peut fabriquer le plaisir? Misérables économies, qui n'auront aucun effet sur vingt-cinq millions! Elles se poursuivent cependant, et ne sont pas encore au bout. Peu d'années encore et les meutes à sangliers, les meutes à loups seront supprimées avec toute la fauconnerie; les places tomberont dru comme les feuilles d'automne. Le duc de Polignac démontre, sans que la logique ministérielle trouve une réponse, que sa place ne peut être supprimée; puis, se tournant galamment vers la reine, lui remet sa démission, puisque Sa Majesté le désire ainsi.

Le duc de Coigny est moins chevaleresque, mais ne réussit pas mieux : « Nous eûmes une véritable querelle, Coigny et moi, dit le roi Louis, mais si même il m'eût frappé, je n'aurais pu le blâmer (1). » Sur de telles matières il ne peut y avoir qu'une seule opinion. Le baron Besenval, avec cette franchise qui signale l'homme indépendant, affirme nettement à Sa Majesté que *c'est affreux* : « en allant se coucher, on n'est pas sûr de ne pas se réveiller plus pauvre le lendemain ; autant vaudrait être en Turquie ». C'est en vérité, une lamentable vie.

Combien est singulière cette perpétuelle détresse du trésor royal ! Et cependant c'est une chose qui n'est pas plus incroyable qu'impossible à nier ; une chose péniblement vraie ; la pierre d'achoppement à laquelle se heurtent tous les ministres pour tomber successivement. Que ce soit défaut de génie fiscal ou tout autre défaut, il y a une différence palpable entre le revenu et la dépense ; un *déficit* dans le revenu ; il faut combler le déficit ou être englouti par lui. Voilà le redoutable problème, désespérant, à ce qu'il paraît, comme la quadrature du cercle. Le contrôleur Joly de Fleury, qui succède à Necker, n'y peut rien, rien que proposer des emprunts qui sont tardivement couverts ; qu'imposer de nouvelles taxes improductives d'argent, productives de clameurs et de mécontentements. Le contrôleur d'Ormesson fait aussi peu, et peut-être moins ; car si Joly s'est maintenu au delà d'un an et un jour, d'Ormesson ne compte que par mois, jusqu'à ce que le roi ayant acheté Rambouillet sans le consulter, il en prend occasion pour se retirer. De sorte que, vers la fin de 1783, les choses menacent d'en venir à un

(1) Besenval, t. III, p. 255-258.

effroyable temps d'arrêt. Tout expédient humain semble inutile. En vain a lutté une nouvelle institution : « le conseil des finances » ; en vain se démènent les intendants des finances, le contrôleur général des finances ; il n'y a malheureusement pas de finances à contrôler. Une fatale paralysie arrête le mouvement social ; des nuages d'aveuglement ou d'obscurcissement nous enveloppent : allons-nous tomber dans les sombres horreurs de la BANQUEROUTE NATIONALE ?

C'est une grande chose que la banqueroute : vaste gouffre sans fond dans lequel plongent et disparaissent toutes les faussetés publiques et particulières, destinées dès leur origine à finir ainsi. Car la nature est une vérité et non un mensonge. Vous ne pouvez dire ou faire un mensonge sans qu'il vous soit représenté, après une circulation plus ou moins longue, comme une lettre de change tirée sur la réalité de la nature et présentée à échéance avec la réponse *pas de fonds.* C'est pitié seulement qu'elle ait eu une si longue circulation, et que le faussaire primitif en soit rarement la victime finale. Les mensonges et le poids des maux qu'ils enfantent passent de l'un à l'autre, vont de main en main, de rang en rang, et s'arrêtent définitivement sur les rangs muets d'en bas, lesquels avec la bêche et la pioche, avec le cœur malade et la valise vide, sont journellement *en contact* avec la réalité et ne peuvent pas faire circuler la tromperie plus loin.

Remarquez toutefois comment, par une juste loi de compensation, si dans le tourbillon d'une société confuse, le mensonge avec ses fardeaux tend toujours à se précipiter vers les régions inférieures, en retour, les maux qu'il amène remontent toujours de plus en plus vers les

sommités. D'où il résulte qu'après la longue souffrance et la demi-famine de ces vingt millions d'âmes, un duc de Coigny et Sa Majesté en viennent à une *véritable querelle*. Telle est la loi de l'équitable nature, ramenant à de longs intervalles les choses au point de départ, dût-ce être même par la banqueroute.

Mais avec une bourse de Fortunatus dans la poche, pendant combien de temps peut encore durer une fausseté quelconque? Votre société, votre maison intérieure, votre arrangement matériel ou spirituel, tout cela est faux, inique, offensant aux yeux de Dieu et des hommes. Néanmoins le foyer est chaud, le garde-manger plein: les innombrables suisses du ciel, avec une sorte de fidélité naturelle, se grouperont alentour et prouveront avec des pamphlets et des mousquets que le tout est une vérité, sinon une vérité sans mélange (chose humainement impossible) au moins une vérité tempérée (comme le vent pour la brebis tondue), avec laquelle tout marche bien. Quel changement, toutefois, si la bourse et le garde-manger deviennent vides! Puisque votre arrangement était si vrai, si conforme aux voies de la nature, comment se fait-il, au nom du ciel, que la nature avec son infinie bonté y laisse introduire la famine? Pour tout homme, toute femme ou tout enfant, il devient indubitable que votre arrangement était *faux*. Honneur à la banqueroute, toujours équitable sur une grande échelle, quoiqu'en détail si cruelle! Sous tout règne de mensonge elle travaille, creusant incessamment sa mine. Le mensonge dût-il s'élever jusqu'au ciel et couvrir le monde, un jour viendra où la banqueroute devra le balayer et nous en délivrer.

II

LE CONTROLEUR CALONNE.

Dans de telles circonstances de *tristesse*, d'obstruction et de langueur maladive, lorsqu'à une cour exaspérée il semble que le génie fiscal a dit adieu aux hommes, quelle apparition pouvait être mieux accueillie que celle de Calonne ? Homme d'un indisputable génie, même d'un génie fiscal, avec plus ou moins d'expérience dans le maniement des finances et des parlements, car il a été intendant à Metz, à Lille et procureur du roi à Douai. Homme de poids, en relation avec les hommes d'argent; d'un nom sans tache, si ce n'est quelque peccadille (comme d'avoir montré la lettre d'un client) dans cette vieille affaire d'Aiguillon-Lachalotais, depuis longtemps oubliée. Il a des parents à coffres bien garnis, appréciés à la Bourse. Nos Foulon, nos Berthier, intriguent pour lui: le vieux Foulon, qui n'a rien à faire qu'à intriguer, qui est connu pour être ce qu'on appelle un fripon; mais d'une richesse démesurée ; qui de clerc du commissariat qu'il était autrefois peut espérer, pense-t-on, si son jeu marche bien, devenir un jour ministre.

Tels sont les épaulements et les étais de M. de Calonne, et puis en lui-même quelles qualités ! L'espérance rayonne sur sa figure ; la persuasion est suspendue à ses lèvres. Pour toute difficulté il a un remède sous la main, et fera marcher devant lui le monde sur des roues. Le 3 novembre 1783, l'OEil-de-Bœuf se félicite de son nouveau contrôleur général. Calonne aussi aura son épreuve ; Calonne aussi,

à sa manière, comme Turgot et Necker ont la leur, il avancera la consommation des choses, répandra un autre rayon de lumière sur notre ère d'espérance, actuellement d'une couleur trop plombée, et en amènera enfin l'accomplissement.

Grande, en tout cas, est la félicité de l'OEil-de-Bœuf. La parcimonie a fui loin du séjour royal : plus de suppression; notre Besenval peut aller paisiblement se coucher sans crainte d'être dépouillé à son réveil. La souriante abondance, comme évoquée par quelque enchanteur, est revenue et verse le contentement de sa corne regarnie. Et voyez quelle suavité de manières ! notre contrôleur se distingue par un sourire affable : il écoute tout le monde avec un air d'intérêt et même de prévenance, va au-devant des demandes et les accorde, ou au moins accorde des promesses conditionnelles. « Je crains que cela ne soit difficile, dit la reine. — Madame, répond le contrôleur, si ce n'est que difficile, c'est déjà fait; si c'est impossible, ça se fera. » Homme de si faciles manières ! A le voir dans le tourbillon des plaisirs de la société, que personne ne goûte avec autant d'ardeur, on pourrait demander : « Quand fait-il son travail ? » Et cependant son travail, comme nous voyons, n'est jamais arriéré, et surtout le fruit de son travail : l'argent comptant. Assurément c'est un homme d'une incroyable facilité : facilité d'action, facilité d'élocution, facilité de pensée. Dans une douce langue persuasive jaillissent de son front les profondeurs philosophiques, en spirituelles saillies et en vives étincelles ; et dans les soirées de Sa Majesté, avec le poids d'un monde sur les épaules, il fait les délices des hommes et des femmes. Par quel pouvoir magique accomplit-il ses miracles ? Par la seule vraie magie, celle du génie. On l'appelle

le ministre; et, en effet, quand s'en est-il vu un autre pareil? Par lui les choses tortueuses sont devenues droites, les plaines raboteuses sont devenues unies, et sur l'OEil-de-Bœuf rayonne un indescriptible soleil.

En réalité et sérieusement, on ne saurait dire que Calonne fût dépourvu de génie : il avait le génie de la persuasion, et avant tout le génie de l'emprunt. Avec une judicieuse et habile application de l'argent qu'il se procure sous main, il fait fleurir le taux de la rente; de sorte que emprunts sur emprunts sont couverts aussitôt qu'émis. « Des calculateurs bien au courant ont assuré qu'il dépensait à l'extraordinaire environ un million par jour (1). » Mais avec cela ne procure-t-il pas quelque chose? Nommément la paix et la prospérité, pour le temps qui court? Le philosophisme gronde et croasse, achète, comme nous l'avons dit, 80 000 exemplaires du livre nouveau de Necker. Mais le sans-pareil Calonne, dans les appartements de Sa Majesté, avec la brillante suite de ducs, de duchesses et d'heureuses figures en admiration, peut laisser croasser Necker et le philosophisme.

Le malheur veut que cela ne peut durer. Le gaspillage et les emprunts ne sont pas des moyens de combler un déficit, et l'huile n'est pas une substance pour éteindre les conflagrations; hélas non; mais seulement pour les calmer, *non* pour toujours. Pour le sans-pareil lui-même, qui ne manque pas de pénétration, il devient clair par intervalles et confusément clair à toute minute, que son commerce est par nature temporaire, se faisant chaque jour plus difficile, et que des changements incalculables se préparent dans un avenir peu éloigné. A part le déficit

(1) Besenval, t. III, p. 216.

financier, le monde est dans une disposition d'esprit entièrement nouvelle; toutes choses se détachant de leurs vieilles assises, dans l'attente d'une voie nouvelle et de nouvelles combinaisons. Il n'y a pas un *jockey* nain, une tête tondue à la Brutus, un cavalier anglomaniaque trottant debout sur ses étriers, qui ne soit un présage de changement. Mais quoi ! aujourd'hui, en tout cas, passe agréablement; pour le lendemain, si le lendemain vient, on avisera. Une fois monté (par sa munificence, son art de persuasion et le pouvoir magique du génie) assez haut dans les faveurs de l'OEil-de-Bœuf, du roi, de la reine, de la Bourse et autant que possible du public, un contrôleur sans pareil peut espérer de franchir l'inévitable, de quelque manière imprévue, aussi habilement qu'un autre.

Dans tous les cas, pendant ces trois années miraculeuses, on a entassé expédient sur expédient, jusqu'à ce qu'enfin, avec tant d'accumulations à une telle hauteur, la pile chancelle et menace. Et voici que cette merveille du monde, le collier de diamants l'ébranle de manière à rendre la chute imminente. Le génie dans cette direction ne peut plus rien : monté assez haut ou non monté, il faut aller de l'avant. A peine le pauvre Rohan, cardinal au collier, a-t-il pu se retirer en sécurité dans les montagnes de l'Auvergne; la dame de Lamotte, non en sécurité, dans la Salpêtrière, et cette triste affaire assoupie, que notre audacieux contrôleur étonne encore une fois le monde. Un expédient, dont on n'a pas entendu parler depuis cent soixante ans, a été proposé et par son art de persuasion (car son audace, son espérance et son éloquence sont irrésistibles) a été adopté : la *convocation des notables.*

Que les hommes notables, guides actuels ou virtuels de leurs districts, soient convoqués de tous les points de la

France ; qu'un rapport vrai des desseins patriotiques de Sa Majesté et des misérables impossibilités pécuniaires leur soit soumis, et qu'alors on pose la question : Que faut-il faire? Bien certainement adopter des mesures de guérison telles que le pouvoir magique du génie indiquera ; telles que, une fois sanctionnées par les notables, tous les parlements et tous les hommes devront, avec plus ou moins de répugnance, s'y soumettre.

III

LES NOTABLES.

Voici donc véritablement un signe et une merveille visibles à tout le monde, présages de beaucoup de choses. L'OEil-de-Bœuf gémit douloureusement : N'étions-nous pas bien comme cela? calmant les conflagrations avec de l'huile. Le philosophisme constitutionnel tressaille d'une joyeuse surprise et se demande avec vivacité quel sera le résultat. Le créancier public, le débiteur public, tout le public pensant et non pensant, a ses surprises variées de joie ou de chagrin. Le comte de Mirabeau qui a eu ses procès, matrimoniaux et autres, dépêchés plus ou moins bien, et qui travaille maintenant dans l'obscur élément de Berlin, compilant des *monarchies prussiennes* et des pamphlets *sur Cagliostro*, écrivant avec salaire, mais sans caractère officiel, d'innombrables dépêches à son gouvernement, flaire ou découvre de loin une plus riche proie. Comme un aigle ou un vautour, mélange même des deux, il prépare ses ailes pour prendre son vol vers l'intérieur (1).

(1) *Mémoires de Mirabeau*, t. IV et V.

M. de Calonne a étendu miraculeusement la verge d'Aaron sur la France, évoquant des choses tout à fait inattendues. Chez lui, l'audace et l'espérance se mêlent alternativement à des mécomptes; quoique le côté confiant et vaillant l'emporte. Tantôt il écrit à un ami intime: « *Je me fais pitié à moi-même* » ; tantôt il invite quelque poëte ou versificateur à dédicaces à chanter « cette assemblée de notables et la révolution qui se prépare » (1).

Qui se prépare, en effet, et méritant d'être chantée, mais non jusqu'à ce que nous l'ayons *vue*, et les résultats qui en suivront. Dans une profonde et obscure agitation, toutes choses ont été si longtemps bouillonnant et se décomposant : est-ce que M. de Calonne avec son alchimie de notables pourra les ramener à leur ensemble, et obtenir de nouveaux revenus? ou bien compléter les déchirements, de sorte qu'il n'y ait plus ni bouillonnements, ni décomposition, mais lutte et collision?

Quoi qu'il en soit, dans les jours froids et courts, nous voyons des hommes de poids et d'influence lancés dans le grand tourbillon de la locomotion française, chacun sur sa ligne, accourant de tous côtés vers le château de Versailles où ils sont convoqués *de par le roi*. Là, le 22 février 1787, ils se sont réunis et installés : des notables au nombre de cent trente-sept, en les comptant nominativement (2). Ajoutez-y sept princes du sang et vous aurez le chiffre rond des notables. Hommes d'épée, hommes de robe, pairs, dignitaires du clergé, présidents parlementaires partagés en sept bureaux, sous les sept princes du sang, Monsieur, d'Artois, Penthièvre et le reste. Parmi eux

(1) *Biographie universelle*, § CALONNE, par Guizot.

(2) Lacretelle, t. III, p. 281. — Montgaillard, t. I, p. 347.

n'oublions pas notre nouveau duc d'Orléans (car depuis 1785 il n'est plus Chartres), pas encore fait amiral, et doublant le cap de la quarantaine, avec le sang gâté, non moins que ses espérances ; à demi las du monde qui est à demi las de lui ; l'avenir de monseigneur est très-problématique. Ce n'est pas dans l'éclat ou les illuminations, ni même dans les conflagrations ; c'est, comme on l'a dit, dans une sombre fumée, dans les cendres de brûlantes sensualités qu'il vit et digère. Somptuosité et vilenie, vengeance, fatigue de la vie, ambition, ténèbres et putridité, avec cela six millions de revenu : voilà dans quelles conditions sociales se trouve ce pauvre prince. Supposez qu'un jour il s'échappe des entraves de la cour, dans quelles régions, au milieu de quels phénomènes, ne pourrait-il pas s'élancer et grandir ! Heureusement, jusqu'ici il affecte de chasser journellement, siége là, puisqu'il faut qu'il y siége, présidant son bureau avec un visage morne, des yeux mornes, comme si ce n'était pour lui qu'un ennui.

Nous remarquons finalement que le comte de Mirabeau est actuellement arrivé. Il descend de Berlin sur la scène de l'action ; il l'interroge d'un regard perçant comme le feu du soleil et découvre qu'il ne s'y fera rien pour lui. Il avait espéré que les notables auraient besoin d'un secrétaire. C'était vrai ; mais leur choix s'était fixé sur Dupont de Nemours, homme d'une renommée moindre mais meilleure, qui d'ailleurs, comme le savaient ses amis, se plaint d'une maladie assurément peu commune : l'obligation de correspondre avec cinq rois (1). La plume de Mirabeau ne peut devenir une plume officielle, mais elle reste toujours une plume. A défaut du secrétariat, il se

(1) Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau.* Paris, 1832, p. 20.

met à dénoncer l'agiotage, témoignant, comme c'est son habitude, par un bruit éclatant, sa présence et son activité, jusqu'à ce qu'averti par l'ami Talleyrand et même par Calonne, sous main, qu'une *dix-septième* lettre de cachet pourrait bien être obtenue contre lui, il disparaît à temps par-dessus la frontière.

Et maintenant, dans les majestueux appartements royaux, organisés ainsi que les tableaux du temps nous les représentent, siégent nos cent quarante-quatre notables prêts à entendre et à méditer. Le contrôleur Calonne est terriblement en retard avec ses discours et ses préparatifs; cependant on connaît sa *facilité de travail*. Pour la fraîcheur du style, la lucidité, le talent et la grandeur des vues, sa harangue d'ouverture ne pouvait être surpassée; seulement le fond du sujet était terrifiant. Un déficit sur lequel les comptes varient, le compte même du contrôleur étant mis en question, mais que tous les comptes s'accordent à représenter comme *énorme*. Tel est l'épitome des difficultés du contrôleur : et puis quels sont ses moyens? Une simple contrefaçon du turgotisme; car c'est là, ce semble, qu'il faut enfin venir : des assemblées provinciales, une nouvelle taxation; bien mieux, plus étrange que le reste, un nouvel impôt foncier, ce qu'il appelle *subvention territoriale*, dont ne seront exemptés ni les privilégiés, ni les non-privilégiés, ni la noblesse, ni le clergé, ni les parlementaires !

Quelle folie ! Ces classes privilégiées sont accoutumées à taxer, à prélever de toutes mains, péages, tributs et droits, tant que restait un sou; mais être elles-mêmes taxées ! Et c'est de toutes ces personnes privilégiées, à l'exception d'une fraction minime, que se composent les notables. Dans son étourderie, Calonne n'avait pas pris

soin d'en faire la composition ou un judicieux triage; ayant choisi pour notables les hommes réellement notables, et comptant pour réussir sur son adresse toujours présente, sur sa bonne fortune et sur une éloquence qui n'avait jamais manqué son effet. Étourdi contrôleur! L'éloquence peut beaucoup mais ne peut pas tout. Orphée, avec une éloquence devenue rhythmique, musicale (ce que nous appelons poésie), arracha des larmes de fer des yeux de Pluton; mais par quel sortilége de rime ou de prose veux-tu arracher de l'or de la poche de Plutus?

En conséquence, la tempête qui s'élève maintenant et commence à siffler autour de Calonne, d'abord dans les sept bureaux, ensuite au dehors, éveillée par eux, et gagnant de proche en proche toute la France, menace de ne pouvoir être apaisée. Un déficit si énorme! Le désordre, le gaspillage est trop évident. On s'entretient même de concussion, bien plus, Lafayette avec d'autres en parlent tout haut et tentent d'aller aux preuves. Notre brave Calonne, comme c'était naturel, avait tenté de faire retomber sur ses prédécesseurs le blâme du déficit, sans en excepter même Necker. Mais maintenant, Necker lui oppose de véhémentes dénégations; sur quoi se produit une correspondance hostile, qui va aussi à l'imprimerie.

A l'OEil-de-Bœuf, dans les appartements privés de Sa Majesté, un éloquent contrôleur pouvait persuader avec son: « madame, si ce n'est que difficile »; mais hélas! la cause est maintenant portée ailleurs. Contemplez-le, dans un de ces jours d'épreuve, dans le bureau de Monsieur, auquel tous les autres bureaux ont envoyé des députés. Il est debout, aux abois, seul; exposé à un feu incessant de questions, interpellations, objurgations de la part de ces cent trente-sept pièces de logique, qu'on pour-

rait littéralement appeler des *bouches à feu.* Jamais, dit Besenval, ou presque jamais, homme ne déploya autant d'intelligence, d'adresse, de sang-froid et d'éloquence persuasive. Au jeu tonnant de tant de batteries, il n'oppose rien de plus hostile que des rayons de lumière, la possession de soi-même et des sourires fraternels. Avec une clarté affable et imperturbable, il répond pendant cinq longues heures au feu de questions captieuses, d'interpellations pleines de reproches, et répond en mots aussi prompts que l'éclair, aussi paisibles que la lumière. Le feu croisé même ne l'interdit pas; les questions indirectes, les interpellations incidentes que, dans l'ardeur de la bataille principale, lui, n'ayant qu'une langue, était en droit de négliger, il les ramasse au premier bond, il y fait également réponse. Si l'affabilité et l'éloquence persuasive eussent pu sauver la France, la France était sauvée.

Quel poids sur ses épaules! Dans les sept bureaux il ne voit rien que des obstacles : dans le bureau de Monsieur, un Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, qui lorgnant pour lui-même la charge de contrôleur, remue le clergé; il se fait des conciliabules, des intrigues souterraines. Et du dehors ne vient aucun signe d'aide ou d'espérance. Pour la nation (où est maintenant Mirabeau dénonçant l'agiotage avec des poumons de stentor) le contrôleur n'a fait rien, moins que rien. Pour le philosophisme, il a fait aussi peu que rien, a ordonné une expédition scientifique avec Lapérouse, et quelque autre chose équivalente. Et puis, n'est-il pas en correspondance hostile avec Necker? L'OEil-de-Bœuf lui-même a un air problématique : un contrôleur chancelant n'a pas d'amis. Le solide M. de Vergennes, qui avec son phlegme et sa judicieuse ponctualité, aurait pu apaiser bien des choses,

était mort dans la semaine qui précéda cette malencontreuse assemblée de notables. Et maintenant un garde des sceaux, Miroménil, passe pour jouer au traître, complotant pour Loménie de Brienne! Le lecteur de la reine, abbé de Vermond, individu peu aimé, était la création de Brienne, l'œuvre de ses mains dès ses premiers pas : on peut craindre que les escaliers dérobés ne soient ouverts, le terrain devenant miné sous nos pieds. Le traître garde des sceaux, Miroménil, au moins devrait être congédié. Lamoignon, l'élégant notable, homme ferme dans ses principes, avec de bonnes relations et de bonnes idées, président parlementaire et cependant voulant la réforme des parlements, ne serait-il pas convenablement aux sceaux? c'est du moins l'avis de l'actif Besenval, et à table, il glisse cet avis à l'oreille du contrôleur, qui toujours, dans les intervalles des devoirs d'un maître de maison, l'écoute avec des regards en apparence charmés, mais ne fait aucune réponse positive (1).

Hélas! que répondre? La force de l'intrigue particulière et aussi la force de l'intrigue publique devient si dangereuse, même dans ses confusions! Le philosophisme raille avec éclat, comme si Necker était déjà triomphant. La populace en contemplation, contemple des gravures sur bois ou sur cuivre où, par exemple, est représenté un paysan convoquant la volaille de sa basse-cour avec ce discours d'ouverture : « Chers petits, je vous ai assemblés pour que vous disiez à quelle sauce je dois vous mettre. » Sur quoi un coq répondant : « Mais nous ne voulons pas être mangés », est aussitôt interrompu par ces mots : « *Vous vous écartez de la question* » (2). Rire et

(1) Besenval, t. III, p. 203.

(2) *Musée de la caricature.* Paris, 1834.

logique, ballades et pamphlets, épigrammes et caricatures, quel déchaînement de l'opinion publique ! comme si l'antre des vents était ouvert de toutes parts ! A la tombée de la nuit, le président Lamoignon se glisse chez le contrôleur, le trouve « parcourant sa chambre à grands pas comme un homme hors de lui-même » (1). En paroles rapides et entrecoupées, le contrôleur prie M. de Lamoignon de lui donner *un conseil*. Lamoignon répond naïvement qu'à l'exception de ce qui regardait sa promotion aux sceaux, si cela devait être un remède, il ne pouvait prendre sur lui de rien conseiller.

« Le lundi après Pâques, 9 avril 1787, » date qu'on aime à vérifier, car rien ne peut surpasser la fausseté négligente de ces *histoires* et *mémoires*, « le lundi après » Pâques, dit Besenval, comme je chevauchais vers » Romainville, chez le maréchal de Ségur, je rencontre » sur les boulevards un ami, qui me dit que M. de » Calonne était destitué. Un peu plus loin vint le duc » d'Orléans, trottant vers moi *à l'anglaise*, qui me con» firma la nouvelle (2). » La nouvelle est vraie. Le traître garde des sceaux, Miroménil, est parti et Lamoignon mis à sa place, mais à son profit personnel et non à celui du contrôleur : le lendemain le contrôleur doit aussi déloger. Pendant quelque temps encore, il traînera dans le voisinage, sera rencontré chez les changeurs et même travaillant *dans les bureaux du contrôle*, où reste beaucoup de besogne inachevée : mais cela ne durera pas. Trop fortement souffle et se déchaîne la tempête de l'opinion publique, de l'intrigue particulière, comme si elle venait

(1) Besenval, t. III, p. 209.
(2) *Id.* p. 211.

de l'antre de tous les vents; enfin sur un signe des hautes régions, elle le souffle hors de Paris et de la France, pardessus l'horizon et le plonge dans l'invisibilité et les ténèbres extérieures.

Cruelle destinée, que ne peut détourner le pouvoir magique du génie. OEil-de-Bœuf ingrat! N'a-t-il pas miraculeusement fait pleuvoir sur vous la manne d'or; de sorte que, comme disait un courtisan : *tout le monde tendait la main, j'ai tendu mon chapeau.* Lui-même est pauvre, sans ressources, si la veuve d'un financier de Lorraine ne lui eût offert, quoiqu'il touchât la cinquantaine, sa main et la riche bourse qu'elle contenait. Son activité dorénavant sera obscure, quoique infatigable. Des lettres au roi, des appels, des pronostics, des pamphlets (de Londres), le tout écrit avec sa vieille facilité persuasive et qui cependant ne persuade plus. Heureusement, la bourse de la veuve ne tarit pas. Une fois, d'ici à un ou deux ans, une ombre de lui se montrera errante sur la frontière du nord, cherchant à être élu député national; mais il lui sera sévèrement recommandé de se retirer. Devenu alors plus obscur, porté dans les terres les plus lointaines de l'Europe, il planera dans un vague crépuscule de diplomatie, intriguant pour les *princes exilés*, lancé dans les aventures; sera submergé dans les eaux du Rhin, presque noyé, sauvant ses papiers. Infatigable, mais en vain! Adieu donc, facile et confiant contrôleur général, avec ta main légère et téméraire; avec ta bouche d'or persuasive; de plus méchants se sont vus et de meilleurs; mais à toi aussi fut donnée la tâche de soulever les vents et la tempête, et tu l'as accomplie.

Mais maintenant, pendant que de cette étrange façon l'ex-contrôleur Calonne fuit, battu par l'orage, à travers

l'horizon, qu'est devenue la fonction! Elle attend, vacante, éteinte, comme la lune dans sa caverne interlunaire. Deux ombres préliminaires, le pauvre M. Fourqueux, le pauvre M. Villedeuil, en présentent en rapide succession le simulacre (1), de même que la nouvelle lune se montre parfois avec les préliminaires d'une vieille lune obscure dans ses bras. Soyez patients, ô notables. Un nouveau contrôleur est actuellement certain et même tout prêt, dès que seront accomplies les indispensables manœuvres. La grosse tête Lamoignon, le secrétaire de l'intérieur Breteuil, le secrétaire de l'extérieur Montmorin, ont échangé des regards. Que ces trois hommes se rencontrent et parlent. Qui est le plus avant dans les faveurs de la reine et de l'abbé Vermond? Quel est l'homme des grandes capacités, ou du moins qui travaille depuis cinquante ans à se faire passer pour tel! tantôt demandant *au nom du clergé* l'exécution des pénalités mortelles contre les protestants; tantôt brillant dans l'OEil-de-Bœuf comme le plus jovial favori des hommes ou favori des femmes, empruntant même un bon mot au philosophisme, à Voltaire, à d'Alembert? Qui a dans les notables un parti tout fait? Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, répondent tous trois avec le plus merveilleux accord, et il se précipitent pour le proposer au roi « avec tant de hâte, dit Besenval, que M. de Lamoignon dut emprunter une *simarre* », pièce de vêtement apparemment nécessaire pour la chose (2).

Loménie de Brienne, qui avait toute sa vie « eu le sentiment des plus hautes dignités », les a enfin mainte-

(1) Besenval, t. III, p. 225.
(2) *Id.*, t. III, p. 224.

nant obtenues. Il préside les finances ; il aura le titre de premier ministre, et les efforts de sa longue vie seront réalisés. Il est malheureux seulement qu'il ait fallu tant de talent et d'adresse pour *gagner* la place, et que, pour la *gouverner*, il reste chez lui disponible si peu de talent et d'adresse. Si l'on interroge l'homme intérieur, on n'y découvre que le vide et le hasard : l'homme extérieur est usé, le corps fatigué. Quant aux principes ou aux méthodes, aux connaissances acquises il n'y a rien en lui, pas un plan arrêté, pas même un mauvais plan. Heureusement, en de telles circonstances, Calonne avait un plan. Le plan de Calonne, emprunté par compilation à Turgot et à Necker, deviendra par adoption le plan de Loménie. Ce n'est pas en vain que Loménie a étudié la marche de la constitution britannique, car il professe une certaine anglomanie à sa façon. Pourquoi, dans ce pays libre, un ministre chassé par le parlement disparaît-il de la royale présence tandis qu'un autre l'y remplace, envoyé par le parlement (1) ? Certes, ce n'est pas pour un simple changement (ce qui est toujours une perte), c'est afin que chaque homme puisse participer aux affaires, et ainsi les luttes de la liberté se prolongent indéfiniment, sans qu'il en résulte aucun mal.

Les notables, adoucis par les fêtes de Pâques, par le sacrifice de Calonne, ne sont pas de difficile humeur. Déjà Sa Majesté, pendant que les *ombres interlunaires* étaient en fonction, a tenu elle-même la session des notables, et du haut de son trône a laissé tomber d'éloquentes promesses de conciliation : la reine debout à une fenêtre, en attendant le retour de sa voiture, et Monsieur

(1) Montgaillard, *Histoire de France*, t. I, p. 410-417.

la saluant de loin d'un applaudissement de mains, en signe que tout allait bien (1). Ce fut du meilleur effet, pourvu que cela pût durer. En attendant, les meneurs parmi les notables peuvent être *caressés;* le nouveau lustre de Brienne, la grosse tête de Lamoignon peuvent avoir leurs avantages; l'éloquence conciliatrice ne fera pas défaut. En somme, cependant, on ne peut nier que l'expulsion de Calonne et l'adoption des plans de Calonne ne soient une mesure qui, pour produire un bon effet, doit être considérée à une certaine distance, sommairement, et non méditée avec un examen trop suivi. En un mot, le meilleur service à rendre par les notables serait d'adopter quelque mesure habile pour se retirer. Leurs *six propositions* sur les assemblées provisoires, la suppression des *corvées* et autres peuvent être acceptées sans critique. La *subvention territoriale* et beaucoup d'autres choses ne doivent être que légèrement touchées, excepté quand on en fait un texte d'éloquence conciliatoire. Jusqu'à ce qu'enfin, le 25 mai 1787, dans une solennelle session de clôture, éclate ce que nous pouvons appeler une explosion d'éloquence : le roi, Loménie, Lamoignon et leur suite, prenant successivement la parole dans des harangues au nombre de dix, outre celle de Sa Majesté, lesquelles durent toute une longue journée. En vertu de quoi, comme dans une espèce d'antienne chorale ou de bravura finale de remercîments, d'éloges et de promesses, les notables sont, pour ainsi dire, serinés dehors et renvoyés à leurs demeures respectives. Ils avaient siégé et parlé pendant neuf semaines : ce fut la première assemblée des notables depuis Richelieu, en l'an 1625.

(1) Besenval, t. III, p. 220.

Quelques historiens, bien commodément assis, à une distance peu dangereuse, ont blâmé Loménie pour ce renvoi des notables : il était néanmoins grand temps. Il y a des choses, comme nous le disions, sur lesquelles il ne faut pas s'arrêter avec un examen trop suivi : on ne saurait passer trop vite sur des charbons ardents. Dans ces sept bureaux, où aucun travail ne pouvait se faire, à moins que la parole ne passe pour le travail, les questions les plus vives étaient soulevées. Lafayette, par exemple, dans le bureau de monseigneur d'Artois, prit sur lui de prononcer plus d'un discours accusateur sur les lettres de cachet, la liberté individuelle, l'agiotage et autres sujets, et monseigneur essayant de lui imposer silence, reçut pour réponse que les notables étant convoqués pour dire leur avis, doivent le dire (1).

Ainsi Sa Grâce l'archevêque d'Aix, pérorant du ton pleureur de la chaire, en ces mots : « La dîme, cette » offrande volontaire de la piété des fidèles. » La dîme, reprit le duc de Larochefoucauld, avec cette froide manière de traiter les affaires qu'il avait apprise des Anglais, « la dîme, cette offrande volontaire de la piété » des fidèles, sur laquelle il existe maintenant quarante » mille procès dans le royaume (2). » Bien plus, Lafayette, attaché à dire son avis, alla un jour jusqu'à proposer la convocation d'une *assemblée nationale*. « Vous demandez les états généraux ? » dit monseigneur d'un air de menaçante surprise. — « Oui, monseigneur, et mieux que cela. — Écrivez, dit monseigneur aux secrétaires (3) ». Ce fut, en conséquence écrit, et bien plus, ce sera bientôt fait.

(1) Montgaillard, t. I, p. 360.

(2) Dumont, *Souvenirs de Mirabeau*, p. 21.

(3) Toulongeon, *Histoire de France depuis la révolution de* 1789. Paris, 1803, t. I, app. 4.

IV

LES ÉDITS DE LOMÉNIE.

Ainsi donc les notables sont retournés chez eux, rapportant sur tous les points de la France de telles notions de déficit, de décrépitude, de confusion ; répétant que les états généraux peuvent remédier à tout. Chaque notable, nous pouvons l'imaginer, est comme une torche funéraire, éclairant le fond de l'abîme qu'il vaudrait mieux cacher ! De furieuses agitations s'emparent de tout homme ; la fermentation cherche une issue dans les pamphlets, les caricatures, les projets, les déclamations ; vain cliquetis de pensées, de paroles et d'actions !

C'est une banqueroute spirituelle longtemps tolérée, marchant vers une banqueroute économique et devenue intolérable. Car depuis les rangs muets les plus infimes, l'inévitable misère, comme il a été prédit, monte et s'étend dans les régions supérieures. Chez tout homme, un sentiment vague annonce que sa position soit d'oppresseur, soit d'opprimé est fausse : tous, dans l'un ou l'autre aigre dialecte, comme assaillants ou comme résistants, doivent donner carrière au trouble qui est en eux. Le bien-être national et la gloire des meneurs ne sont pas faits de la même étoffe. O Loménie, après tous les efforts d'une longue vie, de quel monde déréglé, ruiné, affamé et irrité, as-tu pris la charge par cette promotion !

Les premiers édits de Loménie tendent simplement à l'apaisement : la création d'assemblées provinciales *pour*

la répartition des impôts, quand nous en aurons la suppression des corvées, l'allégement de la gabelle. Mesures d'apaisement recommandées par les notables, longtemps appelées par tous les esprits libéraux. L'huile répandue sur les flots a été reconnue productive d'un bon effet. Avant de s'aventurer dans les grandes mesures essentielles, Loménie veut voir ce singulier soulèvement de l'esprit public se calmer quelque peu.

Fort bien entendu, assurément. Mais si ce soulèvement n'était pas de nature à se calmer? Il y a des soulèvements qui viennent des tempêtes d'en haut et du souffle des vents. Mais il y en a qui viennent de vents souterrains comprimés, ou même de décompositions intérieures, de corruption qui se change en combustion : comme lorsque, suivant la géologie neptuno-plutonique, le monde décomposé s'affaisse dans ses détritus, pour en émerger avec éclat et se refaire à neuf. Ces derniers soulèvements ne se calment pas avec de l'huile. Le fou dit dans son cœur : comment demain ne serait-il pas comme aujourd'hui, comme tous les jours qui ont été autrefois des lendemains? Le sage contemplant cette France morale, intellectuelle, économique, voit en résumé tous les symptômes qu'il n'a jamais rencontrés dans l'histoire, impossibles à calmer par des édits d'apaisement.

En attendant, apaisement ou non, il faut de l'argent, et pour cela tout une autre sorte d'édits, savoir des édits bursaux ou fiscaux. Combien seraient faciles les édits fiscaux si l'on était certain que le parlement de Paris voulût les enregistrer. Ce droit d'enregistrer ou simplement de *copier* lui est acquis par une vieille habitude, et quoique simple cour judiciaire, il peut faire des remontrances et se faire marchander longtemps. De là beaucoup de que-

relles, les expédients de Maupeou, sa victoire, sa défaite, querelle qui dure depuis quarante ans. De là vient que les édits fiscaux, autrement assez faciles, deviennent de gros problèmes. Par exemple, la *subvention territoriale* de Calonne, impôt foncier universel, sans exemption, n'est-elle pas l'ancre de salut de la finance? Or, pour montrer autant que possible qu'on n'est pas sans quelque talent d'invention en finance, Loménie lui-même peut imaginer un *édit du timbre;* autre imitation, il est vrai, mais empruntée à l'Amérique. Puisse-t-elle être plus chanceuse en France que là-bas!

La France a des ressources; néanmoins on ne saurait nier que la physionomie du parlement ne soit problématique. Déjà parmi les notables, dans la symphonie finale du congé, le président de Paris avait un ton de mauvais augure. Adrien Duport, abandonnant le sommeil magnétique dans cette agitation du monde, menace de s'élever à une veille surnaturelle. Moins fort, mais plus bruyant, le magnétique d'Espréménil avec son ardeur tropicale (il était né à Madras), avec sa violence déréglée, caresse en même temps l'illuminisme, le magnétisme animal, l'opinion publique, Adam Weisshaupt, Harmodius et Aristogiton et tous les mélanges de confusion et de violence; de lui ne peut venir aucun bien. La pairie même est infectée du levain. Nos pairs ont, en trop d'occasions, quitté leurs grenouilles, leurs dentelles, leurs queues à bourse; ils se promènent en costume britannique et trottent à l'anglaise la tête au vent; leur tête est remplie d'insubordination, d'éleuthéromanie, d'idées confuses, d'opposition illimitée. Sujet à caution, il n'y aurait pas à s'y fier, si nous avions la bourse de Fortunatus. Mais Loménie a attendu pendant tout le mois de juin, versant toute l'huile

qu'il avait, et maintenant advienne que pourra, les deux édits de finance doivent se produire. Le 6 juillet, il transmet les édits sur le timbre et l'impôt foncier au parlement de Paris, et comme faisant le premier pas avec son propre pied, et non avec le pied emprunté de Calonne, place en première ligne l'impôt du timbre.

Hélas ! le parlement ne veut pas enregistrer; le parlement demande en place un état des dépenses, un état des réductions probables, une foule d'états que Sa Majesté est contrainte de refuser. Des dissensions s'élèvent; l'éloquence patriotique tonne; les pairs sont convoqués. Est-ce que le lion néméen commence à se hérisser? Ici, il y a véritablement un duel que la France et l'univers contemplent avec des prières, au moins avec une curiosité mêlée de paris. La capitale s'agite avec une nouvelle animation. Les cours extérieures du Palais de justice regorgent de foules inaccoutumées allant et venant; un immense murmure extérieur se mêle au fracas intérieur de l'éloquence patriotique et ajoute à sa vigueur. Le pauvre Loménie regarde à distance, peu rassuré, envoie d'invisibles émissaires, qui courent assidûment çà et là sans résultat.

Ainsi se passent les jours de la canicule, d'une manière tout électrique; puis le mois entier de juillet. Et toujours dans le sanctuaire de la justice, ne résonne rien qu'une éloquence d'Harmodius-Aristogiton, accompagnée du murmure de Paris assemblé; et aucun enregistrement ne se fait et aucun état n'est fourni. « Des états ! s'écrie un » jovial parlementaire, messieurs, les états qui devraient » nous être fournis sont les États généraux. » Et le jeu de mots venu si bien à temps est suivi de rires et de murmures d'approbation. Quel mot à prononcer dans le Palais

de justice ! Le vieux d'Ormesson (oncle de l'ex-contrôleur), bien loin de rire, secoue sa tête judicieuse. Mais les cours extérieures, et Paris et la France, ramassent l'heureux mot et le répètent, le répéteront en écho, en réverbération, jusqu'à ce qu'il devienne un bruit assourdissant. Évidemment, ici il n'y a plus à songer à l'enregistrement.

Le pieux proverbe dit : « Il y a des remèdes pour toutes choses excepté la mort. » Quand un parlement refuse l'enregistrement le remède est devenu, par une longue pratique, familier aux plus simples, un lit de justice. Un mois entier a été perdu par ce parlement dans un vain jargonage, dans le bruit et la fureur. L'édit du timbre non enregistré ni près de l'être, celui de la *subvention* pas même mentionné. Le 6 août, que tout le corps réfractaire soit transporté en carrosse jusqu'au château de Versailles; là le roi, tenant son lit de justice, leur *ordonne*, de sa propre bouche royale, de faire l'enregistrement. Ils peuvent risquer une remontrance à voix basse, mais il faut obéir de peur que pis ne leur arrive.

C'est fait : le parlement a été voituré sur la convocation du roi, a entendu l'ordre exprès d'enregistrer; sur quoi, il a été voituré en retour à Paris, au milieu de l'attente silencieuse des hommes. Et maintenant, voici que le lendemain, ce parlement, siégeant encore une fois dans son propre palais, avec la foule inondant les cours extérieures, non-seulement n'enregistre pas, mais (ô présage !) déclare que tout ce qui a été fait le jour précédent est *nul*, et le lit de justice non avenu ! Dans l'histoire de France, en vérité, c'est un trait nouveau. Bien mieux encore, notre héroïque parlement, devenu soudainement éclairé sur plusieurs choses, déclare que pour sa part il est incompétent

pour enregistrer aucun édit d'impôt, l'ayant fait par erreur pendant tous les derniers siècles; que pour un tel acte, une seule autorité est compétente : l'assemblée des trois états du royaume.

Voilà à quelle profondeur l'esprit universel d'une nation peut pénétrer dans la corporation la plus isolée; ou plutôt c'est avec de telles armes, homicides et suicides, que dans un duel politique exaspéré, combattent les corporations. Mais en tout cas, n'y a-t-il pas ici la vraie lutte mortelle de la guerre, d'un duel à mort, Grec contre Grec, que les hommes contemplent avec un intérêt inénarrable, quand même ils n'y auraient personnellement aucun intérêt? La foule, avons-nous dit, inondait les cours extérieures : inondation de jeunes nobles éleuthéromaniaques, vêtus à l'anglaise, articulant d'audacieuses paroles, de procureurs, de clercs de la basoche inoccupés dans ces circonstances, de flâneurs, de nouvellistes et d'autres classes indescriptibles. C'est au milieu de ce flot que sortent les parlementaires, au milieu de trois ou quatre mille personnes, attendant avec avidité la lecture des *arrêtés*, applaudissant avec fureur, faisant rouler le tonnerre de six à huit mille mains. Quelle belle récompense d'ailleurs, pour l'éloquence patriotique, lorsqu'un d'Eprémésnil, un Fréteau ou un Sabatier, sortant de son olympe démosthénique, l'orage du jour étant calmé, est salué dans les cours extérieures par la voix de quatre mille poitrines, est porté chez lui sur de robustes épaules, *avec des bénédictions*, et frappe les étoiles de sa tête sublime!

V

LES FOUDRES DE LOMÉNIE.

Debout Loménie-Brienne! Il n'y a plus lieu aux *lettres de jussion*, aux faiblesses, aux compromis. Tu peux voir toute la population flottante de Paris (tout ce qui n'est pas solide ou enchaîné par le travail) inondant les cours extérieures comme un déluge bruyant et destructeur; les clercs même de la basoche ayant des paroles de sédition. Les classes inférieures, dans ce duel de l'autorité contre l'autorité, Grec luttant contre Grec, ont cessé de respecter le guet : les satellites de la police sont marqués d'un *m* au dos avec de la craie (mouchard); ils sont bousculés, pourchassés comme des bêtes fauves. Les tribunaux secondaires envoient des messages de congratulation, d'adhésion. La fontaine de justice devient une fontaine de révolte. Les parlements de province contemplent d'un œil attentif, avec des désirs intenses, pendant que leur frère aîné de Paris livre sa bataille. Tous les douze sont du même sang, du même tempérament; la victoire de l'un est celle de tous.

Toutes choses ont empiré : le 10 août une *plainte* est formulée sur les *prodigalités de Calonne*, avec demande d'une poursuite contre lui. Au lieu de l'enregistrement, des dénonciations de dilapidation, de concussion, et toujours le terrible refrain des états généraux. Les armoiries royales n'ont-elles donc aucun tonnerre que tu puisses, avec ta rouge main droite, lancer au milieu de ces barils de poudre démosthéniques, ne contenant

pour la plupart que de la résine et du bruit, pour les faire voler en éclats et réduire au silence? Dans la nuit du 14, Loménie lance ses foudres ou du moins une poignée. Des lettres de cachet, au nombre environ de cent vingt, sont distribuées dans la nuit; et le lendemain au matin tout le parlement, encore une fois en carrosse, roule vers Troyes en Champagne, « escorté, dit l'histoire, par les bénédictions de tous, » les aubergistes mêmes et les postillons se montrant gratuitement pleins de respect (1). Ceci se passe le 15 août 1787.

Que ne bénira pas le peuple dans ses extrêmes nécessités! Rarement le parlement de Paris a reçu beaucoup de bénédictions; rarement il en a mérité. Une corporation isolée, qui, sortie du milieu des vieilles confusions sociales (lorsque la domination du sabre luttait confusément pour devenir une domination de la plume), s'était bien ou mal formée en un ensemble, comme le fait toute corporation pour répondre à un vague désir général et à beaucoup de désirs particuliers très-clairs, et puis dans le cours des siècles s'était développée par des concessions, des acquisitions et des usurpations jusqu'au point où nous la voyons à cette époque; anomalie sociale prospère, décidant des procès, sanctionnant ou rejetant des lois, et de plus disposant de ses places et de ses pouvoirs par la vente à beaux deniers; laquelle méthode l'affable président Hénault, après mûre réflexion, déclare être la meilleure (2).

Dans une telle corporation, existant par achat d'offices, il ne peut y avoir excès d'esprit public; il peut bien y

(1) A. Lameth, *Histoire de l'Assemblée constituante*, intr. 73.

(2) *Abrégé chronologique*, p. 975.

avoir excès d'avidité à partager les dépouilles publiques. Les hommes à casque les ont partagées avec le sabre, les hommes à perruque les partagent avec la plume et l'encrier, plus pacifiquement mais plus odieusement que les premiers; car la méthode à perruque est à la fois plus irrésistible et plus indigne. Par expérience, dit Besenval, il a été démontré inutile de citer un parlementaire en justice; aucun officier judiciaire ne voudrait se charger d'une assignation. La perruque et la robe d'un parlementaire forment une armure de Vulcain, un manteau enchanté qui le dérobe aux regards.

Le parlement de Paris peut se considérer, comme un corps peu aimé, mesquin, nullement magnanime, surtout en politique. Quand le roi était faible, comme c'est le cas présent, son parlement toujours lui aboyait aux talons comme un roquet, et se faisait un appui du cri populaire. Quand le roi était fort, le parlement aboyait en avant de lui, menant pour lui la chasse comme un vigilant basset. Corps inique, où de sales influences ont plus d'une fois produit de honteuses dépravations judiciaires. Dans ces jours mêmes, le sang de Lally assassiné ne criet-il pas vengeance? Mise aux abois, circonvenue, poussée à la rage comme le lion enlacé, la valeur dut succomber éteinte sous la vindicative chicane. Contemplez-le ce Lally désespéré, son âme sombre se reflétant sur sa sombre figure, traîné sur l'ignominieuse claie et la voix de son désespoir étouffée par un bâillon. Cette fière âme de feu qui n'a connu que les périls et les travaux, qui a, durant soixante ans, lutté contre les obstacles du destin et les perfidies de l'homme, comme le génie et le courage au centre de la poltronnerie, de la malhonnêteté et de la banalité; affrontant le tout et faisant effort. O parlement

de Paris, est-ce là ce que tu récompenses avec le gibet et le bâillon? Lally mourant légua la défense de sa mémoire à son fils : un jeune Lally s'est levé, appelant le redressement au nom de Dieu et des hommes. Le parlement de Paris épuise ses efforts à défendre l'indéfendable, l'abominable; et ce qui est singulier, c'est ce sombre Aristogiton d'Espréménil, qui est l'homme choisi pour cette tâche.

Telle est l'anomalie sociale que maintenant bénit la France. Impure anomalie sociale, mais luttant contre plus impur! Le parlement exilé passe pour « s'être couvert de gloire ». Il y a des querelles où Satan lui-même apportant son aide, serait bien accueilli; Satan même combattant avec vigueur, pourrait se couvrir d'une gloire de passagère espèce.

Mais quelle agitation dans les cours extérieures, lorsque Paris apprend que son parlement est déporté à Troyes en Champagne; qu'il n'en reste plus rien que quelques muets gardiens des rôles; le tonnerre démosthénique éteint, les martyrs de la liberté partis! Un mélange de cris et de menaces s'élève des quatre mille poitrines de procureurs, clercs de la basoche, déclassés et nobles anglomaniaques; de nouveaux oisifs accourent pour voir et entendre; la canaille, avec un redoublement de nombre et de vigueur, fait la chasse aux *mouchards*. De bruyants tourbillons roulent dans le quartier; le reste de la cité, fixé au travail, ne remue pas encore. D'audacieux placards se lisent sur les murs; dans le palais et aux alentours, la sédition. Certes, le caractère de Paris est bien changé. Au troisième jour de cette affaire (18 août), Monsieur et monseigneur d'Artois venant en voitures d'État, selon l'usage et l'habitude, pour faire biffer des rôles les récents *arrêtés* et protestations, sont reçus avec un remarquable

contraste. Monsieur, que l'on croit de l'opposition, recueille des vivats et des fleurs; Monseigneur, de l'autre côté, rencontre le silence, puis des murmures qui se transforment en cris et en sifflets. Bientôt l'irrévérente canaille s'avance à flots pressés avec des sifflements si violents que le capitaine des gardes crie: *Haut les armes.* A ce mot retentissant, il est vrai, au cliquetis du fer, le flot recule et se retire assez vite par toutes les issues (1). Tout cela cependant est quelque chose d'inaccoutumé, et comme le remarque fort pertinemment ce bon M. de Malesherbes, « cette contestation avec le parlement est d'une nature toute nouvelle », nullement un bruit passager comme le choc de deux corps divers, mais plutôt les premières étincelles d'un feu qui, s'il n'est maîtrisé, peut devenir une immense conflagration (2).

Ce bon Malesherbes se voit maintenant appelé de nouveau au conseil du roi, après une absence de dix ans. Loménie voulait se donner le profit, sinon des facultés de ce personnage, au moins de son nom. Quant à ses conseils, on ne les écoute pas; c'est pourquoi il se retirera une seconde fois vers ses livres et ses arbres. Dans un semblable conseil du roi, que peut servir un honnête homme? Turgot n'y revient pas deux fois: Turgot a dit adieu à la France et à cette terre depuis quelques années, et maintenant n'a plus souci de ces choses. Chose assez étrange! Turgot, ce même Loménie et Morellet ont été autrefois un trio de jeunes amis, compagnons d'études en Sorbonne. Quarante nouvelles années les ont portés loin dans des directions séparées.

Pendant ce temps, le parlement siége journellement

(1) Montgaillard, t. I, p. 369; Besenval, etc.

(2) Montgaillard, t. I, p. 373.

à Troyes, appelant les causes, et s'ajourne journellement, aucun procureur ne faisant acte de présence. Troyes est un endroit aussi hospitalier qu'on peut le souhaiter; néanmoins on y mène comparativement une triste vie. Plus de foules pour vous porter sur les épaules vers les dieux immortels : à peine un patriote ou deux feront-ils le voyage pour vous dire d'avoir bon courage. Vous êtes en garni, loin de chez vous et des aises domestiques, n'ayant guère autre chose à faire que d'errer dans les plaines peu séduisantes de la Champagne, regardant mûrir le raisin, consultant sur les choses mille fois mises en consultation; en proie à l'ennui; en danger même d'être oubliés à Paris. Des messagers vont et viennent; le pacifique Loménie n'est pas avare de négociations, de promesses; d'Ormesson et les vieux membres prudents ne voient pas grand bien dans la lutte.

Après un ennuyeux mois, le parlement, cédant et résistant, fait une trêve, comme doivent le faire tous les parlements. L'impôt du timbre est retiré et aussi la subvention territoriale; mais en place on accorde ce qui s'appelle une *prorogation du second vingtième*, ce qui est une espèce d'impôt territorial, mais moins lourd pour les classes influentes et tombant principalement sur la classe muette. En outre, il existe de secrètes promesses (de la part des vieux) qui font espérer que les finances pourront être rétablies par emprunt. Quant à ce vilain mot des états généraux, il n'en sera pas question.

Et de cette manière, le 20 septembre, notre parlement exilé est de retour. D'Espréménil s'écrie : « Il est parti couvert de gloire, il revient couvert de boue. » Non, Aristogiton, cela n'est pas; ou si cela est, tu es certainement l'homme qu'il faut pour le laver.

VI

LES COMPLOTS DE LOMÉNIE.

Y eut-il jamais infortuné premier ministre dans une position semblable à celle de Loménie-Brienne? Les rênes de l'État entièrement dans ses mains depuis six mois, et pas le plus petit pouvoir de locomotion (financière) pour se mouvoir d'un côté ou d'autre ! Il fait claquer son fouet, mais n'avance pas. Au lieu d'argent comptant, il n'y a rien que des débats séditieux et récalcitrants.

Loin d'être calmé, l'esprit public s'échauffe et fume plus que jamais ; et dans le coffre royal, avec le déficit annuel allant son train, à peine y a-t-il couleur d'argent. Menaçants pronostics ! Malesherbes voyant une France épuisée, exaspérée, devenant de plus en plus ardente, parle de *conflagration ;* Mirabeau, sans parler, descend encore sur Paris, sur les talons du parlement (1), — pour ne plus quitter le sol natal.

Par delà la frontière, voici la Hollande envahie par la Prusse (2), le parti français opprimé, l'Angleterre et le stathouder triomphants, au grand regret du ministre de la guerre Montmorin et de tout le public. Mais sans argent, le nerf de la guerre, comme du travail, comme de l'existence elle-même, que peut faire un premier ministre? Les impôts profitent peu : celui du second vingtième ne sera dû que l'année suivante, et même alors, strictement

(1) Mémoires IV, livre v.

(2) Octobre 1787 ; Mongaillard, t. I, p. 374 ; Besenval, t. III, p 283.

évalué, il rapportera plus de controverse que de monnaie. Les impôts sur les classes privilégiées ne peuvent obtenir l'enregistrement, sont intolérables pour ceux mêmes qui les proposent; les impôts sur les classes non privilégiées ne produisent rien, car d'une chose mise à sec on ne peut puiser davantage. L'espérance n'est nulle part, si ce n'est dans le vieux refuge des emprunts.

Pendant que Loménie, aidé de la longue tête de Lamoignon, sonde profondément cet océan de troubles, il lui vient une idée : Pourquoi ne pas avoir un *emprunt successif*, un emprunt qui se continuerait année par année, selon les besoins, par exemple jusqu'à l'année 1792. Les difficultés pour l'enregistrement de tout emprunt étant les mêmes, nous aurions alors le temps de respirer, de l'argent pour agir, ou au moins pour subsister. Pour se concilier les philosophes, qu'un édit libéral marche de front sur l'émancipation des protestants, qu'une promesse libérale forme l'arrière-garde, à savoir, que lorsque l'emprunt aura reçu son entier accomplissement, en 1792, les états généraux seront convoqués.

Cet édit libéral d'émancipation protestante pour qui le temps est venu, coûtera aussi peu à Loménie que lui avait coûté *l'exécution des pénalités*. Quant aux promesses libérales des états généraux, elles peuvent être accomplies ou non : l'accomplissement est à cinq ans d'intervalle; en cinq ans il se passe beaucoup de choses. Mais l'enregistrement? Ah! vraiment, c'est là le difficile! Cependant nous avons la promesse des anciens, donnée secrètement à Troyes. Des gratifications judicieusement distribuées, des cajoleries, des intrigues souterraines avec le vieux Foulon, appelé *âme damnée* du parlement, feront le reste. Au plus bas et au pire, l'autorité royale a des

ressources qu'elle doit mettre en avant. Si elle ne peut réaliser de l'argent, l'autorité royale est comme morte, morte de cette mort la plus certaine et la plus misérable : l'inanition. Qui ne risque rien ne gagne rien ; sans risque tout est déjà perdu. Pour le reste, comme dans toute entreprise importante, un peu de stratagème est toujours utile, Sa Majesté annonce une chasse *royale* pour le 19 novembre, et tous ceux que cela concerne préparent joyeusement leurs attirails.

Chasse royale, en effet, mais de gibier à deux jambes, sans plumes ! A onze heures, dans la matinée de ce jour de chasse royale, 19 novembre 1787, un son inattendu de trompettes, un tumulte de voitures et de cavalcade troublent le siége de la justice : Sa Majesté est venue avec le garde des sceaux Lamoignon, les pairs et une longue suite pour tenir une séance royale et avoir des édits enregistrés. Quel changement depuis que Louis XIV entrait ici en bottes et le fouet à la main, ordonnait un enregistrement, avec un regard olympien que nul n'osait contredire ; accomplissant le tout sans stratagème, avec le même sans-façon pour la chasse et pour l'enregistrement (1) ! Quant à Louis XVI, en ce jour, l'enregistrement sera assez, en supposant que lui et le jour puissent y suffire.

Cependant avec cérémonial accoutumé des mots préliminaires, les projets de la volonté royale sont signifiés ; deux édits : l'un pour l'émancipation protestante, l'autre pour l'emprunt successif, dont notre fidèle garde des sceaux Lamoignon expliquera les dispositions, et sur lesquels un fidèle parlement est invité à donner son opinion,

(1) Dulaure, t. VI, p. 306.

chaque membre ayant le libre privilége de la parole. Ensuite, Lamoignon ayant aussi péroré sans accident, et conclu avec la promesse des états généraux, la musique circulaire de l'éloquence parlementaire commence. Éloquence explosive, avec réplique, un côté combattant l'autre, elle éclate de plus en plus vive. Les pairs siégent attentifs, de sentiments divers, hostiles au contrôleur général, hostiles au despotisme qui ne peut récompenser le mérite et supprime les places. Mais qu'est-ce donc qui agite Son Altesse d'Orléans? La tête de pleine lune rubiconde branle de côté et d'autre; la figure de cuivre a des teintes plus sombres, comme du cuivre non récuré; dans l'œil vitreux se lit le trouble; il se remue mal à l'aise sur son siége, comme s'il méditait quelque chose. Au milieu d'une inexprimable satiété, lui est-il survenu tout à coup quelque nouvel appétit pour quelque nouveau fruit défendu? Dégoût et gourmandise; paresse qui ne peut se reposer; ambition futile, vengeance, pas d'amirauté. Oh! sous cette peau bourgeonnée quel réceptacle de confusions et de contradictions!

Huit courriers, dans le cours de la journée, partent au galop de Versailles où Loménie attend palpitant, et retournent au galop avec des nouvelles peu rassurantes. Dans les cours extérieures du palais règne un immense bourdonnement d'attente: le bruit court que le premier ministre a perdu six votes dans le courant de la nuit passée. Et de l'intérieur retentit une éloquence judiciaire, pathétique et même indignée; des appels déchirants à la royale clémence; Sa Majesté suppliée de convoquer les états généraux, et d'être le sauveur de la France. Parmi les plus impétueux se signale le sombre d'Espréménil et plus encore Sabatier de Cabre et Fréteau, depuis

nommé *Commère Fréteau.* Six mortelles heures se passent de cette manière, sans que l'infini vacarme se ralentisse.

Enfin, quand les ombres du crépuscule glissent à travers les vitres sans qu'on pressente aucune conclusion, Sa Majesté, sur un signe du garde des sceaux Lamoignon, ouvre encore sa royale bouche pour dire en résumé qu'il faut que son édit d'emprunt soit enregistré. — Profonde pause momentanée. — Regardez ; monseigneur d'Orléans se lève, et, son visage de pleine lune tourné vers la plate-forme royale, il demande avec une gracieuse délicatesse de manières qui recouvre des choses inexprimables : « Si c'est donc un lit de justice ou une séance royale. » Des regards de feu sont lancés sur lui du trône et de l'entourage ; on répond avec aigreur : « C'est une séance. » En ce cas, monseigneur demanderait la permission de remarquer que des édits ne peuvent pas être enregistrés *par ordre* dans une séance, et d'opposer à un tel enregistrement son humble protestation individuelle. « *Vous en êtes bien le maître*, » répond le roi ; et là-dessus il se retire en grand appareil, suivi de sa cour ; d'Orléans lui-même l'escortant, selon son devoir, mais seulement jusqu'à la grille. Lequel devoir accompli, d'Orléans revient prendre son siége, rédige la protestation, aux applaudissements du parlement, aux applaudissements de la France ; et ainsi il a, pouvons-nous dire, coupé le câble qui l'attachait à la cour et se lance à la dérive, porté rapidement vers le chaos.

Insensé d'Orléans ! tu dois être Égalité ! La royauté est-elle devenue un simple épouvantail de bois pour que tu puisses, toi, corbeau insolent et malpropre, t'y percher à loisir et le frapper de ton bec ? On n'en est pas encore venu là tout à fait.

Le lendemain, une lettre de cachet envoie d'Orléans

méditer dans son château de Villers-Cotterêts où, hélas ! il ne se trouve aucun Paris avec ses joyeuses nécessités de la vie, aucune indispensable et fascinante madame de Buffon, épouse légère d'un grand naturaliste beaucoup trop vieux pour elle. Monseigneur, dit-on, ne fait que se promener à Villers-Cotterêts, d'un air égaré, maudissant son étoile. Versailles même entendra ses gémissements de repentir, tant son sort est cruel ! Par une seconde lettre de cachet simultanée, Commère Fréteau est jeté dans la fortesse de Ham, au milieu des marais ; par une troisième solution, de Cabre est déposé au mont Saint-Michel, au milieu des sables mouvants. Quant au parlement, il a dû, par ordre, faire un voyage à Versailles, son livre d'enregistrement sous le bras, pour voir *biffer* la protestation, non sans admonition et reproches. Coup d'autorité que l'on espérait devoir calmer les affaires.

Malheureusement non ; ce n'est que l'effet du fouet sur des coursiers rétifs, les rendant plus rétifs encore. Quand un attelage de vingt-cinq millions commence à se faire rétif, que peut le fouet d'un Loménie ! Le parlement n'est pas disposé à céder tranquillement, ni à enregistrer les édits protestants, ou faire sa besogne dans une crainte salutaire des lettres de cachet. Loin de là, il commence à mettre en question les lettres de cachet en général, leur légalité, leur irrésistibilité ; émet de douloureuses objurgations, envoie pétitions sur pétitions pour la délivrance de ses trois martyrs ; ne peut, tant qu'on ne l'aura pas satisfait, songer seulement à examiner l'édit protestant, mais l'ajourne successivement *à huitaine* (1).

Et dans ses objurgations il se voit appuyé par Paris et

(1) Besenval, t. III, p. 309.

la France, ou plutôt il ne fait que suivre la voix générale, faisant un terrible chorus. Et voici que les autres parlements, ouvrant enfin la bouche, se joignent à lui ; quelques-uns d'entre eux, comme à Grenoble et à Rennes, menaçant avec emphase de mettre en interdiction, par voie de représailles, le collecteur des taxes (1). « Dans toutes les contestations antérieures, comme le remarque Malesherbes, c'était le parlement qui excitait le public, mais ici c'est le public qui excite le parlement. »

VII

DUEL A MORT.

Quelle France durant les mois d'hiver de l'année 1787! L'OEil-de-Bœuf lui-même est triste, inquiet : parmi les parasites supprimés, le sentiment général est qu'il vaudrait mieux être en Turquie. Les meutes à loups sont supprimées, et les meutes à ours ; et le duc de Coigny et le duc de Polignac. Dans le petit paradis de Trianon, la reine, un soir, prend le bras de Besenval, et lui demande son opinion sincère. L'intrépide Besenval, n'ayant cependant en lui rien d'un sycophante, lui signifie clairement, qu'avec un parlement en rébellion et un OEil-de-Bœuf en suppression, la couronne du roi est en danger. Sur quoi, chose étrange, Sa Majesté, comme si elle était blessée, changea de sujet, *et ne me parla plus de rien* (2).

A qui, en effet, cette pauvre reine pouvait-elle parler?

(1) Weber, t. I, p. 266.
(2) Besenval, t. III, p. 264.

Jamais mortel n'eut autant besoin d'un sage conseil, et il n'y a autour d'elle que le murmure confus du chaos. Son séjour, si brillant aux yeux, est obscurci par le trouble et les noirs soucis. Chagrins de la souveraine, chagrins de la femme, chagrins toujours épaississant et l'environnant de toutes parts. Lamotte, la comtesse au collier, s'est, dans ces mois derniers, échappée de la Salpêtrière, aidée peut-être en cela ou au moins tolérée. Vainement espère-t-on qu'ainsi Paris l'oubliera; c'est donner carrière à ses mensonges qui se développent et s'accumulent. Cette Lamotte avec le V (voleuse) marqué sur ses deux épaules, a gagné l'Angleterre, et de là fait circuler mensonges sur mensonges, souillant le nom de la plus auguste reine; mensonges sans aucun fondement (1); mais de l'humeur où est la France, elle y croit évidemment.

Quant au reste, il est trop clair que notre emprunt successif ne se place pas. Et au fait, dans de telles circonstances, un emprunt enregistré en biffant des protestations n'a guère de chance de placement. La dénonciation des lettres de cachet et le despotisme en général ne sont pas des moyens d'apaisement. Les douze parlements se remuent ; les douze cents faiseurs de placards, de ballades, de pamphlets. Paris est inondé de brochures dont les flots vont et viennent. Déluge de feu, tant il y a de patriotes improvisateurs à la température d'ébullition, chaque improvisateur étant en veine d'éruption, comme le Geyser volcanique de l'Islande. Et contre eux que peut un sage ami Morellet, un Rivarol, un Linguet déréglé, bien payés cependant, mais écrivant à la glace !

(1) *Mémoires justificatifs de la comtesse de Lamotte.* Londres, 1788 ; *Vie de Jeanne de Saint-Remi, comtesse de Lamotte.*

Maintenant aussi, vient enfin la discussion de l'édit protestant : productive seulement de nouvelles discordes, en pamphlets et en contre-pamphlets, accroissant les vertiges. L'orthodoxie même, toute malade qu'elle est, se jette dans la mêlée. Du haut de sa chaire sonore, elle fait un bruit retentissant par l'organe de l'abbé Lenfant, que les prélats en carrosse vont visiter et congratuler (1). Et voilà d'un autre côté d'Espréménil avec ses manières de brouillon en toutes choses, qui, au milieu d'une harangue parlementaire, produit un crucifix de poche, en s'écriant : « Voulez vous le crucifier de nouveau, *celui-là* ? » Oui, d'Espréménil sans scrupule ; en considérant de quelle pauvre matière *il* est fait, ivoire et vains ornements.

Ajoutez à tout cela que le pauvre Brienne est tombé malade, tant l'ont usé les joies de sa jeunesse déréglée, tant l'accablent les agitations incessantes de sa stupide vieillesse. Pourchassé sans relâche, conduit aux abois d'une meute irritée, Sa Grâce devient poitrinaire avec une inflammation dartreuse, et se trouve réduite au lait pour toute diète, exaspéré, presque désespéré ; on lui ordonne le repos, précisément le remède qui lui est impossible (2).

En somme, que peut faire le pauvre gouvernement, que de reculer encore une fois impuissant ? Le trésor du roi est emporté vers les bas-fonds, et Paris est inondé d'un flot de pamphlets. En tout cas, il faudrait lâcher un peu la bride. D'Orléans retourne au Raincy, plus près de Paris et de la belle et légère Buffon, puis à Paris même ; enfin

(1) Lacretelle, t. III, p. 343.
(2) Besenval, t. III, p. 317.

Fréteau et Sabatier ne sont pas bannis à jamais. L'édit protestant est enregistré, à la joie de Boissy d'Anglas et du bon Malesherbes. L'emprunt successif avec les protestations biffées ou retirées reste ouvert, d'autant mieux qu'il se présente peu de monde ou personne pour le remplir. Les états généraux pour lesquels le parlement a tant poussé de clameurs, viendront *dans cinq ans*, sinon plus tôt. O parlement de Paris, quelles sont ces clameurs ! « Messieurs, dit le vieux d'Ormesson, vous aurez les états généraux et vous vous en repentirez. » Comme le cheval de la fable, qui pour se venger de son ennemi a recours à l'homme : l'homme le monte, exécute promptement l'ennemi, mais malheureusement ne veut pas démonter ! Au lieu de cinq ans, laissez passer trois ans, et ce parlement tapageur verra à la fois son ennemi jeté par terre, et lui-même surmené jusqu'à épuisement, ou plutôt égorgé pour sa peau et ses sabots ; et ses restes abandonnés dans le fossé du chemin.

C'est sous de tels présages cependant que nous gagnons le printemps de 1788. Aucune issue ne s'ouvre pour donner passage au gouvernement du roi, mais partout il est honteusement repoussé en arrière. Assiégé par douze parlements rebelles, qui sont devenus les organes d'une nation irritée, il ne peut avancer d'aucun côté, ne peut rien accomplir, rien obtenir, pas même l'argent pour subsister ; réduit, ce semble, à se coucher sur place pour être dévoré par le déficit.

Ainsi donc est presque comblée la mesure des iniquités et des mensonges qui se sont accumulés pendant des siècles. Au moins celle de la misère l'est-elle. Du fond des tanières des vingt-cinq millions, la misère se portant en haut et en avant, comme c'est sa loi, a été si loin,

qu'elle gagne même l'OEil-de-Bœuf de Versailles. Au sein de l'aveugle souffrance, la main de l'homme se lève contre l'homme; non-seulement les inférieurs contre les supérieurs, mais les supérieurs l'un contre l'autre. La noblesse de province est hostile à la noblesse de cour, la robe au sabre, le rochet à la plume. Mais contre le gouvernement du roi qui ne se montre pas hostile? Besenval lui-même dans ces tristes jours. Pour ce gouvernement, tout homme, tout corps d'hommes deviennent autant d'ennemis; c'est le centre sur lequel se réunissent et frappent tous les coups du mécontentement. Quel est donc ce nouveau mouvement vertigineux universel d'institutions, de corps sociaux, d'esprits individuels, qui tous autrefois marchaient et coopéraient avec ensemble, et qui maintenant se heurtent et se tiraillent dans une générale collision. Fait inévitable. C'est l'effacement d'un solécisme politique devenu enfin usé jusqu'à la banqueroute. Et ainsi cette pauvre cour de Versailles, qui est le solécisme principal et central, trouve tous les autres solécismes soulevés contre elle. Ce qui est fort naturel, car le solécisme humain, que ce soit une personne ou une combinaison de personnes, est toujours, par la loi de la nature, mal à l'aise, tendant vers la faillite, malheureux en soi : et quand donc le plus petit solécisme consentira-t-il à se blâmer ou à s'amender lui-même, tant qu'il en restera un autre à amender?

Ces signes menaçants n'effrayent pas Loménie, l'instruisent encore moins. Loménie, quoique d'une nature légère, n'est pas sans un certain courage. N'avons-nous pas, en effet, entendu parler de créatures de la plus légère espèce, de serins dressés, allant gaiement avec des mèches allumées mettre le feu à un canon, et même à des maga-

sins de poudre. S'asseoir et mourir de déficit n'entre pas dans les plans de Loménie. Le mal est considérable, mais ne peut-il pas l'écarter, ne peut-il pas l'attaquer ? Au pis aller, il peut en attaquer les *symptômes*, il peut attaquer et peut-être écarter ces parlements rebelles. Beaucoup de choses pour Loménie sont obscures, mais deux choses sont claires : d'abord que ce duel parlementaire avec la royauté est périlleux, même mortel ; ensuite qu'il faut avoir de l'argent. Recueille tes pensées, brave Loménie ; et toi, garde des sceaux, Lamoignon, qui as des idées ! Si souvent défaits, cruellement déçus lorsque les pommes d'or semblaient à la portée de la main, ralliez-vous pour une dernière lutte. Dompter le parlement, remplir les coffres du roi, voilà les questions actuelles de vie et de mort.

Les parlements ont été domptés plus d'une fois. Transporté sur le pic de rochers accessibles seulement aux litières, un parlement devient raisonnable. O Maupeou ! audacieux et mauvais homme, que n'avons-nous accepté ta besogne ! mais à part l'exil et autres méthodes violentes, il y a une autre méthode qui peut dompter toutes choses, même les lions. La méthode de la famine. Coupons les vivres au parlement, en lui enlevant les procès.

Des cours secondaires pour le jugement d'innombrables petites causes, peuvent être instituées : nous les appellerons grands bailliages. Le parlement, en voyant rogner sa proie, pourra jaunir de désespoir ; mais le public aimant la justice à bon marché, accueillera la mesure avec faveur et espérance. Quant aux finances, quant à l'enregistrement des édits, qu'est-ce qui nous empêche avec nos grands dignitaires de l'OEil-de-Bœuf, nos princes, nos ducs, nos maréchaux, de faire une chose que

nous appellerons *cour plénière*, et avec elle de faire, pour ainsi parler, nos enregistrements nous-mêmes? Saint Louis avait sa cour plénière de grands barons (1) qui lui était très-utile : nos grands barons sont ici (au moins en nom); nos nécessités sont plus grandes que les siennes.

Tel est le plan de Loménie; accepté par le conseil du roi, comme un rayon de lumière dans une grande obscurité. La chose semble faisable; elle est éminemment nécessaire; qu'elle soit une fois accomplie, et l'on aura obtenu une grande délivrance. Silence donc et du calme, maintenant ou jamais! Le monde verra une autre scène historique, et un homme aussi étrange, Loménie de Brienne, sera le directeur de la comédie.

Voyez en conséquence le secrétaire de l'intérieur, Breteuil, *embellissant Paris* de la manière la plus pacifique; dans ce printemps de 1788, plein d'espérances, les vieilles boutiques et les cahutes disparaissant des ponts, comme si pour l'État aussi il y avait un retour de printemps et rien à faire qu'à embellir. Le parlement semble siéger en vainqueur reconnu. Brienne ne parle pas de finance; dit même et imprime que tout va bien. Que se passe-t-il donc? un repos si calme, quoique l'emprunt successif n'ait pas été rempli. Dans le parlement victorieux, le conseiller Goeslard de Monsabert s'élève contre la levée du second vingtième sur stricte évaluation, et obtient un décret pour que l'évaluation ne soit pas *stricte* quant aux classes privilégiées. Néanmoins Loménie endure tout, ne lance pas de lettre de cachet. Que se passe-t-il donc?

Beaux sourires du printemps, mais trompeurs! D'abord

(1) Montgaillard, t. V, p. 405.

on entend circuler à voix basse : « Les intendants des provinces ont tous reçu ordre d'être à leur poste un certain jour. » Ensuite, chose plus singulière, on imprime sans relâche, dans le château du roi, sous clef. Des sentinelles occupent toutes les portes et fenêtres; les imprimeurs ne sortent pas, ils couchent à l'atelier et on leur apporte même leur nourriture (1). Le parlement victorieux flaire un nouveau danger. D'Espréménil commande des chevaux pour Versailles, rôde autour de l'imprimerie gardée, furetant, reniflant, pour voir si la sagacité et l'habileté de l'homme ne peuvent pas y pénétrer.

Toutes choses sont pénétrables à une pluie d'or. D'Espréménil descend sur le sein de la Danaé d'un imprimeur sous la forme de *cinq cents louis d'or :* le mari de la Danaé lui passe une boule d'argile qu'elle remet au conseiller doré. Pétries à l'intérieur se trouvent des épreuves imprimées. Par le ciel ! l'édit royal de la *cour plénière* qui doit faire les enregistrements, de ces *grands bailliages* qui doivent rogner nos procès.

Voilà donc pourquoi les intendants doivent être à leur poste : voilà donc ce que couvait la cour comme un maudit œuf de basilic, ne voulant pas bouger malgré les provocations, jusqu'à ce que l'éclosion se fasse. Dépêche-toi, d'Espréménil, de retourner à Paris ; convoque immédiatement une séance ; que le parlement, la terre et le ciel en soient informés.

(1) Weber, t. I, p. 276.

VIII

LES DERNIÈRES AGONIES DE LOMÉNIE.

Le lendemain, 3 mai 1788, un parlement étonné est convoqué, écoutant sans voix la voix de d'Espréménil, dévoilant l'incroyable méfait. Fait de trahison, de ténèbres comme les aime le despotisme. Dénonce-le, ô parlement de Paris ; éveille la France et l'univers, fais éclater les tonnerres de ton éloquence ; pour toi aussi il s'agit de dire : maintenant ou jamais.

Le parlement ne fait pas défaut dans cette conjoncture. A l'heure de l'extrême péril, le lion commence par s'exciter en rugissant et en se battant les flancs. De même le parlement de Paris : sur la motion de d'Espréménil, un serment patriotique, serment de mutuelle solidarité, est prêté d'une voix unanime : nouvelle idée fort bonne qui sera plus d'une fois imitée dans les jours à venir. Puis vient une indomptable déclaration, presque des droits de l'homme, au moins des droits du parlement ; invocation aux amis de la liberté française dans les temps présents et futurs. Le tout, ou l'essence du tout, transporté sur le papier, dans un ton où des formules de complainte se mêlent, comme pour les tempérer, à des allures héroïques. Et ainsi, après avoir sonné le tocsin, que Paris entend et que toute la France entendra, et jeté un défi à la face de Loménie et du despotisme, le parlement se retire comme après une première bonne journée de travail.

Le lecteur peut aisément imaginer de quel œil Loménie voit briser de cette manière prématurée son œuf de

basilic, si essentiel au salut de la France. Indigné il saisit ses tonnerres *de cachet* et en lance deux : un tonnerre pour d'Espréménil, un tonnerre pour ce téméraire Goeslard, dont les services dans le second vingtième et la stricte évaluation ne sont pas oubliés. Les tonnerres saisis promptement dans la nuit, et lancés au point du jour ramèneront Paris, sinon à la sagesse, au moins à un salutaire étonnement.

Les tonnerres ministériels peuvent être lancés, mais encore faut-il qu'ils portent. D'Espréménil et Goeslard, tous deux avertis à temps par quelques voix amies, éludent les sergents de Loménie, s'échappent déguisés à travers des lucarnes, et gagnent à travers les toits leur palais de justice : les tonnerres ont manqué leur coup. Paris (car la nouvelle s'en est répandue) est frappé d'un étonnement non salutaire. Les deux martyrs de la liberté retirent leur déguisement, endossent leurs longues robes, et voici que dans l'espace d'une heure, à l'aide d'huissiers et de prompts coureurs, le parlement avec ses conseillers, ses présidents et même des pairs siége assemblé de nouveau. Le parlement assemblé déclare que les deux martyrs ne seront remis à aucune autorité sublunaire ; de plus, que la séance est permanente, n'admettant aucun ajournement, jusqu'à ce que la poursuite ait été abandonnée.

Et c'est ainsi qu'au milieu de l'éloquence judiciaire des dénonciations et des protestations, avec des courriers allant et venant, le parlement, dans un état d'explosion continuelle qui ne cessera ni jour ni nuit, attend gravement l'issue. Paris éveillé inonde encore une fois les cours extérieures, se précipite en flots plus courroucés que jamais à travers toutes les avenues. Un vacarme dis-

sonant s'élève comme le jargon de Babel à l'heure où les peuples, non encore dispersés, étaient frappés d'une mutuelle impossibilité de s'entendre.

La cité de Paris traverse ses époques diurnes de travail et de sommeil, et maintenant pour la seconde fois presque tous les mortels de l'Europe et de l'Afrique s'endorment. Mais ici, dans ce tourbillon de paroles, le sommeil ne vient point. En vain sur lui la nuit étend son manteau d'obscurité! A l'intérieur est le bruit du martyre invincible, tempéré par un ton convenable de complainte. A l'extérieur est un bourdonnement infini dans l'attente, devenant un peu moins bruyant. Il y a trente-six heures que cela dure.

Mais écoutez : au plus profond de la nuit quel est ce piétinement? Le piétinement d'hommes armés, fantassins et cavaliers : gardes françaises, gardes suisses s'avancent ici dans une régularité silencieuse, à la lueur des torches; Il y a aussi des sapeurs avec des haches et des leviers; apparemment, si les portes ne s'ouvrent pas elles seront forcées. C'est le capitaine d'Agoust, envoyé de Versailles; d'Agoust, homme d'une fermeté connue, qui naguère força le prince de Condé lui-même, par l'opiniâtreté de ses regards, à lui donner satisfaction et à se battre (1); c'est lui qui maintenant, avec des haches et des torches, s'avance vers le sanctuaire de la justice! Acte sacrilége! mais qu'y faire? Cet homme est un soldat, il ne connaît que sa consigne, et marche en avant, impassible comme une machine inanimée.

Les portes s'ouvrent à la première sommation, porte après porte; point n'est besoin de haches. Et maintenant la porte intérieure s'ouvre, et montre les sénateurs de

(1) Weber, t. I, p. 283.

France en longues robes, au nombre de cent soixante-sept, dont dix-sept pairs, siégeant là majestueux en session permanente. Si l'homme n'était pas un militaire et un cœur de fer, cette vue, ce silence qui répercutait le bruit de ses talons de bottes, aurait pu l'ébranler. Car les cent soixante-sept le reçoivent dans un profond silence, que quelques-uns comparent à l'attitude du sénat de Rome surpris par Brennus, quelques-uns à une troupe de faux monnayeurs surpris par les officiers de la police (1).

« *Messieurs*, dit d'Agoust, *de par le roi!* des ordres exprès ont chargé d'Agoust du triste devoir d'arrêter deux individus : M. Duval d'Espréménil et M. Goeslard de Monsabert; lesquels respectables individus, comme il n'a pas l'honneur de les connaître, sont ici invités, au nom du roi, à se rendre. » Profond silence! Murmure qui devient bientôt un tumulte! « Nous sommes tous d'Espréménil », crie une voix que d'autres voix répètent. Le président lui demande s'il veut employer la violence. Le capitaine d'Agoust, honoré d'une commission de Sa Majesté, n'a qu'à exécuter les ordres de Sa Majesté; il le ferait volontiers sans violence, mais il le fera dans tous les cas; accorde à l'auguste sénat le temps de délibérer sur la méthode qu'il préfère. Et là-dessus d'Agoust, avec une gravité militaire et courtoise, se retire pour le moment.

Que prétendez-vous faire, augustes sénateurs? Toutes les avenues sont fermées avec des baïonnettes. Votre courrier galoppe à Versailles à travers la nuit humide, mais aussi il revient au galop, avec la nouvelle que l'ordre est authentique, qu'il est irrévocable. Les cours exté-

(1) Besenval, t. III, p. 355.

rieures regorgent d'une population oisive, mais les gre
nadiers de d'Agoust sont debout comme des digues iné
branlables. Il n'y aura pas de révolte pour nous délivrer
« Messieurs, dit d'Espréménil, quand les Gaulois victo
» rieux entrèrent à Rome qu'ils avaient emportée d'as
» saut, les sénateurs romains, revêtus de leurs robes d
» pourpre, restèrent assis dans leurs chaises curules ave
» une fière et tranquille contenance, attendant l'esclavag
» ou la mort ! Tel aussi est le sublime spectacle que vous
» dans cette heure, offrez à l'univers. Après avoir géné
» reusement, etc. » Avec beaucoup d'autres paroles d
même sorte, qui peuvent être encore lues (1).

C'est en vain, ô d'Espréménil ! voici en retour ce
homme de fer, le capitaine d'Agoust, avec sa physionomi
de fer. Le despotisme, la contrainte, la destruction sem
blent se balancer dans ses plumes. D'Espréménil doit s
retrancher dans le silence, se rendre héroïquement d
crainte de pire. Il est héroïquement imité par Goeslard
avec une émotion bruyante et sans paroles ils se jetten
entre les bras de leurs frères parlementaires pour un dernier embrassement. Et ainsi, au milieu des applaudissements et des plaintes émanés de cent soixante-cinq poitrines, au milieu des signes d'adieu, des gémissements et
des innombrables soupirs du pathos parlementaire, ils
sont conduits à travers des passages tortueux à la sortie
de derrière, où, à l'aube du matin, les attendent deux
voitures avec des exempts. Là doivent monter les victimes,
des baïonnettes les pressant par derrière. La sombre
question de d'Espréménil à la populace : « s'ils ont du
courage » est accueillie par le silence. Ils montent et rou-

(1) Toulongeon, t. I, app. 20.

lent, et ni le soleil levant de mai (c'est le 6 au matin), ni son couchant ne soulagera leur cœur, car ils marchent en avant sans relâche, d'Espréménil vers les dernières îles de Sainte-Marguerite ou Hyères (supposées par quelques-uns, si ce peut être une consolation, être l'île de Calypso), Goeslard vers la forteresse de Pierre en Cise, existant alors près de la ville de Lyon.

Le capitaine d'Agoust peut maintenant désormais aspirer au majorat, au commandement des Tuileries (1), et puis disparaître de l'histoire, où néanmoins il a été destiné à une notable tâche. Car non-seulement d'Espréménil et Goeslard sont paisiblement transportés vers le sud, mais il faut que le parlement lui-même évacue le palais : cela aussi est porté dans ses ordres mémorables. Retroussant leurs longues robes, ils défilent au total des cent soixante-cinq entre deux rangs de grenadiers peu sympathiques : spectacle pour les dieux et les hommes. Le peuple ne se révolte pas, il ne fait que s'étonner et murmurer; nous avons remarqué aussi que ces grenadiers peu sympathiques étaient les *gardes-françaises* qui, à un jour prochain, sympathiseront.

En un mot, le palais de justice est vidé, les portes fermées à clef, et d'Agoust retourne à Versailles avec la clef dans sa poche, ayant, comme nous l'avons dit, mérité de l'avancement.

Quant à ce parlement de Paris, maintenant jeté à la rue, nous l'y laisserons sans répugnance. Les lits de justice qu'il lui fallut subir dans la quinzaine suivante à Versailles, à propos de l'enregistrement ou du refus d'enregistrement des édits nouvellement enfantés; ses réu-

(1) Montgaillard, t. 1, p. 404.

nions là dans les tavernes et les restaurants pour rédiger ses protestations(1); ses courses errantes et désolées, avec ses robes au vent, sans savoir où s'assembler et réduit à déposer sa protestation chez un notaire; enfin, son repos forcé, dans un état de *vacation* involontaire et l'impuissance de rien faire; tout cela est assez naturel, et comme l'enterrement des morts après une bataille, ne nous importe plus. Le parlement de Paris a fourni son rôle, ses faits et ses méfaits suffisent; aller plus loin pourrait ébranler le monde.

Loménie a-t-il donc écarté le mal? Pas du tout; pas même le symptôme du mal; à peine le *douzième* des symptômes, en exaspérant les onze autres. Les intendants des provinces, les commandants militaires sont à leur poste au jour fixé, le 8 mai; mais dans aucun parlement, excepté dans celui seul de Douai, n'ont pu être enregistrés les nouveaux édits. Aucune pacifique signature avec de l'encre, mais des défis, des luttes sanglantes, des appels à la loi primitive du bâton contre ces bailliages, contre cette cour plénière; Thémis partout montre un visage de guerre; la noblesse provinciale marche avec elle, ainsi que tous ceux qui maudissent Loménie et la dureté des temps. Avec ses avocats et ses huissiers, elle enrôle et fait mouvoir même la populace. A Rennes en Bretagne, où l'historien Bertand de Moleville est intendant, après des duels continuels entre militaires et bourgeois, on passe aux batailles dans la rue, aux volées de pierres et de mousqueterie; et cependant les édits ne sont pas enregistrés. Les Bretons affligés transmettent leurs remontrances à Loménie par une députation de douze : Lomé-

(1) Weber, t. I, p. 299, 503.

nie, après les avoir entendus, les enferme à la Bastille. Une seconde députation plus nombreuse se met en route; il envoie au-devant d'elle ses exempts, et, moitié par persuasion, moitié par crainte, elle s'en retourne. Mais alors une troisième députation, beaucoup plus considérable, est envoyée avec indignation par *plusieurs* routes : sur un refus d'audience à son arrivée, elle se réunit pour aviser, invite Lafayette et tous les patriotes bretons qui se trouvent à Paris d'assister à ses délibérations, s'agite et devient le *club breton*, premier germe de la *société des jacobins* (1).

Jusqu'à huit parlements sont exilés (2); d'autres exigeraient le même remède, mais il n'est pas toujours d'une application facile. A Grenoble, par exemple, où un Monnier, un Barnave n'ont pas été oisifs; le parlement reçut l'ordre exprès (par *lettres de cachet*) de s'exiler; mais le lendemain, au lieu de voitures attelées, c'est le tocsin qui sonne et rebondit et retentit toute la journée : des multitudes de montagnards se précipitent avec des haches, quelques-uns avec des fusils, et ce qui est plus que tout menaçant, les soldats ne semblent pas soucieux d'entrer en lutte. La hache sur la tête, le pauvre général est contraint de signer une capitulation, de déclarer que les *lettres de cachet* ne seront pas mises à exécution, et que le bien-aimé parlement restera où il est. Besançon, Dijon, Rouen, Bordeaux ne se sont pas montrés ce qu'ils devaient être! A Pau en Béarn, où le vieux commandant avait cédé, le nouveau (un Grammont, un compatriote) ren-

(1) A. F. Bertrand-Molleville, *Mémoires particuliers*. Paris, 1816, t. I, chap. I; Marmontel, mémoire IV, p. 27.

(2) Montgaillard, t. I, p. 308.

contre une procession de citadins portant le berceau d'Henri IV, le palladium de leur cité; est conjuré par le respect qu'il doit à cette vieille carapace dans laquelle a été bercé le grand Henri, de ne pas fouler aux pieds les libertés béarnaises; ils l'avertissent d'ailleurs que les canons de Sa Majesté sont tous en lieu de sûreté, sous la garde des fidèles bourgeois de Sa Majesté à Pau, et sont maintenant placés sur les murs, tout prêts à l'action (1).

A ce taux, vos grands bailliages risquent d'avoir une enfance orageuse. Quant à la cour plénière (2), elle est littéralement morte en naissant. Les courtisans mêmes la regardent avec dédain; le vieux maréchal de Broglie refuse l'honneur d'y siéger. Assaillie par un concert universel de ridicule mêlé à l'exécration, cette pauvre cour plénière s'est réunie une fois, et jamais deux. Pays égaré! Partout où le pauvre Loménie met le pied, la discorde siffle avec ses langues fourchues multiples. « Qu'un com- » mandant ou un commissaire du roi, dit Weber, entre » dans un de ces parlements pour avoir un édit enregis- » tré, le tribunal entier disparaît et laisse le commandant » seul avec le greffier et le premier président. L'édit » enregistré et le commandant parti, le tribunal entier » revient à la hâte pour déclarer l'enregistrement nul. » Les routes sont couvertes des grandes députations de

(1) Besenval, t. III, p. 348.

(2) *La Cour plénière*, héroï-tragi-comédie en trois actes et en prose, jouée le 14 juillet 1788 par une société d'amateurs, dans un château aux environs de Versailles, par M. l'abbé Vermond, lecteur de la reine, à Baville, maison de campagne de Lamoignon, et se trouve à Paris, chez la veuve Liberté, à l'enseigne de la Révolution, 1788. *La Passion, la Mort et la Résurrection du peuple*, imprimé à Jérusalem, etc. (Voy. Montgaillard, t. I. p. 407.)

» parlements se rendant à Versailles, pour avoir leurs » registres biffés par la main du roi, ou de retour à leur » domicile, pour couvrir une nouvelle page avec une » nouvelle résolution encore plus audacieuse (1). »

Telle est la France de cette année 1788. Ce n'est plus un âge d'or ou un âge de papier avec l'espérance, avec ses courses de chevaux, ses ballons et les sensibilités plus raffinées du cœur : ah ! tout cela est disparu ; sa lumière dorée pâlit, obscurcie de cette singulière manière, et préparant une tempête surnaturelle. Car de même que dans cet orage de Paul et Virginie « un énorme nuage immobile (disons de douleur et d'indignation) enveloppe tout l'horizon, court échevelé avec des teintes de cuivre à travers un ciel couleur de plomb ». Immobile encore, mais « de petits nuages (comme les parlements exilés et autres), » s'en séparant, volent à travers le zénith avec la vélocité » d'oiseaux », jusqu'à ce qu'enfin, avec un long mugissement, les quatre vents sont déchaînés, et tout le monde s'écrie : « *Voilà l'ouragan !* »

Quant au reste, dans de telles circonstances, naturellement l'emprunt successif ne se remplit pas ; l'impôt même du second vingtième ne conduit à rien : « les prê» teurs, dit Weber, avec son langage violent et hystérique, » ont peur de la ruine ; les collecteurs d'impôts, peur » de la pendaison. » Le clergé même détourne la face : convoqué en assemblée extraordinaire, il n'accorde aucun *don gratuit*, si ce n'est celui des conseils ; là aussi au lieu d'argent, on n'a qu'une clameur pour les états généraux (2).

(1) Weber, t. I, p. 275.
(2) Lameth, *Assemblée constituante*, introd., p. 87.

O Loménie de Brienne, avec ton pauvre esprit infirme tout ahuri, avec trois cautères actuels sur ton corps usé, sur le point de mourir d'inflammation, de provocation, de diète au lait, de dartres vives et d'une maladie qu'il vaut mieux ne pas nommer (1); toi qui présides à une France qui a aussi d'innombrables cautères actuels, qui est aussi mourante d'inflammation et du reste, était-il sage de quitter tes verts bosquets de Brienne et ton château et ce qu'il contenait pour *ceci*? Que de douceurs sous ces charmilles et ces ombrages! Que d'enchantements dans les îles des poëtes, dans les affabilités de grâces chargées de rouge (2), avec des philosophes tels que Morellet, qui, semblable à toi, ne se considérait pas comme un faux prêtre, et se trouvait si heureux en faisant des heureux : et tout à côté, dans l'école militaire, sans que tu le saches, est assis, étudiant les mathématiques, un jeune élève taciturne, au teint brun, sous le nom de Napoléon Bonaparte! Après cinquante ans d'efforts et une dernière lutte finale et désespérée, tu as fait l'échange! Tu as obtenu ta robe de ministre comme Hercule la robe de Nessus.

Le 13 juillet de cette année 1788, à la veille même de la moisson, tomba un terrible déluge de grêle, réduisant à néant tous les fruits de l'année, qui déjà souffraient terriblement de la sécheresse. Surtout à soixante lieues autour de Paris, la ruine fut presque complète (3). Donc à tant d'autres maux, il faut ajouter celui de la disette, peut-être de la famine.

(1) Voyez les *Mémoires de Morlelet*.
(2) Montgaillard, t. I, p. 424.
(3) Marmontel, t. IV, p. 30.

Quelques jours avant cette tempête de grêle, le 5 juillet, et plus décidément encore quelque temps après, le 8 août, Loménie annonce que les états généraux seront convoqués au prochain mois de mai. Jusqu'après cette période, la cour plénière sera ajournée avec le reste. En outre, comme chez Loménie il n'y a aucun plan pour la formation ou la tenue de ces très-désirables états généraux, les *penseurs sont invités* à lui en fournir un par la voix de discussions publiques dans la presse.

Que pouvait faire un pauvre ministre? Il se réserve encore dix mois de répit : un pilote naufragé jettera pardessus bord toute chose, ses sacs à biscuits, son lest, son cercle et sa boussole, avant de se jeter lui-même. C'est d'après ce principe de naufrage et d'un commencement de délire par désespoir, que nous pouvons expliquer cette presque miraculeuse invitation aux penseurs. Invitation au chaos d'être assez bon pour bâtir avec ses bois flottants tumultueux une arche de salut pour lui. Dans de tels cas, ce n'est pas l'invitation, mais le commandement qui peut servir à quelque chose.

Au soir de cette journée, la reine se tenait debout à une fenêtre, pensive et la face tournée vers le jardin. Le *chef du gobelet* l'avait suivie obséquieusement avec une tasse de café, et puis se retira jusqu'à ce que la reine eût bu. Sa Majesté fit signe à madame de Campan d'approcher : « Grand Dieu! murmura-t-elle avec sa tasse à la » main, quelle nouvelle le public va apprendre aujour- » d'hui : le roi accorde les états généraux! » Puis, levant les yeux au ciel (si madame de Campan ne se trompe pas), elle ajouta : « C'est un premier coup de tambour de mau-

» vais augure pour la France ; cette noblesse nous rui-
» nera (1). »

Pendant tout l'enfantement de la cour plénière, lorsque Lamoignon avait des airs si mystérieux, Besenval n'avait cessé de lui faire une question : avait-il de l'argent? A quoi Lamoignon répondant toujours (sur la foi de Loménie) qu'on ne manquait pas d'argent, le judicieux Besenval répliquait qu'alors tout allait bien. La triste vérité, néanmoins, est que le coffre royal est presque littéralement vide. Il est vrai qu'à part tant d'autres choses, cette invitation aux penseurs et le grand changement qui se prépare suffisent pour arrêter la circulation du capital et accélérer seulement celle des pamphlets. Quelques milliers de louis d'or sont maintenant tout ce qui reste d'argent dans le trésor royal. Par un nouveau mouvement de désespoir, Loménie invite Necker à venir et à être contrôleur des finances. Mais Necker a autre chose en vue que de contrôler les finances pour Loménie : refusant sèchement, il reste taciturne, attendant son jour.

Que peut faire un premier ministre désespéré ? Il s'est emparé de la caisse du théâtre du roi : une loterie avait été organisée pour les victimes de la grêle ; dans son extrême nécessité, Loménie met encore la main dessus (2).

Bientôt il deviendra impossible de se procurer, à quelque condition que ce soit, la dépense courante du jour. Le 16 août, le pauvre Weber entendit à Paris et à Versailles des colporteurs criant et soufflant, à travers les rues, d'une voix étouffée, sourde, un *édit concernant les*

(1) Campan, t. III, p. 104, 111.
(2) Besenval, t. III, p. 360.

payements : tel était le titre que Rivarol avait imaginé. Tous les payements du trésor royal seront faits désormais les trois cinquièmes en espèces, et les deux autres cinquièmes en papier, portant intérêt. Le pauvre Weber manqua s'évanouir au son de ces voix cassées, avec leur ténébreuse annonce, et n'oubliera jamais l'effet qu'elle produisit sur lui (1).

Mais quel effet sur Paris, sur le monde en général ! Depuis les antres de l'agiotage jusqu'aux sommités de l'économie politique, du neckérisme et du philosophisme, de toutes les voix articulées et inarticulées, s'élèvent des cris et des hurlements tels que l'oreille n'en entendit jamais. La sédition même peut être imminente. Monseigneur d'Artois, excité par la duchesse de Polignac, se croit obligé de se rendre chez la reine et d'expliquer franchement dans quelle crise on se trouve. La reine pleure, Brienne lui-même pleure, car il est maintenant visible et palpable qu'il faut qu'il s'en aille.

Une consolation reste : c'est que la cour, qui a toujours trouvé agréables ses manières et son bavardage, pourra rendre douce sa chute. L'avide vieillard a déjà fait changer son archevêché de Toulouse pour celui plus riche de Sens : et maintenant, dans cette heure de pitié, il aura la place de coadjuteur pour son neveu (à peine en âge), une place de dame du palais pour sa nièce, un régiment pour le mari de celle-ci, pour lui-même un chapeau rouge de cardinal, une coupe de bois dans les forêts royales, en somme de cinq à six cent mille livres de revenu (2) ; finalement, son frère, le comte de Brienne, restera

(1) Weber, t. I, p. 339.
(2) *Id.*, p. 348.

ministre de la guerre. Ainsi plastronné de promotions, qu'il tombe maintenant aussi doucement qu'il le peut !

Ainsi s'en va Loménie, riche, si les titres de cour et le papier-monnaie peuvent enrichir ; mais s'ils ne le peuvent pas, peut-être le plus pauvre de tous les hommes. Sifflé par le peuple de Versailles, il se dirige vers Jardi, puis, au sud, vers Brienne, pour raisons de santé. De là à Nice, en Italie ; mais il reviendra bientôt, errant çà et là, tremblant, presque aveugle, arrivant à de terribles jours, jusqu'à ce que la guillotine vienne éteindre sa faible existence. Hélas ! pis que cela ! Car elle est obstruée, étouffée misérablement, honteusement sur le chemin de la guillotine. Dans son palais de Sens, de rudes huissiers jacobins le font boire avec eux de son propre vin, festoyer avec eux de son propre buffet, et le lendemain le pauvre vieillard est trouvé mort. Telle est la fin du premier ministre cardinal-archevêque Loménie de Brienne ! Rarement mortel plus frivole fut destiné à faire un mal si formidable, à avoir une vie si enviée, une mort aussi méprisable. Enflammé, comme on dit, d'ambition, devenu, comme un haillon, le jouet des vents, non de tel ou tel côté, mais de tous les côtés, et entraîné vers une mine de poudre à laquelle il met le feu, ayons compassion du pauvre Loménie ; pardonnons-lui et, autant que possible, oublions-le.

IX

ENTERREMENT AVEC FEUX DE JOIE.

Pendant ces opérations extraordinaires de payement des deux cinquièmes en papier et de changement de

ministère, Besenval était allé faire un tour dans la circonscription de son commandement, et puis, durant les derniers mois, boire paisiblement les eaux de Contrexéville. Revenant maintenant à la fin d'août vers Moulins et ne sachant rien, il arrive un soir à Langres, trouve toute la ville en grande rumeur. C'est sans doute quelque sédition, chose trop commune dans ces jours. Il met néanmoins pied à terre, demande à un homme passablement habillé « ce qu'il y a ». « Comment, répond l'homme, vous ne savez pas la nouvelle? L'archevêque est congédié et M. Necker rappelé, et tout va aller bien (1). »

Faut-il rappeler le bruit, les acclamations immenses qui accueillent Necker le jour où, après sa nomination au ministère, il sort des appartements de la reine. C'était le 24 août : « Les galeries du château, les cours, les rues » de Versailles, en peu d'heures la capitale et, comme la » nouvelle volait, toute la France retentissaient du cri de » *vive le roi, vive M. Necker* (2) ! » A Paris même, la joie alla jusqu'au désordre. Des pétards, des fusées partent de la place Dauphine plus que de raison. Un mannequin d'osier, en costume d'archevêque, fait emblématiquement les trois cinquièmes en satin, les deux cinquièmes en papier, est amené, non sans bruit, à la barre du jugement populaire, est condamné, confessé par un faux abbé de Vermond, puis solennellement brûlé sur le Pont-Neuf, au pied de la statue d'Henri IV, avec accompagnement de tant de pétards et de hurlements, que le chevalier Dubois, avec les hommes du guet, croit nécessaire d'exécuter une charge (plus ou moins efficace) : et puis

(1) Besenval, t. III, p. 366.
(2) Weber, t. I, p. 342.

viennent les guérites brûlées, les corps de garde forcés, et « plus d'un cadavre jeté à la Seine au milieu de la nuit » pour éviter de nouvelles effervescences (1).

Les parlements vont donc revenir de l'exil : la cour plénière, le payement des deux cinquièmes en papier ont disparu, partis en fumée au pied de la statue d'Henri IV. Les états généraux sont maintenant certains, ils sont même, dans notre tendre empressement, annoncés pour le mois de janvier, et, comme le disait l'homme de Langres, tout va aller.

Pour les yeux prophétiques de Besenval, une autre chose est trop apparente, c'est que l'ami Lamoignon ne peut pas garder les sceaux, ni lui, ni le ministre de la guerre, le comte de Brienne. Déjà le vieux Foulon, avec un œil sur le ministère de la guerre pour lui-même, se livre aux intrigues souterraines. C'est ce même Foulon qu'on appelait l'*âme damnée du parlement ;* homme blanchi dans les fraudes, les oppressions, les projets, l'intrigue et l'iniquité, qui, à cette objection qu'on opposait à un de ses plans de finance : « que fera le peuple » ? répondait dans le feu de la discussion : « que le peuple mange du foin ! » Mots imprudents, qui voleront au loin irrévocables et auront leur rétribution.

Foulon, à la satisfaction du monde, ne réussit pas en cette occasion, et ne réussira jamais. Néanmoins, cela ne profite guère à Lamoignon ; il ne lui profite guère d'avoir avec le roi des entrevues dont il sort radieux. Lamoignon est l'homme détesté des parlements, le comte de Brienne

(1) *Histoire parlementaire de la révolution française*, ou *Journal des assemblées nationales depuis* 1789. Paris, 1833 et seq., t. I, p. 253. — Lameth, *Assemblée constituante*, introd,, t. I, p. 89.

est le frère du cardinal-archevêque. Le 24 août est passé; et le 14 septembre n'est pas encore fini, que les deux personnages tombent comme l'a fait leur chef; et, comme à lui, on leur fait la chute *douce*.

Et maintenant, comme si le dernier fardeau était enlevé à sa poitrine et que l'assurance fût devenue complète, Paris éclate en de nouvelles réjouissances. La basoche se félicite hautement que l'ennemi du parlement soit tombé. La noblesse, la bourgeoisie, le peuple se félicitent. Bien plus, avec de nouveaux épanchements, la canaille elle-même, sortant subitement de ses sombres profondeurs, se lève et se réjouit; car là aussi a pénétré le nouvel évangile politique, dans de rudes versions qui ont porté leurs enseignements. Nous sommes au lundi 14 septembre 1788. La canaille se rassemble de nouveau en force sur la place Dauphine, lance des pétards, tire des coups de fusil sans relâche pendant dix-huit heures. Il y a encore là un mannequin d'osier, le centre de hurlements sans fin, puis le portrait de Necker : acheté ou arraché d'une boutique, on le porte en procession au bout d'une perche avec acclamations bruyantes : exemple à retenir.

Mais c'est surtout sur le Pont-Neuf, où s'élève le grand Henri en bronze, que se pressent les foules. Tout passant doit s'arrêter, saluer le roi du peuple et dire à haute voix : *Vive Henri IV; au diable Lamoignon !* Aucune voiture ne peut passer sans s'arrêter; pas même celle de Son Altesse d'Orléans. La portière s'ouvre : Monsieur veut-il avoir la bonté de sortir la tête et de saluer; s'il est récalcitrant, de mettre pied à terre et s'agenouiller : pour Madame, un balancement de ses plumes, un sourire de son beau visage, sans qu'elle se dérange, sera suffisant, et puis quelques pièces de monnaie (pour acheter des

fusées) de la part des classes supérieures, amies de la liberté, ne seront pas de trop. Ce jeu se continue pendant plusieurs jours, jeu de chevaux échappés, non sans quelques ruades. Le guet ne peut rien faire, à peine sauver sa peau; car depuis plus d'un an, comme nous l'avons vu, le peuple s'est donné comme une espèce de passe-temps de faire la chasse au guet. Besenval, il est vrai, est à portée avec une troupe de soldats, mais avec ordre d'éviter une collision, et les soldats ne sont pas disposés à se mouvoir.

Lundi matin avait commencé l'explosion des pétards, maintenant nous sommes à mercredi sur le minuit; et le mannequin d'osier doit être enterré selon les coutumes antiques. De longues files de torches, marchant à sa suite, se dirigent vers l'hôtel Lamoignon; mais « un de mes serviteurs (de Besenval) a couru le prévenir », et des soldats s'avancent. Le triste Lamoignon ne doit pas mourir brûlé, ni cette nuit, pas même d'ici à un an, et alors par une balle (accident ou suicide, on ne le sait) (1). La canaille déçue brûle son mannequin sous ses fenêtres, brise la guérite et se retire pour aller juger Brienne, pour aller juger Dubois, capitaine du guet. Mais voici que, d'un autre côté, tout se met en mouvement : gardes françaises, invalides, patrouilles à cheval; la procession des torches est accueillie à coups de fusil, avec la pointe des baïonnettes et la lame des sabres. Dubois fait une charge avec sa cavalerie spéciale, la plus cruelle de toutes : « il y a beaucoup de morts et de blessés », non sans cris ou gémissements; puis, plus tard, des procès criminels et des personnages officiels mourant de chagrin (2). Ainsi

(1) *Histoire de la révolution par deux amis de la liberté*, t. I, p. 50.
(2) *Deux amis*, p. 58.

cependant, avec des balais d'acier, la canaille fut repoussée dans ses sombres profondeurs, et les rues nettoyées.

Depuis un siècle et demi, jamais la canaille ne s'était aventurée à se produire de cette façon; jamais, depuis si longtemps, elle n'avait montré à la lumière du jour son immense et rude physionomie. C'est une merveille et une nouveauté; jusqu'ici cependant ce n'est qu'un jeu grossier, ne manquant pas d'originalité; à peine de la colère; mais, dans son gros rire à demi formé, se joue une ombre de menace, qui peut un jour se développer.

Cependant les penseurs invités par Loménie sont maintenant tout occupés à leurs pamphlets : les états généraux, sur un plan ou sur l'autre, se réuniront infailliblement, sinon en janvier, comme on l'espérait, au moins au plus tard en mai. Le vieux duc de Richelieu, moribond dans un jour d'automne, ouvre les yeux encore une fois en murmurant : « Que dirait Louis XIV » (dont il a conservé le souvenir)? puis les referme à jamais, avant que ne soient venus les jours néfastes.

LIVRE IV

LES ÉTATS GÉNÉRAUX

I

ENCORE LES NOTABLES !

Donc, la prière universelle va être exaucée ! Toujours dans les temps de perplexité nationale, quand le mal abondait et que le secours ne venait pas, le remède des états généraux fut invoqué, par un Malesherbes comme par un Fénelon (1) ; même les parlements, quand ils l'appelaient, étaient « escortés de bénédictions ». Et voici maintenant que ce remède nous est accordé : les états généraux vont réellement être.

Dire : « que les états généraux soient », était chose aisée ; dire comment ils devaient être, n'est pas aisé. Depuis l'année 1614 il n'y avait pas eu d'états généraux assemblés en France ; toute trace en avait été effacée des habitudes vivantes. Leur structure, leurs pouvoirs, leur mode de procédure, qui n'avaient jamais été en aucune façon déterminés, sont maintenant devenus complétement une

(1) Montgaillard, t. I, p. 461.

vague possibilité; une argile que le potier peut façonner d'une manière ou d'une autre, disons plutôt vingt-cinq millions de potiers; car autant il y en a qui, plus ou moins, ont le droit de vote! Quelle forme donner aux états généraux? Là est le problème. Chaque corporation, chaque ordre privilégié, chaque classe organisée a de secrètes espérances en cette matière et aussi de secrets pressentiments. Car voici que la classe monstre de vingt millions d'âmes, jusqu'ici troupe moutonnière et muette, à propos de laquelle les autres avaient besoin de s'accorder sur la manière de tondre, est maintenant aussi debout avec ses espérances! Elle a cessé ou veut cesser d'être muette; elle parle en pamphlets, ou du moins elle brait derrière les pamphlets et hurle à l'unisson, augmentant merveilleusement leur volume de bruit.

Quant au parlement de Paris, il s'est tout d'abord prononcé pour « la vieille forme de 1614 » ; laquelle forme a cet avantage que le tiers état n'y figure que pour la montre: de sorte que la noblesse et le clergé n'avaient qu'à éviter toute querelle entre eux pour décider sans obstacle ce qui *leur* convenait. Telle était l'opinion clairement exprimée du parlement de Paris. Mais, accueillie par une tempête universelle de cris et de huées, cette opinion fut tout aussitôt jetée aux vents, et avec elle la popularité du parlement, pour ne jamais revivre. Le rôle du parlement, nous l'avons dit, est joué et fini. A ce sujet cependant une chose est à noter : le rapprochement des dates. Ce fut le 22 septembre que le parlement revint de ses « vacances » ou de « l'exil dans ses terres », pour être réinstallé au milieu de la jubilation illimitée de tout Paris. Ce fut précisément le jour suivant que ce même parlement émit son « opinion clairement

exprimée », et alors le lendemain de ceci, vous le contemplez « couvert d'outrages » ; sa cour extérieure devenue un vaste théâtre de sifflets, et sa gloire évanouie à jamais (1). Une popularité de vingt-quatre heures était, en ces temps, un ordinaire assez habituel.

D'un autre côté, combien était superflue cette invitation de Loménie : l'invitation aux penseurs ! Penseurs et non-penseurs par millions étaient spontanément à leur poste, faisant ce qui était en eux. Les clubs sont en travail : société publicole, club breton, club des enragés. En même temps, des parties de table au Palais-Royal : par Mirabeau, par Talleyrand, dînant là en compagnie des Champfort, des Morellet, avec les Dupont et les chauds parlementaires, non sans motifs. Car un certain pourvoyeur de Lions, *neckérien*, que l'on pourrait nommer, les rassemble là (2) ; à moins que ce ne soit un mouvement spontané de leur part, simplement pour dîner. Et ensuite, quant aux pamphlets, c'est une vraie neige tombant dru, une neige capable d'obstruer toutes les routes du gouvernement ! En avant donc les amis de la liberté, sensés et insensés !

Le comte d'Entraygues ou, comme il s'appelle lui-même, d'Intrigues, « le jeune gentilhomme languedocien », avec peut-être Champfort le Cynique comme aide, éclate en fureurs presque pythiques, le plus éminent parmi tant d'éminents (3). Pauvre jeune gentilhomme languedocien ! qui, lui-même sitôt, « émigrant des premiers », devra fuir au delà des frontières, avec le

(1) Weber, t. I, p. 347.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 360.
(3) *Mémoire sur les états généraux* (voy. Montgaillard, t. I, p. 457-459).

Contrat social dans sa poche, vers les ténèbres extérieures, les ingrates intrigues, les déceptions des feux follets et la mort par le stylet! L'abbé Sieyès a quitté la cathédrale de Chartres, et le canonicat et la bibliothèque, a laissé pousser sa tonsure, est venu à Paris avec une tête séculière de la plus solide espèce, pour faire trois questions et y répondre : *Qu'est-ce que le tiers? Tout. — Qu'a-t-il été jusqu'ici? Rien. — Que veut-il être? Quelque chose.*

D'Orléans (car soyez certain que lui, dans sa route vers le chaos, est au plus épais de tout ceci) promulgue ses *Délibérations* (1), adoptées paternellement par lui et écrites par Laclos des *Liaisons dangereuses.* La conclusion en est simple : le tiers est la nation. D'un autre côté, monseigneur d'Artois, avec d'autres princes du sang, publie, dans un solennel *Mémoire* au roi, que si l'on prête l'oreille à ces choses, priviléges, noblesse, monarchie, Église, État et coffre-fort sont en danger (2). En danger, sans doute; mais si l'on n'y prête pas l'oreille, seront-ils hors de danger? C'est la voix de toute la France, ce bruit qui surgit incommensurable, multiple, comme le bruit des eaux qui débordent. Bien sage celui qui saura ce qu'il en faut faire; à moins qu'il ne fuie vers les montagnes pour s'y cacher!

Comment, avec de tels principes en jeu, avec de tels entourages, comment aurait pu se conduire un gouvernement de Versailles idéal, prévoyant tout? C'est ce qu'on ne saurait dire. Un tel gouvernement aurait trop bien

(1) Délibérations à prendre pour les assemblées de bailliages.

(2) Mémoire présenté au roi par monseigneur le comte d'Artois, M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon, M. le duc d'Enghien et M. le prince de Conti.

senti que sa longue tâche tirait à sa fin; que sous ce masque d'états généraux, devenus inévitables, allait prendre naissance un inconnu démocratique, nouveau et tout-puissant, en présence duquel aucun gouvernement de Versailles ne pourrait ou ne devrait continuer d'exister, excepté à l'état provisoire. Et pour maintenir cet état provisoire, si ineffablement important, ce n'eût pas été trop de toutes ses facultés. Et alors, pour dernière issue, on aurait eu une abdication graduelle et bien conduite, un *Domine dimittas* pacifique!

Voilà pour notre Versailles idéal, prévoyant tout. Mais pour le Versailles irrationnel du moment? Hélas! il y a là un gouvernement qui n'existe que dans son propre intérêt; sans droit, si ce n'est la possession, et maintenant aussi sans force. Il ne prévoit rien, ne voit rien, n'a pas même un projet et n'a que des projets, et cet instinct, en vertu duquel tout ce qui existe luttera pour conserver l'existence. Tout un abîme, dans lequel les hallucinations, les faussetés, les intrigues, les imbécillités tourbillonnent comme de vaines guenilles sous le souffle des vents! L'OEil-de-Bœuf a ses folles espérances, non moins que ses terreurs. Puisque, jusqu'ici, les états généraux n'ont abouti à rien, pourquoi ceux-ci feraient-ils davantage? Le tiers, il est vrai, paraît dangereux; mais, en somme, la révolte, inconnue depuis cinq générations, n'est-elle pas une impossibilité? Les trois ordres, avec quelque adresse, seront soulevés l'un contre l'autre, et le tiers, comme devant, se joindra au roi. Par malice et par intérêt, il sera empressé à taxer et à vexer les deux autres. Les deux autres seront ainsi livrés enchaînés dans nos mains, et nous pourrons les tondre à leur tour. Sur quoi l'argent étant obtenu et les trois ordres en querelle, on les congé-

die, et l'avenir marchera comme il pourra. Ainsi que le disait habituellement le bon archevêque de Loménie : « Il y a tant de hasards; et il suffit d'un seul pour nous sauver. » Sans doute, et de combien pour nous perdre?

Au fond de toute cette anarchie, le pauvre Necker fait tout son possible. Il la contemple avec une face pleine d'opiniâtres espérances, vante la rectitude connue de l'esprit royal, écoute avec complaisance ce qui se dit sur la perversité connue de la reine et des courtisans, publie proclamations et règlements, l'un en faveur du tiers état; mais ne concluant rien, se perdant dans les espaces et conseillant aux choses de s'arranger d'elles-mêmes. Les grandes questions, pour le moment, sont réduites à deux : la double représentation et le vote par tête. Les communes auront-elles une double représentation, c'est-à-dire autant de membres que la noblesse et le clergé réunis? Les états généraux, une fois assemblés, devront-ils voter et délibérer en un seul corps ou en trois corps séparés, voter par tête ou par classe, par *ordre*, comme ils l'appellent? Voilà les points de droit qui maintenant remplissent toute la France de jargon, de logique et d'éleuthéromanie. Sur quoi, pour en finir, Necker se demande : Une seconde convocation de notables ne serait-elle pas ce qu'il y a de mieux? Une seconde convocation est résolue.

Le 6 novembre de cette année 1788, les notables sont en conséquence réassemblés, après un intervalle de quelque dix-huit mois. Ce sont les anciens notables de Calonne, les mêmes cent quarante-quatre, pour faire preuve d'impartialité et aussi pour épargner le temps. Ils sont assis là encore une fois, partagés en sept bureaux, dans un rude hiver, le plus rude qui se soit vu depuis 1709; le thermomètre au-dessous de zéro Fahrenheit, la

Seine profondément gelée (1). Le froid, la disette et une clameur éleuthéromaniaque ; tout un monde changé depuis que ces notables ont été congédiés, en mai de l'année précédente. Ils vont voir maintenant si, sous la présidence de leurs sept princes du sang, dans leurs sept bureaux, ils pourront résoudre les points de droit.

A la surprise du patriotisme, ces notables, naguère si patriotiques, semblent pencher vers la mauvaise voie, vers le côté antipatriotique. Ils frémissent à la double représentation, au vote par tête ; il n'y a pas de décision affirmative ; de simples débats, mais d'un aspect assez douteux. Car, en effet, la plupart de ces notables n'appartiennent-ils pas aux classes privilégiées ? Ils ont beaucoup crié naguère ; maintenant ils ont leurs mécomptes, et font de douloureuses représentations.

Qu'ils disparaissent donc, comme des inutilités, pour ne plus revenir ! Ils se séparent, après un mois de session, le 12 décembre 1788 ; les *derniers* des notables terrestres, pour ne jamais reparaître dans l'histoire du monde.

De sorte que les clameurs continuant, et aussi les pamphlets, rien que des adresses patriotiques de plus en plus vives, pleuvant sur nous de tous les coins de la France, Necker lui-même, au bout d'une quinzaine, avant que l'année ne soit finie, est obligé de présenter son *Rapport* (2) ; recommandant à ses propres risques cette même double représentation, bien mieux, l'imposant presque, tant font de bruit le jargon et l'éleuthéromanie. Que d'hésitations, que de détours !

(1) Marmontel, *Mémoires*. Londres, 1805, IV, 33. — *Histoire parlementaire, etc.*

(2) Rapport fait au roi dans son conseil, le 27 décembre 1788.

Pendant ces six bruyants mois (car Brienne commença en juillet) on a vu rapport sur rapport et proclamations engendrées l'une par l'autre (1).

Cependant, comme nous le voyons, ce premier point de droit est fixé. Quant au second, le vote par tête ou par ordre, malheureusement il reste en suspens. Il est suspendu, pour ainsi dire, entre les ordres privilégiés et non privilégiés, comme un prix de victoire, une nécessité de guerre dès le début; et ce prix de victoire, celui qui le saisira pourra en faire un drapeau de combat, avec les meilleurs présages!

Quoi qu'il en soit enfin, par édit royal du 24 janvier, la France impatiente apprend d'une manière indubitable que les députés nationaux vont s'assembler et qu'il sera *possible* que l'on commence les élections (car le règlement royal ne va guère au delà de ces termes) (2).

II

LES ÉLECTIONS.

En avant donc et à l'œuvre! Le mot d'ordre royal vole à travers la France comme, à travers les forêts, le mugissement d'un vent formidable. Dans les églises de paroisse, dans les mairies, dans les hôtels de ville, dans les bailliages, les sénéchaussées, sous toutes formes, les hommes

(1) 5 juillet, 8 août, 22 septembre, etc., etc.

(2) Règlement du roi pour la convocation des états généraux à Versailles (réimprimé avec une erreur de date dans l'*Histoire parlementaire*, t. I, p. 262).

se réunissent : là, non sans confusion, se forment les assemblées primaires. Pour élire vos électeurs, telle est la formule : et ensuite pour rédiger vos *cahiers de plaintes et de doléances;* en quoi la matière est féconde.

Ainsi met tout en mouvement le royal édit de janvier, à mesure qu'il roule, dans les malles de cuir, le long des routes gelées, vers les quatre vents, semblable à quelque *fiat* ou mot magique; car de telles choses prennent toujours ce caractère. On le proclame devant la croix des marchés, au son de la trompe, en présence du bailli, du sénéchal ou quelque autre mince fonctionnaire avec des estafiers; aux églises de campagne, il est lu d'une voix nasillarde, après le sermon, *au prône des messes paroissiales;* il est enregistré, mis à la poste, volant dans toutes les directions; et voilà que ces multitudes françaises, qui avaient été si longtemps bourdonnant et bouillonnant dans une impatiente attente, commencent à se réunir, à se former en groupes organiques, lesquels se subdivisent en plus petits groupes : le bourdonnement inarticulé devient une parole articulée qui a son action. Avec les assemblées primaires, puis les secondaires, puis les élections successives, avec une élaboration infinie d'enquêtes, selon la méthode prescrite, on aura enfin sur le papier de sincères *plaintes et doléances*, on aura enfin une véritable représentation nationale.

Comme le peuple tout entier se remue, comme s'il n'avait qu'une seule vie, et dans une rumeur aux mille voix, annonce qu'il est réveillé d'un long sommeil de mort et que désormais il ne dormira plus! Le jour longtemps attendu est enfin venu; de merveilleuses annonces de victoire, de délivrance, d'affranchissement, retentissent comme des sons magiques dans tous les cœurs. Elles

ɔnt entendues de l'homme fort, dont les fortes mains ne ɔnt plus enchaînées; devant lui s'ouvrent des continents ıns bornes et sans maîtres. Elles sont entendues du ɔurnalier, souffre-douleur épuisé, du mendiant avec sa roûte mouillée de pleurs. Quoi! pour nous aussi l'espé- ınce luit; elle est descendue même jusqu'à nous? La ıim et le dur labeur ne sont donc pas éternels! Le pain ue nous avons arraché de la glèbe raboteuse avec le ravail de nos muscles, moissonné, moulu et mis en belle âte, n'était donc pas entièrement pour un autre; nous ussi, nous en mangerons et nous nous remplirons? Glo- ieuses annonces (répondent les anciens, plus prudents), ıais encore invraisemblables! — En tout cas, le bas euple, qui ne paye aucun impôt et n'a pas le droit de ote (1), a le droit de s'assembler assidûment autour de eux qui votent, et la plupart des salles d'élection, au edans comme au dehors, semblent passablement ani- ıées.

Seul parmi les villes, Paris doit avoir des représentants, u nombre de vingt. Paris est divisé en soixante dis- ricts, chacun desquels (assemblé dans une église ou ail- eurs) doit choisir deux électeurs. Des députations offi- ielles vont de district en district, car tout encore est nexpérience, avec d'interminables consultations. Les rues ourmillent étrangement de foules empressées, pacifiques, nais remuantes et loquaces : par intervalles brille l'acier le mousquets militaires, surtout autour du palais où iége le parlement encore en fonctions, toujours querel- leur, presque tremblant.

(1) Règlement du roi (*Histoire parlementaire, ut supra*, t. I, p. 267-307).

Tout est en mouvement dans le monde français! En ces grands jours, le plus pauvre salarié quitte sa boutique de travail, sinon pour voter, au moins pour assister au vote. Sur toutes les routes il y a de bruyants empressements. De temps à autre, sur toute la surface de toute la France, pendant les mois de printemps, quand le semeur jette à poignées son grain dans les sillons, les voix de ceux qui se rassemblent et se dispersent, des foules en délibération, acclamant et votant, montent discordantes vers le ciel. A ces phénomènes politiques ajoutez un phénomène économique : le commerce est en stagnation et le pain renchérit. Car, avant le rigoureux hiver, il y avait eu un rigoureux été, avec sécheresse, et une grêle destructive le 13 juillet. Quelle terrible journée! s'écriait-on de toutes parts, lorsque rugissait la tempête. Hélas! le prochain anniversaire de cette journée sera plus triste encore (1). C'est sous de tels auspices que la France choisit ses représentants nationaux.

Les incidents et les spécialités de ces élections appartiennent non à l'histoire universelle, mais aux histoires locales ou paroissiales; c'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas ici sur les troubles nouveaux de Grenoble ou de Besançon; sur le sang versé dans les rues de Rennes, qui y appelle « les jeunes gens bretons » avec le manifeste de leurs « mères, sœurs et amantes » (2).

C'est pourtant la même pénible histoire, avec des

(1) Bailly, *Mémoires*, t. I, p. 336.

(2) Protestation et arrêté des jeunes gens de la ville de Nantes, du 28 février 1789, avant leur départ pour Rennes. Arrêté des jeunes gens de la ville d'Angers, du 4 février 1789. Arrêté des mères, sœurs, épouses et amantes des jeunes citoyens d'Angers, du 6 février 1789 (réimprimé dans l'*Histoire parlementaire*, t. I, p. 290-293).

ıriantes superficielles. Un parlement réinstallé (comme à ɜsançon) qui demeure stupéfait à ce Béhémoth des états ̇néraux qu'il a lui-même évoqué, s'élance avec plus ou oins d'audace pour lui mettre des entraves aux pieds, aussitôt, hélas! est renversé, chassé; car la nouvelle rce populaire sait non-seulement user d'arguments, ıais aussi de projectiles. Ou encore et peut-être com-iné avec ceci, un ordre de noblesse (comme en Breta-ne) qui voudra d'avance enchaîner le tiers état, afin qu'il e moleste pas les vieux priviléges. Mais dans cet enchaî-ement, quoique préparé avec habileté, il n'y a aucune hance de succès; car le Béhémoth-Briarée met en éclats ɜs chaînes comme de faibles roseaux. Enchaîner? Hélas! nessieurs! Et quant à vos rapières chevaleresques, gages le bataille et de vaillance, de quel poids peuvent-elles ̇tre? Le cœur plébéien aussi a en lui de la vie rouge, qui ıe se change en pâleur sous le regard d'aucun de vous; et .es « six cents gentilhommes bretons assemblés en armes pendant soixante-douze heures dans le cloître des cordeliers à Rennes », sont tenus d'en sortir, *plus sages* qu'ils n'y étaient entrés. Car les jeunes gens de Nantes, les jeunes gens d'Angers, toute la Bretagne étaient debout, avec les mères, les sœurs et les amantes, leur criant : *Marche!* La noblesse bretonne doit permettre au monde égaré de suivre sa voie (1).

Dans d'autres provinces, la noblesse, avec une égale bonne volonté, préfère s'attacher à des protestations, à des *cahiers de doléances* bien rédigés, à des écrits et discours satiriques. Telle est en partie la marche suivie en

(1) *Histoire parlementaire*, t. I, p. 287.—*Deux amis de la liberté*, t. I, p. 105-128.

Provence, où s'est élancé de Paris Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau, pour dire à temps quelques mots. En Provence, quelques privilégiés, appuyés par leur parlement d'Aix, découvrent que toutes ces nouveautés, quoique ordonnées par un édit royal, tendent au détriment de la nation et, ce qui est encore plus incontestable, portent atteinte à la dignité de la noblesse. Sur quoi Mirabeau protestant avec énergie, cette même noblesse, au milieu d'un immense tumulte au dehors et au dedans, se résout nettement à le chasser de son assemblée. Aucune autre méthode, pas même celle de duels successifs, ne pourrait réussir avec cet homme indomptable, aux fiers regards. Donc il est expulsé.

« Dans tous pays, dans tous les âges, s'écrie-t-il en » partant, les aristocrates ont implacablement poursuivi » les amis du peuple, et si, par je ne sais quelle combi- » naison de la fortune, il s'en est élevé quelqu'un dans » leur sein, c'est celui-là surtout qu'ils ont frappé, avides » qu'ils étaient d'inspirer la terreur par le choix de la » victime. Ainsi périt le dernier des Gracques de la main » des praticiens ; mais atteint du coup mortel, il lança » de la poussière vers le ciel, en attestant les dieux ven- » geurs, et de cette poussière naquit Marius, Marius » moins grand pour avoir exterminé les Cimbres, que » pour avoir abattu dans Rome l'aristocratie de la no- » blesse (1). »

Lançant à son tour sa poignée de poussière étrange et nouvelle (sous forme de papier imprimé), sans s'occuper de ce qui en doit naître, Mirabeau se dirige fièrement vers le tiers état.

Que maintenant, pour se concilier le tiers état, il ait

(1) *Fils adoptif*, t. V, p. 256.

ouvert à Marseille une boutique de draperie, qu'il devienne un instant marchand de confections, ou que ce ne soit qu'une fable du jour, ce n'en est pas moins une des choses mémorables de l'époque. Jamais plus étrange drapier n'a manié l'aune ou déchiré le tissu pour des hommes ou des fractions d'hommes. Le *fils adoptif* s'indigne de cette méprisable fable (1), qui, néanmoins, était adoptée en ce temps (2). Mais enfin, si Achille, dans les âges héroïques, égorgeait un mouton, pourquoi Mirabeau, dans un âge non héroïque, n'aurait-il pas mesuré du drap?

Ce qui est plus authentique, ce sont ses marches triomphantes à travers le turbulent district, avec accompagnement de multitudes, de torches enflammées; les fenêtres louées à deux louis et une garde volontaire de cent hommes. Il devient député en même temps d'Aix et de Marseille; mais il opte pour Aix. Il a ouvert les cavernes de sa voix retentissante, les profondeurs de son âme qui fait écho, il peut conjurer (telle est la vertu d'un mot parlé) les orgueilleux tumultes du riche, les tumultes affamés du pauvre; et de sauvages multitudes plient sous lui comme les vagues de l'Océan sous la pression de la lune; il est devenu l'évocateur des paroles, le conducteur d'hommes.

Citons un autre incident, quoique offrant un intérêt bien moindre. Voici le parlement de Paris qui s'avance comme les autres (seulement avec moins d'audace, parce qu'il voit mieux la situation) pour museler ce Béhémoth des états généraux. Le digne docteur Guillotin, respectable praticien de Paris, a rédigé son petit « Plan d'un cahier de doléances » comme il en avait le droit, puisqu'il en avait l'idée. Il invite le peuple à le signer; sur quoi

(1) *Mémoires de Mirabeau*, t. I, p. 307.

(2) Marat, *Ami du peuple*. — *Histoire parlementaire*, t. II, p. 103.

le fier parlement le cite à rendre compte. Il va, mais avec tout Paris à sa suite ; les multitudes inondent les cours extérieures, et signent avec empressement le *cahier*, là même, tandis que le docteur rend ses comptes en haut. Le parlement ne saurait trop tôt congédier Guillotin avec des compliments, pour être porté chez lui sur les épaules populaires (1). Ce respectable Guillotin, nous espérons le revoir encore une fois, et peut-être seulement une fois. Quant au parlement, nous ne le reverrons pas même une fois : qu'il reste donc engouffré, disparu à nos yeux.

Cependant toutes ces choses, quelque réjouissantes qu'elles soient, tendent peu à réjouir le créancier national, ou même les créanciers de toute nature. Au milieu d'un immense doute universel, quelle certitude peut sembler plus certaine que l'argent dans la bourse et la sagesse de l'y garder ? La spéculation mercantile, le commerce de toute sorte est aux dernières limites de la stagnation ; la main du travailleur se repose inoccupée sur son sein. Effrayante perspective, quand la rigueur des saisons a aussi fait sa besogne, et qu'à la rareté du travail s'ajoute la rareté du pain. A l'ouverture du printemps surgissent des rumeurs de monopole, des édits royaux, des pétitions de boulangers contre les meuniers ; et enfin, dans le mois d'avril, des troupes d'affamés en haillons et de féroces cris de misère ! Ceux-ci sont les tant renommés *brigands* : une certaine quotité de personnes vivantes, qui longtemps réfléchies et réverbérées par tant de millions de têtes, comme autant de miroirs concaves et multiplicateurs, deviennent tout un monde brigand, et, semblables à quelque mécanique surnaturelle, mettent en mouvement

(1) *Deux amis de la liberté*, t. I, p. 141.

l'Epode de la révolution. Les brigands sont ici; les brigands sont là, les brigands arrivent! Ainsi résonnait au loin le bruit de l'arc d'argent de Phébus-Apollon répandant la peste et la pâle terreur; car ce bruit était aussi dans l'imagination; surnaturel; et il s'avançait sans mesure et sans forme, *se faisant lui-même semblable à la nuit* (νυκτὶ ἐοικὼς).

Mais remarquez au moins, pour la première fois, la singulière puissance du soupçon dans ce pays, dans ces temps. Si de pauvres hommes affamés, avant de mourir, se rassemblent en groupes, en foules, comme le font, dans les dures saisons, les grives et les pluviers, ne fût-ce que pour gazouiller tristement ensemble, pour que la misère se contemple dans les yeux de la misère; si ces hommes affamés (ce que ne peuvent faire les oiseaux affamés) se mettent, une fois réunis, à découvrir qu'ils n'ont pas besoin de mourir tant qu'il y a des vivres dans le pays, puisqu'ils sont en nombre, avec des valises vides et des mains vigoureuses, qu'y a-t-il besoin dans tout cela d'un mécanisme surnaturel? Chez la plupart des peuples, il n'en est certes pas besoin; encore moins chez le peuple français, en temps de révolution. Ces brigands (comme l'étaient aussi ceux de Turgot, il y a quatorze ans) ont toujours été poussés en avant, enrôlés sans tambour ni trompette par les aristocrates, par les démocrates, par d'Orléans, d'Artois et les ennemis du bien public. Mais il y a des historiens aujourd'hui même qui vous le prouveront par un grand argument : ces brigands qui prétendent n'avoir pas de vivres ont néanmoins de quoi boire; on en a même vu en état d'ivresse (1). Fait sans

(1) Lacretelle, XVIII[e] siècle, t. II, p. 155.

exemple! Mais, en somme, ne pourrait-on pas prédire qu'un peuple, avec une telle dose de crédulité et d'incrédulité (dont la réunion est faite pour créer le soupçon et généralement la déraison), verra facilement, sous assez de formes, les immortels combattant dans ses rangs, sans avoir jamais besoin d'un machiniste épique.

Quoi qu'il en soit, il est clair que les brigands sont arrivés à Paris en multitudes considérables (1) avec des faces blêmes, des cheveux plats (véritable type des enthousiastes), avec des haillons noirs et aussi avec de grosses massues qu'ils frappent avec fureur contre le pavé! Ceux-ci, se mêlant aux tumultes des élections, voudraient signer le *cahier* de Guillotin et tout autre cahier ou pétition, si seulement ils savaient écrire. Leur type enthousiaste, leur bruit de massues ne présagent rien de bon, surtout pour les riches fabricants du faubourg Saint-Antoine, dont les ouvriers sont en relation avec eux.

III

COMMOTIONS ÉLECTRIQUES.

Mais voici que les représentants nationaux de tous les coins de la France sont arrivés à Paris avec leurs commissions, ce qu'ils appellent *leurs pouvoirs*, dans leurs poches; interrogeant, consultant, cherchant des logements à Versailles. C'est là que doivent s'ouvrir les états généraux, sinon le 1er, au moins bien certainement le 4 mai, avec grande procession et gala. La *salle des menus* est charpentée à

(1) Besenval, t. III, p. 385.

neuf, tapissée pour eux; les costumes mêmes sont fixés; une grande controverse sur la question de savoir si les députés du tiers auront le chapeau rabattu à larges bords est enfin vidée. Les étrangers arrivent de toutes parts; des oisifs, des caractères équivoques, des officiers en congé, comme le digne capitaine Dampmartin, avec lequel nous espérons faire connaissance : tout cela arrive de toute région pour voir ce qui va se passer. Nos comités de Paris, des soixante districts, sont plus occupés que jamais; il est maintenant évident que les élections de Paris seront tardives.

Le lundi 27 avril, l'astronome Bailly remarque que le sieur Réveillon n'est pas à son poste. Le sieur Réveillon, gros fabricant de papier de la rue Saint-Antoine, lui d'ordinaire si exact, est absent du comité électoral, et même il n'y reparaîtra jamais. Dans ces « immenses magasins de papier velouté », il se passe donc quelque chose ! Hélas oui ! Hélas ! ce n'est plus une montgolfière qui se soulève là aujourd'hui; c'est le prolétariat, la canaille, le faubourg qui se soulèvent. Est-il vrai que le sieur Réveillon, autrefois ouvrier, ait dit qu'un ouvrier pouvait vivre à l'aise avec *quinze sous* par jour, faible somme ! Ou bien a-t-on cru l'avoir entendu? On s'échauffe, on se remue, et le frottement des masses rend le tempérament national *électrique*.

Dans ces sombres tanières, dans ces sombres têtes et ces cœurs affamés, qui sait l'étrange forme que va prendre le nouvel évangile politique; quelle miraculeuse communion de prolétaires va se manifester? Regardez : des individus déguenillés, bientôt se grossissant en multitudes déguenillées, et d'autres multitudes voulant voir, environnent la fabrique de papier, démontrant en un bruyant langage

peu grammatical et s'adressant d'ailleurs aux passions, l'insuffisance de quinze sous par jour. La garde de ville ne peut les dissiper ; des querelles s'élèvent, des beuglements. Réveillon, à bout d'expédients, supplie la populace, supplie les autorités. Besenval, maintenant en service actif, conmandant de Paris, envoie, vers le soir, sur les instantes prières de Réveillon, une trentaine de gardes françaises. Ceux-ci nettoient la rue, heureusement sans faire feu ; ils prennent leur poste là pour la nuit, dans l'espoir que tout est fini (1).

Mais il n'en va pas ainsi ; le lendemain, c'est bien autre chose. Saint-Antoine s'est levé de nouveau, plus menaçant que jamais, renforcé de bandes inconnues, avec leur type enthousiaste et leurs gros gourdins. La cité entière se répand dans les rues pour aller voir : deux charrettes pleines de pavés venant à passer sont saisies comme un visible présent du ciel. Il faut envoyer un autre détachement de gardes françaises. Besenval et le colonel sont en sérieuse délibération. Puis encore un autre ; à peine peuvent-ils, avec leurs baïonnettes et la menace des balles arriver sur les lieux. Quel spectacle ! une rue obstruée de poutres, de tumulte et d'impénétrables masses humaines ; la grande fabrique éventrée par la hache et le feu ; les cris furieux de la révolte ; les volées de mousqueterie, auxquelles répondent des hurlements, des projectiles variés, des tuiles qui pleuvent des fenêtres et des toits ; tuiles, exécrations et mort d'hommes.

Les gardes françaises n'y prennent pas goût, mais sont contraints de persévérer. Pendant tout le jour la lutte continue, avec des intervalles de ralentissement et

(1) Besenval, t. III, p. 385-388.

de reprise. Le soleil baisse et Saint-Antoine n'a pas cédé. Toute la ville est en l'air, courant çà et là. Hélas! le tonnerre de la mousqueterie retentit dans les lointains restaurants de la Chaussée-d'Antin et change le ton des conversations de table. Le capitaine Dampmartin laisse là sa bouteille et, avec un ou deux amis, va voir le combat. Les déguenillés les regardent de travers, criant *à bas les aristocrates!* et insultent la croix de Saint-Louis. Ils le coudoient, le bousculent, mais ne touchent pas à ses poches ; et même chez Réveillon il n'y eut pas un exemple de vol (1).

A la tombée de la nuit, comme rien ne finit, Besenval s'arme de résolution et fait sortir les *gardes suisses* avec des pièces d'artillerie.

L'ordre est de se mettre en marche, de sommer la foule de se disperser au nom de la loi. S'il y a refus, les Suisses chargeront leurs canons à mitraille, visiblement aux yeux de tous, et s'il y a persistance dans le refus, ils feront feu jusqu'à ce que la rue soit nettoyée jusqu'au « dernier homme ». Ainsi qu'on l'avait espéré, les ordres sont exécutés avec une énergique résolution. A la vue des mèches allumées, des habits rouges du soldat étranger, les multitudes se dispersent promptement dans les ombres du soir. Il y a une rue encombrée; il y a quatre ou cinq cents cadavres. L'infortuné Réveillon a trouvé un abri dans la Bastille, et, du fond de son asile de pierre, il lance des plaintes, des protestations, des explications pendant tout un mois.

L'audacieux Besenval reçoit les remercîments des

(1) *Evénements qui se sont passés sous mes yeux pendant la révolution française*, par A. H. Dampmartin. Berlin, 1799, t. I, p. 25-27.

classes respectables de Paris; mais ne trouve pas grand accueil à Versailles, chose à laquelle doit s'attendre l'homme d'un vrai mérite (1).

Mais quelle fut l'origine de ce grand massacre, de cette explosion électrique? C'est le fait d'Orléans! crie le parti de la cour : c'est lui qui, avec son or, a recruté les brigands; par quelque méthode mystérieuse, sans bruit de tambour, il a fouillé tous les coins, pour les rassembler en ce lieu, les a fermentés, les a enflammés; le mal est son bien. C'est la cour! s'écrie le patriotisme éclairé; c'est l'or maudit, c'est l'astuce des aristocrates qui les a recrutés, les a lancés sur l'innocent Réveillon, pour effrayer les esprits faibles et dégoûter les hommes de la carrière de la liberté.

Besenval, avec répugnance, conclut que le mal est venu des « Anglais, nos ennemis naturels ». Mais, hélas! ne pourrait-on pas les attribuer plutôt à Diane sous la figure de la famine, ou à quelques jumeaux *Dioscures*, l'OPPRESSION ET LA VENGEANCE, si souvent vues dans les batailles des hommes? Pauvres déguenillés, tout accablés de travaux et de souillures, défigurés par la hideuse misère, dans lesquels cependant le souffle du Tout-Puissant a soufflé une âme vivante! Pour eux, il est évident que le philosophisme éleuthéromaniaque n'a pas encore cuit du pain, que les hommes des comités patriotiques voudront faire descendre le niveau jusqu'à leur propre niveau, mais pas plus bas. Brigands ou quels qu'ils soient, c'était pour eux affaire sérieuse. Ils enterrent leurs morts avec le titre de *défenseurs de la patrie*, martyrs d'une bonne cause.

(1) Besenval, t. III, p. 389.

Ajouterons-nous ceci : L'insurrection a maintenant fait son apprentissage, et nous venons de voir son coup d'essai, et personne ne dira qu'il n'est pas concluant. Le prochain essai sera un coup de maître, annonçant au monde étonné la prise de possession d'une indisputable maîtrise. C'est maintenant à cette forteresse de pierre, le repaire de la tyrannie, que l'on nomme *Bastille* ou *Bâtisse*, comme s'il n'y avait aucune autre construction, à surveiller ses canons !

Enfin c'est de cette manière, avec les assemblées primaires et secondaires, avec les cahiers des doléances, avec des motions et des congrégations de toute sorte, avec des tonnerres d'éloquence mousseuse, puis avec des tonnerres de feux de peloton, que la France agitée accomplit ses élections. A force de tamiser et de vanner au milieu des confusions et des tumultes, elle a recueilli le bon grain de ses députés nationaux (excepté quelques retardataires de Paris), au nombre de douze cent quatorze, et va incontinent ouvrir ses états généraux.

IV

LA PROCESSION.

La premier samedi de mai, il y a gala à Versailles, et le lundi 4 du mois doit être un jour encore plus grand. La plupart des députés sont arrivés et ont pris des logements; et maintenant, en longues files bien ordonnées, sont successivement admis à baiser la main de Sa Majesté dans le château. Le suprême introducteur, de Brézé, ne donne pas satisfaction à tout le monde; car nous devons

remarquer qu'en introduisant la noblesse et le clergé en la présence consacrée, il ouvre libéralement les deux battants des portes, tandis que pour le tiers il n'en ouvre qu'un. Toutefois il y a place pour entrer : Sa Majesté a des sourires pour tous.

Le bon Louis accueille les honorables membres avec des sourires d'espérance. Il a préparé pour eux la salle des *Menus*, la plus vaste qui soit près de lui, et a souvent surveillé les ouvriers dans leurs travaux; salle spacieuse, avec une plate-forme élevée pour le trône, la cour et le sang royal; avec place pour six cents députés du tiers sur le devant, avec moitié autant de noblesse d'un côté et de clergé de l'autre. Il y a de hautes galeries, où les dames d'honneur resplendissantes de gaze dorée, les diplomates étrangers et d'autres dignitaires à fraises blanches, à costumes luisants, peuvent prendre place et voir, au nombre de deux mille. Au centre rayonnent de larges couloirs et autour, à l'intérieur du mur, un passage circulaire. Il y a des chambres de comités, des chambres de garde, des chambres vestiaires; c'est réellement une noble salle, où la tapisserie, avec l'aide des arts inférieurs, a fait de son mieux; et les tentures cramoisies à gros glands et les emblématiques fleurs de lis ne font pas défaut.

La salle est prête, le costume même est décidé et le tiers n'aura pas le *chapeau clabaud*, mais le *chapeau rabattu*. Quant à la manière de *travailler*, après qu'on est costumé, quant au vote par tête ou par ordre et le reste, qu'il était peut-être temps alors de déterminer, tandis que peu d'heures plus tard il ne sera plus temps, cette question sans solution reste en suspens dans le cœur de douze cents hommes.

Maintenant enfin le soleil du lundi 4 mai s'est levé sans nuages, comme s'il ne s'agissait pas d'un jour spécial. Et cependant, si ses premiers rayons pouvaient faire sortir des sons harmonieux de la statue de Memnon sur le Nil, de quelle nature étaient les sons perçants, pleins d'impatience et de présages que soulevaient les préparatifs dans chaque cœur à Versailles ! L'immense Paris se précipite dans tout véhicule descriptible et indescriptible ; de chaque ville, de chaque village, accourent d'autres affluents. Versailles est un océan d'hommes. Mais surtout depuis l'église Saint-Louis à l'église Notre-Dame, une énorme ondulation de vagues vivantes, avec leurs jets d'écume courant jusque sur les toits. Car au sommet des cheminées comme sur les faîtes des maisons, sur tout poteau, tout support de réverbère, toute fragile barre d'enseigne, est assis le courage patriotique, et chaque fenêtre est ornée de beautés patriotiques ; car les députés se rassemblent dans l'église Saint-Louis pour marcher en procession vers Notre-Dame, où ils entendront le sermon.

Oui, amis, vous pouvez vous asseoir et regarder; en corps ou en pensée toute la France, toute l'Europe peut s'asseoir et regarder; car c'est un jour comme il y en a peu. Oh ! l'on pourrait pleurer comme Xercès : les voilà perchés en rang, serrés comme des créatures ailées descendues du ciel, et tous et bien d'autres qui viendront après eux auront repris leur vol, disparaissant dans l'immensité azurée, bien avant que s'affaiblisse le souvenir de ce jour. C'est le jour de baptême de la démocratie : une époque malade vient de l'enfanter, le nombre voulu de mois étant écoulé. Pour la féodalité, jour d'extrême-onction ! Un système social suranné, usé par les travaux (car n'a-t-il pas fait beaucoup, n'a-t-il pas produit *vous* et

ce que vous savez !), et avec ses querelles et ses larcins, nommés glorieuses victoires, avec ses prodigalités, ses sensualités, transformés en radotages séniles, il lui faut mourir. Et ainsi avec les angoisses de la mort et les angoisses de l'enfantement, un nouveau-né apparaît. Quel travail, ô ciel et terre, quel travail ! Des batailles et du sang, des massacres de septembre, des ponts de Lodi, des retraites de Moscou, des Waterloo, des Peterloos, des électeurs à dix marcs, des tombereaux et des guillotines, et à dater de ce jour, si l'on pouvait prophétiser, deux siècles de luttes et de combats ! Deux siècles ; il n'en faut guère moins avant que la démocratie ait sa récompense, à travers de funestes époques, des époques de charlatanisme, jusqu'à ce qu'un monde pestilentiel soit consumé, pour reverdir et rajeunir de nouveau.

Réjouissez-vous, néanmoins, ô multitudes de Versailles; pour vous ces vicissitudes sont cachées, le but glorieux est seul visible. En ce jour, la sentence de mort est prononcée sur les faussetés; la sentence de résurrection, dût-elle être dans le lointain, est prononcée sur les réalités. En ce jour, il est proclamé tout haut comme avec une trompette de jugement que *le mensonge ne prévaudra plus*. Retenez cela, appuyez-vous sur cela, quand même il n'y aurait pas davantage ; et que toutes choses à venir se guident là-dessus. « Il n'y a pas d'autre voie, et que Dieu soit votre aide ! » Ainsi parlait un plus grand qu'aucun de vous, en ouvrant son chapitre de l'histoire du monde.

Soyez attentifs maintenant : les portes de l'église Saint-Louis s'ouvrent toutes grandes, et la procession des processions s'avance vers Notre-Dame ! Les acclamations déchirent l'air, une seule immense acclama-

tion, qui ferait tomber encore les oiseaux de la Grèce. En vérité, c'est un spectacle majestueux, solennel. Les états de la France, et ensuite la cour de France; les voilà qui marchent suivant l'ordonnance, chacun ayant sa place et son costume. Nos communes en simples manteaux noirs, avec cravate blanche, la noblesse en manteaux de velours avec broderies d'or, à teintes brillantes, resplendissants, ruisselant de dentelles et balançant leurs plumes; le clergé en rochets, aubes et autres *pontificalibus*. En dernier, vient le roi lui-même et la maison du roi, tous dans leur pompe, dans leur plus brillant éclat, leur éclat final. Environ quatorze cents hommes rassemblés par tous les vents, pour la plus solennelle mission.

Oui, dans cette masse s'avançant en silence il y a tout un avenir.

Aucune arche symbolique, comme celle des Hébreux, n'est portée par ces hommes : cependant avec eux aussi est un contrat d'alliance; eux aussi président à une ère nouvelle dans l'histoire des hommes. L'avenir entier est là et l'obscure destinée accroupie sur sa couvée. Dans les cœurs de ces hommes, dans leurs confuses pensées, elle repose illisible, mais inévitable. Chose étrange à songer! ils ont cette destinée en eux, et cependant ce n'est pas à eux, ce n'est pas à un mortel, ce n'est qu'à l'œil d'en haut qu'il appartient de la lire, à mesure qu'elle se révèle dans le feu et le tonnerre des artilleries de siége et de campagne, dans les frémissements des bannières de combat, dans le piétinement des armées, la lueur des cités incendiées, le cri des nations étranglées! Toutes ces choses sont cachées, enveloppées dans ce quatrième jour de mai, ou plutôt enveloppées dans d'autres jours inconnus, dont celui-ci n'est que le fruit et le public essor. Et, en effet,

que de merveilles sont contenues dans chaque jour, si nous avions la faculté, qu'heureusement nous n'avons pas, de le déchiffrer; car même le jour le plus insignifiant n'est-il pas « l'affluent de deux éternités »?

En attendant, supposons, ami lecteur, que, nous autorisant, sans miracles, de la muse Clio, nous prenions ensemble notre station à quelque encoignure pour jeter un regard momentané sur cette procession, sur cette mer vivante, avec d'autres yeux que le reste, avec des yeux prophétiques. Nous pouvons monter et y rester sans crainte de chute.

Quant à la mer vivante, à la multitude sans nombre qui regarde, elle est malheureusement trop confuse. Cependant si nous fixons bien, n'y aura-t-il pas là certaines figures sans nom en assez grande quantité, et ne devant pas toujours rester sans nom, qui se découvriront à nous, visibles ou présumables? La jeune baronne de Staël; évidemment elle a pris place à une fenêtre, parmi d'honorables femmes plus âgées (1). Son père est ministre parmi les personnages de gala, et à ses propres yeux le principal. Jeune et spirituelle amazone, ce n'est pas là ton lieu de repos, ni celui de ton père bien-aimé: de même que Malebranche voyait toutes choses en Dieu, de même M. Necker voit toutes choses en Necker; théorème qui n'a pas pu tenir.

Mais où est la jeune fille aux noirs cheveux, à la conduite légère, au cœur de feu, demoiselle Théroigne! O belle et éloquente brune, qui, avec tes paroles et tes regards exaltés, pénétreras de rudes cœurs, des bataillons

(1) Madame de Staël, *Considérations sur la révolution française.* Londres, 1818, t. I, p. 114-191.

d'acier, et séduiras même un Kaiser autrichien, la pique et le casque te sont destinés en temps voulu, et aussi, hélas! le gilet de force et la longue prison de la Salpêtrière! Mieux eût valu pour toi rester dans ton Luxembourg natal, et devenir mère des enfants de quelque brave homme; mais ce n'était pas ta tâche, ce n'était pas ton lot.

Parmi les hommes, il faudrait une langue de fer, ou plutôt cent langues, pour énumérer toutes les notabilités. Est-ce que le marquis Valadi n'a pas quitté son large chapeau de quaker, son grec pythagoricien de Wapping et de Glascow (1). De Morande avec son *Courrier de l'Europe*, Linguet avec ses *Annales*, disent adieu aux brouillards de Londres et sont devenus ex-rédacteurs, afin de pouvoir alimenter la guillotine et avoir leur rétribution. Est-ce Louvet (*de Faublas*) qui est là sur la pointe des pieds? Et Brissot, se nommant de Warville, l'ami des noirs? Lui, avec le marquis Condorcet et le Génevois Clavière, ont créé ou sont sur le point de créer le *Moniteur*. Il faut des écrivains de choix pour rendre compte d'une telle journée.

Voyez-vous de loin, bien bas probablement, nullement aux places d'honneur, un Stanislas Maillard, huissier à cheval du Châtelet, homme des plus madrés? un capitaine Hulin, de Genève, un capitaine Élie du régiment de la Seine, tous deux avec un air de demi-solde; Jourdan avec des favoris couleur de brique, n'ayant pas encore sa barbe de brique, maquignon déloyal? Il aura dans peu de mois, une autre besogne, et sera Jourdan Coupe-têtes.

Assurément aussi, dans quelque place non d'honneur,

(1) *Fondation de la république française.* Londres, 1798, § VALADI.

se tient ou se dresse en grognant, afin de voir, malgré sa petite taille, un mortel crasseux et chassieux, sentant la suie et les drogues d'écurie : Jean-Paul Marat (de Neuchatel). O Marat! rénovateur de la science humaine, faiseur de lectures sur l'optique; ô le plus remarquable des vétérinaires, naguère dans les écuries d'Artois, lorsque ton âme flétrie contemple ceci à travers ta face flétrie, âpre et marquée par le sort, qu'y voit-elle? Quelque faible lueur d'espérance, comme un crépuscule après une nuit de Nouvelle-Zemble? Ou n'est-ce qu'une lueur bleue sulfureuse, peuplée de spectres, de soupçons, de malheurs et de vengeances sans fin.

A peine est-il besoin de parler du drapier Lecointre, qui a fermé sa boutique pour accourir dans la mêlée; ni de Santerre, le brasseur sonore du faubourg Saint-Antoine. Deux autres personnages, et seulement deux, doivent être signalés. Ce colosse musculeux, dont les noirs sourcils et la figure écrasée cachent l'énergie au repos d'un Hercule non encore furieux, est un avocat besogneux, à court de clientèle; son nom est Danton : prenez-en note. Puis cet autre, son camarade chétivement bâti, son frère en intrigues, avec ces longs cheveux bouclés, avec cette face de vaurien, merveilleusement illuminée par des rayons de génie, comme si une lampe de naphte brûlait à l'intérieur : celui-là est Camille Desmoulins. Esprit fin, malicieux, d'une verve éloquente; une des âmes les plus éveillées, les plus lucides parmi ces millions. Pauvre Camille! qu'on dise de toi ce qu'on voudra, il serait faux de dire qu'on pût te connaître sans presque t'aimer, charmant étourdi, si étincelant dans ta légèreté! Mais le musculeux colosse, non encore furieux, c'est, disons-nous, Jacques Danton; un nom qui sera passablement connu

dans la révolution. Il est ou va être président du district électoral des Cordeliers à Paris et va bientôt faire éclater ses poumons de bronze.

Ne nous arrêtons pas plus longtemps sur la multitude confuse ; car maintenant voici que les députés du tiers sont en vue.

Parmi ces six cents individus, en simples cravates blanches, venus pour régénérer la France, pourrait-on deviner lequel sera le *roi?* Car il leur en faut un, roi ou chef, comme à toute réunion d'hommes. Quelle que soit leur besogne, il y a là un homme qui, par caractère, intelligence, position, est plus que tous apte à la faire : cet homme, roi futur, non encore élu, s'avance là parmi le reste. Sera-ce celui à l'épaisse chevelure noire? Avec la *hure*, comme il l'appelle lui-même, faite pour être « secouée », comme un signe sénatorial. A travers ces sourcils épais et rudes, cette face rugueuse, couturée, bourgeonnée, apparaît la laideur naturelle, la petite vérole, l'incontinence, la banqueroute et le feu brûlant du génie, comme un feu de comète projetant ses clartés fuligineuses au sein des plus sombres confusions. C'est là *Gabriel-Honoré Riquetti de Mirabeau*, l'évocateur des grandes paroles, le conducteur d'hommes, député d'Aix ! Suivant la baronne de Staël, il s'avance fièrement, quoique plus d'un œil le regarde de travers, secouant sa noire chevelure, sa crinière de lion, semblant prophétiser de hauts faits.

Oui, lecteur, voilà le Français-type du nouveau siècle, comme Voltaire du dernier. Il est Français dans ses aspirations, dans ses connaissances acquises, dans ses vertus, dans ses vices, peut-être plus Français qu'aucun autre homme, portant d'ailleurs en lui toute une masse d'hommes. Regardez-le bien. Sans celui-là, l'Assemblée natio-

nale eût été tout autre. A bon droit aurait-il pu dire avec le vieux despote : « L'Assemblée nationale, c'est moi. »

D'un climat méridional, d'un sang méridional sauvage, car les Riquetti ou Arrighetti durent fuir Florence et les Guelfes plusieurs siècles auparavant et venir s'établir en Provence. Là, de génération en génération, ils se montrèrent toujours une race à part, irascibles, indomptables, tranchants, mais vrais comme l'acier qu'ils portent à leur flanc, d'une activité déréglée, qui tend quelquefois vers la folie, mais n'y atteint pas. Un ancien Riquetti, dans l'accomplissement insensé d'un vœu insensé, enchaîna ensemble deux montagnes, et la chaîne avec « son étoile en fer à cinq rayons », se voit encore. Est-ce que le moderne Riquetti ne pourrait pas en déchaîner autant, les poussant à la dérive? — Et cela se verra.

Le Destin a eu du travail pour cette sombre et colossale tête de Mirabeau : le Destin a veillé sur lui, l'a préparé de loin. Voilà son grand-père, l'homme solide au *cou d'argent*, brisé, dilacéré par vingt-sept blessures dans un seul combat, couché sanglant sur le pont de Casano, tandis que la cavalerie du prince Eugène passait et repassait au-dessus de lui au galop ; seulement, un sergent, dans sa fuite, avait placé une marmite de camp sur la tête du bien-aimé. Et Vendôme, laissant tomber sa lunette, s'écriait en gémissant : « Mirabeau est donc mort. » Et pourtant il n'était pas mort ; il se réveilla à la vie, et la chirurgie fit un miracle ; car Gabriel était à venir. Avec son *cou d'argent*, le ressuscité porta droit sa tête brisée durant de longues années, se maria et engendra le rude marquis Victor, l'*ami des hommes*. Sur quoi enfin dans l'année fatidique de 1749, apparaît à la lumière ce longtemps attendu, ce rudement façonné, Gabriel-Honoré, le plus

intraitable lionceau de cette race intraitable. Avec quel étonnement le vieux lion (car notre vieux marquis aussi était léonin, indomptable, taillé en roi, pervers), avec quel étonnement il contempla sa progéniture! Et il résolut de le dresser comme jamais lion ne l'avait été. Mais c'est en vain, ô marquis! ce lionceau, quand même tu l'écorcherais, l'écraserais, n'apprendra pas à traîner la charrette de l'économie politique et à devenir l'*ami des hommes*. Il ne sera pas Toi, mais il sera et doit être Lui, un autre que Toi. Des procès de divorce, toute une famille en prison, excepté un, et soixante *lettres de cachet* pour ton seul usage, ne feront qu'étonner le monde.

Notre infortuné Gabriel, victime de ses péchés et des péchés des autres, a été dans l'île de Ré, et de sa tour a entendu les bruits de l'Atlantique, au château d'If et il a entendu les bruits de la Méditerranée. Il a été au fort de Joux; et pendant quarante-deux mois, presque sans vêtements, au donjon de Vincennes, le tout par *lettres de cachet* de son lion de père. Il a été dans la geôle de Pontarlier, volontairement constitué prisonnier, a été surpris traversant à gué les estuaires de la mer (à eaux basses), fuyant la face des hommes. Il a plaidé devant les parlements d'Aix (pour reprendre sa femme); le public assemblé sur les toits pour voir, puisqu'il ne peut entendre le « claque-dents », comme l'appelle l'étrange vieux Mirabeau, qui ne voyait dans cette éloquence judiciaire tant admirée qu'un bruit de mâchoires surmontées d'une tête vide, sonore, un tambour.

Quant à Gabriel-Honoré, dans ces étranges aventures, que n'a-t-il pas vu et tenté! Depuis le sergent recruteur jusqu'au premier ministre, libraires étrangers et libraires indigènes, il a vu toute espèce d'hommes. Et toute espèce

d'hommes il a gagnés à lui (car au fond cet indomptable sauvage est un cœur sociable, aimant); il a gagné surtout toute espèce de femmes. Depuis la fille de l'archer à Saintes jusqu'à cette belle et jeune Sophie Monnier qu'il lui fallut « enlever », quitte à être décapité en effigie! Car, en vérité, depuis que le prophète arabe est mort, au grand étonnement d'Ali, jamais ne reparut un tel héros en amour, avec la force de trente hommes. En guerre, il aide à la conquête de la Corse, se bat tantôt en duel, tantôt en irréguliers tumultes, et cravache de calomnieux barons. En littérature, il écrit sur *le despotisme*, sur *les lettres de cachet*, des pièces érotiques, sapphiques, werthériennes, des obscénités, des blasphèmes, des livres sur *la monarchie prussienne*, sur *Cagliostro*, sur *Calonne*, sur *les compagnies des eaux à Paris*, chaque œuvre comparable, disons-nous, à un feu d'alarme bitumineux, fumeux, démesuré, soudain! Le réchaud, la mèche, le bitume étaient bien à lui; mais le tas de haillons, de vieux bois, de combustibles sans nom était emprunté aux revendeurs, aux chiffonniers de toute description. Sur quoi on entendit plus d'un revendeur s'écrier : Hors d'ici, le feu m'appartient.

A le considérer d'une manière générale, rarement homme eut un si grand talent à emprunter. L'idée, la faculté d'un autre homme, il se l'appropriait; il pouvait s'approprier l'homme lui-même. *Tout de reflet et de réverbère*, s'écriait le vieux Mirabeau, qui pouvait mieux voir, mais ne le voulait pas. Ami des hommes, vieux bourru! le fils a pris sa sociabilité, sa nature agrégative, et ce sera pour lui la qualité des qualités. Dans sa lutte de quarante ans contre le despotisme, il a gagné cette faculté *aide-toi*, et cependant il n'a pas perdu le glorieux

don naturel de la fraternité, qui accepte l'aide des autres. Rare union! Cet homme peut vivre en se suffisant, et cependant il vit de la vie des autres et contraint les autres à l'aimer, à travailler avec lui; il est né roi des hommes!

Mais voyez encore comment, ainsi que le répète le vieux marquis, il a jeté au vent toutes les formules; et ce fait, si nous le méditons, aura, dans ces temps, une grande signification. Celui-ci donc n'est pas un homme à systèmes; c'est un homme à instincts et à vues intérieures; un homme néanmoins qui contemplera avec audace tout objet, le percera à jour et en fera sa conquête; car il a l'intelligence, il a la volonté, il a la force au delà de tous les autres; un homme non avec les lunettes de la logique, mais avec un *œil!* Malheureusement sans décalogue, sans code moral, sans théorème fixe d'aucune sorte, et cependant non sans une âme forte vivant en lui, et dans cette âme la sincérité; sincérité réelle, sans artifice, sans comédie! Et le voilà ayant lutté pendant quarante ans contre le despotisme, ayant jeté au vent toutes les formules, le voilà qui va maintenant devenir le porte-voix d'une nation voulant faire de même. Car n'est-ce pas précisément la volonté de la France aussi, de lutter contre le despotisme, de jeter au vent ses vieilles formules, les trouvant vaines, usées, bien loin de la réalité? Elle veut en finir avec de telles formules; dût-elle aller toute nue, s'il le faut, jusqu'à ce qu'elle en trouve de nouvelles.

C'est vers cette œuvre, de cette manière qu'il marche, ce singulier Riquetti Mirabeau. Le voilà qui s'avance dans une attitude fougueuse et sévère, avec sa noire chevelure de Samson sous le grand chapeau rabattu; masse fuligineuse, brûlante, qui ne pourrait être éteinte ni étouffée, mais remplissant la France de fumée. Et maintenant

elle a trouvé *de l'air;* elle brûlera dans toute sa liberté, et aussi dans son atmosphère de fumée, et remplira toute la France de flammes. Sort étrange ! quarante ans de feu interne, quarante ans de tamponnement et de noires vapeurs, et puis la victoire sur tout cela; et comme une montagne brûlante, il fait explosion jusqu'au ciel, et pendant vingt-trois mois resplendissants, il verse en flammes et en torrents de lave tout ce qui est en lui, le phare et le prodige de l'Europe stupéfaite; et puis il se couche épuisé, refroidi à jamais. Passe donc, ô problématique Gabriel-Honoré, le plus grand parmi eux! Dans toute la députation nationale, dans toute la nation, tu n'as pas ton pareil, tu n'as pas ton second.

Mais si Mirabeau est le plus grand, lequel de ces six cents pourrait être le plus petit? Signalerons-nous cet homme mince, au-dessous de trente ans, en lunettes, d'un aspect inquiet, insignifiant, les yeux ternes, circonspects, avec le nez en l'air, comme s'il flairait avec anxiété l'incertitude des temps futurs; le teint d'une couleur atrabilaire, multiple, dont la nuance finale pourrait être le pâle vert de mer (1). Cet individu verdâtre est un avocat d'Arras; son nom est Maximilien Robespierre, fils d'un avocat. Son père avait fondé des loges maçonniques sous le patronage de Charles Édouard, le prétendant anglais. Maximilien, le premier-né, reçut une éducation économique, une bourse au collége de Louis le Grand à Paris, où il eut pour camarade l'enjoué Camille Desmoulins. Mais il pria son patron, Rohan, le renommé cardinal au collier, de l'en laisser sortir pour disposer de sa bourse en faveur d'un jeune frère. Le rigide Max regagna donc la

(1) De Staël, *Considérations, etc.*, t. II, p. 142.

maison paternelle à Arras, et même fut chargé d'un procès, où il réussit, en faveur du premier paratonnerre de Franklin. D'un esprit inquiet, mais droit, d'une intelligence bornée, mais claire et prompte, il fut bientôt en faveur dans le monde officiel, qui reconnut en lui un excellent homme d'affaires, heureusement tout à fait exempt de génie. L'évêque, en conséquence, après avoir pris conseil, le nomma juge de son diocèse ; et il rendit fidèlement la justice au peuple. Mais voici qu'un jour se présente un accusé dont le crime mérite pendaison, et le rigide Max se voit contraint d'abdiquer ; car sa conscience ne lui permet pas de vouer à la mort un fils d'Adam. Homme rigide, étroit, impropre aux révolutions ! dont la petite âme, transparente et fade comme la petite bière, ne saurait jamais arriver à la fermentation du vinaigre, jusqu'à ce que toute la France en ébullition devienne d'une violence acétique. Nous verrons bien.

Entre ces deux extrêmes du plus grand et du plus petit, combien de grands et de petits s'avancent dans cette procession vers leurs différentes destinées ! Voilà Cazalès, le jeune et savant officier, qui deviendra l'éloquent orateur du royalisme et obtiendra l'ombre d'un nom. L'expérimenté Monnier, l'expérimenté Malouet, dont l'expérience parlementaire et présidentielle échouera promptement devant le torrent des choses. Un Pétion a laissé sa robe et ses dossiers à Chartres, pour aborder de plus orageuses plaidoiries ; sans oublier d'apporter son violon, car il est amateur de musique. Ses cheveux sont grisonnants, quoiqu'il soit encore jeune : des convictions, des croyances d'une inaltérable placidité vivent dans cet homme, mais de toutes la plus solide, la croyance en lui-même. Un ministre protestant, Rabaut Saint-Étienne, un jeune

homme svelte, d'une éloquence véhémente, Barnave, aideront à régénérer la France. Il y en a tant parmi eux qui sont jeunes ! Les Spartiates ne permettaient pas à un homme de se marier avant trente ans. Combien y en a-t-il ici qui sont au-dessous de trente, ayant pour mission de produire non un seul citoyen, mais une nation, un monde de citoyens. Les vieux ont à remédier aux finances, les jeunes à déblayer les souillures, et cette dernière tâche n'est-elle pas la plus pressante?

Une députation obscure et sans physionomie dans son rôle officiel est celle de Nantes. Ces représentants, simples comparses avec le manteau et le chapeau rabattu, portent dans leurs poches un cahier de doléances, avec cette singulière clause et d'autres analogues : « Que les » maîtres perruquiers de Nantes ne soient plus troublés » par l'admission de nouveaux confrères, le nombre actuel » de quatre-vingt-douze étant plus que suffisant (1). » Le peuple de Rennes a élu le fermier Gérard, homme de bon sens et d'une rectitude naturelle, sans aucune instruction. Il marche là d'un pas solide, unique dans son rustique vêtement de fermier, dédaigneux des manteaux et costumes. Le nom de Gérard ou père Gérard, comme ils l'appellent, sera porté au loin, répandu dans des épigrammes sans fin, dans des satires royalistes, dans les almanachs didactiques des républicains (2). Quant à Gérard lui-même, comme, après les premiers essais de la besogne parlementaire, on lui demandait ce que sincèrement il en pensait, il répondit : « Je pense qu'il y a bon nombre

(1) *Histoire parlementaire*, t. I, p. 335.

(2) *Actes des Apôtres* (par Pelletier et autres); *Almanach de feu Gérard* (par Collot d'Herbois), etc.

de coquins parmi nous. » Ainsi marche le père Gérard, solide dans ses gros souliers, n'importe où qu'ils le conduisent.

Et le digne docteur Guillotin, que nous espérions voir une autre fois? S'il n'est pas ici, il devrait y être, et nous le voyons avec l'œil de la prophétie; car, en effet, les députés parisiens sont tous un peu en retard. Étrange Guillotin, respectable praticien, voué par une satirique destinée à la plus singulière immortalité qui ait jamais transporté un obscur mortel hors de son lieu de repos, le sein de l'oubli! Guillotin peut perfectionner la ventilation de la salle; il peut, dans tous les cas de police médicale et d'hygiène, être d'un secours efficace : mais bien au-dessus de tout cela, il peut produire son *Rapport sur le Code pénal*, en révélant une machine à décapiter, artistement façonnée, qui deviendra fameuse et universellement fameuse.

Tel est le produit des efforts de Guillotin, obtenus non sans méditation et sans lectures; lequel produit est baptisé, par la gratitude ou la légèreté populaire, d'un dérivatif féminin, comme si c'était sa fille : *la guillotine!* « Avec ma machine, messieurs, je vous fais sauter la tête en un clin d'œil, et vous ne sentez aucune douleur. » Sur quoi tous se mettent à rire (1). Infortuné docteur! Pendant vingt-deux ans, lui, non guillotiné, n'entendra parler que de guillotine, ne verra rien que guillotine; puis, à sa mort, il devra, pendant de longs siècles, errer, fantôme inconsolable, sur le mauvais bord du Styx et du Léthé, avec un nom qui a chance de survivre à celui de César.

(1) *Moniteur* du 1er décembre 1789 (*Histoire parlementaire*).

Voyez Bailly, également de Paris, historien de l'astronomie ancienne et moderne, réputation consacrée par le temps. Pauvre Bailly! comme ta sereine et charmante philosophie, douce et superficielle comme les clartés de la lune, s'en va aboutir à une épaisse et noire confusion de présidence, de mairie, d'officialité diplomatique, de rapide trivialité, et ensuite dans les abîmes des éternelles ténèbres! Il y avait loin à descendre, de la céleste voie lactée au *drapeau rouge*. A côté de ce fatal fumier, dans ce jour d'enfer pour toi le dernier, certes, tu devras trembler, quoique *seulement de froid*. Le travail spéculatif n'est pas de la pratique : être faible, n'est pas si malheureux ; mais être plus faible que notre tâche! Maudit soit le jour où ils t'ont hissé, toi, paisible piéton, sur le sauvage hippogriffe de la démocratie, qui, méprisant la terre ferme, bien mieux, bravant même les étoiles, n'a pu être monté par aucun Astolphe connu!

Parmi les députés du tiers, il y a des marchands, des artistes, des hommes de lettres, trois cent soixante-douze avocats (1) et au moins un prêtre, l'abbé Siéyès. Lui aussi est un des vingt envoyés par Paris. Contemplez-le, cet homme mince et léger; chez lui est l'instinct et l'orgueil de la logique, sans passion, ou avec une passion unique, celle de la vanité personnelle. Si même on peut appeler passion, ce qui, dans une grandeur concentrée et isolée, se perd au milieu des nuages du transcendantalisme pour s'asseoir ensuite sur les bancs parlementaires avec une indifférence de Dieu, contemplant la passion du haut de son empyrée! Voilà l'homme, et toute sagesse mourra

(1) Bouillé, *Mémoires sur la révolution française*. Londres, 1797, t. I, p. 68.

avec lui. Voilà le Siéyès, qui sera le constructeur de systèmes, le constructeur général des constitutions, et qui construira des constitutions (autant qu'on en voudra) pyramidales, qui malheureusement tomberont toutes avant qu'il enlève l'échafaudage. « La politique, disait-il à Dumont, la politique est une science que je crois avoir achevée (1).» Que de choses, ô Siéyès, avec tes yeux attentifs et clairvoyants, es-tu destiné à voir! Mais ne serait-il pas curieux de savoir comment Siéyès, maintenant en ces jours (car on le dit encore vivant) (2), envisage cette maçonnerie de constitutions, avec le calme rhumatique de l'extrême vieillesse? Devons-nous encore avoir quelque espérance dans le vieux et irréfragable transcendantalisme? La cause victorieuse a plu aux dieux, mais la cause vaincue à Siéyès (*victa Catoni*).

Ainsi cependant s'avance la procession des députés du tiers, au milieu des *vivat* qui déchirent le ciel et des bénédictions partant de tous les cœurs.

Ensuite vient la noblesse, puis le clergé. Quant à ces deux ordres, on pourrait demander : Que viennent-ils spécialement faire là? Spécialement, bien qu'ils n'y songent guère, pour répondre à cette question qui leur sera faite d'une voix de tonnerre : Que faites-vous ici, sur cette belle terre de Dieu, dans ce jardin du travail, où quiconque ne travaille pas est un mendiant ou un voleur? Malheur, malheur à eux et à tous, s'ils ne peuvent que répondre : Nous recueillons les dîmes, nous partageons le gibier! — Voyez, en attendant, comment d'Orléans affecte de marcher en avant de son ordre et de se mêler

(1) Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 64.

(2) 1834.

au tiers. Pour lui, il y a des *vivat;* fort peu pour les autres, quoiqu'ils agitent leurs chapeaux emplumés à coupe féodale et qu'ils aient l'épée au flanc. Parmi eux est d'Entraigues, le jeune gentilhomme languedocien, et, en outre, plusieurs pairs plus ou moins dignes de remarque.

Il y a Liancourt et la Rochefoucauld, les deux libéraux anglomaniaques. Il y a Lally à la piété filiale; un couple de Lameth libéraux. Par-dessus tous, il y a Lafayette, dont le nom sera Cromwell-Grandisson et remplira le monde. Lui aussi a jeté de côté beaucoup de formules, mais pas toutes. Il adopte la formule de Washington, et s'y tient, s'y accroche, comme le solide vaisseau de guerre s'accroche et se balance sur l'ancre de bossoir, qui, après tous les changements des ondes et de la tempête, reste fixé à la même place. C'est un bonheur pour lui, que ce soit ou non une gloire. Seul de tous les Français il a une théorie du monde et un cœur droit pour s'y conformer; il pourrait devenir un héros et un caractère sans tache, quand ce ne serait que d'être le héros d'une idée. Remarquez plus loin notre vieille connaissance parlementaire, Crispin-Catilina d'Espréménil. Il est revenu des îles de la Méditerranée royaliste brûlant, repentant jusqu'au bout des doigts, paraissant mal à l'aise : ses lumières intellectuelles, passablement ternes dans ses meilleurs jours, n'ont plus que des rayons intermittents, et bientôt l'Assemblée nationale, pour ne pas perdre le temps, le déclarera descendu à l'état d'aberration.

Signalons en dernier le globulaire Mirabeau jeune, indigné de voir son aîné dans les rangs du tiers : c'est le vicomte de Mirabeau, nommé plus souvent *Mirabeau-*

Tonneau, par rapport à sa rotondité et à la quantité de liqueurs fortes qu'il absorbe.

Là donc s'avance notre noblesse française, en grande pompe de chevalerie ; mais, hélas ! quel changement dans son antique position. Les voilà portés loin de leur latitude natale, comme des montagnes glacées du pôle arctique dans la mer équatoriale pour y fondre à néant ! Il fut un temps où ces ducs chevaleresques (*duces*) conduisaient effectivement le monde, ne fût-ce que vers la dépouille des batailles, où se trouvaient alors les plus riches salaires : étant d'ailleurs les plus habiles conducteurs, ils avaient leur part du lion, ces *duces*, que personne ne pouvait leur disputer. Mais maintenant qu'ont été inventés tant de métiers de travail, de charrues perfectionnées, de machines et de lettres de change ; maintenant que, pour le tumulte même des batailles, on peut louer des sergents recruteurs à dix-huit sous par jour, que signifient ces personnages de chevalerie, brodés d'or, avec leurs manteaux de velours et leurs chapeaux à coupe féodale hautement emplumés? Des roseaux se balançant au vent !

Voici le tour du clergé, avec des *cahiers* demandant l'abolition de la pluralité des bénéfices, la résidence des évêques, un meilleur payement de dîmes. Les dignitaires, on peut le voir, marchent solennellement, à part des nombreux non dignitaires, qui, à vrai dire, ne sont autre chose que le tiers en robes de curés. Ici aussi, quoique par d'étranges renversements, le précepte sera accompli : à leur plus profond étonnement, les plus grands deviendront les plus petits. Comme exemple, entre autres, remarquez le paisible Grégoire : un jour le curé Grégoire sera évêque, alors que les plus hauts d'aujourd'hui erreront dispersés, évêques *in partibus*. Dans d'autres pen-

sées, remarquez aussi l'abbé Maury : sa face large et audacieuse ; sa bouche faite aux minauderies ; ses grands yeux, où rayonnent l'intelligence et la fausseté, et cette sorte de sophisme qui s'étonne de se voir appeler sophistique. Habile rapetasseur de vieux cuir, qu'il fait paraître neuf, c'est un homme qui monte toujours ; il disait à Mercier : « Vous verrez, je serai de l'Académie avant vous (1). » Bien probablement, ô trop habile Maury ! bien mieux, tu auras un chapeau de cardinal, et de la peluche et de la gloire ; mais aussi, dans la suite des temps, rien que l'oubli, comme le reste de nous, et six pieds de terre ! Que sert, pour une telle fin, le rapetassage de vieux cuir ? Plus glorieuse en comparaison est la vie que ton vieux père gagne à faire des souliers, avec une habileté suffisante, on peut l'espérer. Maury ne manque pas d'audace. Il portera plus tard des pistolets, et, aux cris de mort : *A la lanterne !* il répondra froidement : « Amis, en verrez-vous plus clair ? »

Mais là-bas, dans cette marche boiteuse, reconnaissez l'évêque Talleyrand-Périgord, sa Révérence d'Autun. Une grimace sardonique se lit chez cette irrévérencieuse Révérence d'Autun. Il fera et souffrira d'étranges choses, et deviendra lui-même une des plus étranges choses qu'on ait vues ou qu'on puisse voir jamais. Un homme vivant de fausseté et dans la fausseté ; et cependant ce n'est pas ce qu'on peut appeler un homme faux ; c'est là ce qui constitue sa spécialité. Ce sera une énigme pour les âges futurs ; au moins faut-il l'espérer. Un tel produit de la nature et de l'art n'était possible que dans cette époque, — l'âge de papier et du brûlement de papier. Considérez

(1) Mercier, *Nouveau Paris.*

l'évêque Talleyrand et le marquis de Lafayette comme les sommités de leurs deux espèces, et dites encore une fois, en voyant ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont été : *O tempus ferax rerum !*

Au total, cependant, cet infortuné clergé n'a-t-il pas aussi été entraîné par le torrent des siècles loin de sa latitude natale? Masse anormale d'hommes, desquels le vague pressentiment du monde entier comprend qu'ils ne comprennent plus rien. Autrefois ils formaient une prêtrise, ils étaient les interprètes de la sagesse, les révélateurs de ce qu'il y a de saint dans l'homme, véritables clercs, héritiers de Dieu sur la terre : mais aujourd'hui? — Ils passent en silence, avec les cahiers tels qu'ils ont pu les rédiger ; et personne ne crie : Que Dieu les bénisse !

Le roi Louis avec sa cour ferme la marche : enjoué, dans ce jour d'espérance, il est salué d'applaudissements ; plus que lui encore son ministre Necker. Nullement ainsi la reine, sur laquelle l'espérance n'est pas faite pour briller. Malheureuse reine prédestinée! Ses cheveux sont déjà grisonnés par les inquiétudes et les croix ; son fils aîné se meurt dans ces jours ; la noire calomnie a souillé son nom d'une tache ineffaçable, ineffaçable tant que durera cette génération. Au lieu de *Vive la reine!* des voix lui jettent l'insulte de *Vive d'Orléans!* De sa beauté de reine peu de chose reste, excepté la majesté ; plus maintenant elle n'est gracieuse, mais hautaine, rigide, souffrant en silence. Avec un mélange de sentiments auxquels la joie n'a nulle part, elle se résigne à ce jour qu'elle espérait ne devoir jamais contempler. Pauvre Marie-Antoinette ! avec tes nobles et pénétrants instincts, ta vivacité de coup d'œil, avec tes accès de visions trop

étroites pour l'œuvre que tu as à faire! Oh! il y a des provisions de larmes pour toi, d'amères douleurs, de doux attendrissements de femme, quoiqu'il y ait en toi le cœur impérial d'une fille de Marie-Thérèse. Victime désignée, ferme tes yeux sur l'avenir!

Ainsi, en majestueuse procession, ont passé les élus de la France; quelques-uns marchant vers l'honneur et une activité dévorante, plusieurs vers le déshonneur, un grand nombre vers le massacre, la confusion, l'émigration, le désespoir.—Tous vers l'éternité! Tant d'éléments hétérogènes, mis ensemble dans la cuve en fermentation, avec une action et une réaction incalculables, des affinités électives, des développements explosibles, le tout pour composer un remède applicable à un système social moribond. Probablement la plus étrange réunion d'hommes, si nous regardons bien, qui se soit jamais rencontrée sur notre planète pour une telle besogne. Une société mille fois complexe, près de faire explosion de ses infinies profondeurs! Et ces hommes, ses guides, ses guérisseurs, sans guide pour eux-mêmes, sans autre guide que l'Évangile selon Jean-Jacques Rousseau! Pour le plus sage d'entre eux, ce qu'il nous faut appeler le plus sage, l'homme n'est qu'un accident sous le ciel. L'homme n'a aucun devoir autour de lui, si ce n'est de faire une constitution. Il n'a aucun ciel au-dessus de lui, aucun enfer au-dessous, il n'a aucun Dieu dans le monde.

Chercherons-nous une autre croyance chez ces douze cents? La croyance dans les chapeaux emplumés à coupe féodale; dans l'écusson héraldique, dans le droit divin des rois, dans le droit divin des destructeurs de gibier. La croyance ou, ce qui est pire, le jargon d'une demi-croyance, ou ce qui est pire encore, un semblant machia-

vélique de croyance dans une pâte consacrée et dans la divinité d'un pauvre vieillard italien.

Néanmoins, au milieu de cette confusion, de cette corruption incommensurables, qui luttent si aveuglément pour devenir moins confuses et moins corrompues, on peut discerner un point saillant de la nouvelle vie, à savoir : la résolution ferme et profonde d'en finir avec les duperies. Cette résolution est, consciencieusement ou inconsciencieusement, bien arrêtée ; elle va même jusqu'au délire et à l'idée fixe ; elle prend un corps et va maintenant se déployer rapidement ; monstrueuse, effrayante, inénarrable : une nouveauté après des milliers d'années. Semblable à la lumière du ciel, qui souvent, sur cette terre, s'enveloppe dans le tonnerre et les ténèbres électriques, pour descendre en fusion dans l'éclair, et qui détruit pour purifier ; ou plutôt ne sont-ce pas ces ténèbres mêmes et cette suffocation atmosphérique qui amènent l'éclair et la lumière. Le nouvel Évangile devait-il donc, comme l'ancien, naître de la destruction d'un monde ?

Nous laissons le lecteur se figurer comment les députés assistèrent à la grand'messe, écoutèrent le sermon, applaudirent le prédicateur, quoique dans l'église, chaque fois qu'il prêchait politique ; comment, le lendemain, en grande pompe, ils furent, pour la première fois, installés dans leur *salle des Menus* (qui ne sera plus des *menus plaisirs*), et devinrent enfin les États généraux. Le roi, en haut de son estrade, magnifique comme Salomon dans toute sa gloire, promène ses yeux sur la salle majestueuse, aux mille plumes, aux mille regards, teintée et diaprée comme l'arc-en-ciel, dans les grandes galeries, dans les tribunes, d'où la Beauté projette au loin ses brillantes influences. La satisfaction, comme celle d'un

homme qui, après un long voyage, touche au port, se joue sur sa large et naïve face : innocent roi! Il se lève et prononce d'une voix sonore un discours convenable. Nous l'épargnerons au lecteur et encore plus ceux qui suivirent; l'un d'une heure, l'autre de deux, par le garde des sceaux et M. Necker, tous deux remplis par le patriotisme, l'espérance, la foi, et le déficit du revenu..

Nous remarquons seulement que, lorsque Sa Majesté, en terminant son discours, remit son chapeau emplumé, et que la noblesse l'imita, suivant la coutume, les députés du tiers état en firent autant, non sans un certain geste de fierté, qui alla jusqu'à l'écrasement de plus d'un chapeau rabattu, puis restèrent debout attendant l'issue (1). Un long murmure parcourt la salle, et les propos s'échangent entre la majorité et la minorité : *Découvrez-vous! Couvrez-vous!* jusqu'à ce que Sa Majesté mette fin au conflit, en ôtant elle-même son chapeau royal.

La séance se termine sans autre incident ou présage que celui-là, assez significatif cependant : et c'est ainsi que la France ouvrit ses États généraux.

(1) *Histoire parlementaire*, t. I, p. 356. — Mercier, *Nouveau Paris*.

LIVRE V

LE TIERS ÉTAT

I

INERTIE.

Cette France exaspérée, avec son Assemblée nationale, a enfin obtenu quelque chose ; sans aucun doute, quelque chose de grand, d'important, d'indispensable ; cependant reste toujours cette question : *En quoi* particulièrement ? Question difficile à résoudre, même pour des spectateurs calmes à la distance où nous nous trouvons ; tout à fait insoluble pour les acteurs qui y sont mêlés. Les États généraux, créés et mis en mouvement par l'effort passionné de toute une nation, c'est une chose grande et placée bien haut. L'espérance en jubilation s'écrie qu'ils seront comme un miraculeux serpent de bronze dans le désert, guérissant tous les maux, toutes les morsures de serpent chez quiconque le regarde avec foi et obéissance.

Quant à nous, nous pouvons répondre qu'ils serviront de bannière symbolique, autour de laquelle les vingt-cinq millions exaspérés et gémissants, jusqu'ici isolés et sans

pouvoir, vont se rallier et faire le travail qui leur est donné de faire. Si ce travail doit être un combat, comme on ne peut s'empêcher de le présumer, alors ce sera une bannière de combat (comme le gonfalon italien dans son vieux *carroccio*); il sera porté haut sur un char étincelant au soleil, et avec une langue de fer fera retentir plus d'un signal. Chose de première nécessité; laquelle, soit à l'avant-garde, soit au centre, soit conduisant la multitude qui combat, soit conduite par elle, doit lui rendre d'incalculables services. Pendant quelque temps, alors que cette bannière flotte aux premiers rangs, même lorsqu'elle reste là immobile et solitaire, attendant que la force se groupe autour d'elle, le *carroccio* national et la cloche du signal qu'il fait tinter au loin seront pour nous la principale affaire du temps.

Le présage des chapeaux rabattus gardés sur la tête montre que les députés sont bien décidés à une chose : savoir, que ni la noblesse, ni le clergé n'auront la préséance sur eux, à peine Sa Majesté elle-même. Voilà où nous ont conduits le *Contrat social* et la force de l'opinion. Qu'est-ce, en effet, que Sa Majesté, sinon le délégué de la nation ; délégué et marchandé (d'une manière même assez serrée) dans une assez singulière situation d'affaires, dont Jean-Jacques n'a pas fixé la date?

Venant donc le lendemain, dans leur salle, masse inorganique de six cents individus, ces députés des communes voient sans terreur qu'ils l'occupent tout seuls. Leur salle est aussi la salle générale pour les trois ordres. Mais il paraît que la noblesse et le clergé se sont retirés dans leurs deux chambres séparées, et s'occupent là à vérifier leurs pouvoirs, non conjointement, mais séparément. Vont-ils donc constituer deux ordres séparés, votant peut-être sé-

parément? C'est comme si la noblesse et le clergé avaient silencieusement résolu qu'il en serait ainsi. Deux ordres contre un; et ainsi le troisième laissé toujours en perpétuelle minorité?

Beaucoup de choses peuvent rester indécises, mais ce qui est décidé, c'est que cette séparation ne sera pas acceptée; c'est décidé dans la tête des *chapeaux rabattus*, dans la tête de toute la nation française. Sans quoi la double représentation et tout le reste qu'on a obtenu deviendrait nul. Sans doute, les pouvoirs doivent être vérifiés; sans doute, la commission, les documents électoraux de chaque député doivent être examinés et validés par les députés frères: c'est le préliminaire de tout. Cette question, d'ailleurs, de la faire séparément ou conjointement, n'est pas en elle-même vitale : mais si elle entraîne la question vitale? Il faut s'y opposer. Bien sage est cette maxime : Résistez aux commencements. *Principiis obsta.* Et puis quand la résistance serait hors de propos, dangereuse même, cependant l'attente est toute naturelle; l'attente, avec vingt-cinq millions d'hommes derrière soi, peut devenir une assez solide résistance. La masse inorganique des députés des communes se retranchera dans un système d'*inertie*, et, pour le moment, reste inorganisée.

Cette méthode, convenable en même temps à l'habileté et à la timidité, est adoptée par les députés des communes; et avec adresse, avec plus de ténacité, ils y persistent jour par jour, semaine par semaine. Pendant six semaines, leur histoire est du genre nommé stérile, lequel, ainsi que le sait la philosophie, est souvent le plus fertile de tous. Ces jours furent leurs jours de tranquille création, leur période d'incubation. En fait, ce qu'ils faisaient judicieusement était de ne rien faire. Journellement le corps

inorganique se rassemble, regrette de ne pouvoir être organisé par la vérification des pouvoirs en commun, de ne pouvoir commencer à régénérer la France. S'il se fait des motions violentes, il faut les réprimer; l'inertie seule est inattaquable et invincible.

La ruse doit être combattue par la ruse, d'orgueilleuses prétentions par l'inertie, par un ton modéré de douleur patriotique, modéré, mais opiniâtre, inaltérable. La sagesse du serpent, la douceur de la colombe : quel spectacle pour la France ! Six cents individus inorganiques, essentiels pour sa régénération et son salut, siégent là, sur leurs bancs elliptiques, aspirant passionnément à la vie, dans une pénible attente, comme des âmes cherchant à naître. Des discours sont prononcés, pleins d'éloquence, retentissant au dedans et au dehors. L'esprit s'agite, l'esprit répond; la nation contemple avec un intérêt de plus en plus vif. C'est ainsi que les députés des communes continuent l'incubation.

Il y a des réunions privées, des soupers, des consultations, le club breton, le club de Viroflay, germes de beaucoup de clubs. C'est un élément de bruits confus, d'obscurités, d'ardeurs irritées, où cependant l'œuf de l'avenir peut se tenir en sécurité, sans être cassé avant l'éclosion. Il y a pour cela assez de savoir chez vos Mounier, vos Malouet, vos Lechapelier, assez de ferveur chez vos Barnave et vos Rabaut.

Parfois vient une inspiration du royal Mirabeau; il n'est nullement encore reconnu pour royal: même, à la première mention de son nom, il se produisit des murmures; mais il lutte pour se faire reconnaître.

Dans le cours de la semaine, les communes ayant appelé au fauteuil leur député le plus âgé, en lui donnant

de jeunes aides avec de bons poumons, peuvent maintenant parler distinctement et déclarer en termes lamentables, entendus au loin, qu'elles forment un corps inorganique, aspirant à devenir organique. Des lettres arrivent; mais un corps inorganique ne peut ouvrir des lettres, elles restent intactes sur le bureau. Le président d'âge peut tout au plus se procurer une liste ou un rôle pour compter les votes; il attend les événements. La noblesse et le clergé sont tous deux ailleurs. Cependant un public avide encombre toutes les tribunes, tous les coins; ce qui est un encouragement. Après quelques efforts, il est enfin décidé, non qu'une députation soit envoyée, car comment un corps inorganique enverrait-il des députations, mais que certains individus, membres des communes, iront d'une manière accidentelle dans la chambre du clergé, puis dans celle de la noblesse, et diront là, comme une chose observée par eux, que les communes semblent les attendre pour vérifier leurs pouvoirs. C'est la méthode la plus sage. Le clergé, où il se trouve une multitude de non dignitaires représentant les communes en robes de curés, envoie aussitôt une députation déclarant sur un ton respectueux qu'il est et va être plus que jamais tout occupé de cette besogne. La noblesse, au contraire, répond d'un ton cavalier, quatre jours après, que, pour sa part, elle est entièrement vérifiée et constituée et qu'elle avait cru que les communes l'étaient également, la vérification *séparée* ayant toujours été la sage méthode constitutionnelle des ancêtres: ce que cette noblesse se fera un plaisir de démontrer par l'envoi d'une commission de son ordre, si les communes veulent envoyer une commission de leur côté! Immédiatement après vient une députation du clergé, répétant d'un ton de conciliation insidieuse la

même proposition. Ici commencent les perplexités : que décideront les communes dans leur sagesse?

Avec prudence, avec inertie, les sages communes, considérant qu'elles forment, sinon le tiers état de la France, au moins une agrégation d'individus prétendant à ce titre, décident, après cinq jours de discussion, qu'il sera nommé une commission, avec injonction sous-entendue de ne pas se laisser convaincre : un sixième jour se passe à nommer la commission; un septième, un huitième à fixer les formes de la réunion, la place, le jour et l'heure; de sorte que ce n'est que dans la soirée du 23 mai que la commission de la noblesse se rencontre avec la commission des communes, celle du clergé prenant le rôle conciliateur, et alors commence la tâche impossible de la conviction. Une autre réunion suffira le 25 mai : les communes ne se laissent pas convaincre; la noblesse et le clergé persistent à vouloir convaincre; les commissions se retirent, chacune maintenant ses premières prétentions (1).

Ainsi se sont écoulées trois semaines. Pendant trois semaines, le carroccio du tiers état, avec le gonfalon vu au loin, est resté immobile, narguant les vents, attendant les forces qui doivent se grouper autour de lui.

L'imagination seule peut concevoir les sentiments de la cour; les conseils succédant aux conseils, et l'inanité creuse et sonore, égarée dans le tourbillon confus, où la sagesse ne trouvait aucune place. Cette machine à impôts si habilement montée est debout, organisée avec un incroyable labeur, et se tient là, ses trois compartiments

(1) *Histoire parlementaire*, t. I, p. 379-422, *Compte rendu* du 6 mai au 1er juin 1789.

en contact; ses deux volants sont la noblesse et le clergé, et l'arbre de couche, le tiers état. Les deux volants tournent de la manière la plus facile, mais, chose prodigieuse à contempler, l'immense arbre de couche reste immobile, se refuse à marcher. Les plus habiles ingénieurs sont en défaut. Mais quand commencera-t-il, comment travaillera-t-il? D'une manière effrayante, mes amis; quant à lever des impôts et à moudre du grain pour la cour, on peut prévoir qu'il n'en fera rien. Ah! si nous avions pu continuer à lever les impôts *à la main!* N'y a-t-il pas quelque vérité dans les présages de monseigneur d'Artois, Conti, Condé (nommés le triumvirat de la cour), les auteurs de l'antidémocratique *Mémoire au roi?* Ils peuvent balancer en reproche leurs têtes superbes; ils peuvent fouetter leur pauvre cervelle; mais les plus habiles ingénieurs ne peuvent rien. Necker lui-même, dût-on l'écouter, commence à pâlir. La seule chose que l'on trouve à propos est de faire venir des soldats. Deux nouveaux régiments et le bataillon d'un troisième sont déjà arrivés à Paris, d'autres se mettront en marche. Dans tout état de choses, il est bon d'avoir des troupes à portée; il est bon que le commandement soit en des mains sûrs. Que de Broglie soit nommé; le vieux maréchal duc de Broglie, vétéran disciplinaire, avec la solide moralité d'un sergent recruteur, sur qui l'on peut compter.

Car, hélas! ni le clergé, ni la noblesse ne sont ce qu'ils devraient être et ce qu'ils pourraient être en face des menaces du dehors, c'est-à-dire compactes et unis au dedans. La noblesse, il est vrai, a son Catilina ou Crispin d'Espréménil, aux sombres regards, avec ses ardeurs de renégat, son bruyant Mirabeau-Tonneau; mais aussi elle a ses Lafayette, ses Liancourt, ses Lameth; par-dessus

tous son d'Orléans, qui a brisé pour toujours ses attache de cour et médite pesamment sur les magnifiques prise qu'il peut rencontrer dans son voyage vers le chaos; ca n'est-il pas un descendant de Henri IV et pouvant et être héritier présomptif? Et puis, parmi le clergé, tan sont nombreux les curés, voici qu'il se fait des déserteurs : deux petites bandes; dans la seconde le curé Grégoire. Bien plus, on parle de cent quarante-neuf d'entre eux sur le point de déserter en masse, retenus seulement encore par l'archevêque de Paris. C'est une partie qui se perd.

Jugez, durant ce temps, si la France, si Paris se tiennent oisifs! Des adresses venues de près ou de loin abondent; car nos communes sont devenues assez organiques pour ouvrir des lettres, et même pour en discuter le contenu. Ainsi le pauvre marquis de Brézé, huissier suprême, grand maître des cérémonies, ou quel que fût son titre, écrivant sur quelque affaire de cérémonie, trouve naturel de clore sa lettre par ces mots : « Je suis à vous, monsieur, avec un sincère attachement. — A qui s'adresse, demande Mirabeau, ce sincère attachement? — Au président du tiers état. — Il n'y a aucun homme en France, reprend-il, qui ait le droit d'écrire cela. » Sur quoi les tribunes ne s'abstiennent pas d'applaudissements (1), suivis des applaudissements du monde. Pauvre de Brézé, les communes ont contre lui une plus vieille rancune, et il n'en a pas encore fini avec elles.

D'un autre côté, Mirabeau a encore eu à protester contre la brusque suppression de son *Journal des États généraux*, et à le continuer sous un autre titre. Et, dans

(1) *Moniteur, Histoire parlementaire*, t. I, p. 405.

cet acte de vigueur, il a été soutenu par les électeurs de Paris, encore occupés à rédiger leurs cahiers. Par une adresse à Sa Majesté, ils réclament la complète liberté de la presse, parlent même de démolir la Bastille et d'élever sur son emplacement la statue de bronze du roi patriote! Voilà où en sont les riches bourgeois : jugez donc ce qu'il en pouvait être du mélange confus des oisifs, des rôdeurs, des déclassés et de la canaille quintessenciée, tous devenus éleuthéromaniques, tous encombrant les avenues du Palais-Royal ; pensez aux sombres murmures devenus bientôt des hurlements, qui partent du faubourg Saint-Antoine, et des vingt-cinq millions en danger d'être affamés !

Il y a une incontestable rareté de blé; que ce soit, cette année, par complot aristocratique, par complot d'Orléans, et l'année passée, par sécheresse et grêle. En ville et en province, le pauvre contemple d'un regard désolé le sort sans nom qui l'attend. Et ces États généraux, qui pouvaient nous faire un âge d'or, sont obligés de rester immobiles, ne peuvent avoir leurs pouvoirs vérifiés! Tout travail languit nécessairement, si ce n'est celui de faire des motions.

Dans le Palais-Royal, on a élevé, apparemment par souscription, une espèce de tente *en planches de bois* (1) très-commode, où un patriotisme choisi peut maintenant à son aise rédiger des réclamations, émettre des harangues, quelque temps qu'il fasse. Espèce de domicile satanique où les ardeurs se donnent carrière. Sur une table, sur une chaise, dans chaque café est debout un orateur patriotique : une foule autour de lui à l'intérieur; une foule

(1) *Histoire parlementaire*, t. I, p. 429.

l'écoutant au dehors, la bouche ouverte, encombrant portes et fenêtres, avec des tonnerres d'applaudissements pour toute proposition, toute expression se distinguant par sa hardiesse. Dans le voisinage est la boutique de M. Dessein, le centre du débit des pamphlets ; ce n'est qu'en jouant fortement des coudes que l'on peut arriver au comptoir : chaque heure produit son pamphlet ou une litière de pamphlets : « treize aujourd'hui, seize hier, » quatre-vingt-douze dans la semaine passée (1). » Figurez-vous à côté de cela, la tyrannie, la disette, l'éloquence ardente, les rumeurs, la *Société publicole*, le club Breton, le club des Enragés. Au fait, chaque café, chaque buvette, chaque réunion sociale, chaque groupe accidentel de la rue, n'était-ce pas, sur toute la surface de la France, autant de clubs d'enragés ?

Au récit de tout cela, les députés des communes ne pouvaient qu'écouter avec une sublime inertie de douleur; réduits à s'occuper *de leur police intérieure*. C'était une position des plus sûres, s'ils la gardaient avec habileté. Que la température ne s'élève pas trop haut : que l'œuf ne soit pas cassé, jusqu'à ce qu'il soit complétement couvé, jusqu'à qu'il se casse de lui-même. L'avide public qui se presse dans les tribunes et dans tous les coins applaudit sans qu'on puisse l'en empêcher. Les deux ordres privilégiés, la noblesse vérifiée et constituée, peuvent regarder de l'air qu'ils voudront, non sans une secrète appréhension au cœur. Le clergé, qui vise à un rôle de conciliation, fait un appel aux tribunes et à la popularité, mais manque son coup. En effet, il vient de sa part une députation, avec de tristes doléances sur *la disette de grains*, et la

(1) Arthur Young, t. I, p. 104.

nécessité de mettre de côté de vaines formalités, pour délibérer sur ce malheur public. Proposition insidieuse! que cependant les communes (sur la motion du verdâtre Robespierre) prennent adroitement comme une insinuation ou même une annonce du clergé sur son intention de se joindre à elles, de constituter les États généraux, et ainsi de diminuer le prix du grain (1). Enfin, le 27 mai, Mirabeau, jugeant le moment venu, propose de renoncer à l'inertie, de laisser la noblesse à son orgueilleux isolement, de faire un appel au clergé « au nom du Dieu de paix », et de commencer (2). Si à cet appel, il reste sourd, nous verrons! N'y a-t-il pas déjà cent quarante-neuf d'entre eux prêts à déserter?

O triumvirat de princes, nouveau garde des sceaux Barentin, ministre de l'intérieur Breteuil, duchesse de Polignac, et reine trop empressée à écouter, — qu'y a-t-il maintenant à faire? Ce tiers état va entrer en mouvement avec la force de toute la France en lui. Le mécanisme clergé et le mécanisme noblesse, qui devaient servir de beaux contre-poids et de balances, vont être honteusement entraînés par lui et prendre feu avec lui. Qu'y a-t-il à faire? L'OEil-de-Bœuf devient plus troublé que jamais. Propos et contre-propos; une vraie tempête de propos. Des meneurs des trois ordres y sont chaque nuit convoqués, comme autant de magiciens; mais leur magie ne peut conjurer ceci. Necker lui-même y serait maintenant le bienvenu, si son intervention pouvait être efficace.

Que Necker intervienne donc, et au nom du roi. Heureusement, le message incendiaire au nom du *Dieu de*

(1) *Mémoires de Bailly*, t. I, p. 114.
(2) *Hist. parlementaire*, t. I, p. 413.

paix n'est pas encore répondu. Les trois ordres auront de nouveau leurs conférences ; avec ce ministre patriote, quelque chose peut être arrangé, raccommodé. — Pendant ce temps, nous ferons venir les régiments suisses et *cent pièces de canon.* Voilà ce que décide, pour sa part, l'OEil-de-Bœuf.

Quant à Necker — hélas ! pauvre Necker, ton opiniâtre tiers n'a qu'un mot, le premier et le dernier, *vérification en commun*, comme la garantie du vote et de la délibération en commun. Des demi-mesures de la part d'un ami si éprouvé ! Ils y répondent par des regards d'étonnement. Les tardives conférences sont promptement rompues : le tiers état, maintenant prêt et résolu, avec un monde derrière lui, retourne à sa salle des trois ordres ; et Necker à l'OEil-de-Bœuf, avec le caractère d'un magicien sans magie, — bon seulement à être congédié (1) !

Et ainsi les députés des communes sont enfin, par leur propre force, devenus maîtres du terrain. Au lieu d'un président d'âge, ils ont maintenant leur président élu, l'astronome Bailly. Ils sont en route, mais avec une vengeance. Après beaucoup d'éloquence bruyante ou modérée, portée sur les ailes des journaux dans tout pays, ils ont décidé, le 17 juin, que leur nom n'est plus celui de *tiers état*, mais d'*assemblée nationale*. Ce sont eux donc qui forment la nation ? Triumvirat de princes, reine, noblesse et clergé réfractaires, alors qu'êtes-vous ? Profonde question, à laquelle à peine y a-t-il une réponse dans les dialectes politiques du jour.

Sans plus en tenir compte, notre assemblée nationale

(1) *Compte rendu des débats*, du 1er au 17 juin 1789, *Histoire parlementaire*, t. I, p. 422-478.

s'occupe à nommer un *comité des subsistances*, cher à la France, quoique cela ne donne que peu ou point de grain. Ensuite, comme si notre assemblée nationale se tenait ferme sur ses jambes, elle nomme quatre autres comités permanents; puis elle travaille à maintenir la sécurité de la dette nationale, à donner de la fixité à l'impôt annuel; le tout dans quarante-huit heures. C'est à ce degré de vitesse qu'elle marche : les conjurés de l'OEil-de-Bœuf peuvent à bon droit se demander : Vers quel but?

II

MERCURE DE BRÉZÉ.

Le moment est assurément venu pour le *Deus ex machina*, car il y a un *nodus* digne de lui. La seule question est celle-ci : Quel dieu? Sera-ce Mars de Broglie avec ses cent pièces de canon? — Non, répond la Prudence; le roi Louis est si mou, si irrésolu ! Que ce soit le messager *Mercure*, notre huissier suprême, de Brézé.

Le lendemain, qui est le 20 juin, les cent quarante-neuf traîtres curés, que ne peut plus retenir l'archevêque de Paris, déserteront en corps : que de Brézé intervienne et produise des portes fermées ! Non-seulement il y aura une séance royale dans cette salle des Menus; mais, jusque-là, il ne s'y fera aucune réunion, aucun travail (excepté celui des charpentiers). Votre tiers état, s'appelant *assemblée nationale*, se verra soudainement exclu de sa salle, de cette adroite manière, avec des charpentiers, et réduit à ne rien faire; pas même à se réunir, ou à articuler des

lamentations, jusqu'à ce que Sa Majesté, avec sa *séance royale* et de nouveaux miracles, se trouve prête. C'est ainsi qu'interviendra de Brézé, comme Mercure *ex machina*, et, si l'OEil-de-Bœuf ne se trompe pas, accomplira le dénoûment.

A propos de ce pauvre de Brézé, il est bon de remarquer qu'il n'a encore réussi dans aucune de ses affaires avec ces communes. Il y a cinq semaines, au baisement des mains de Sa Majesté, le mode prescrit par lui n'obtient que des censures; et puis son *sincère attachement*, avec quel dédain il fut accueilli. Ce soir, avant souper, il écrit au président Bailly une nouvelle lettre, qui doit lui être remise le lendemain matin, au nom du roi. Laquelle lettre, cependant, Bailly, dans l'orgueil de sa dignité, se contente de mettre toute chiffonnée dans sa poche, comme un billet qu'il ne compte pas payer.

En conséquence, le samedi matin, 20 juin, à travers les rues de Versailles, des hérauts proclament d'une voix perçante qu'il y aura lundi une *séance royale*, et que jusque-là il n'y aura aucune réunion des États généraux. Et, cependant, au son de cette annonce, nous voyons le président Bailly, avec la lettre de de Brézé dans sa poche, s'avancer, suivi de toute l'assemblée nationale, vers la salle accoutumée des Menus; comme si de Brézé et ses hérauts n'étaient que du vent. Elle est fermée, cette salle, occupée par des gardes françaises. « Où est votre capitaine? » Le capitaine produit l'ordre royal; des ouvriers, il regrette de le dire, sont tous occupés à élever la plate-forme pour Sa Majesté; malheureusement, on ne peut entrer; tout au plus, peut-on admettre le président et les secrétaires, pour enlever les papiers, que les charpentiers pourraient détruire! — Le président Bailly entre avec les

secrétaires, et revient emportant les papiers. Hélas! à l'intérieur, au lieu de l'éloquence patriotique, il n'y a plus que le bruit des marteaux, des scies, des rabots et de toutes les opérations de charpente. Profanation sans pareille.

Les députés se tiennent groupés sur la route de Paris, dans l'ombreuse *avenue de Versailles*, se plaignant hautement de l'indignité qui leur est faite. Les courtisans, on peut le supposer, regardent par leurs fenêtres, et se frottent les mains. La matinée n'est pas des plus belles; humide, il tombe même une fine pluie. Mais tous les passants s'arrêtent; des patriotes, habitués des tribunes, des spectateurs de toute classe, augmentent les groupes. Des avis audacieux se croisent. Quelques députés exaspérés proposent d'aller tenir la séance dans le grand escalier extérieur de Marly, sous les fenêtres du roi; car, il paraît que Sa Majesté s'est retirée là-bas. D'autres parlent de faire de la *place d'Armes* un nouveau *champ de mai* des Français libres; ou même de réveiller par les accents d'un patriotisme indigné les échos de l'OEil-de-Bœuf. Enfin, avis est donné que le président Bailly, aidé du judicieux Guillotin et d'autres, a trouvé un emplacement dans le jeu de paume de la rue Saint-François. Aussitôt, en longues files, comme des grues sur l'aile du vent, les députés s'y dirigent, bruyants et irrités.

Étrange spectacle que celui qui se voyait dans la rue Saint-François, vieux Versailles! Un jeu de paume dénudé, tel que le représentent les tableaux du temps : quatre murs, nus aussi, excepté dans les hauteurs où règne à l'entour un pauvre appentis de bois servant de galerie aux spectateurs; dans le bas, ce n'est plus un vain bruit de joueurs, de balles rebondissant sur des raquettes,

mais le fracas retentissant d'une représentation nationale indignée, qui s'y trouve scandaleusement exilée. Cependant une nuée de témoins la contemplent, du haut de l'appentis de bois, des murs, des toits voisins et des cheminées; la foule accourt vers elle de tous les quartiers, articulant tout haut des bénédictions passionnées. Trouvons une table pour écrire ; quelques chaises, sinon pour s'y asseoir, au moins pour y monter en guise de tribune. Les secrétaires déroulent leurs papiers; Bailly a constitué l'assemblée.

L'expérimenté Mounier, pour qui de telles choses ne sont pas entièrement nouvelles, les ayant vues ou apprises dans des révoltes parlementaires, pense qu'il serait bon, dans ces lamentables et menaçantes circonstances, de s'unir par un serment. — Acclamation universelle, comme de poitrines oppressées qui trouvent de l'air ! Le serment est rédigé, prononcé hautement par Bailly, et d'une voix si sonore, que la foule des auditeurs l'entend même du dehors et y répond par ses cris de joie. Six cents mains droites se lèvent avec celle du président Bailly, pour prendre Dieu à témoin que les députés ne se sépareront sur l'ordre d'aucun homme; mais se réuniront en en tous lieux, dans toutes circonstances, partout où deux ou trois hommes pourront se rencontrer, jusqu'à ce qu'ils aient fait la Constitution. Faire la Constitution, amis! c'est une longue besogne. Six cents mains, cependant veulent signer, après avoir juré; six cents individus moins *un;* un fidèle Abdiel, encore visible dans l'histoire par ce seul petit point de lumière, et qu'il faut nommer, le pauvre Martin d'Auch, député de Castelnaudary, en Languedoc. On lui permet de signer ou signifier son refus; on le sauve même des colères de la foule, en décla-

rant *sa tête dérangée*. A quatre heures, les signatures sont toutes apposées : une nouvelle réunion est fixée au lundi matin, avant l'heure de la séance royale, afin que les cent quarante-neuf déserteurs du clergé ne soient pas gagnés : nous nous réunirons à l'église des Récollets ou ailleurs, dans l'espoir que nos cent quarante-neuf nous y joindront, — et maintenant, il est temps d'aller dîner.

Voilà donc la fameuse *séance du jeu de paume*, dont le bruit a retenti dans toutes régions. Voilà l'apparition de M. de Brézé comme *Deus ex machina*, voilà le fruit qu'elle produit. Les joyeusetés des courtisans dans l'avenue de Versailles sont transformées en un piteux silence. Est-ce que la cour égarée, avec son garde des sceaux Barentin, son triumvirat et compagnie, s'est imaginée qu'il suffisait de la verge noire ou blanche d'un premier huissier pour disperser six cents députés nationaux portant en eux une constitution nationale, comme autant d'oiseaux de basse-cour ne portant en eux presque rien. Les oiseaux de la basse-cour s'enfuient en caquetant ; mais les députés nationaux font face avec des physionomies de lions, et, avec la main droite levée, prononcent un serment qui doit ébranler les quatre coins de la France.

Le président Bailly s'est couvert d'honneur, ce qui lui méritera des récompenses. L'assemblée nationale est maintenant doublement et triplement l'assemblée de la nation, non-seulement militante et martyre, mais triomphante ; outragée, mais au-dessus de l'outrage. Paris se met en vacances encore une fois pour contempler avec des regards sombres la *séance royale* qui, par un nouveau bonheur, est remise à mardi. Les cent quarante-neuf, et même avec eux des évêques, ont eu tout le loisir d'aller en longue procession rejoindre solennellement les communes

qui siégent en les attendant dans leur église. Les communes les accueillent avec des cris de joie, des embrassements et même des larmes (1), car maintenant c'est devenu une affaire de vie ou de mort.

Quant à ce qui regarde la *séance* elle-même, les charpentiers semblent avoir achevé leur plate-forme, mais tout le reste demeure inachevé. Toute l'affaire en elle-même était futile, nous pourrions dire fatale. Le roi Louis entre à travers un océan de spectateurs silencieux et sombres, irrités par bien des choses, car il tombe aussi une grosse pluie ; il entre devant un tiers état, également silencieux et sombre, trempé de pluie par une attente sous les maigres portiques, et introduit par les portes de derrière pendant que la cour et les privilégiés pénétraient par la grande entrée. Le roi et le garde des sceaux (car Necker est absent) font connaître, non sans longueurs, la détermination de la royale volonté. Les trois ordres *devront* voter séparément. D'un autre côté, la France peut attendre de considérables bénédictions constitutionnelles, contenues dans les trente-cinq articles (2), que le garde des sceaux s'enroue à lire. Lesquels trente-cinq articles, ajoute Sa Majesté en se levant, si malheureusement ils ne rencontrent pas l'accord des trois ordres pour les mettre à exécution, j'exécuterai moi-même: *seul je ferai le bien de mes peuples.* Ce qui, étant interprété, peut signifier : « Vous, députés hargneux des États généraux, vous n'avez probablement pas longtemps à rester là. » Mais, en somme, tous devront pour aujourd'hui se retirer, pour se réunir ensuite demain matin,

(1) Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, t. I, p. 4.
(2) *Hist. parlem.*, t. I, 13.

chaque ordre dans sa salle séparée, pour dépêcher les affaires. *Telle est* la détermination de la royale volonté : solennelle et claire. Sur quoi, le roi, sa suite, la noblesse et la majorité du clergé se retirent, comme si toute l'affaire était définitivement conclue d'une manière satisfaisante.

Ceux-là donc se retirent à travers un océan de peuple silencieux et sombre. Seulement, les députés des communes ne se retirent pas, mais restent assis dans un morne silence, incertains de ce qu'il faut faire. Un seul homme parmi eux n'est pas incertain, un seul homme parmi eux voit et ose. C'est maintenant que le roi Mirabeau s'élance à la tribune et fait retentir sa voix de lion. Jamais assurément parole ne fut plus opportune ; car, en de telles scènes, la minute est la mère des siècles ! Si Gabriel-Honoré n'avait pas été là, on peut supposer que les députés des communes, terrifiés des périls menaçants qui maintenant les environnent de toutes parts, et la pâleur de chacun grandissant à la pâleur de tous, auraient très-naturellement, l'un après l'autre, gagné la porte, et tout le cours de l'histoire européenne eût été bien différent.

Mais il est là. Écoutez le grondement de cette royale voix de la forêt, d'abord sourd et lamentable, puis s'enflant jusqu'au rugissement ! Les yeux s'allument aux feux de son œil ; les députés nationaux ont reçu mission de la nation, ils ont prononcé un serment ; ils.... mais regardez ! Pendant que la voix du lion rugit formidable, quelle est cette apparition ? C'est M. de Brézé, marmottant on ne sait quoi. « Plus haut ! » s'écrie-t-on. — « Messieurs, reprend de Brézé, d'une voix criarde, vous avez entendu les ordres du roi. » — Mirabeau le regarde avec des yeux étincelants, secoue sa noire crinière de lion : « Oui,

» monsieur, nous avons entendu ce qu'on a conseillé au
» roi de dire ; et vous, qui ne pouvez être l'interprète de
» ses ordres aux États généraux ; vous qui n'avez ici ni
» place, ni droit de parler, vous n'êtes pas l'homme qui
» peut nous les rappeler. Allez, monsieur, allez dire à
» ceux qui vous ont envoyé que nous sommes ici par la
» volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par
» la force des baïonnettes (1). » Et le pauvre de Brézé disparaît en frissonnant de l'assemblée nationale ; et aussi (si ce n'est encore dans une seule teinte obscure à quelques mois de là) disparaît finalement des pages de l'histoire.

Infortuné de Brézé ! destiné à survivre pendant de longs siècles dans la mémoire des hommes, de cette triste manière, avec sa verge blanche tremblante dans sa main. Il était fidèle à l'étiquette, sa seule foi ici-bas. Des manteaux courts de laine ne pouvaient pas baiser les mains de Sa Majesté de la même façon que les manteaux longs de velours. Bien plus, quand récemment le pauvre petit Dauphin était étendu mort, et qu'il se présenta une visite en cérémonie, il fut ponctuel à l'annoncer, même au *cadavre* du Dauphin : « Monseigneur, une députation des États généraux (2). » *Sunt lacrymæ rerum.*

Mais que fera l'Œil-de-Bœuf maintenant que de Brézé est revenu en frissonnant ? *Dépêcher* la force des baïonnettes ? Non pas ; les flots de peuple s'amassent multiples, guettant ce qui se passe. S'élançant même et roulant avec de longs mugissements dans les cours mêmes du château, car le bruit court que Necker doit être congédié.

(1) *Moniteur*, *Hist. parlem.*, t. II, p. 22.
(2) Montgaillard, t. II, p. 38.

Le pis est que les gardes françaises ne semblent pas disposées à agir; deux de leurs compagnies refusent de tirer, malgré les ordres des officiers (1). Necker, par suite de son absence à la séance royale, sera acclamé, porté en triomphe, et ne doit pas être congédié. D'un autre côté, Sa Grâce de Paris est réduite à fuir avec les panneaux de sa voiture brisés, et ne doit la vie qu'à la rapidité de ses chevaux. On avait fait sortir les gardes du corps; on trouve plus sage de les faire rentrer (2). Il n'y a pas à songer à envoyer des baïonnettes.

Au lieu de soldats, l'OEil-de-Bœuf envoie des charpentiers pour défaire la plate-forme. Expédient inefficace! En peu d'instants, les charpentiers cessent de marteler et de démembrer la plate-forme, y restant debout, le marteau en main, et écoutant, bouche béante (3). Le tiers état décrète qu'il est, qu'il était, qu'il sera, rien qu'une assemblée nationale, et de plus une assemblée inviolable, chaque membre inviolable. « Infâme, traître » envers la nation, et coupable de crime capital, sera » toute personne, toute corporation, tout tribunal, cour » ou commission, qui aujourd'hui ou plus tard, durant » la présente session ou après, osera poursuivre, inter- » roger, arrêter ou faire arrêter, détenir ou faire détenir » quelques membres, *de quelque part* que viennent les » ordres (4). » Cela fait, on peut résumer la journée par ces mots de Siéyès : « Messieurs, vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. »

Les courtisans peuvent crier; mais il en est, il en res-

(1) *Hist. parlem.*, t. II, p. 26.
(2) Bailly, t. I, p. 217.
(3) *Hist. parlem.*, t. II, p. 23
(4) Montgaillard, t. II, p. 47.

tera ainsi. Leur explosion bien chargée a éclaté *à travers le trou de lumière ;* les couvrant eux-mêmes de contusions, de confusion et d'une épaisse suie ! Pauvre triumvirat ! pauvre reine ! et surtout pauvre mari de la reine ! qui a de bonnes intentions, s'il avait quelque intention fixe. La sagesse qui n'arrive qu'après coup est la vraie folie. Il y a peu de mois, trente-cinq concessions auraient rempli la France d'un contentement qui aurait pu durer plusieurs années. Maintenant elles sont sans valeur ; l'idée même en est repoussée ; les ordres exprès de Sa Majesté mis à néant.

Toute la France est en tumulte ; un océan de monde, estimé à dix mille individus, tourbillonne toute cette journée dans le Palais-Royal (1). Le reste du clergé, et quarante-huit nobles, parmi lesquels d'Orléans, ont passé aux communes triomphantes, par lesquelles, naturellement, ils ont été reçus avec acclamation.

Le tiers état triomphe ; tout Versailles le saluant de ses cris ; dix mille personnes tourbillonnant dans le Palais-Royal, et toute la France debout sur la pointe des pieds, assez prête aussi à tourbillonner ! que l'OEil-de-Bœuf y prenne garde. Quant au roi Louis, il dévorera ses injures, temporisera, gardera le silence ; il veut à tout prix avoir la paix du moment. C'était le mardi 23 juin qu'il articulait péremptoirement son mandat royal ; et la semaine n'est pas passée, qu'il écrit au reste opiniâtre de la noblesse que ce serait l'obliger que de céder. D'Espréménil pousse ses derniers cris de rage ; Mirabeau-Tonneau brise son épée, en faisant un vœu qu'il eût bien fait de tenir. La *triple famille* est maintenant complète, le troisième frère égaré

(1) Arthur Young, t. I, p. 119.

(l'ordre de la noblesse) l'ayant rejointe ; égaré, mais pardonnable, radouci autant que possible, par la douce éloquence du président Bailly.

Ainsi triomphe le tiers, et les États généraux sont devenus l'Assemblée nationale, et toute la France peut chanter le *Te Deum*. Par une sage inertie et une sage cessation d'inertie, une grande victoire est gagnée. C'est la dernière nuit de juin ; toute la nuit on peut rencontrer dans les rues de Versailles des hommes courant avec des torches, acclamant et jubilant. Du 2 mai, lorsque les députés baisaient la main de Sa Majesté, à ce 30 juin, où les hommes courent avec des torches, nous comptons huit semaines et trois jours. Pendant huit semaines le carroccio national est resté debout, vu de loin et donnant plus d'un signal. Maintenant, tant de choses étant groupées autour de lui, on peut espérer qu'il se maintiendra.

III

BROGLIE DIEU DE LA GUERRE.

La cour se sent indignée d'être vaincue. Eh bien ! quoi? une autre fois elle fera mieux. Mercure est descendu en vain ; maintenant, c'est le tour de Mars. — Les dieux de l'OEil-de-Bœuf se sont retirés dans l'obscurité de leur nuageux Ida ; et demeurent là, fabriquant et forgeant ce qui peut être nécessaire, fût-ce des billets d'une nouvelle banque nationale, des munitions de guerre, ou des choses à jamais impénétrables aux hommes.

En conséquence, que signifie cet appareil de troupes?

L'Assemblée nationale ne peut obtenir aucune aide pour son comité de subsistances : elle apprend seulement qu'à Paris les boutiques des boulangers sont assiégées ; que, dans les provinces, le peuple se nourrit de son et d'herbe bouillie. Mais, sur toutes les grandes routes, planent des nuages de poussière, soulevés par la marche des régiments et le roulement des canons : voici des étrangers, des pandours d'un aspect féroce; Salis-Samade, Esterhazy, le Royal-allemand ; la plupart d'entre eux étrangers ; au nombre de trente mille, que la crainte peut grandir à cinquante : tous se dirigeant vers Paris et Versailles ! Déjà, sur les hauteurs de Montmartre, on bêche et l'on creuse, comme pour faire des talus et des tranchées. Le concours de Paris, dans la direction de Versailles, est arrêté par une barrière de canons sur le pont de Sèvres. Aux Écuries de la Reine, des canons sont pointés sur la salle même de l'Assemblée nationale. L'Assemblée nationale a même son sommeil interrompu par le piétinement des soldats, fourmillant et défilant en rangs sans fin ou semblant sans fin, au plus épais de la nuit, sans tambours, sans aucun mot de commandement perceptible (1). Que signifie tout cela?

Est-ce que huit ou même douze députés, nos Mirabeau et nos Barnave en tête, vont être soudainement traînés au château de Ham; le reste ignominieusement dispersé aux vents? Aucune Assemblée nationale ne peut faire la constitution avec des canons braqués sur elle aux Écuries de la Reine. Que signifient ces réticences de l'OEil-de-Bœuf, interrompues seulement par des mouvements de tête ou d'épaules? Dans le mystère de ce nuageux Ida,

(1) A. Lameth, *Assemblée constituante*, t. I, p. 41.

qu'est-ce donc qui se fabrique et se forge? Voilà les questions que pose un patriotisme troublé, qui ne reçoit pour réponses que des échos.

Questions et échos d'un caractère peu rassurant : — et maintenant, par-dessus tout, pendant qu'une année stérile, qui court d'août en août, devient plus avancée, se transformant de plus en plus en une année de famine, avec *du son et de l'herbe bouillie* pour nourriture, les brigands vont se rassembler, se présentant en foule aux fermes et aux domaines, avec ce cri de colère : *A manger! à manger!* En vain on envoie contre eux des soldats : à la vue de la troupe, ils se dispersent, disparaissent comme sous terre, et aussitôt vont ailleurs se réunir pour de nouveaux tumultes et de nouveaux pillages. Spectacle effrayant à voir ; mais plus effrayant encore *ce qui s'en dit*, dans des récits répercutés par vingt-cinq millions d'esprits soupçonneux. Les brigands et Broglie, des conflagrations publiques et des rumeurs mystérieuses, jettent dans l'égarement presque tous les esprits. Quelle sera la fin de toutes ces choses?

A Marseille déjà, depuis des semaines, les citadins ont pris les armes, pour la *suppression des brigands* et autres choses encore : le commandant militaire en pensera ce qu'il voudra. Ailleurs, partout, ne pourrait-on pas faire de même? Dans l'imagination troublée du patriote, flotte comme une dernière ressource de délivrance, l'image confuse d'une *garde nationale*. Mais qu'on se figure surtout la tente de bois du Palais-Royal ! Là se produit un vacarme universel, comme une dissolution de mondes ; là s'entendent les plus bruyants récits des sinistres rumeurs qui égarent les esprits ; là se tient le pâle soupçon, interrogeant le tourbillon confus des événements, créant

de vaines images et des fantômes : des régiments altérés de sang, campant au Champ de Mars ; l'Assemblée nationale dispersée ; des boulets de canon rougis (pour brûler Paris) ; les pas retentissants du farouche dieu de la guerre et de Bellone. Pour les hommes les plus calmes, il devient trop manifeste que la bataille est inévitable.

Inévitable, affirment aussi les airs significatifs de Messeigneurs et de Broglie : inévitable et prompte ! L'Assemblée nationale, arrêtée subitement dans ses travaux constitutionnels, peut fatiguer les oreilles royales de ses adresses et remontrances : nos canons sont convenablement braqués ; les troupes sont prêtes. La déclaration du roi, avec ses trente-cinq articles trop généreux, a été lue, n'a pas été écoutée ; mais elle reste sans être révoquée : lui-même peut l'exécuter ; *seul il fera !*

Quant à de Broglie, il a son quartier général à Versailles, comme étant le siége de la guerre : des commis écrivant ; des officiers d'état-major avec des airs significatifs, portés à la taciturnité ; des aides de camp emplumés, des courriers, des ordonnances en route ou en attente. De Broglie, lui-même, prend des airs importants, impénétrables, écoute, avec des sourires silencieux les communications de Besenval, commandant de Paris, venu tout exprès pour lui signaler les dangers des mesures violentes (1). Les Parisiens résister ? répondent avec dédain Messeigneurs. A la façon des émeutiers de farine. Ils se tiennent tranquilles depuis cinq générations, soumis à tout. Leur Mercier déclarait, dans ces mêmes années, qu'une révolte parisienne était désormais *impossible* (2). Il faut s'en tenir à la déclaration royale du

(1) Besenval, t. III, p. 398.

(2) Mercier, *Tableau de Paris*, t. VI, p. 22.

23 juin. «Les nobles de France, vaillants, chevaleresques comme aux anciens jours, se rallieront avec un seul cœur autour de nous; et, quant à ce que vous appelez tiers état, et que nous appelons une canaille de sans-culottes barbouillés, de patelins écrivassiers, rabâcheurs factieux, le brave de Broglie, avec une salve de canons, en fera justice, s'il le faut! » C'est ainsi qu'ils raisonnent, dans leur nuageux Ida, cachés à la vue des hommes; et les hommes aussi leur étant cachés.

La mitraille, sans doute, est une bonne ressource, Messeigneurs, mais à une condition, c'est que le tireur soit fait du même métal. Malheureusement, il est fait de chair : sous sa buffleterie et ses bandoulières, votre tireur soldé a des instincts, des sentiments, même une sorte de pensée. C'est sa parenté, l'os de ses os, cette *canaille*, qui doit être balayée; il y a des frères, un père, une mère, se nourrissant *de son et d'herbe bouillie;* sa donzelle même, qui n'est pas encore *morte à l'hôpital*, le pousse vers l'hétérodoxie militaire; déclare que s'il verse le sang des patriotes, il sera maudit parmi les hommes. Le soldat, qui a vu sa paye rognée par les Foulon, son sang gaspillé par les Soubise et les Pompadour, les portes de l'avancement inexorablement fermées pour lui, parce qu'il n'est pas né noble, le soldat a aussi ses griefs contre vous. Votre cause n'est pas la cause du soldat; c'est la vôtre seulement, et celle d'aucun autre homme ou Dieu.

Par exemple, le monde a entendu parler de ce qui s'est passé dernièrement à Béthune, lorsque s'éleva une émeute à *propos de grains*, comme on en voit tant, et que les soldats étant rangés, le mot de *Feu!* fut prononcé, sans qu'un seul chien s'abattît. Seulement, les crosses des fusils retentirent sur le pavé, et les soldats restèrent

mornes, avec une expression de sentiments mélangés sur leur physionomie; jusqu'à ce que chacun d'eux pris bras dessus bras dessous, par quelque père de famille patriote, ils furent tous ainsi emmenés pour être festoyés et caressés, et voir leur paye accrue par des souscriptions (1).

Même depuis quelque temps, les gardes françaises, le meilleur régiment de la ligne, ne montrent pas grand empressement à tirer dans les rues. Elles sont revenues en murmurant de chez Réveillon; et n'ont pas, depuis, brûlé une seule cartouche, même, comme nous l'avons vu, quand on en donne l'ordre. Une dangereuse humeur règne chez ces gardes; il s'y trouve, d'ailleurs, des hommes notables : Valadi le pythagoricien a été naguère un de leurs officiers. Dans les rangs mêmes, sous le tricorne et la cocarde, quelles têtes solides peuvent se rencontrer, où il se passe mille réflexions, ignorées du public! N'y distinguons-nous pas une des têtes les plus solides, sur les épaules d'un certain sergent? Lazare Hoche est son nom : occupé d'abord dans les Écuries royales de Versailles, neveu d'une pauvre marchande de légumes; garçon intelligent, fortement adonné à la lecture. Il est maintenant le sergent Hoche, et ne peut avancer plus loin. Il dépense sa paye en chandelles à seize et en éditions de livres à bon marché (2).

Au total, le mieux à faire, semble être de consigner ces gardes françaises dans leur caserne. C'est l'avis et l'ordre de Besenval. Consignées dans leur caserne, les gardes françaises ne font que former une *association secrète*, avec

(1) *Hist. parlementaire.*

(2) *Dictionnaire des hommes marquants.* Londres (Paris), 1800, t. II, p. 198.

engagement de ne pas agir contre l'Assemblée nationale; gagnées par Valadi le pythagoricien, gagnées par de l'argent et des femmes, disent Besenval et beaucoup d'autres. Gagnées par qui l'on voudra, ou sans avoir besoin d'être gagnées, les voici en longues files, ayant rompu la consigne, avec leurs sergents en tête, arrivant le 26 juin au Palais-Royal! Saluées de vivat, de présents et de patriotiques offrandes de liqueurs; embrassées et embrassant; déclarant, en paroles accentuées, que la cause de la France est leur cause! Le lendemain, et les jours suivants, les choses se passent de même. Ce qui est singulier aussi, c'est que, à l'exception de cette humeur patriotique et de la consigne méprisée, elles se conduisent d'ailleurs avec la plus grande régularité (1).

Ils deviennent inquiétants, ces gardes. Onze de leurs meneurs sont envoyés à la prison de l'Abbaye. Cela ne sert pas le moins du monde. Les onze emprisonnés n'ont qu'à faire tomber, vers la nuit, *par la main d'un individu*, une ligne dans le café de Foy, où le patriotisme débite ses plus chaudes harangues : aussitôt, deux cents jeunes gens, devenus bientôt quatre mille, portant de solides leviers, se précipitent vers l'Abbaye, enfoncent les portes, et font sortir les onze, avec d'autres victimes militaires; leur donnent à souper au Palais-Royal, les logent et les font coucher sur des lits de camp, *dans le théâtre des Variétés*, tout autre *Prytanée* national n'étant pas à portée. Grand acte d'audace! mais, si scrupuleux étaient ces jeunes gens, qu'avertis qu'un militaire délivré était en prison pour un véritable crime civil, ils le reconduisirent à sa cellule, avec protestations.

(1) Besenval, t. III, p. 394-6.

Pourquoi donc une nouvelle force militaire ne fut-elle pas appelée? Une nouvelle force militaire fut appelée ; et arriva au grand galop, sabre au poing : mais le peuple, en toute douceur « mit la main sur leurs brides » ; les dragons rengaînèrent leurs sabres, levèrent leurs bonnets en manière de salut, et restèrent immobiles, comme de véritables statues de dragons, — excepté cependant qu'une goutte de liqueur leur étant apportée, ils boivent à la santé du roi et de la nation, avec la plus grande cordialité (1).

Et maintenant, demandez en retour pourquoi Messeigneurs et de Broglie, le grand dieu de la guerre, en voyant ces choses, ne firent pas une pause, ne prirent pas quelque autre voie, toute autre voie. Malheureusement, comme nous l'avons dit, ils ne pouvaient rien voir. L'orgueil, qui précède toute chute, la colère, sinon raisonnable, au moins pardonnable, bien naturelle, avaient endurci leurs cœurs, échauffé leurs têtes : de sorte qu'avec un mélange d'imbécillité et de violence (couple mal assorti), ils se précipitent pour aller au-devant de leur heure. Tous les régiments ne sont pas des gardes-françaises, ni gagnés par Valadi le pythagoricien : que de nouveaux régiments non gagnés s'avancent; que le Royal-allemand, Salis-Samade, les Suisses de Château-Vieux s'avancent; ceux-là peuvent se battre, mais peuvent à peine parler, excepté en gutturales germaniques; que des soldats se mettent en marche, et que les grandes routes retentissent du tonnerre des caissons d'artillerie. Sa Majesté doit tenir une nouvelle séance et y opérer des miracles! La voix de la mitraille peut, s'il est besoin, devenir une trombe et une tempête.

(1) *Hist. parlem.*, t. II, p. 32.

En de telles circonstances, avant que les boulets rougis commencent à pleuvoir, n'est-il pas permis aux cent vingt électeurs de Paris, quoique leur *cahier* soit depuis longtemps fini, de se réunir encore journellement, comme *club* électoral? Ils se réunissent d'abord dans un restaurant, où une nombreuse noce leur cède cordialement la place (1). Mais, bientôt, ils s'assemblent à l'hôtel de ville, dans la salle même des séances municipales. Flesselles, prévôt des marchands, avec ses quatre échevins, n'a pu s'y opposer : telle est la force de l'opinion publique. Lui, avec ses échevins et les vingt-six conseillers municipaux, nommés par en haut, peuvent bien siéger là en silence, dans leurs longues robes, et chercher, d'un œil terrifié, quel est ce prélude d'une convulsion venant d'en bas, et comment eux-mêmes se trouveront de tout cela !

IV

AUX ARMES!

Ainsi restent les choses en suspens, incertaines, fatales, dans les jours brûlants de juillet. Il y a un *avis* imprimé du passionné Marat, qui conseille, par-dessus tout, de s'abstenir de violence (2). Néanmoins les pauvres affamés, tumultueux par besoin, brûlent déjà les barrières où se prélève l'octroi sur les comestibles.

Le 12 juillet est un dimanche, les rues sont toutes

(1) Dussoula, *Prise de la Bastille* (*Collection des mémoires*, par Berville et Barrière, Paris, 1821, p. 269).

(2) *Avis au peuple, ou les ministres dévoilés*, 1er juillet 1789.

placardées d'une énorme affiche, portant en tête : *De par le Roi*, et invitant les citoyens paisibles à rester chez eux, à « être sans alarmes, et à éviter tous rassemblements ». Pourquoi? que signifient ces énormes affiches? Avant tout, que signifie ce cliquetis militaire? des dragons, des hussards affluent de tous les points de l'horizon, vers la place Louis XV, avec une gravité compassée sur leur physionomie, quoique salués par des sobriquets, des huées et même des projectiles (1). Besenval est avec eux : les gardes suisses qu'il commande sont déjà dans les Champs-Élysées, avec quatre pièces d'artillerie.

Les destructeurs sont-ils donc descendus sur nous? Du pont de Sèvres aux extrêmes limites de Vincennes, de Saint-Denis au Champ de Mars, nous sommes enveloppés. Des alarmes, vagues, mystérieuses, sont dans tous les cœurs. Le Palais-Royal est devenu un centre d'interjections terrifiées, de silencieux signes de tête. On peut imaginer le douloureux saisissement que propage le bruit du canon de midi (que le soleil fait partir à son arrivée au méridien), comme un pronostic, comme la voix inarticulée d'une sentence (2). Ces troupes viennent-elles véritablement pour combattre *les brigands?* Où sont-ils ces brigands? Quel mystère y a-t-il en l'air? Écoutez! une voix humaine articulant en termes clairs le mot de l'énigme : *Necker, le ministre du peuple, le sauveur de la France, est renvoyé.* C'est impossible, incroyable! c'est trahir la paix publique! Cette voix doit être noyée dans le bassin (3); le porteur de nouvelles s'esquive à la

(1) Besenval, t. III, p. 411.

(2) *Hist. parlem.*, t. II, p. 81.

(3) *Ibid.*

hâte. Néanmoins, mes amis, faites-en ce que vous voudrez, la nouvelle est vraie. Necker est parti; Necker est en route vers le Nord, depuis la nuit d'hier, en obéissance à des ordres secrets. Nous avons un nouveau ministère : Broglie, le dieu de la guerre, l'aristocrate Breteuil; Foulon, qui a dit que le peuple pouvait manger du foin.

Une immense rumeur va donc s'élever, dans le Palais-Royal, dans toute l'étendue de la France. La pâleur est sur tous les visages ; une terreur confuse, des frémissements, éclatant bientôt en un tonnerre de voix, en un tonnerre de fureurs multipliées par l'effroi.

Mais regardez Camille Desmoulins se précipitant du café de Foy, avec une physionomie sibylline, ses cheveux flottants, un pistolet dans chaque main. Il s'élance sur une table : les satellites de la police le surveillent ; ils ne le prendront pas vivant; leur vie se jouera contre la sienne. Cette fois il parle sans bégayer : « Amis, mourrons-nous pourchassés comme des lièvres? comme des moutons poursuivis dans leur pacage? bêlant pour obtenir pitié, là où au lieu de pitié, il n'y a qu'un couteau. L'heure est venue, l'heure suprême du Français, de l'homme; quand l'oppresseur est en face de l'opprimé, et que l'alternative est une mort prompte ou la délivrance à jamais. Que cette heure soit bienvenue. Pour nous, ce me semble, un seul cri est de saison : Aux armes! Que de tout Paris, que de toute la France, comme de la voix de l'ouragan s'élève le seul cri : Aux armes! » — Aux armes! répondent en hurlant des voix innombrables ; comme une seule grande voix, comme la voix d'un démon hurlant du haut des airs! Car, dans toutes les figures, les yeux s'enflamment ; tous les cœurs brûlent jusqu'à la frénésie. C'est en de tels

accents, ou avec d'autres plus énergiques encore (1), que, dans ce grand moment, Camille évoque les puissances élémentaires. « Amis, continue-t-il, quelque signe de ralliement! des cocardes : de couleur verte, couleur de l'Espérance. » Comme s'il s'abattait une nuée de locustes, les arbres sont aussitôt dépouillés de leurs feuilles ; des rubans verts sont achetés dans les boutiques voisines; toute étoffe verte est enlevée pour être transformée en cocardes. Camille descend de sa table, est étouffé sous les embrassements, inondé de larmes : on lui passe un bout de ruban vert, il le met à son chapeau. Et maintenant, chez Curtius, aux images de cire ; sur le boulevard, aux quatre vents, et sans repos, jusqu'à ce que la France soit en feu!

La France, si longtemps ébranlée et desséchée par les vents, est probablement juste au point inflammatoire. Quant au pauvre Curtius qui, on le pense à regret, court risque d'être imparfaitement payé, il n'a pas à plaider pour ses images. Le buste de cire de Necker, le buste de cire de d'Orléans, les appuis de la France, sont enlevés : voilés de crêpe, comme dans une procession funéraire, où à la manière de suppliants faisant appel au ciel, à la terre, au Tartare lui-même, ils sont promenés par une multitude mélangée. Pour elle, c'est un signe! car, en vérité, l'homme avec ses singulières facultés imaginatives, ne peut faire que peu ou rien, sans des signes. Ainsi les Turcs regardent la bannière de leur prophète; ainsi des *mannequins* d'osier ont été brûlés, et le portrait de Necker a précédemment figuré au sommet d'une perche.

(1) *Vieux Cordelier*, par Camille Desmoulins, n° 5, édition de Baudouin frères. Paris, 1825, p. 81.

De cette manière s'avance, à travers les rues, une multitude hétérogène, continuellement accrue : armée de haches, de bâtons et de divers instruments, menaçante et pleine de tapages. Que tous les théâtres se ferment, que toute danse cesse, soit sur la planche, soit sur le vert gazon ! Au lieu d'un sabbat chrétien, au lieu d'une fête de tabernacles dans les *guinguettes*, qu'il y ait un sabbat de sorciers ; et Paris, devenu frénétique, mènera sa danse, ayant pour ménétrier le démon.

Cependant Besenval, avec infanterie et cavalerie, est sur la place Louis XV. Des gens regagnant leurs demeures, venant de Passy ou Chaillot, des parties de campagne, arrosées de petit vin blanc, la traversent avec moins de gaieté que de coutume. La procession des bustes va-t-elle passer par là ? La voici ; mais voici aussi que le prince de Lambesc se précipite dessus, avec son royal-allemand ! Les balles sifflent, les sabres étincellent ; les bustes sont pourfendus, et aussi, hélas ! des têtes d'hommes ! Une procession sabrée n'a rien de mieux à faire que de se disperser à travers les rues, les allées, les avenues des Tuileries, et de disparaître. Un homme, désarmé, est étendu sans vie ; à son uniforme, reconnu pour garde-française : qu'on le porte (ou qu'on en porte même la nouvelle) mort et sanglant à sa caserne, où il a des camarades encore vivants.

Mais pourquoi donc, victorieux Lambesc, ne pas charger à travers le jardin même des Tuileries, où les fugitifs se sont retirés ? Pourquoi ne pas montrer aussi, aux promeneurs du dimanche, comment étincelle le sabre ensanglanté ; afin qu'on en parle et que les oreilles des hommes en aient des tintements ? Il y a, en effet, des tintements, mais d'une autre façon. Le victorieux Lam-

besc, dans cette seconde charge aux Tuileries, ne réussit qu'à renverser, avec le plat de son sabre, un seul homme, un vieillard, pauvre maître d'école, se promenant pacifiquement; et puis, il est chassé du jardin par des barricades de chaises, des tessons de bouteilles et des exécrations sur tous les tons. Tâche délicate que celle de ce pourfendeur de canailles! pour qui trop faire peut être aussi funeste que de ne pas faire assez. Car toutes ces voix qui le maudissent, répercutées dans tous les coins de la Cité, retentissent en tumultes d'indignation, et retentissent toute la nuit. Le cri *Aux armes!* se multiplie avec des rugissements; la voix métallique du toscin y répond, à mesure que le soleil s'abaisse; des boutiques d'armuriers sont enfoncées, pillées; les rues sont des mers écumantes, soulevées par tous les vents.

Telle fut l'issue de la charge de Lambesc dans le jardin des Tuileries; nullement productive d'une terreur salutaire chez les promeneurs de Chaillot, mais productive du réveil soudain des frénésies et des trois Furies qui, d'ailleurs, ne dormaient pas : car elles se tiennent toujours, ces souterraines Euménides (fabuleuses et pourtant si réelles), au fond de l'existence humaine, brandissant leurs torches fumeuses, et secouant leurs chevelures de serpents. Lambesc, avec son Royal-allemand, peut retourner à sa caserne, puis revenir encore, comme un esprit troublé : des gardes-françaises, excités par la vengeance, le jurement à la bouche, les sourcils contractés, s'élancent sur lui, de leur caserne dans la Chaussée-d'Antin, lui envoient une volée, faisant des morts et des blessés, et, sans pouvoir y répondre, il continue sa marche (1).

(1) Weber, t. II, p. 75-91.

La sagesse ne réside pas dans des têtes emplumées. Si les Euménides sont éveillées et que de Broglie ne donne aucun ordre, que peut faire Besenval? Quand les gardes-françaises, avec les volontaires du Palais-Royal, descendent plus altérés de vengeance vers la place Louis XV elle-même, ils n'y trouvent ni Besenval, ni Lambesc, ni Royal-allemand, ni aucun soldat. Absence de toute direction militaire. Sur le boulevard extrême de l'Est, Saint-Antoine, les chasseurs de Normandie arrivent, poudreux et altérés, après une rude course d'une journée; mais ne trouvent aucun quartier-maître, ne savent où se rendre dans cette cité de confusions, ne peuvent arriver jusqu'à Besenval, ne peuvent même découvrir où il est. Normandie est obligé de bivouaquer là, avec sa poussière et sa soif, à moins que quelque patriote ne le régale d'un verre de liqueur, accompagné de conseils.

Des multitudes furieuses environnent l'hôtel de ville, criant : « Des armes! des ordres! » Les vingt-six conseillers municipaux, avec leurs longues robes, ont plongé silencieusement dans le chaos qui mugit, pour ne plus jamais reparaître. Besenval cherche péniblement à se replier vers le Champ de Mars; il est obligé de rester là, *dans la plus cruelle incertitude* : courriers sur courriers sont dépêchés à Versailles, mais ne rapportent aucune réponse, pouvant à peine revenir eux-mêmes. Car les routes sont bloquées par des batteries et des piquets de soldats, par des flots de voitures arrêtées pour être visitées : telle a été la seule instruction de Broglie; l'OEil-de-Bœuf, entendant à distance des bruits si assourdissants, qui retentissaient presque comme une invasion, veut, avant toutes choses, conserver sa tête intacte. Un nouveau ministère, n'ayant, pour ainsi dire, qu'un seul pied dans

l'étrier, ne peut s'avancer par bonds. Paris, frénétique, est en somme abandonné à lui-même.

Quel Paris, quand la nuit vint! Une métropole européenne, lancée tout à coup hors de ses vieilles combinaisons et habitudes, s'effondrant dans les tumultes, et cherchant du nouveau. L'usage et la tradition ne vont plus, désormais, diriger aucun homme; chaque homme, avec la somme d'originalité qui est en lui, doit se mettre à penser, ou à suivre ceux qui pensent. Sept cent mille individus voient soudainement tous leurs vieux sentiers, toutes leurs vieilles voies pour agir et décider, disparaître sous leurs pieds. Et ainsi vont-ils, avec fracas et terreur, ne sachant pas encore si c'est en courant, nageant ou volant, tête baissée dans la nouvelle ère. Avec fracas et terreur : d'en haut, Broglie, le dieu de la guerre, plane sur eux, surnaturel, avec ses boulets rougis; et, d'en bas, un monde surnaturel de brigands les menace avec le poignard et la torche. La folie seule règne à cette heure.

Heureusement, en place des vingt-six submergés, le club électoral se réunit, et se déclare *municipalité provisoire*. Le lendemain, cette municipalité s'adjoindra le prévôt Flesselles et un ou deux échevins, pour l'aider dans le détail des choses. Pour le moment, elle décrète une chose très-essentielle : que, dorénavant, il y aura une *milice parisienne*. Allez, chefs de districts, travailler à ce grand œuvre; pendant que nous, constitués en comité permanent, nous siégerons avec vigilance. Que les hommes valides, chaque groupe dans son quartier, veillent et montent la garde toute la nuit. Que Paris goûte au moins un peu de sommeil fiévreux, troublé par tant de rêves fiévreux « naissant des violentes motions du Palais-

Royal », ou de temps en temps se réveille en sursaut, et regarde palpitant, à la fenêtre, en bonnet de nuit, interrogeant le bruit discordant des patrouilles, mutuellement inintelligibles dans leur apprentissage, ou la flamme des barrières lointaines s'élevant rougeâtre vers la voûte des nuits (1).

V

DONNEZ-NOUS DES ARMES.

Le lundi, l'immense cité s'éveille, non pour son travail du jour; pour un travail tout autre. L'homme de travail est devenu un homme de combat, n'a qu'un seul besoin : des armes! L'industrie de tous les métiers est en suspens; excepté celle du forgeron, martelant énergiquement des piques, et avec moins d'activité, celle du cuisinier, improvisant ses plats; car *la bouche va toujours.* Les femmes aussi préparent des cocardes, non plus en vert, qui, étant la couleur de d'Artois, a été condamnée par l'hôtel de ville; mais en *rouge* et *bleu*, les vieilles couleurs de Paris; lesquelles, placées sur un fond de *blanc* constitutionnel, deviennent le fameux TRICOLORE, qui, si la prophétie est vraie, « doit faire le tour du monde ».

Toutes les boutiques sont fermées, si ce n'est celles des boulangers et des marchands de vin. Paris est dans les rues; se précipitant, écumant comme un verre de Venise dans lequel on aurait mis du poison. Le tocsin, par ordre, sonne à toutes volées dans tous les clochers. Des armes!

(1) *Deux amis*, t. I, p. 267-305.

électeurs municipaux! et toi, Flesselles, avec tes échevins, donne-nous des armes! Flesselles donne ce qu'il peut: des promesses trompeuses, insidieuses peut-être, d'armes venant de Charleville; ordre de chercher des armes ici, ordre d'en chercher là. Les nouveaux municipaux donnent ce qu'ils peuvent : quelque trois cent soixante mauvais fusils, l'équipement de la garde de ville : « Un homme en sabots, et sans habit, en saisit aussitôt un, et monte la garde. » De plus, ordre est donné à tous les forgerons de fabriquer des piques de toute leur âme.

Les chefs de district sont en fervente consultation; les simples patriotes courent de côté et d'autre, cherchant avec fureur des armes. Jusqu'ici l'hôtel de ville n'a fourni que le modique contingent de mousquets inférieurs, dont nous avons parlé. Dans ce qu'on appelle l'arsenal, il n'y a rien que de la rouille, du rebut et du salpêtre; on y est d'ailleurs sous le canon de la Bastille. Le dépôt de Sa Majesté, appelé *garde-meuble*, est forcé et pillé; il n'y manque pas de tapisserie, ni de vains ornements, mais en fait d'instruments de combat, la provision est mince. Deux canons montés en argent s'y trouvent, ancien don de Sa Majesté de Siam à Louis XIV; l'épée dorée du bon Henri; des armes et des armures de l'antique chevalerie. Toutes ces choses et d'autres de même sorte sont, faute de mieux, avidement enlevées par un patriotisme nécessiteux. Les canons siamois s'en vont roulant pour une besogne qui ne leur était pas destinée. Parmi de mauvais fusils se voient des lances de tournoi, le casque et le haubert étincelant au milieu de têtes mal coiffées, image d'une époque où toutes les époques avec leurs productions se mêlent confusément.

A la maison de Saint-Lazare, autrefois un couvent,

maintenant une maison de correction dirigée par des prêtres, il n'y a aucune trace d'armes, mais d'un autre côté, du blé, en une quantité qui touche au délit. Hors d'ici, à la halle, dans une telle disette de grain! Ciel! *cinquante-deux charrettes*, en longues files, suffisent à peine pour le transporter à la halle aux blés. Vraiment, révérends pères, votre paneterie était bien garnie, bien fourni votre garde-manger, bien généreux votre vin: coupables exaspérateurs du pauvre, perfides accapareurs de pain!

Vainement vous protestez; vainement vous suppliez à genoux; la maison de Saint-Lazare a en elle ce qui n'en sort pas par des protestations. Regardez ce qu'elle *vomit* par chaque fenêtre: des torrents de meubles, de vociférations, de tintamarres; du fond des caves le vin ruisselle jusqu'à ce que, chose naturelle, une fumée s'élève, un incendie, allumé, selon quelques-uns, par les lazaristes eux-mêmes, désespérés de leurs autres pertes; et l'établissement disparaît dans les flammes. Remarquons néanmoins qu'un voleur (excité ou non par les aristocrates) y ayant été surpris, fut à l'instant pendu.

Regardez aussi la prison du Châtelet. La prison pour dettes de la Force est enfoncée du dehors, et ceux qui y servaient de gages aux aristocrates sont mis en liberté. A cette nouvelle, les criminels du Châtelet ont soulevé leurs pavés et se mettent sur l'offensive, avec la perspective de réussir; mais le patriotisme, passant par là, fait feu sur le monde criminel, et le fait rentrer dans ses cabanons. Le patriotisme ne pactise pas avec le vol et la félonie. D'ailleurs, en ce jour, le châtiment suit le crime (quand il le rencontre) d'un pas terriblement rapide. Une trentaine de personnes trouvées pleines de boisson dans les caves de ce Saint-Lazare sont avec indignation traî-

nées à la prison. Le geôlier n'a plus de place; sur quoi, à défaut d'une autre place de sécurité, il est écrit : *On les pendit* (1). Vraie ou non, la formule est brève, mais non sans signification.

En de telles circonstances, l'aristocrate, le riche non patriote, fait ses paquets de départ. Mais il ne pourra partir. Une force armée en sabots s'est emparée de toutes les barrières, brûlées ou non; là tout ce qui entre, tout ce qui cherche à sortir, est arrêté, et traîné à l'hôtel de ville: voitures, tombereaux, argenterie, mobilier, nombre de sacs de blé; parfois même des troupeaux de moutons et de bœufs encombrent la place de Grève (1).

Et les bruits continuant, rugissant, tonnant; les tambours battant, le tocsin bourdonnant; des crieurs se précipitant avec des cloches à la main : « Écoutez, écoutez! tous les citoyens doivent être enrôlés dans leur district! » Les districts se sont réunis dans les jardins, dans les places ouvertes, et s'organisent en troupes volontaires. Aucun boulet rougi n'est encore tombé du camp de Besenval; au contraire, des déserteurs, avec leurs armes, se présentent continuellement. Bientôt, ô joie suprême! à deux heures de l'après-midi, les gardes françaises, recevant ordre de se rendre à Saint-Denis, refusent nettement, et viennent encore rejoindre le peuple. C'est un fait important entre tous. Trois mille six cents des meilleurs hommes de guerre, avec équipement complet, même avec des artilleurs et du canon! Leurs officiers restent seuls, n'ayant pas même réussi à enclouer les canons. On peut maintenant espérer que les Suisses mêmes, Châteauvieux et autres, ne seront pas empressés à combattre.

(1) Dusaulx, *Prise de la Bastille*, p. 290.

Notre milice parisienne, que quelques-uns préfèrent ppeler garde nationale, réussit à cœur-joie. Elle promettit de réunir quarante-huit mille citoyens; mais en peu 'heures, elle doublera et quadruplera : invincible, si eulement on avait des armes.

Mais voici les caissons promis de Charleville, sur lesuels est inscrit le mot *artillerie*. Enfin, nous aurons ssez d'armes! — Qu'on se représente la pâle face du pariotisme, lorsqu'il trouve les caissons remplis de chiffons, e linge sale, de bouts de chandelles et de torches! Prévôt es marchands, que veut dire ceci? Déjà, au couvent des hartreux, où nous fûmes envoyés avec un ordre signé, n'y avait, il n'y eut jamais aucune arme de guerre. Et oici que maintenant dans ce bateau de la Seine, sous des oiles goudronnées, se trouvent cinq mille livres pesant de oudre; non pas entrant à Paris, mais en sortant d'une ianière subreptice, si le nez du patriotisme n'eût pas été es plus fins! Que prétends-tu, Flesselles? C'est un jeu angereux que de *nous amuser*. Le chat joue avec la sous captive; mais vit-on jamais souris jouer avec un chat n fureur, avec un tigre national en fureur!

Pendant ce temps, ô forgerons au tablier noir, martez d'un bras fort et d'un cœur empressé. Que maîtres et ompagnons se mettent à l'œuvre, de la tête aux pieds; ue chacun à son tour fasse son tonnerre, et manie le rand marteau de forge jusqu'à faire pirouetter l'enclume, our recommencer encore; tandis que d'heure en heure, u-dessus de vos têtes, résonne le canon d'alarme : car la ité a maintenant de la poudre. Des piques sont fabriuées; cinquante mille en trente-six heures : jugez si les abliers noirs ont chômé! Creusez des tranchées, dépavez es rues, vous autres, activement, hommes et femmes;

emplissez de terre les tonneaux à barricades, placez-y des sentinelles volontaires, empilez des pierres sur les rebords des fenêtres, aux étages supérieurs; vieilles femmes, ayez de la poix bouillante ou au moins de l'eau bouillante, pour la verser de vos bras décharnés sur le royal-allemand! — Des patrouilles de la naissante garde nationale, portant des torches, parcourent toute la nuit les rues vides, mais illuminées par ordre à chaque fenêtre. Étrange spectacle comme d'une cité de morts éclairée en naphte, où çà et là se rencontre une troupe de fantômes égarés.

O pauvres mortels! combien vous faites entre vous cette existence amère, cette effrayante et merveilleuse vie, effrayante et horrible; et Satan a sa place dans tous les cœurs! Quelles agonies, quelles fureurs, quels gémissements nous épouvantent et nous ont épouvantés dans tous les temps: — pour être ensuite ensevelis dans un si profond silence; et la mer salée n'est pas enflée par vos larmes!

Solennelle, cependant, est l'heure où retentissent pour nous des bruits de liberté; quand l'âme, longtemps asservie, se réveille, même dans l'aveuglement et l'incertitude, brisant ses chaînes et secouant la poussière de son inertie, et jure par celui qui l'a créée qu'elle sera *libre!* Libre! médite bien ce mot; c'est le besoin impérieux, besoin vague ou intelligible de tout notre être. La liberté est le seul but, prudemment ou imprudemment poursuivi, de toutes les luttes de l'homme, de tous ses travaux, de toutes ses souffrances sur terre. Oui, cette heure est suprême (si tu l'as connue): première vision d'un Sinaï environné de flammes, dans ce pèlerinage au désert; qui désormais n'aura plus besoin de sa colonne de nuées le jour, de sa colonne de feu la nuit. C'est quelque chose encore,

quelque chose même de considérable, quand les chaînes sont devenues *corrosives*, vénéneuses, que d'être délivrés « de l'oppression de nos semblables. » En avant donc, furieux fils de France! n'importe vers quelle destinée. Autour de vous, il n'y a que famine, fausseté, corruption, et le glas de la mort. Votre demeure n'est pas tenable.

L'imagination peut difficilement se figurer comment Besenval a traîné ces tristes heures. L'insurrection faisant rage autour de lui, et ses hommes se fondant peu à peu. De Versailles, les messages les plus pressants restent sans réponse, ou ne reçoivent que des mots vagues, plus décourageants que le silence. Un conseil d'officiers ne peut décider qu'une chose, c'est qu'il n'y a pas de décision à prendre : les colonels l'informent *en pleurant*, qu'ils croient ne pouvoir compter sur leurs hommes. Rien qu'une cruelle incertitude. Le dieu de la guerre de Broglie trône là-bas, inaccessible dans son Olympe; ne descend pas environné de terreur, ne produit pas sa salve de mitraille, n'envoie aucun ordre.

En vérité, dans le château de Versailles, tout semble mystère : dans la ville de Versailles, tout est rumeur, alarme, indignation. Une auguste Assemblée nationale siége, pour faire montre; menacée de mort, essayant de défier la mort. Elle a décrété que « Necker emporte avec lui les regrets de la nation ». Elle a envoyé une solennelle députation au château pour supplier le roi d'éloigner les troupes. En vain : Sa Majesté, avec une étrange contenance, les invite à s'occuper plutôt de leur devoir, qui est de faire la Constitution! Des pandours étrangers s'en vont chevauchant et paradant d'un air fanfaron; ils se porteraient sans doute volontiers vers la *salle des Menus*, sans les figures menaçantes groupées dans toutes les ave-

nues qui y conduisent (1). Tenez ferme, sénateurs nationaux ; espoir d'un peuple énergique et menaçant.

Les augustes sénateurs nationaux décident qu'il y aura séance permanente jusqu'à ce que cet état de choses finisse. Considérez, cependant, que le digne Lefranc de Pompignan, notre nouveau président nommé successeur de Bailly, est un vieillard fatigué par beaucoup de choses. C'est le frère de ce Pompignan, qui médita lamentablement sur le livre des *Lamentations* :

Savez-vous pourquoi Jérémie
Se lamentait toute sa vie?
C'est qu'hélas! il prévoyait
Que Pompignan le traduirait.

Le pauvre évêque Pompignan se retire, laissant Lafayette pour substitut : ce dernier, comme vice-président nocturne, veille sur une chambre dégarnie et découragée, à peine éclairée par un douteux luminaire, — attendant ce que les heures doivent apporter.

Voilà l'aspect de Versailles. Mais, à Paris, Besenval, inquiet, avant de se retirer pour la nuit, est allé dans le voisinage trouver le vieux M. de Sombreuil de l'*hôtel des Invalides*. M. de Sombreuil a, ce qui est un grand secret, vingt-huit mille fusils déposés dans les caves ; mais nulle confiance dans les dispositions de ses invalides. Dans cette journée, par exemple, il a fait descendre vingt de ses hommes pour démonter ces fusils, de peur que la sédition ne s'en empare ; mais, à peine en six heures, les vingt travailleurs avaient dévissé vingt chiens : chaque invalide le sien ! Si on leur ordonnait de tirer, ils pour-

(1) Lameth, Ferrière, etc.

raient, dans son opinion, tourner leurs canons contre lui-même.

Infortunés vieux militaires, votre heure est venue, non de gloire. Le vieux marquis de Launay, de la Bastille, a depuis longtemps levé ses ponts-levis, et s'est retiré à l'intérieur; avec des sentinelles placées sur les remparts, sous le ciel de minuit, planant sur les lueurs de Paris illuminé. Une patrouille nationale, passant par là, prend la liberté d'en faire un point de mire : sept balles sont tirées vers minuit, mais sans effet (1). C'était le treizième jour de juillet 1789; jour plus funeste, dit-on, que le précédent anniversaire, alors que c'était la grêle seulement qui tombait du ciel, et non la fureur qui émergeait de Tophet, ruinant bien autre chose qu'une récolte.

Dans ces mêmes jours, comme la chronologie nous l'apprend, l'inflammable vieux marquis de Mirabeau est étendu mortellement frappé à Argenteuil, — non à la portée des bruits de ces canons d'alarme; car, à proprement parler, ce n'est pas *lui* qui est là couché, mais seulement son corps, sourd et froid à jamais. Ce fut le samedi soir que, respirant son dernier souffle, il y rendit l'âme; quittant un monde qui ne lui aurait jamais convenu, détraqué maintenant en apparence jusqu'au vertige, et la *culbute générale*. Que lui importe, maintenant, qu'il part pour son long voyage vers d'autres régions, quelles qu'elles soient? Le vieux château de Mirabeau reste debout, silencieux, dans le lointain, sur son roc escarpé, dans cette « gorge entre deux vallées, asile des vents » ; aujourd'hui pâle spectre effacé d'un château. Cette immense sédition populaire, et la France et le monde lui-même, s'effacent

(1) *Deux amis*, t. I, p. 312.

aussi, comme une ombre sur le grand miroir de la mer dans son calme, et tout ira selon la volonté de Dieu.

Le jeune Mirabeau, le cœur pesant, car il aimait ce vieux brave bourru de père, le cœur pesant et chargé de pesants soucis, est absent de l'histoire publique. La grande crise se passe sans lui.

VI

ASSAUT ET VICTOIRE.

Mais pour ceux qui vivent et luttent, de nouveau se lève une matinée du quatorze. Sous tous les toits de cette cité en émoi, est le dénoûment d'un drame ne manquant pas d'éléments tragiques et se précipitant vers une solution. Des agitations, des préparatifs, des tremblements et des menaces; des larmes tombant des yeux de la vieillesse : « Aujourd'hui, mes enfants, quittons-nous comme des hommes, avec le souvenir des souffrances de vos pères, avec votre espérance dans les droits de vos fils! La tyrannie vous menace de ses sanglantes colères : pour vous pas d'espoir, si ce n'est dans l'œuvre de vos propres mains. En ce jour, il vous faut agir ou mourir. »

Dès l'aube, un comité permanent sans sommeil, entend le vieux cri de mutinerie devenu frénétique : Des armes ! des armes ! Le prévôt Flesselles ou d'autres traîtres qui sont parmi vous, peuvent méditer sur les caissons de Charleville. Nous sommes cent cinquante mille, et un sur trois muni à peine d'une pique ! Les armes, c'est la chose nécessaire : avec des armes, nous sommes une

garde nationale invincible défiant tout; sans armes, de la racaille à balayer par la mitraille.

Heureusement, le mot est donné, car il n'y a pas de secret possible : à l'hôtel des Invalides, il y a des mousquets. Allons-y. M. Éthys de Corny, le procureur du roi, et tout ce que peut nous prêter d'autorité un comité permanent, viendront avec nous. Le camp de Besenval est là; peut-être ne fera-t-il pas feu sur nous, mais quand même il nous tuerait, nous ne pouvons que mourir.

Hélas! le pauvre Besenval, avec des troupes qui se fondent sous sa main, n'a pas la moindre velléité de faire feu. A cinq heures, ce matin-là, tandis qu'il sommeille encore, oublieux, à l'École militaire, une apparition se présente soudain à côté de son lit, avec le visage assez beau; les yeux enflammés, la parole rapide et brève, l'air audacieux, apparition pareille à celle qui tira les rideaux de Priam! Le message et l'avertissement de l'apparition portaient que toute résistance serait vaine; que si le sang coulait, malheur à qui le répandrait. Ainsi parla l'apparition, puis elle disparut. « Dans le tout, une sorte d'éloquence qui fascine. » Besenval avoue qu'il aurait dû l'arrêter; mais il ne le fit pas. Qui peut donc être cette apparition au beau visage, aux yeux enflammés et à la parole rapide et brève? Besenval le sait, mais ne le dit pas. Est-ce Camille Desmoulins? ou le pythagoricien, marquis Valadi, excités par les motions violentes de toute la nuit au Palais-Royal? La renommée mentionne le nom du jeune M. Meillar, et puis clôt à jamais ses lèvres à son sujet.

En tout cas, voyez, vers neuf heures du matin, nos volontaires nationaux roulant comme un immense torrent vers le sud-ouest, à l'hôtel des Invalides, à la recherche de la chose indispensable. Le procureur du roi, M. Éthys

de Corny, et d'autres autorités, sont là. Le curé de Saint-Étienne du Mont marche hostilement à la tête de sa paroisse militante; nous voyons les clercs de la basoche en habits rouges marchant, aujourd'hui les volontaires de la basoche; puis les volontaires du Palais-Royal; les volontaires nationaux par dizaines de mille; tous, n'ayant qu'un cœur, une pensée. Les mousquets du roi sont ceux de la nation. Penses-y, vieux M. de Sombreuil; en cette extrémité, comment feras-tu pour les refuser? Le vieux M. de Sombreuil voudrait bien entrer en pourparler, envoyer des parlementaires, des courriers; mais à quoi bon? Les murs sont escaladés; pas un invalide ne tire un coup de feu, il faut ouvrir les grilles. Le patriotisme s'y précipite en tumulte depuis les fondations jusqu'aux toits, dans toutes les chambres et corridors, furetant partout avec fureur à la recherche des armes : quelle cave, quel grenier peut leur échapper? Les armes sont trouvées, toutes en sûreté, empaquetées dans de la paille, apparemment en vue d'être brûlées. Plus acharnés que des lions affamés sur une proie morte, la multitude, avec clameur et vocifération, se jette dessus, luttant, bousculant, empoignant, non sans écraser, étouffer, fracturer et probablement anéantir les patriotes les plus faibles. Et ainsi avec un fracas continu de la plus assourdissante et discordante orchestration, la scène est changée, et aux épaules d'autant de gardes nationaux sont appuyés vingt-huit mille fusils ramenés de l'obscurité profonde à une menaçante lumière.

Que Besenval regarde briller ces mousquets dans leur passage étincelant. Des gardes-françaises, dit-on, ont des canons braqués sur lui, prêts à partir s'il le faut, de l'autre côté de la rivière. Assis, immobile, étonné, on peut s'en flatter, de la fière contenance des Parisiens.....

Et à présent, à la Bastille, intrépides Parisiens ! là, la mitraille menace encore, là se dirigent maintenant les pensées et les pas de tous.

Le vieux de Launay, comme nous l'avons déjà insinué, s'était retiré en son intérieur peu après minuit, le dimanche. Il y reste depuis ce moment, écrasé comme le sont tous les militaires par les plus tristes conflits d'incertitude. L'hôtel de ville l'invite à laisser entrer les soldats nationaux, ce qui est un mot plus doux que de se rendre ; d'un autre côté, les ordres de Sa Majesté sont précis. Sa garnison ne se compose que de quatre-vingt-deux vieux invalides, renforcés par trente-deux jeunes Suisses ; les murailles, il est vrai, ont neuf pieds d'épaisseur, il a des canons et de la poudre ; mais hélas ! pour un jour seulement de provisions de bouche ! et puis la cité est française ; la garnison est en majorité française. Austère vieux de Launay, pense à ce que tu dois faire.

Pendant toute la matinée, depuis neuf heures, a retenti le cri : « A la Bastille ! » Des députations répétées de citoyens, tous avides d'armes, se sont présentées : de Launay s'en est débarrassé par des discours pacifiques à travers les meurtrières. Vers midi, l'électeur Thuriot de la Rosière obtient accès ; il trouve de Launay peu disposé à se rendre, disposé plutôt à tout faire sauter. Thuriot monte avec lui jusqu'au parapet : des monceaux de pavés, de vieilles ferrailles et autres projectiles y sont entassés ; le canon dûment braqué, dans chaque embrasure ; seulement un peu reculé. Mais au dehors, contemplez, ô Thuriot, la multitude refluant de toutes les rues : le tocsin résonne avec fureur, tous les tambours battent la générale, le faubourg Saint-Antoine roule vers la forteresse comme un seul homme. Telle est la vision fantastique, mais réelle,

qu'en ce moment, ô Thuriot ! tu contemples, comme de la montagne de vision : elle prophétise d'autres fantasmagories, des réalités spectrales fécondes en enseignements que tu ne vois pas, mais que tu verras. *Que voulez-vous?* dit de Launay, en pâlissant à cette vue, d'un air de reproche, presque de menace : « Monsieur, dit Thuriot, s'élevant au sublime : Que prétendez-vous? Ne comprenez-vous pas que je pourrais nous précipiter tous les deux de cette hauteur! » Cent pieds, sans compter les fossés murés. Là-dessus de Launay demeure silencieux. Thuriot se montre d'en haut à la multitude, devenue soupçonneuse et frémissante ; puis il descend et prend congé en protestant, et après un avertissement adressé aussi aux invalides, sur lesquels il n'a pourtant produit qu'une impression mélangée et vague. Ces vieilles têtes ne sont pas des plus perspicaces ; de plus, on prétend que de Launay a été prodigue de boisson. Ils pensent ne pas tirer, si l'on ne tire pas d'abord sur eux, et s'ils peuvent faire autrement ; au total, ils doivent être considérablement gouvernés par les circonstances.

Malheur à toi, de Launay, si tu ne peux en un pareil moment, par une ferme décision, maîtriser les circonstances ! Des discours pacifiques ne peuvent rien, la mitraille est chanceuse ; mais flotter entre les deux, ne peut être une décision. De plus en plus fougueux s'élève le flot des hommes; leur bourdonnement infini grossissant de plus en plus, arrivant à l'imprécation, peut-être même au fracas de balles égarées; mais sur ces murs de neuf pieds d'épaisseur, ces dernières restent sans effet. On a abaissé le premier pont-levis pour Thuriot ; une nouvelle députation de citoyens (c'est la troisième et la plus bruyante de toutes) pénètre dans la première cour. Les

discours pacifiques ne parvenant pas à dissiper ceux-ci, de Launay ordonne le feu et fait relever le pont-levis. Léger éclat qui met le feu au chaos trop combustible et en fait un chaos de feu rugissant. A la vue de son sang (car le léger éclat a fait des morts), l'insurrection fait explosion en un feu roulant, interminable; explosion de mousquets, de cris, d'exécrations; et là, au-dessus de nos têtes, qu'un seul canon du fort vienne retentir et nous montrer ce que nous pourrons faire. La Bastille est assiégée!

En avant donc, vous tous Français qui avez un cœur dans le corps! Vociférez avec vos gosiers de cartilage et de métal, fils de la liberté! réveillez en sursaut toutes les facultés qui sont en vous, âme, corps et esprit, car voici l'heure! Frappe, toi, Louis Tournay, charron du Marais, vieux soldat du régiment du Dauphiné; frappe sur la chaîne du pont-levis extérieur, à travers la grêle de feu qui siffle autour de toi! jamais sur moyeu ou jante ta hache n'a frappé pareils coups! Frappe, mon brave! A bas! à bas! jusqu'aux enfers! que tout le maudit édifice s'écroule, que toute la tyrannie soit engloutie à jamais! Monté, les uns disent sur le toit du corps de garde, d'autres sur des baïonnettes fichées dans les joints du mur, Louis Tournay frappe, secondé par le brave Aubin Bonnemère (lui aussi un vieux soldat): la chaîne cède, se brise, le gigantesque pont-levis tombe avec fracas. Quelle gloire! Mais, hélas! ce ne sont encore que les avant-postes. Les huit sombres tours, avec leurs invalides armés de mousquets, leurs pavés et leurs gueules de canons, nous dominant de là-haut, sont encore intactes. Le fossé est maçonné béant, impassable; le pont-levis intérieur, dont nous voyons la surface extérieure, est devant nous : la Bastille est encore à prendre!

Décrire le siége de la Bastille (considéré comme un des plus importants faits de l'histoire) est peut-être au-dessus du talent des mortels. Si seulement à force de lecture on pouvait arriver à comprendre le plan de la construction. Mais il y a là au bout de la rue Saint-Antoine une esplanade ouverte ; et puis tant de cours : *cour Avancée*, *cour de l'Orme*, le portail voûté (où Louis Tournay est en train de combattre) ; le nouveau pont-levis, des ponts dormants, des bastions, des remparts, et toujours les huit tours sombres ; une masse inextricable dominant de ses hauteurs le travail de toutes les époques, depuis les dernières années jusqu'à quatre cent vingt ans en arrière, assiégée à sa dernière heure par le chaos de retour ! Des pièces de tous les calibres, des gueules de toutes les capacités, des hommes de toutes les initiatives, chaque homme son propre ingénieur : rarement depuis la guerre des pygmées et des grues s'est rencontrée une pareille anomalie. Élie, à la demi-solde, rentre prendre son uniforme. Qui voudrait se soumettre à lui en habit de ville ? Le demi-solde, Hulin harangue les gardes françaises sur la place de Grève. Des patriotes frénétiques ramassent les balles et les portent encore chaudes (ou paraissant l'être) à l'hôtel de ville. « Paris, vous le voyez, doit être brûlé. » Flesselles est pâle jusqu'aux lèvres, car les rugissements de la multitude deviennent plus profonds. Paris est arrivé au paroxysme de la frénésie, tournoyé en tous sens par une folle panique. A chaque barricade de rue bourdonne un tourbillon secondaire, renforçant la barricade, car Dieu sait ce qui va venir, et tous les tourbillons secondaires s'identifient frénétiquement avec ce grand brandon enflammé qui fouette la Bastille de tous côtés.

Ainsi il fouette et mugit. Cholat le marchand de vin

est improvisé canonnier. Voyez Georget, du service de la marine, fraîchement arrivé de Brest, pointant le canon du roi de Siam. Chose étrange (si nous n'étions pas habitués à de pareilles) ! Georget hier au soir prenait ses aises dans son auberge, le canon du roi de Siam était là depuis cent ans, n'ayant avec lui aucun rapport. Et pourtant voici qu'au moment voulu, ils se sont rejoints et font ensemble une musique éloquente : car, en apprenant ce qui se passe, Georget s'élance de la diligence de Brest et accourt. Les gardes françaises y seront aussi bientôt avec de la véritable artillerie : si encore ces murs n'étaient pas si épais ! Du haut de l'esplanade, horizontalement de tous les toits et de toutes les fenêtres, éclate un déluge irrégulier de coups de feu sans effet. Les invalides couchés par terre tirent comparativement à leur aise derrière la pierre, à peine si un seul montre le bout de son nez à travers les meurtrières. Nous tombons sous les coups, et ne faisons pas d'impression.

Que la conflagration se déploie avec tout ce qui est combustible. Des corps de garde sont brûlés, le réfectoire des invalides. Un perruquier exalté veut, avec deux torches allumées, incendier les salpêtres de l'Arsenal, si une femme n'était accourue, jetant des cris, et si un patriote avec quelque teinture de philosophie naturelle ne lui avait coupé la respiration avec la crosse de son fusil dans le creux de l'estomac, renversé les barils et arrêté l'élément destructeur. Une ravissante jeune fille a été capturée au moment où elle s'échappait de la cour extérieure, et, présumée à tort d'être la fille de de Launay, allait être brûlée sous les yeux du commandant : elle est étendue évanouie sur une paillasse. Ici encore un patriote intervient : c'est le brave Aubin Bonnemère, le vieux

soldat qui se précipite et la sauve. On brûle de la paille; trois charretées pleines s'élèvent en blanche fumée, risquant d'asphyxier le patriotisme lui-même. De sorte que Élie, avec les sourcils roussis, en a retiré une charretée, et Réole, le mercier gigantesque, une autre. Une fumée comme d'enfer, une confusion comme de Babel, du bruit comme si éclatait la fin du monde.

Le sang coule, nouvel aliment à la fureur. Les blessés sont portés dans les maisons de la rue de la Cerisaie; les mourants laissent comme dernière recommandation de ne pas céder, de combattre jusqu'à la chute du fort maudit. Mais comment, hélas! le faire? Les murs sont si épais! Des députations, jusqu'à trois, arrivent de l'hôtel de ville. L'abbé Fauchet, qui en faisait partie, peut dire avec quel courage, avec quel dévouement surhumain ils font flotter sous les arcades le drapeau de l'hôtel de ville, et restent debout faisant rouler leur tambour. Tout cela en vain. Dans un vacarme d'une fin de monde, de Launay ne les entend pas, n'ose les croire; elles reviennent à la charge avec une fureur trop justifiée, le sifflement du plomb retentissant toujours dans leurs oreilles. Que faire? Les pompiers sont là, faisant jouer leurs pompes sur les invalides, afin de mouiller les batteries; malheureusement l'eau n'arrive pas assez haut, et ne produit que des nuages de pluie fine. Des individus versés dans les classiques proposent des catapultes. Santerre, le bruyant brasseur du faubourg Saint-Antoine, conseille plutôt que la place soit assaillie au moyen de pompes à air avec un mélange de phosphore et d'huile de térébenthine. O! Spinosa Santerre, as-tu ce mélange prêt? — Chaque homme est son propre ingénieur! Et le déluge de feu ne se ralentit pas; les femmes même font feu, et aussi des Turcs, du

moins une femme avec son amant, et un Turc. Les gardes françaises sont arrivées : de vrais canons et de vrais canonniers ; l'huissier Maillard est affairé ; les demi-soldes Élie et Hulin font rage parmi les milliers d'assaillants.

Combien la grande horloge de la Bastille, sans être entendue, tinte à son aise, heure par heure, dans la cour intérieure, comme si rien d'extraordinaire ne se passait pour elle ou pour le monde ! Elle sonnait une heure quand la fusillade commençait ; elle va bientôt en marquer cinq, et le feu ne diminue pas. — Du fond de leurs caveaux, les sept prisonniers entendent des bruits étouffés comme d'un tremblement de terre ; leurs geôliers leur font de vagues réponses.

Malheur à toi, de Launay, avec ta pauvre centaine d'invalides ! Broglie est loin, et son oreille est dure. Besenval entend, mais ne peut rien. Un pauvre détachement de hussards s'est avancé avec précaution, pour faire une reconnaissance le long des quais jusqu'au Pont-Neuf : « Nous venons nous joindre à vous », dit le capitaine, car la foule paraît sans limites. Un individu, espèce de nain à grosse tête, à teint flétri et plombé, s'avance, ouvre ses lèvres blêmes, car il ne manque pas de bon sens, et crie : « Alors, pied à terre, et remettez-nous vos armes. » Le capitaine des hussards est trop heureux d'être escorté jusqu'aux barrières, et relâché sur parole. Quel était donc cet individu grotesque ? On répond, c'est M. Marat, l'auteur de l'excellent et *pacifique Avis au peuple*. Grand homme, en vérité ! Oh ! remarquable vétérinaire ! Est-ce donc ici ton jour d'apparition, de renaissance ? — Et pourtant en quatre ans, à compter de ce jour même ! Mais ne tirons pas le rideau qui cache l'avenir. — Que fera de Launay ? De Launay n'aurait pu faire qu'une

chose, qu'il avait dit qu'il ferait. Qu'on se l'imagine, assis dès le commencement, une torche allumée à la portée des magasins de poudre, immobile comme un vieux sénateur romain, ou comme un porte-lampe de bronze, et par un léger mouvement des yeux, prévenant froidement Thuriot et les autres de sa résolution, ne voulant frapper que pour se défendre. Mais la forteresse du roi ne pouvait, ne devait certes se rendre que sur un message du roi. La vie d'un vieillard n'a de valeur qu'autant qu'elle se perd avec honneur; mais pensez, canaille braillarde, à ce que ce sera quand la Bastille entière s'élancera dans les airs. — Dans cette attitude de statue porte-torche, on se figure que de Launay aurait pu laisser Thuriot, les clercs rouges de la basoche, le curé de Saint-Étienne et toute la racaille du monde entier, travailler comme ils l'entendraient.

Et pourtant et malgré tout, il n'a pu le faire. As-tu réfléchi combien le cœur de l'homme vibre sympathiquement aux cœurs de tous? As-tu remarqué combien est puissante la voix des hommes réunis; combien leurs cris d'indignation paralysent l'âme forte; combien leurs rugissements apportent d'angoisses inconnues? Le compositeur Gluck avoue que le ton fondamental, dans le plus noble passage d'un de ses plus nobles opéras, était la voix de la populace à Vienne qu'il avait entendue criant: « Du pain! du pain! » Puissante est la voix combinée des hommes! l'articulation de leurs instincts plus juste que leurs pensées: c'est ce qu'il y a de plus grandiose parmi tous les sons et les ombres de ce monde fils du temps. Celui qui peut y résister a un pied posé au delà du temps. De Launay n'a pu y résister. Effaré, il flotte entre deux partis; espère au sein du désespoir, ne rend pas la forteresse, déclare vouloir la faire sauter, saisit une torche à

cet effet, et ne la fait pas sauter. Malheureux de Launay, c'est l'agonie de mort de ta Bastille comme de toi. Geôle et geôlier doivent finir ensemble.

Pendant quatre heures a rugi ce monde en fureur; on peut l'appeler un monde chimérique, soufflant le feu. Les pauvres invalides se sont affaissés sous leurs batteries, ou se relèvent avec la crosse en l'air : ils ont fabriqué un drapeau blanc avec des serviettes, et battent la chamade ou sont censés la battre, car on ne les entend pas. Les Suisses mêmes qui gardent les barrières paraissent las de tirer, découragés de ce déluge de feu. Une embrasure est ouverte au pont-levis, d'où l'on peut entrer en pourparler. Voyez l'huissier Maillard, l'homme habile, sur sa planche, se balançant au-dessus de l'abîme du fossé. La planche appuyée sur le parapet, et ployant sous le poids des patriotes.... il voltige en péril. Quelle colombe, pour une telle arche! Doucement, malin huissier, un homme est déjà tombé, et gît là-bas bien loin, écrasé contre le mur. L'huissier Maillard ne tombe pas, il marche doucement sans broncher, les mains écartées. Le Suisse tient un papier à l'ouverture de l'embrasure; l'huissier s'en empare et revient. Des termes de reddition, pardon et immunité pour tous!.... Sont-ils acceptés? *Foi d'officier*, répond le demi-solde Hulin ou le demi-solde Élie (car on ne s'accorde pas sur lequel), ils le sont. Le pont-levis s'abaisse, l'huissier Maillard se précipite, et après lui le déluge vivant. La Bastille est tombée : Victoire! la Bastille est prise (1).

(1) *Deux amis:* Besenval, Dusaulx, Bailly.

VII

PAS UNE RÉVOLTE.

Pourquoi s'appesantir sur ce qui suit? La *foi d'officier* de Hulin aurait dû être respectée, mais ne le pouvait pas. Les Suisses sont rangés en bataille, déguisés en blouses blanches. Les invalides sans déguisement, leurs armes entassées contre le mur. Le premier élan des vainqueurs joyeux d'avoir échappé au péril de mort, les jette dans les bras des vaincus. Mais d'autres vainqueurs s'élancent avec une exaltation qui n'est plus complétement de la joie. Comme nous disions, c'était un déluge vivant plongeant en avant, et si les gardes françaises, avec leur sang-froid militaire, n'eussent fait volte-face et levé leurs mousquets, l'impulsion eût été jusqu'au suicide, car ils risquaient de se précipiter par centaines et par milliers dans les fossés de la Bastille.

Ainsi continue le flot roulant à travers cours et corridors. Mugissant, irrésistible, tirant par les fenêtres sur les siens dans une frénésie de triomphe, de haine et de vengeance pour ses morts. Les pauvres invalides vont passer un mauvais moment: un soldat suisse se sauvant en blouse blanche est refoulé par un coup mortel. Que tous les prisonniers soient conduits sous escorte à l'hôtel de ville pour être jugés. Hélas! déjà un pauvre invalide a la main droite abattue d'un coup de sabre, et son corps mutilé est traîné et pendu à la place de Grève. C'est cette même main droite qui, dit-on, a écarté de Launay des magasins de poudre, et sauvé Paris.

De Launay, reconnu en frac gris avec un ruban rouge, veut se tuer avec sa canne à épée. On le mène à l'hôtel de ville; Hulin, Maillard et d'autres l'escortent, Élie marchant en tête avec l'acte de capitulation sur la pointe de son sabre, à travers les vociférations, les malédictions, à travers les bousculades, les poussées et enfin les coups! L'escorte est dispersée, renversée. Hulin exténué s'affaisse sur un tas de pierres. Malheureux de Launay, il n'entrera jamais à l'hôtel de ville! Il n'y entrera que la queue de sa chevelure ensanglantée, tenue par une main ensanglantée en guise de trophée. Le tronc saignant est couché sur les marches, et la tête, effrayante à voir, promenée en triomphe dans les rues sur une longue pique.

L'austère de Launay est mort, criant : « Oh! mes amis, tuez-moi vite! » Il faut que l'indulgent de Losme meure; quoique la reconnaissance l'embrasse dans cette heure terrible, et veuille mourir pour lui, mais c'est en vain. Mes frères, votre colère est cruelle! Votre place de Grève est devenue la gueule du tigre, pleine de féroces rugissements et altérée de sang. Un autre officier est massacré, un autre invalide pendu à la lanterne : avec de grandes difficultés, avec une généreuse persévérance, les gardes françaises sauveront le reste. Le prévôt Flesselles, depuis longtemps frappé de la pâleur de la mort, doit descendre de son siége « pour être jugé au Palais-Royal », hélas! pour être fusillé par une main inconnue, au tournant de la première rue.

O soleil couchant de juillet, à cette heure, tes rayons obliques tombent sur le moissonneur dans les paisibles champs, sur les vieilles femmes filant dans leurs chaumières, sur des vaisseaux lointains au milieu de l'Océan, sur des bals à l'orangerie de Versailles où de belles dames fardées dansent avec les officiers de hussards, et

aussi sur ce tumultueux enfer du portail de l'hôtel de ville. La tour de Babel avec la confusion des langues ne peut en présenter le type; il faut y ajouter Bedlam avec la confusion des idées. Une forêt sans fin d'acier étincelle en face du comité électoral, se dresse et menace en horribles rayons tantôt l'une, tantôt l'autre des poitrines accusées. Ce sont les Titans guerroyant avec l'Olympe, et n'osant croire à leur victoire. Prodige des prodiges! c'est du délire et ce ne pouvait être autre chose. Dénonciation, vengeance, éclat de triomphe sur un fond noir de terreur, toutes les choses extérieures ou intérieures confondues dans un naufrage général de folie.

Quand le comité électoral eût eu mille gosiers d'airain, il n'aurait pu suffire. L'abbé Lefèvre, dans la voûte des caves, est noir comme Vulcain, distribuant cinq mille livres pesant de poudre, avec quels dangers, pendant ces quarante-huit heures! La nuit dernière, un patriote pris de boisson persistait à rester assis avec sa pipe allumée sur le bord d'un baril de poudre : là il fumait, fort de son indépendance, jusqu'à ce que l'abbé Lefèvre, lui ayant acheté sa pipe trois francs, s'empressa de la jeter au loin.

Élie est assis dans la grande salle, sous les yeux du comité électoral, son épée tirée et ployée en trois différents endroits, son casque aplati (car il était du régiment de cavalerie de la reine), son uniforme déchiré, le visage roussi et souillé, comparable, prétend-on, à un guerrier antique, jugeant le peuple et formant une liste des héros de la Bastille. « Oh! mes amis, n'entachez pas de sang les lauriers les plus verts qui aient jamais été conquis dans ce monde. » Tel était le refrain d'Élie; si seulement on pouvait l'écouter. Courage, Élie! courage, électeurs municipaux! un soleil couchant, le besoin d'aliments, le besoin

de raconter les nouvelles, amèneront l'apaisement et la dispersion : toutes choses en ce monde doivent finir.

Le long des rues de Paris circulent sept prisonniers de la Bastille portés sur les épaules ; sept têtes au bout des piques, les clefs de la Bastille, et bien d'autres choses. Voyez aussi les gardes françaises marchant avec leur régularité militaire vers leurs casernes, ayant avec bonté formé un carré autour des invalides et des Suisses. Il y a un an et deux mois, que ces hommes, sans y participer, furent avec Brennus d'Agoust au palais de justice, lorsque le sort triompha de d'Espréménil, et à présent ils ont participé et participeront à tout : non plus désormais *gardes françaises*, mais *grenadiers du centre de la garde nationale*, hommes d'une discipline de fer, gais, et nullement dépourvus d'idées.

La chute des pierres détachées de la Bastille continue aussi à tonner dans l'obscurité ; les archives de papier voltigent. Les vieux secrets se présentent à la vue, et le désespoir, depuis longtemps enseveli, trouve une voix. Lisez ce fragment d'une vieille lettre datée du 7 octobre 1752 : « Si, pour ma consolation, Monseigneur voulait » m'accorder pour l'amour de Dieu et de la très-sainte » Trinité, que je puisse avoir des nouvelles de ma chère » femme, ne fût-ce que son nom sur une carte, pour mon- » trer qu'elle vit ! ce serait la plus grande consolation que » je pourrais recevoir, et j'en bénirais à tout jamais la » grandeur de Monseigneur. » Pauvre prisonnier, qui te nommes Quéret-Démery, et qui n'a pas d'autre histoire. Elle est morte cette chère femme, et tu es mort ! Il y a cinquante ans que ton cœur brisé fit cette question, entendue à présent pour la première fois, mais devant vivre longtemps dans le cœur des hommes.

Mais voici que s'obscurcit le crépuscule de juillet; voici que Paris, comme un enfant malade et comme toute créature affolée, s'endort par ses propres cris. Les électeurs municipaux, étonnés d'avoir encore leurs têtes sur leurs épaules, rentrent chez eux : seul, Moreau de Saint-Méry, avec un cœur et une naissance tropicale, avec un jugement calme, reste avec deux autres, en permanence à l'hôtel de ville. Paris dort, la cité illuminée rayonne: des patrouilles circulent sans mot d'ordre; il y a des rumeurs, des alarmes de guerre; on parle de quinze mille hommes traversant le faubourg Saint-Antoine, qui ne l'ont jamais traversé. A la confusion du jour on peut juger celle de la nuit. Moreau de Saint-Méry, avant de quitter sa place, donne plus de trois mille ordres : « Quelle tête ! comparable à la tête d'airain du moine Bacon ! sur elle repose Paris. » Prompte doit être la réponse, bonne ou mauvaise. Dans Paris il n'existe pas d'autre autorité; sérieusement, c'est une tête froide et bien ordonnée, pour laquelle, ô brave Moreau de Saint-Méry, dans bien des fonctions, depuis celle d'auguste sénateur, commis négociant, libraire, vice-roi en bien des endroits, de la Virginie à la Sardaigne, en vrai brave, tu trouveras toujours de l'emploi.

Besenval a décampé sous un nuage de poussière, au milieu d'une grande affluence de peuple, qui ne lui fait pas de mal; il marche d'un pas faible et chancelant pendant toute la nuit, le long de la rive gauche de la Seine, vers l'espace infini. Besenval sera cité de nouveau pour être jugé et difficilement acquitté. Ses troupes du roi, son Royal-allemand, sont partis pour toujours.

A Versailles, les bals et les rafraîchissements sont terminés; l'Orangerie est muette, excepté pour les oiseaux de

nuit. Dans la salle des Menus, le vice-président Lafayette, les lumières non éméchées, avec environ cent membres étendus sur des tables autour de lui, siége la tête haute, veillant au delà des lumières étoilées. En ce jour, une seconde députation se présente à Sa Majesté, puis une troisième, mais sans effet. Quelle sera la fin de tout cela?

A la cour, tout est mystère, non sans des chuchotements de terreur, bien que vous rêviez de bals et d'épaulettes, femmes frivoles ; Sa Majesté, tenue en une heureuse ignorance, rêve peut-être des fusils à deux coups ou des bois de Meudon. Le soir, tard, le duc de Liancourt, qui avait de droit officiel ses entrées, obtient accès à l'appartement royal, et de sa manière claire et constitutionnelle révèle les nouvelles désastreuses : « Mais, dit le pauvre Louis, c'est une révolte. — Sire, répondit de Liancourt, ce n'est pas une révolte..... c'est une révolution. »

VIII

LA CONQUÊTE DE NOTRE ROI.

Le lendemain, une quatrième députation au château est sur pied, d'un caractère plus solennel, pour ne pas dire plus effrayant ; car outre les « orgies à l'Orangerie », il paraît que « les convois de grain sont tous arrêtés » : le tonnerre de Mirabeau n'a pas fait défaut. Telle est la députation qui se prépare à partir. Voici venir Sa Majesté elle-même, accompagnée seulement de ses deux frères ; elle arrive de la manière la plus paternelle, annonce que les troupes et toutes les causes de méfiance sont parties,

que dorénavant il n'y aura que confiance, réconciliation et bon vouloir, et elle autorise et même requiert l'Assemblée nationale d'en informer Paris en son nom. Des acclamations comme venant d'hommes subitement arrachés à la mort répondent : l'Assemblée entière se lève pour escorter le retour de Sa Majesté, les députés faisant une barrière de leurs bras enlacés, pour écarter et empêcher l'extrême envahissement de la foule, car tout Versailles est là poussant et acclamant. Les musiciens du château, avec une heureuse promptitude, entonnent : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.* » La reine paraît au balcon avec son petit garçon et sa petite fille, les embrassant à plusieurs reprises; des vivats à l'infini s'étendent de près et de loin; et tout à coup il est venu comme qui dirait un nouveau Paradis sur terre.

Quatre-vingt-huit illustres sénateurs, Bailly, Lafayette, et parmi eux notre archevêque repentant, montent en voiture pour porter à Paris la grande nouvelle : des bénédictions sans fin sur leurs têtes. De la place Louis XV, où ils ont mis pied à terre jusqu'à l'hôtel de ville, est un véritable océan de cocardes tricolores et de brillants mousquets nationaux; une tempête de vivats, de battements de mains, accompagnés parfois de roulements de tambours. Des harangues dûment ferventes sont prononcées, spécialement par Lally-Tollendal, le fils pieux de l'infortuné Lally, sur la tête duquel on avait en conséquence placé de force une couronne de chêne ou de persil, que de son côté il transféra de force sur la tête de Bailly.

Mais il y a certainement une chose essentielle : il faut à la garde nationale un général! Moreau de Saint-Méry, l'homme des trois mille ordres, jette un coup d'œil signi-

ficatif sur le buste de Lafayette qui y est posé depuis la guerre de l'indépendance de l'Amérique; et là-dessus Lafayette est nommé par acclamation. Ensuite à la place du traître ou quasi-traître Flesselles, le président Bailly sera-t-il prévôt des marchands? Non! maire de Paris! Soit. *Vive Bailly! Vive Lafayette!* et les cris de la multitude qui sanctionne au dehors déchirent le firmament. Et maintenant pour conclure, allons à Notre-Dame et chantons un *Te Deum*.

Vers la cathédrale de Notre-Dame, en joyeuse procession, s'avancent les régénérateurs de la nation, à travers un peuple enthousiaste et d'une manière toute fraternelle; l'abbé Lefèvre, encore tout noir de la poudre qu'il a distribuée, donnant le bras à l'archevêque, revêtu de son étole blanche. Le pauvre Bailly rencontre l'école des enfants trouvés envoyés pour lui faire hommage, et verse des larmes. Le *Te Deum*, l'archevêque officiant, est non-seulement chanté, mais salué de coups de feu. Notre joie est sans bornes, comme menaçait de l'être notre douleur. Paris, avec ses piques et ses mousquets, avec la valeur qui est en lui, a conquis même les dieux de la guerre, à la satisfaction maintenant de Sa Majesté elle-même. Un courrier a été cette nuit expédié vers Necker: le ministre du peuple, invité à revenir par le roi, par l'assemblée nationale, et par la nation, va traverser la France au milieu des acclamations, au son de la trompette et du tambourin.

En voyant la tournure que prennent les choses, messeigneurs du triumvirat de la cour, messieurs du ministère Broglie, mort-né, et autres pareils, jugent que leur parti à prendre est clair: c'est celui de monter en voiture et de décamper. Partez, trop royalistes Broglie, Polignac

et princes du sang, partez, pendant qu'il en est encore temps. Le Palais-Royal, dans ses dernières motions nocturnes, n'a-t-il pas mis à prix chacune de vos têtes (sans indiquer l'endroit du payement)? Avec mille précautions, avec l'aide de canons et de régiments sur lesquels on peut compter, messeigneurs, dans la nuit du 16 au 17, gagnent leurs différentes routes. Non sans risque ! Le prince de Condé voit (ou croit voir) des hommes le suivant au grand galop, avec l'intention, dit-on, de le précipiter dans l'Oise, à Pont-Sainte-Maxence (1). Les Polignac voyagent déguisés, des amis au lieu de cochers sur les siéges. Broglie rencontre des difficultés à Versailles, court des risques à Metz et à Verdun, parvient néanmoins à gagner en sûreté Luxembourg, où il s'établit.

Ce fut ce qu'on appelle la première émigration, décidée, à ce qu'il paraît, en plein conclave à la cour, en présence du roi, toujours prompt à suivre toute opinion, comme pour en avoir sa part de responsabilité. « Trois fils de France, et quatre princes du sang de saint Louis, dit Weber, ne pouvaient pas mieux humilier les bourgeois de Paris, qu'en paraissant par leur retraite craindre pour leurs jours. » Hélas ! les bourgeois de Paris supportent l'humiliation avec le stoïcisme le plus inattendu ! Le prince d'Artois est parti, mais a-t-il, par exemple, emporté avec lui les terres d'Artois? Pas même Bagatelle, sa maison de plaisance, qui va maintenant servir utilement de cabaret ; à peine ses culottes à quatre laquais, laissant derrière lui le culottier ! — Quant au vieux Foulon, on apprend qu'il est mort ; au moins de *somptueuses funérailles* ont eu lieu, les entrepreneurs de pompes fu-

(1) Weber, t. II, p. 126.

nèbres lui faisant honneur à défaut de tous autres. L'intendant Berthier, son gendre, vit encore, se tenant aux aguets : il a rejoint Besenval dans cette journée des Euménides, le dimanche, paraissant traiter la chose avec légèreté ; et maintenant il s'est sauvé on ne sait où.

L'émigration n'est pas encore bien loin, le prince de Condé à peine au delà de l'Oise, que Sa Majesté, suivant ce qui a été arrangé (car l'émigration aussi pensa que ce pouvait être bon), prend une résolution assez audacieuse, celle de visiter Paris en personne. Avec une centaine de membres de l'Assemblée, avec peu ou point d'escorte militaire, qu'il congédia même au pont de Sèvres, le pauvre Louis se met en route, quittant un palais désolé, une reine en pleurs : pour elle, le présent, le passé et le futur sont également cruels.

A la barrière de Passy, le maire Bailly, en grand gala, lui présente les clefs, le harangue en style académique ; déclare que c'est un grand jour ; qu'avec Henri IV, c'est le roi qui a fait la conquête de Paris, mais que dans ce moment plus heureux, c'est le peuple qui *a conquis son roi*. Le roi, si heureusement conquis, s'avance lentement, à travers un peuple d'acier, silencieux ou criant seulement : *Vive la nation !* est harangué à l'hôtel de ville par Moreau des trois mille ordres, par le procureur du roi M. Ethys de Corny, par Lally-Tollendal et autres, ne sait que dire ou penser, apprend qu'il est le « restaurateur de la liberté française », comme doit le témoigner à tous une statue qu'on va lui élever sur l'emplacement de la Bastille. Enfin, il est montré au balcon avec une cocarde tricolore à son chapeau, est salué alors de véhémentes acclamations partant des rues et carrefours, des fenêtres et des toits ; puis, reprenant la route au milieu de cris mélan-

gés, avec une alternative et comme un mariage entre *Vive le roi!* et *Vive la nation!* regagne Versailles, harassé, mais en sûreté.

C'était le dimanche que les boulets rougis étaient suspendus menaçants sur nos têtes; nous voici au vendredi, et la *révolution est sanctionnée*. Une auguste Assemblée nationale fera la constitution; et ni pandour étranger, ni triumvirat domestique, avec ses canons braqués et ses complots de poudre à la Guy-Fawx (car cela aussi fut dit), ni aucun pouvoir tyrannique sur terre ou sous terre ne lui dira : « Que fais-tu ? » — Ainsi se félicite le peuple, certain maintenant d'avoir une constitution. Le délirant marquis Saint-Huruge est entendu sous les fenêtres du château, murmurant des paroles de trahison (1).

IX

LA LANTERNE.

La chute de la Bastille peut être considérée comme ayant ébranlé toute la France jusqu'aux dernières fondations de son être. La rumeur de ces merveilles vole de tous côtés avec la promptitude ordinaire de toute rumeur, avec un effet jugé surnaturel et produit par des complots. D'Orléans ou Laclos, ou même Mirabeau (non cependant alors surchargé d'argent), ont-ils envoyé de Paris des courriers pour galoper en rayonnant sur toutes les grandes routes, vers tous les points de la France? C'est

(1) Compan, t. II, p. 46-64.

là un miracle qu'aucun homme de pénétration ne mettra en question (1).

Déjà, dans la plupart des villes, des comités électoraux se sont constitués pour voter des regrets à Necker, faire des harangues et prendre des résolutions. Dans plus d'une ville, comme Rennes, Caen, Lyon, un peuple en ébullition a témoigné ses regrets par des projectiles et des coups de feu. Mais maintenant, dans ces jours d'épouvante, aux portes de chaque ville, en France, se présentent des hommes, *des hommes à cheval*, car en général les rumeurs ne vont pas à pied. Ces hommes déclarent avec une figure alarmée que les Brigands arrivent, qu'ils sont dans le voisinage, et puis ils reprennent leur course et poursuivent leur besogne, quelle qu'elle soit. En conséquence, toute la population des villes court précipitamment pour se défendre. Des pétitions sont ensuite envoyées à l'Assemblée nationale : dans de tels périls, au milieu de semblables terreurs, la permission de s'organiser ne peut être refusée, et la population armée devient partout une garde nationale enrôlée. Ainsi court la rumeur, rayonnant dans toutes les directions de Paris à l'extérieur : en quelques jours, d'autres disent quelques heures, toute la France, jusqu'aux dernières frontières, se trouve hérissée de baïonnettes. Chose étrange, mais incontestable, miraculeuse ou non ! C'est ainsi que tout liquide chimique, quoique refroidi jusqu'au point de congélation, ou plus bas, peut encore rester liquide, et puis au moindre choc, au moindre mouvement, se transformer entièrement en glace : de même, la France, après avoir été pendant de longs mois, de longues années, soumise à des élaborations

(1) Toulongeon, t. I, p. 95 — Weber, etc.

chimiques, amenée au-dessous de zéro, se trouve tout à coup secouée par la chute de la Bastille; la congélation arrive et devient une énorme masse cristallisée d'acier tranchant ! *Guai a chi la tocca*, gare à qui la touche !

Dans Paris, un comité électoral avec un nouveau maire, un nouveau général, a fort à faire avec les ouvriers belliqueux, pour leur faire reprendre leur travail. De fortes dames de la halle font des harangues de congratulation, présentent des bouquets à la châsse de sainte Geneviève. Les hommes non régulièrement enrôlés déposent leurs armes, pas avec autant d'empressement qu'on le voudrait, et reçoivent *neuf francs*. Avec le *Te Deum*, les visites royales et la sanction de la révolution, le temps revient au beau, brillant même d'un éclat surnaturel : l'ouragan est balayé.

Néanmoins, comme c'est naturel, les flots sont encore agités, et dans le creux des rochers retentissent les murmures. Nous ne sommes qu'au 22 du mois, une semaine à peine après la chute de la Bastille, lorsque soudainement il se dit que le vieux Foulon est vivant ; bien plus, qu'il est ici, dans les rues de Paris, dès l'heure du matin ; l'exacteur, le comploteur, qui veut que le peuple mange du foin, qui a été toujours et dès l'origine un menteur. Il en est pourtant ainsi : ni les trompeuses funérailles (de quelque domestique mort), ni l'asile caché de Vitry vers Fontainebleau n'ont profité au misérable vieillard. Quelque domestique vivant, ou quelque subordonné, car personne n'aime Foulon, ont fait connaître sa retraite au village. Des paysans impitoyables de Vitry le déterrent, se précipitent sur lui comme des chiens d'enfer : « Vers l'ouest, vieille infamie ! à Paris, pour être jugé à l'hôtel de ville ! » Sa vieille tête dépouillée, de soixante-quinze

années, est nue. Ils ont attaché à son dos une emblématique botte de foin ; une guirlande d'orties et d'épines est autour de son cou : c'est de cette manière que, conduit au bout d'une corde, poursuivi de malédictions et de menaces, il lui faut se traîner avec ses vieux membres ; de tous les vieux hommes, le plus digne de pitié, et celui qui en rencontre le moins.

Le noir Saint-Antoine et toutes les rues vomissent leurs foules sur son passage ; la grande salle de l'hôtel de ville, la place de Grève elle-même est à peine assez grande pour lui et son escorte. Foulon, non-seulement doit être jugé selon les règles, mais jugé sur place, sans délai. Nommez sept juges, ô municipaux, ou soixante-dix-sept, nommez-les vous-mêmes, ou nous les nommerons, mais qu'il soit jugé (1) ! La rhétorique électorale, l'éloquence du maire Bailly, se perdent pendant des heures à démontrer la beauté des délais de la loi. Des délais, toujours des délais ! Vois, ô maire du peuple, le matin est déjà passé au midi, et il n'est pas encore jugé ! Lafayette, appelé à la hâte, arrive, donne son avis : « Ce Foulon, homme bien connu, est indubitablement coupable ; mais ne peut-il pas avoir des complices ? Ne pourrait-on pas adroitement obtenir de lui des révélations dans la prison de l'Abbaye ? » C'est une lumière nouvelle ! Le sans-culottisme bat des mains, et le malheureux Foulon, voyant une lueur d'espoir et entraîné par sa destinée, bat aussi des mains. « Voyez ! ils s'entendent entre eux ! » s'écrie le sombre sans-culottisme, exaspéré par le soupçon. — « Amis », dit une personne bien vêtue, en s'avançant dans la foule, « qu'est-il besoin » de juger cet homme ? N'a-t-il pas été jugé depuis trente

(1) *Hist. parlem.*, t. II, p. 146-9.

» ans? » Aussitôt, avec de sauvages hurlements, le sans-culottisme le saisit de ses cent mains; il est traîné à travers la place de Grève vers la lanterne qui est au coin de la rue de la Vannerie, plaidant amèrement pour la vie, mais sa voix se perdant aux vents. Il fallut trois cordes pour le pendre, les deux premières ayant cassé, et dans l'intervalle sa voix gémissante plaidait encore. Son corps est traîné dans les rues; sa tête plantée au bout d'une pique, avec du foin dans la bouche; au milieu des vociférations infernales poussées par un peuple mangeur de foin (1).

Assurément, si la vengeance est *une espèce de justice*, elle est d'une espèce sauvage. O délirant sans-culottisme, as-tu donc surgi, dans ton obscurité délirante, dans tes souillures et tes haillons, subitement, comme un Encelade enterré vivant de dessous sa Trinacrie? Ceux qui voulaient faire manger le foin le mangent ainsi eux-mêmes. Après de longues générations de gémissements inarticulés, ton tour est-il tout à coup venu? Voilà à quels abîmes, à quels renversements, à quels effrayants déplacements du centre de gravité conduisent les solécismes humains, avec une responsabilité et des ruines proportionnées à la grandeur et à la durée du solécisme.

Pour ajouter à l'horreur du maire Bailly et de ses municipaux, la nouvelle leur arrive de l'arrestation aussi de Berthier; il est en route, amené de Compiègne; Berthier, intendant, collecteur d'impôts à Paris, délateur et tyran, accapareur de blé, organisateur de camps contre le peuple, accusé de beaucoup de choses. N'est-il pas d'ailleurs le gendre de Foulon? et par ce seul fait coupable en tout, surtout dans ces heures où bouillonne la colère

(1) *Deux Amis*, t. II, p. 60-6.

du sans-culottisme. Les municipaux épouvantés envoient un des leurs pour l'escorter avec des gardes nationaux à cheval.

A la chute du jour, le malheureux Berthier, portant encore une physionomie de courage, arrive à la barrière en voiture découverte, avec le municipal à ses côtés, cinq cents cavaliers le sabre au poing, des piétons sans armes, en nombre, non sans bruit. Des affiches circulent autour de lui, portant en immenses caractères son acte d'accusation tel que le sans-culottisme l'a rédigé avec une concision extra-légale (1). Paris est venu à sa rencontre avec des battements de mains, avec le monde aux fenêtres, avec des danses, des chants de triomphe, semblables aux chants des furies. Enfin, se présente devant lui au bout d'une pique la tête de Foulon. A cette vue, on comprend que « ses regards deviennent ternes », et qu'il perdit connaissance. Néanmoins, quelle que soit sa conscience, ses nerfs sont de fer. A l'hôtel de ville, il ne veut faire aucune réponse. Il dit qu'il obéissait à des ordres supérieurs; ils ont ses papiers, ils peuvent le juger et prononcer : quant à lui, n'ayant pas fermé l'œil depuis deux nuits, il ne demande qu'une chose, c'est le sommeil. Sommeil de plomb, infortuné Berthier! Les gardes se lèvent avec lui pour se diriger vers l'Abbaye. A la porte même de l'hôtel de ville ils sont dispersés, jetés de côté par un tourbillon de bras; Berthier est traîné vers la lanterne. Il saisit un fusil, frappe et renverse, se défendant en lion furieux; enfin il est abattu, foulé aux pieds, pendu, mutilé : sa tête

(1) Il a volé le roi et la France; il a dévoré la substance du peuple; il a été l'esclave des riches et le tyran des pauvres; il a bu le sang de la veuve et de l'orphelin; il a trahi son pays. (*Deux Amis*, t. II, p. 67-73.)

aussi, et même son cœur, parcourt la cité au bout d'une pique.

Chose horrible, dans des pays ayant connu une justice égale pour tous; pas si étrange dans des pays qui ne l'avaient jamais connue. *Le sang qui coule est-il donc si pur?* demande Barnave, insinuant par là que les galères, quoique d'une manière irrégulière, ont la proie qui leur était due. Et toi-même, ô lecteur ! quand tu tournes ce coin de la rue de la Vannerie, et que tu vois cette même branche noire de vieux fer, les réflexions ne te feront pas défaut. Elle est là encore, par-dessus une boutique d'épicier ou tout autre commerçant, avec le buste de Louis XIV, dans une niche au-dessous, le buste cependant n'y étant plus aujourd'hui; elle est là, supportant encore un réverbère à lumière douteuse; elle a vu crouler des mondes, et reste muette.

Mais aux gens du patriotisme éclairé, quel coup de tonnerre, éclatant dans les rayons des beaux jours. Nuage d'une noirceur infernale, annonçant des masses cachées d'une électricité sans limites. Le maire Bailly, le général Lafayette, donnent avec indignation leur démission, ont besoin d'être ramenés par des flatteries. Le nuage disparaît comme tous les nuages portant le tonnerre. Le beau temps revient, quoique avec quelques teintes grises, mais d'un caractère de plus en plus évidemment *non* surnaturel.

Ainsi, dans tous les cas, quelles que soient les souffrances accidentelles, la Bastille est effacée de la terre, et avec elle la féodalité, le despotisme, et aussi, on l'espère, l'oppression et tout abus de l'homme sur ses frères en humanité. Hélas! l'oppression et l'abus ne sont pas aussi aisément effacés ! Quant à la Bastille, elle s'écroule jour par jour,

mois par mois; ses pierres et ses moellons démantelés sans discontinuer, par ordre exprès de nos municipaux. Des foules de curieux rôdent dans ses cavernes, contemplent les squelettes murés, les oubliettes, les cages de fer, les monstrueux blocs de pierre où sont scellées des chaînes avec leurs cadavres. Un jour, nous y distinguons Mirabeau, venu avec le Génevois Dumont (1). Ouvriers et spectateurs lui ouvrent respectueusement le chemin, jettent sur ses pas des vers et des fleurs, et dans sa voiture des papiers de la Bastille et des pièces curieuses, avec force *vivat.*

D'habiles éditeurs publient des livres avec les archives de la Bastille. Combien y en a-t-il qui survivent? La clef de cette tanière traversera l'Atlantique, et restera sur le bureau de Washington. La grande horloge tinte maintenant dans l'appartement privé d'un horloger patriotique, ne mesurant plus les seules heures de douleur. La Bastille a disparu, ce que nous appelons disparu; le *corps* ou les pierres suspendues maintenant par une heureuse métamorphose, et pour de longs siècles, au-dessus des eaux de la Seine, sous le nom de *pont Louis XVI* (2), l'*âme* devant vivre encore plus longtemps dans la mémoire des hommes.

Voilà où vous nous avez conduits, augustes sénateurs, avec votre inertie et votre impulsion, votre sagacité et votre persévérance. « Et cependant, messieurs, comme le disaient avec justice les pétitionnaires, vous qui étiez nos sauveurs, vous avez vous-mêmes eu besoin de sauveurs», à savoir les braves bastilliens, les ouvriers de Paris, beaucoup d'entre eux dans la plus déplorable position

(1) Dumont, *Souvenirs de Mirabeau*, p. 364.
(2) Dulaure, *Histoire de Paris*, t. VIII, p. 434.

pécuniaire (1). Des souscriptions sont ouvertes ; des listes sont formées, plus correctes que celles d'Élie ; des harangues sont prononcées. Un corps de *héros de la Bastille*, passablement complet, est organisé, comparable aux Argonautes, espérant vivre autant qu'eux. Mais dans un peu plus d'une année, le tourbillon des choses les a dispersés, et ils sont anéantis. Il y a tant de superlatifs créés par l'homme qui sont suivis de superlatifs plus grands, et dégénèrent en comparatifs et en positifs. Le siége de la Bastille, auprès duquel la plupart des autres siéges, y compris celui de Troie, placés dans la balance historique, ne pèseraient pas un cheveu, ne coûta en morts et mortellement blessés que quatre-vingt-trois personnes du côté des assiégeants, et du côté des assiégés, après tant de paille brûlée, de jets d'eau des pompes, après un déluge de mousqueterie, qu'un pauvre invalide solitaire, tué *roide mort* sur les remparts (2). La forteresse de la Bastille, comme la cité de Jéricho, fut renversée par des *sons miraculeux*.

(1) *Moniteur*, séance du samedi 18 juillet 1789.

(2) Dusaulx, *Prise de la Bastille*, p. 447.

LIVRE VI

CONSOLIDATION

I

FAITES LA CONSTITUTION.

C'est peut-être ici le moment de déterminer, d'une manière un peu plus précise, ce que doivent signifier ces deux mots *Révolution française;* car, à bien considérer, ils peuvent avoir autant de significations qu'il y a de gens qui en parlent. Toutes choses sont en révolution, en changement, d'heure en heure, ce qui devient plus sensible d'époque en époque : dans ce monde qui appartient au temps, il n'y a, à proprement dire, rien que révolution et mutation, et même rien autre chose n'est concevable. Révolution, répondez-vous, signifie changement *plus rapide*. Sur quoi on peut demander encore : A quel degré de rapidité? A quels points spéciaux de cette marche variable qui varie en vitesse, mais ne s'arrêtera jamais jusqu'à ce que le temps lui-même s'arrête; à quels points reconnaît-on le commencement ou la fin d'une révolution? Quand cesse-t-elle d'être une mutation ordinaire? quand

recommence-t-elle à l'être? C'est une chose qui dépendra d'une définition plus ou moins arbitraire.

Pour nous, nous répondrons que la révolution française signifie ici la rébellion ouverte et violente, la victoire de l'anarchie désemprisonnée sur l'autorité corrompue et usée. La révolution nous montre comment l'anarchie brise sa prison, s'élance des profondeurs infinies et déploie ses tempêtes, incontrôlable, incommensurable, enveloppant le monde, passant d'accès en accès de la fièvre à la frénésie, jusqu'à ce que la frénésie se dévorant elle-même et que les éléments d'un ordre nouveau se développant (car toute force en contient en elle), l'incontrôlable se trouve non pas réemprisonné, mais enharnaché, et ses forces déréglées sont dirigées vers l'accomplissement de leur objet comme des forces saines et réglées. En effet, de même que les hiérarchies et les dynasties de toutes sortes, théocraties, aristocraties, autocraties, pornocraties, ont toutes dominé le monde, de même il a été décidé dans les décrets de la Providence que cette même victorieuse anarchie, jacobinisme, sans-culottisme, révolution française, ou tout autre nom que l'on voudra, doivent avoir leur tour. La destructive colère du sans-culottisme, voilà ce que nous allons raconter, n'ayant malheureusement pas de voix pour chanter.

Grand phénomène assurément ! transcendantal, dépassant toutes règles, toute expérience, le phénomène couronnement de nos temps modernes. Car ici encore, d'une manière bien inattendue, se présente l'antique fanatisme dans de très-nouveaux accoutrements, miraculeux comme tout fanatisme. Appelez-le fanatisme « d'en finir avec les formules ». Le monde des formules, le monde *formé* et réglé comme l'est tout le monde habitable, doit nécessai-

-ement détester le fanatisme comme la mort, et se mettre avec lui en mortelle hostilité. Le monde des formules doit vaincre le fanatisme, ou sinon doit mourir en l'exécrant et l'anathématisant, mais ne peut néanmoins l'empêcher d'être et d'avoir été. Les anathèmes sont là, et la chose miraculeuse est aussi là.

D'où vient-elle? Où va-t-elle? Voilà les questions! Quand l'âge des miracles s'est évanoui dans l'éloignement comme une tradition incroyable; quand l'âge des conventions a vieilli; quand l'existence même de l'homme a, pendant de longues générations, reposé sur de vaines formules devenues creuses par l'action du temps; quand il semblait qu'il n'existait plus aucune réalité, mais seulement des fantômes de réalité; quand enfin l'univers de Dieu n'était plus que l'œuvre des tailleurs et des tapissiers, et les hommes que des masques de carton minaudant et grimaçant, voici que tout à coup la terre s'entr'ouvre et qu'au milieu des fumées tartaréennes et des éblouissements d'une menaçante lumière, se lève le Sansculottisme avec ses têtes multiples et son haleine de feu, s'écriant: « Comment me trouvez-vous? » A bon droit les masques de carton peuvent tressaillir, frappés de terreur, et se serrer l'un contre l'autre en groupes expressifs et bien condensés! C'est qu'il est, en effet, mes amis, quelque chose d'étrange, quelque chose de fatal. Quiconque n'est que carton et fantôme, n'a qu'à y prendre garde, mal peut lui arriver; et maintenant, ce me semble, il ne peut pas être longtemps ici. Malheur aussi à beaucoup qui ne sont pas entièrement cartons, mais seulement en partie réels et humains! l'âge des miracles est revenu. Voici venir le phénix du monde, consumé dans le feu et renaissant dans le feu; ses grandes ailes éventent l'espace; sa

mélodie de mort retentit au loin dans le tonnerre des batailles et la chute des villes ; la flamme funéraire lèche le ciel et enveloppe toutes choses : c'est la mort et la naissance d'un monde.

Il en résultera cependant, ainsi que nous l'avons répété, une bénédiction inexprimable : à savoir, que l'homme et sa vie ne reposeront plus sur le vague et le mensonge, mais sur le réel et quelque genre de vérité. Salut à la vérité la plus vulgaire, pourvu que c'en soit une, en échange du mensonge le plus royal. La vérité, quelle qu'elle soit, engendre toujours une vérité nouvelle et meilleure : ainsi le roc de granit réduit en poussière sous les influences bénies du ciel se convertira en sol cultivable, et se couvrira de verdure, de fruits et d'ombrage. Quant au faux, qui, par la même logique, devient toujours plus faux, que pourrait-il faire étant mûr, que de tomber, de se décomposer lentement ou violemment, et de rentrer dans le sein de son Père pour s'y consumer probablement dans les flammes ?

Le sans-culottisme brûlera beaucoup de choses, mais il ne brûlera pas ce qui est incombustible. Ne redoutez pas le sans-culottisme, reconnaissez-le pour ce qu'il est, l'inévitable et terrible fin de beaucoup de choses, le miraculeux commencement de beaucoup. Une autre chose que tu peux y voir aussi, c'est qu'il vient de Dieu ; car, n'a-t-il pas *été?* C'est de loin en effet, comme il a été écrit, que se préparent les accomplissements de Dieu dans la grande profondeur des choses terribles et merveilleuses, aujourd'hui comme dans les commencements : Dieu parle aussi dans l'ouragan, et la colère des hommes sert à le glorifier. Mais quant à juger et à mesurer cette chose incommensurable, le sans-culottisme, à l'expliquer, à en rendre compte, à le réduire à une vaine formule logique, ne l'essaye pas.

Bien moins encore faut-il vociférer jusqu'à l'enrouement, pour le maudire ; car déjà cela a été fait sur tous les tons et sur une grande échelle. Mais comme fils vivant du temps, contemple avec un profond et immuable intérêt, souvent dans un respectueux silence, ce que le temps a apporté ; édifie-toi, instruis-toi, nourris-toi de cette contemplation, ou contente-toi même d'y chercher des distractions et des passe-temps.

Une autre question qui à chaque nouvel incident se représente et demande toujours une nouvelle réplique, est celle-ci : Où la révolution française se rencontre-t-elle spécialement ? Dans le palais du roi, dans les discours, les fautes, les cabales, les imbécillités et les malheurs de Sa Majesté ou de Leurs Majestés, répondent quelques-uns ; lesquels ne méritent pas qu'on leur réponde. Dans l'Assemblée nationale, répondent de larges multitudes mêlées ; lesquelles, en conséquence, se placent dans le siége du rapporteur, et de là prenant note des proclamations, actes, rapports, joutes de logique, éclats d'éloquence parlementaire qui semblent agiter l'intérieur, et des tumultes et rumeurs perceptibles au dehors, produisent volume sur volume, et appelant le tout Histoire de la révolution française, en font avec orgueil une publication. Faire de même dans les plus grands développements, avec les extraits des journaux, *choix des rapports*, *histoires parlementaires* qui existent par charretées, serait chose facile pour nous. Facile, mais peu profitable. L'Assemblée nationale qui s'appelle maintenant Assemblée constituante, poursuit son cours, faisant la constitution, mais la révolution française aussi poursuit *son* cours.

En général, ne pouvons-nous pas dire que la révolution française se trouve dans le cœur et la tête de tout Français

qui a des emportements de parole ou des emportements de pensée. Mais dire comment vingt-cinq millions de ces Français agissent et réagissent dans leurs mouvements compliqués, peuvent donner naissance aux événements, savoir quel événement devient successivement le principal, et de quel point de vue il doit être le mieux apprécié, voilà le problème. Et pour résoudre ce problème, il faut la plus saine intelligence, puisant la lumière à toutes les sources, dirigeant son point visuel partout où un rayon ou une lueur de rayon peut se montrer, et encore devrait-on se trouver content d'une solution admissible même d'une manière approximative.

Quant à l'Assemblée nationale, en tant qu'elle domine encore de haut sur la France, à la façon d'un *carroccio* hautement suspendu, quoique n'étant plus à l'avant-garde, sonnant encore les signaux pour la marche et la retraite, elle est et continue d'être une réalité parmi les réalités. Mais en tant qu'elle s'occupe de faire une constitution, elle n'est qu'une impuissance et une chimère. Hélas ! dans ces édifices héroïques, ces châteaux de cartes, Montesquieu-Mably, quoique salués par les acclamations de tout un monde, quel intérêt y a-t-il ? Lancée dans cette voie, une auguste assemblée nationale ne devient autre chose qu'un sanhédrin de pédants, sinon une fabrique de gérondifs, au moins rien de plus utile ; et les bruyants débats, les interminables récriminations sur les droits de l'homme, le droit de paix et de guerre, le veto suspensif, le veto absolu, ne semblent-ils pas reproduire cette fameuse malédiction de pédants : Que Dieu vous confonde pour votre *théorie des verbes irréguliers*.

On peut édifier une constitution, plusieurs constitutions même *à la Siéyès*, mais l'effrayante difficulté est de trouver

des hommes pour s'en accommoder et y vivre. Si, pour sanctionner la constitution, Siéyès eût pu emprunter au ciel le tonnerre et les éclairs, c'eût été bien : mais sans aucun tonnerre ? Et encore, à bien considérer, n'est-il pas toujours vrai que sans quelque sanction céleste, donnée visiblement en tonnerre, ou invisiblement d'autre manière, aucune constitution ne peut à la longue valoir mieux que le papier sur lequel elle est écrite ? La constitution, c'est-à-dire la collection de lois ou d'habitudes d'action prescrites, que les hommes acceptent pour règle, est celle qui réfléchit leurs convictions, leur foi en ce qui concerne ce merveilleux univers ; et leurs droits et leurs devoirs et leurs capacités ; laquelle, par conséquent, est sanctionnée par la nécessité elle-même, et sinon par une divinité visible, au moins par une divinité invisible. Les autres lois, dont il y a toujours une assez bonne provision toute faite, ne sont que des usurpations, auxquelles les hommes n'obéissent pas, contre lesquelles ils se révoltent et qu'ils abolissent à la première occasion.

La question des questions surtout pour des révoltés et des abolisseurs, serait donc celle-ci : A qui appartient-il de faire une constitution ? A celui-là seulement qui peut réfléchir la croyance générale quand il y en a une, et en inculquer une quand il n'y en a pas, comme c'est le cas pour la France. Homme rare, assurément toujours comme autrefois, homme envoyé de Dieu ! Ici cependant, à défaut d'un tel homme suprême et transcendantal, le temps, avec ses successions infinies d'hommes simplement supérieurs, chacun apportant sa petite contribution, le temps fait beaucoup. La force aussi (car, ainsi que l'enseignent d'antiques philosophes, le sceptre royal fut dans le commencement quelque chose comme un marteau pour *casser* les

têtes qui se refusaient à la conviction), la force trouvera en tout temps quelque chose à faire. Et c'est ainsi que dans une suite perpétuelle d'abolitions et de restaurations, de déchirements et de réparations, d'efforts et de luttes, avec les maux du présent, avec les espérances qui tendent vers les biens de l'avenir, la constitution, comme toute chose humaine, doit se faire progressivement ou se défaire et succomber selon qu'elle le peut ou l'entend. O Siéyès ! et vous autres hommes de comités, et les douze cents individus mélangés de toutes les parties de la France ! Quelle est la croyance de la France et la vôtre, si vous la connaissez? N'est-elle pas qu'il ne doit y avoir aucune croyance, que toutes formules disparaissent. Quelle est la constitution qui peut aller avec cela? Hélas ! trop évidemment, une non-constitution, une anarchie ; laquelle aussi, en saison voulue, vous sera accordée.

Mais, après tout, que peut faire une infortunée Assemblée nationale. Considérez seulement qu'ils sont là douze cents individus mélangés : pas une unité d'entre eux qui n'ait son propre appareil de pensée, son propre appareil de parole. Dans chaque unité il y a quelque croyance, quelque espérance, différentes chez tous, sur la régénération nécessaire de la France, sur la mission qu'il lui appartient individuellement d'accomplir. Douze cents forces séparées, attachées pêle-mêle à tout objet, et pêle-mêle sur tous les côtés de l'objet, avec injonction de tirer sous peine de mort !

Ou bien est-ce généralement dans la nature des assemblées nationales d'aboutir après un bruit et un travail sans fin, à ne faire rien? Les gouvernements représentatifs sont-ils au fond, la plupart, également des tyrannies? Dirons-nous que *ces tyrans*, ces ambitieux dispu-

teurs, venus de tous les coins du pays, se réunissent de cette manière dans un seul local, et là, avec des motions et des contre-motions, avec du jargon et du vacarme, se paralysent l'un l'autre, et produisent, pour résultat net, zéro ; le pays, pendant ce temps-là, se gouvernant ou se guidant lui-même avec ce qui peut exister de sagesse reconnue ou non reconnue dans des têtes individuelles figurant çà et là. Et cependant, cela même était un grand progrès : car dans les vieux temps, avec leurs factions guelfes et gibelines, avec leurs roses rouges et leurs roses blanches, les partis arrivaient à paralyser aussi bien le pays tout entier. En outre, ceux-ci font l'affaire sur un champ de bataille bien plus étroit, entre les quatre murs de l'Assemblée, avec çà et là quelques postes avancés de hustings ou de tonneaux ; ils la font d'ailleurs avec la langue, non avec le sabre, ce qui, dans l'art de produire zéro, peut encore compter pour un grand progrès. Mieux que tout cela, quelques heureux continents (comme celui de l'ouest lointain, avec ses savanes, où quiconque a quatre membres de bonne volonté peut trouver du pain sous ses pieds et un ciel sur sa tête) peuvent se passer de gouverner et d'être gouvernés. — Questions de sphinx, auxquels le monde ahuri de la génération actuelle elle-même est tenu de répondre sous peine de mort.

II

L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Il y a une chose à laquelle est propre une assemblée de douze cents élus : détruire. Ce qui en vérité n'est qu'un

emploi plus décidé de son talent naturel à ne rien faire. Ne faites rien, ou ne faites qu'agiter et débattre ; les choses se détruisent d'elles-mêmes.

Ainsi et non autrement procéda l'auguste Assemblée nationale. Elle prit le nom de Constituante, comme si sa Mission n'avait été que de construire ou édifier; ce qu'aussi, de toute son âme, elle essaya de faire. Cependant, dans la destinée, dans la nature des choses, il lui était réservé précisément de toutes les fonctions la plus opposée à celle-là. Il est étrange de voir à quels Évangiles les hommes peuvent croire, même à des Évangiles selon Jean-Jacques ! Ce fut une foi opiniâtre chez ces députés nationaux comme chez tout Français pensant que la constitution pourrait être *faite*, que eux, là et alors, étaient appelés à la faire. Comment, avec l'inflexibilité des vieux Hébreux ou des Ismaélites musulmans, un peuple en toute autre chose si incrédule, si changeant, a-t-il persisté dans son *Credo quia impossibile*, et braver pour lui le monde en armes et devenir fanatique, héroïque même, et lui devoir ses exploits? La constitution de l'Assemblée constituante, avec plusieurs autres, étant imprimée et non manuscrite, pourra survivre jusqu'aux générations futures comme un instructif et presque incroyable document de l'époque, comme la peinture la plus significative de la France d'alors, ou au moins comme la reproduction de la peinture que ces hommes en ont faite.

Mais en vérité et en toute franchise, que pouvait faire l'Assemblée nationale? La chose à faire était, comme on le disait alors, de régénérer la France, d'effacer la vieille France, et d'en faire une neuve, paisiblement ou violemment, par concession ou par contrainte : c'est ce qui, en vertu de la loi de nature, était devenu inévitable. Quant

au degré de violence, cela dépend de la sagesse de ceux qui la dirigent. Il aurait pu en être autrement, sans doute, avec une parfaite sagesse dans l'Assemblée nationale; mais que la régénération pût être, en aucune façon, pacifique, autre chose même que sanglante et convulsive, il est permis encore de le mettre en question.

Accordez, toutefois, que cette Assemblée constituante puisse jusqu'à la fin continuer à être quelque chose. En soupirant, elle se voit incessamment détournée de sa tâche divine et infinie de perfectionnement de « la théorie des verbes irréguliers » pour des tâches terrestres et finies, lesquelles encore pour nous ont une certaine signification. C'est la cynosure de la France révolutionnaire que cette Assemblée nationale. Tout le travail du gouvernement est tombé dans ses mains ou sous son contrôle ; tous les hommes tournent les yeux vers elle pour une direction. Au sein de cette formidable révolte de vingt-cinq millions d'âmes, elle plane d'en haut comme un *carroccio* ou un étendard de bataille, donnant et recevant l'impulsion de la manière la plus confuse : si elle ne peut pas beaucoup diriger, elle semblera au moins le faire. Elle émet des proclamations d'apaisement, non en petit nombre, avec plus ou moins de résultat. Elle autorise l'enrôlement des gardes nationales, de peur que les brigands ne viennent nous dévorer et couper les blés avant la maturité. Elle envoie des missions pour calmer les effervescences, pour sauver les hommes de la lanterne. Elle peut prêter l'oreille aux adresses de congratulation qui arrivent journellement par centaines, la plupart en style du roi Cambyse, et aussi aux pétitions et aux plaintes de tout mortel; de sorte que la plainte de tout mortel, si elle n'obtient pas redressement, peut au moins s'entendre plaindre. Pour le reste,

une auguste Assemblée nationale peut produire l'éloquence parlementaire, et nommer des comités : comité de la constitution, des rapports, des recherches et de bien d'autres ; ce qui ensuite entasse des montagnes de papier imprimé ; thème d'une nouvelle éloquence parlementaire, en éclats bruyants ou en sources abondantes coulant avec calme. Et ainsi de ce vaste groupe sur lequel toutes choses vont tourbillonnant et s'émondant, émergent doucement les lois organiques, ou ce qui en est la similitude.

Avec des débats sans fin, nous obtenons les *Droits de l'homme* écrits et promulgués : vraie base de papier pour toute constitution de papier. Oubliant, crient les opposants, de déclarer les devoirs de l'homme, oubliant, ajouterons-nous, de reconnaître *les forces* de l'homme ; une des plus complètes omissions ! Bien mieux, quelquefois comme au 4 août, notre Assemblée nationale, enflammée soudainement d'un enthousiasme presque surnaturel, accomplira en une seule nuit des masses de besogne. Nuit mémorable que celle du 4 août : dignitaires temporels et spirituels, pairs, archevêques, présidents au parlement, se dépassant l'un l'autre en dévouement patriotique, viennent successivement déposer leurs possessions maintenant intenables « sur l'autel de la patrie ». Avec des acclamations de plus en plus bruyantes, car, en vérité, c'est aussi *après dîner*, ils abolissent les dîmes, les redevances seigneuriales, la gabelle, l'excessive protection du gibier ; bien plus, les privilèges, les immunités, la féodalité, branches et racines, puis décrètent un *Te Deum*, et, finalement, se séparent vers trois heures du matin, portant jusqu'aux étoiles leurs têtes sublimes. Cette nuit imprévue, mais à jamais mémorable, fut celle du 4 août 1789. Quelques-uns la trouvent miraculeuse ou

demi-miraculeuse. Une nouvelle nuit de Pentecôte, dirons-nous, façonnée selon les temps nouveaux, et selon la nouvelle Église de Jean-Jacques Rousseau. Elle eut ses causes, elle aura aussi ses effets.

Ainsi travaillent les députés nationaux, perfectionnant leur théorie des verbes irréguliers, gouvernant la France et gouvernés par elle, avec peine et bruit, brisant d'anciens et intolérables liens, et pour en faire de nouveaux, filant assidûment des cordes de sable. Cependant, que leurs travaux soient rien ou quelque chose, les yeux de toute la France sont respectueusement fixés sur eux, et l'histoire ne peut jamais longtemps les laisser hors de vue.

Pour le moment, si nous plongeons nos regards dans leur salle d'assemblée, nous la trouverons naturellement très-déréglée. Pas moins de cent membres sont debout en un instant; aucune règle pour faire les motions, ou seulement des commencements de règle; la tribune des spectateurs ayant droit d'applaudir et même de siffler (1). La nomination du président tous les quinze jours, élève bien des fois des têtes peu sérieuses au-dessus des flots. Néanmoins, comme dans toutes réunions humaines, les semblables se rapprochent selon la vieille règle *Ubi homines sunt, modi sunt*. Des rudiments de méthodes se produisent, rudiments de partis. Il y a un côté droit, un côté gauche, suivant la droite ou la gauche du président. Comme intermédiaire, le constitutionnalisme anglomaniaque ou royalisme à deux chambres, avec ses Mounier, ses Lally, marchant rapidement vers une non-entité. Proéminent au côté droit, plaide et pérore Cazalès, le capitaine de dragons, éloquent, modérément ardent, qui

(1) Arthur Young, t. I, p. 121.

lutte pour gagner l'ombre d'un nom. Là aussi fait son tapage Mirabeau-Tonneau, non sans esprit ; le sombre d'Espréménil, qui ne sait que renifler et éjaculer ; *il pourrait*, se plaît-on à penser, terrasser Mirabeau l'aîné lui-même, si seulement il voulait essayer (1), mais il n'essaye pas. Le dernier et le plus grand, contemplez un moment l'abbé Maury, avec ses yeux jésuitiques, son impassible figure de bronze, « image de tous les péchés cardinaux ». Indomptable, intarissable, il combat avec une rhétorique de jésuite, avec des poumons et un cœur de fer, pour le trône, surtout pour l'autel et les dîmes. De sorte qu'une voix aiguë s'écria un jour de la galerie : « Messieurs du clergé, il faut que l'on vous rase ; si vous remuez trop, vous vous ferez couper (2). »

Le côté gauche est aussi appelé le côté d'Orléans, et quelquefois, en dérision, le Palais-Royal. Et cependant les choses sont si confuses, le réel si imaginaire, qu'il était douteux, comme disait Mirabeau, « que d'Orléans lui-même appartînt au parti d'Orléans ». Ce que l'on peut savoir et voir, c'est que sa face de lune rayonne dans ce point de l'espace. Là aussi s'assoit le verdâtre Robespierre, étalant son léger bagage, mais encore sans effet. Mince puritain, maigre homme de précision, il veut aussi en finir avec les formules, et cependant vit, agit, plonge tout son être dans des formules d'une autre sorte. « *Peuple*, telle devrait être, suivant Robespierre, la méthode royale pour promulguer les lois, *peuple*, voici la loi que j'ai rédigée pour toi ; l'acceptes-tu ? » A quoi, côté droit, centre et gauche répondent par un rire inextinguible (3). Mais les

(1) *Biographie universelle*, § D'ESPRÉMÉNIL (Beaulieu).
(2) *Dictionnaire des hommes marquants*, t. II, p. 519.
(3) *Moniteur*, n° 67 (*Hist. parlem.*).

hommes à longues vues, prévoient que le verdâtre pourrait aller loin. « Cet homme, dit Mirabeau, fera quelque chose, il croit à tout ce qu'il dit. »

L'abbé Sieyès n'est occupé qu'au travail constitutionnel; malheureusement, ses confrères dans l'œuvre s'y montrent moins dociles qu'ils ne devraient l'être avec un homme qui a achevé la science de la politique. Courage, néanmoins, Sieyès ! Encore quelque vingt mois de travail héroïque, de contradictions de la part des stupides, et la constitution sera édifiée. La pierre fondamentale en a été posée au milieu des acclamations; dis plutôt le papier fondamental, car tout cela est du papier ; et *toi*, tu y as fait de ton mieux, c'est tout ce que la terre et le ciel pouvaient exiger de toi.

Notez maintenant ce trio, mémorable en beaucoup de choses, mémorable surtout en ce que son histoire est écrite dans une épigramme. Pour tout ce que ces trois ont en tête, il est dit : « Duport le pense, Barnave le dit, Lameth le fait (1). »

Mais le royal Mirabeau ? Éminent entre tous les partis, placé au-dessus et au delà de tous, cet homme grandit de plus en plus. Ainsi que nous l'avons dit, il a un *œil*, il est une réalité, quand les autres ne sont que des formules, des lunettes. Dans le transitoire il découvrira le perpétuel, et trouvera pour son pied quelque solide appui, même dans les gouffres de papier. Sa renommée s'est répandue sur toutes les terres : elle a même réjoui le cœur du vieux bourru, ami des hommes avant sa mort; même les postillons des tavernes ont entendu parler de Mirabeau. Quand un voyageur impatient se plaint que

(1) Voyez Toulongeon, t. I, chap. III.

l'attelage est insuffisant, le postillon répond : « Oui, monsieur, mes deux chevaux de trait sont mauvais, mais mon *Mirabeau* est excellent » (1) (le cheval de charge).

Et maintenant, lecteur, tu peux quitter ce bruyant désaccord d'une assemblée nationale, et, si tu as un cœur humain, non sans pitié. Douze cents hommes, douze cents frères, sont là dans le centre de vingt-cinq millions, combattant si fièrement contre la destinée et contre l'un l'autre, usant et consommant leur vie comme la plupart des fils d'Adam pour ce qui ne profite pas. Bien mieux, il est admis, au total, que c'est très-ennuyeux. « Ennuyeux comme l'assemblée de ce jour », dit l'un d'entre eux. *Pourquoi dater?* répondit Mirabeau.

Considérez qu'ils sont douze cents ; que non-seulement ils discourent, mais encore lisent leurs discours, et même empruntent et volent des discours pour les lire. Avec douze cents parleurs faciles et leur déluge de lieux communs, le silence, qu'on ne peut obtenir, pourrait sembler le premier bonheur de la vie. Mais figurez-vous douze cents pamphlétaires débitant lentement de perpétuels pamphlets : et personne pour les bâillonner ! En outre, les arrangements sont loin d'être parfaits, comme dans le congrès américain. Ici un sénateur n'a pas son propre pupitre ni son journal ; il n'y a pas la moindre provision de tabac, encore moins de pipes. La conversation elle-même ne peut avoir lieu qu'à voix basse, avec de continuelles interruptions : seulement des « notes au crayon » circulent librement « en nombre incroyable, jusqu'au pied même de la tribune » (2). Tant il y a de

(1) Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 255.
(2) Dumont, p. 159-67. — Arthur Young, etc.

travail pour régénérer une nation, ou pour perfectionner sa théorie des verbes irréguliers !

III

CULBUTE GÉNÉRALE.

De la cour du roi, pour le moment, il n'y a presque rien à dire. Silencieux et déserts sont ces murs ; la royauté languit abandonnée de son dieu de la guerre et de toutes ses espérances, jusqu'à ce que l'OEil-de-Bœuf se rallie encore une fois. Le sceptre n'est plus dans les mains du roi Louis, il est passé à la *salle des Menus*, à l'hôtel de ville de Paris, on ne sait où. Dans les jours de juillet, quand toutes les oreilles étaient assourdies par l'écroulement de la Bastille, quand ministres et princes étaient dispersés aux quatre vents, il semblait que les valets eux-mêmes fussent devenus avides d'entendre. Besenval en fuite aussi vers l'espace infini, mais s'arrêtant un peu à Versailles, s'adressait à Sa Majesté personnellement pour un ordre de chevaux de poste, lorsque « le valet de service se place » familièrement entre Sa Majesté et moi, allongeant le » cou pour savoir ce que c'était ». Sa Majesté, prise de colère, se retourna, saisit les pincettes : « Je l'arrêtai » doucement ; elle saisit ma main pour me remercier, et » je vis des larmes dans ses yeux (1). »

Pauvre roi ! car les rois de France sont aussi des hommes. Louis XIV lui-même saisit une fois les pincettes

(1) Besenval, t III, p. 429.

et même frappa. Mais c'était alors sur Louvois, et madame de Maintenon intervint.

La reine est assise pleurant dans ses appartements intérieurs, environnée de faibles femmes : elle est au sommet de l'impopularité, universellement regardée comme le mauvais génie de la France. Ses amis et ses conseillers familiers sont tous en fuite ; en fuite, assurément, par la plus insensée des combinaisons. Le château de Polignac domine encore fièrement sur son énorme rocher cubique, parmi les fleurissantes campagnes, au milieu de l'enceinte bleue des montagnes de l'Auvergne (1) ; mais aucun duc, aucune duchesse de Polignac ne regarde du haut de ses tourelles ; ils sont en fuite, rencontrant Necker à Bâle : ils ne reviendront pas. Que la France eût vu ses nobles résister à l'irrésistible, à l'inévitable, avec la contenance d'hommes irrités, c'eût été malheureux, non inattendu : mais avec la contenance et les dépits d'enfants maussades? Ce fut sa particularité. Ils ne comprirent rien, ne voulurent rien comprendre. N'y a-t-il pas, à cette heure, un nouveau Polignac, premier-né de ces deux, assis, pensif au château de Ham (2), dans un étonnement dont il ne reviendra jamais ; le plus stupéfait des mortels existants?

Le roi Louis a son nouveau ministère, un simple composé de popularités : pour président le vieux Pompignan, avec Necker revenu en triomphe, et d'autres semblables. Mais à quoi cela lui sert-il? Comme il a été dit, le sceptre, à l'exception du sceptre de bois doré, est transporté ailleurs. La volonté, la détermination n'est pas chez cet

(1) Arthur Young, t. I, p. 165.
(2) 1835.

homme; l'indolence seulement et l'innocence, dépendant de tous excepté de lui-même, de toutes circonstances excepté de celles dont il était maître. Tant il y a de confusion intérieure à Versailles et dans ses œuvres. Magnifique vu de loin et resplendissant comme un soleil; mais vu de près, une simple atmosphère de soleil, cachant l'obscurité, un vrai ferment de ruine!

Mais sur toute la France se poursuit la plus irrésistible destruction de formules, d'où suit une transaction de réalités. Tant de millions d'individus, tous enchaînés, presque étranglés par les formules, chez lesquels cependant il y a passablement de vie réelle, au moins la faim de vivre! Le ciel a enfin envoyé une moisson abondante: mais en quoi cela profite-t-il aux pauvres hommes, quand la terre se met en travers avec ses formules? L'industrie, dans des temps d'insurrection, doit nécessairement chômer; le capital, comme d'habitude, sans circulation, mais dormant timidement dans des cachettes. Le pauvre est à court d'ouvrage et en conséquence à court d'argent; et même eût-il de l'argent, il ne pourrait pas acheter du pain.

Soit complot des aristocrates, soit complot d'Orléans, soit la crainte des brigands, les terreurs surnaturelles et le retentissement de l'arc argenté d'Apollon, les marchés sont vides de blé, pleins seulement de tumultes. Les fermiers semblent répugner à battre, étant, dit-on, « payés » ou plutôt n'ayant pas besoin de l'être, avec des prix toujours à la hausse, peut-être parce que les fermages ne pressent plus autant. Puis viennent les arrêtés municipaux, ainsi conçus : « Avec tant de mesures de blé on sera tenu d'en vendre tant de seigle. » Et, chose singulière, ces arrêtés, avec d'autres de même nature, ne remédient

à rien. Des dragons avec le sabre au poing sont debout au milieu des sacs de blé, souvent autant de dragons que de sacs (1). Des multitudes affamées abondent, grossissant en multitudes d'une plus terrible espèce.

La famine a été avant ce temps connue dans la communauté française, bien connue et familière. N'avons-nous pas vu ces malheureux, en 1775, avec leurs faces livides, leur misère et leurs haillons, présenter leur pétition de griefs, et avoir pour réponse une potence de nouvelle construction, haute de quarante pieds? La faim et les ténèbres pendant de longues années! Regardez dans le passé cette lointaine émeute de Paris, lorsqu'un grand personnage usé par la débauche passait pour avoir besoin de bains de sang, et que des mères en vêtements déchirés mais avec un cœur vivant dessous, remplissaient les places publiques de leurs sauvages cris de Rachel; émeute qui fut aussi apaisée par la potence. Il y a vingt ans, l'ami des hommes (prêchant aux sourds) décrivait les paysans limousins avec leur aspect de *souffre-douleur*, un aspect qui défie tout remède, « comme si l'oppression des grands » était, comme la grêle et le tonnerre, une chose irrémé- » diable, une loi de nature (2). » Et maintenant, si à quelque grand moment, le bruit d'une Bastille croulante venait à vous réveiller, et qu'il soit découvert que cette oppression n'était qu'une loi d'artifice, remédiable, réversible!

Ou le lecteur a-t-il oublié ce « flot de sauvages » qui, sous les yeux de ce même ami des hommes, descendit des hauteurs du Mont-d'Or? Les hommes au teint hagard,

(1) Arthur Young, t. I, p. 129, etc.
(2) *Mémoires de Mirabeau*, t. I, p. 364-394.

aux cheveux plats, aux formes amaigries, élevés sur des sabots; aux sayons de laine, avec des ceintures de cuir parsemées de clous de cuivre ! Battant la mesure avec les pieds, avec les coudes, pour suivre les coups de la querelle et de la bataille qui ne fut pas longue à s'engager, poussant des cris féroces, leurs pâles figures distordues en un semblant de rire cruel. Car ils étaient obscurcis et endurcis, longtemps la proie des hommes d'octroi et d'impôts, des bureaucrates avec le froid jet de leurs plumes. Notre vieux marquis prophétisa ce que personne ne voulut entendre, « qu'un tel gouvernement de Colin-Maillard, » se démenant trop longtemps, finirait par une *culbute* » *générale* ».

Personne ne voulut entendre; chacun poursuivit indifféremment sa route, et le temps et la destinée avaient aussi leur marche. Le gouvernement de Colin-Maillard, en se démenant, est arrivé au précipice inévitable. Les pauvres souffre-douleur, à force d'être harcelés par leurs lâches bureaucrates avec le froid jet de leurs plumes, se sont transformés en une communauté de douleurs ! Car maintenant leur sont arrivées d'étranges nouvelles portées sur les ailes de papier des journaux parisiens, et ce qui est plus prodigieux, là où il n'y a pas de journaux (1), annoncées par conjectures et par rumeurs : L'oppression *n'est pas* inévitable ; une bastille est renversée, une constitution est en voie d'édification ! Laquelle constitution, si elle est quelque chose, si elle n'est pas un néant, que peut-elle être que du pain à manger?

Le voyageur, gravissant une montagne, la bride en main, rencontre une pauvre femme, véritable image de

(1) Arthur Young, t. I, p. 137-150.

la souffrance et de la famine, paraissant avoir soixante ans, quoiqu'elle n'en ait que vingt-huit. Elle et son souffre-douleur ont sept enfants, une ferme avec une vache qui aide à faire la soupe aux enfants, aussi un petit cheval ou bidet. Ils ont des fermages et des redevances, des volailles à tel seigneur, des sacs d'avoine à tel autre; les impôts du roi, les corvées, les taxes d'Église, une foule de taxes, et n'ont pas de mots pour exprimer la dureté des temps. Elle a entendu dire que *quelque part*, de quelque manière, *quelque chose* va être fait pour les pauvres. « Que Dieu nous l'envoie promptement, dit-elle, car l'impôt et les redevances nous écrasent (1). »

De belles prophéties sont racontées, mais non accomplies. Il y a eu des notables, des assemblées, des entrées et des sorties, des intrigues et des manœuvres, l'éloquence et l'argutie parlementaires, Grec luttant contre Grec dans de hautes situations; tout cela dure depuis longtemps, et cependant le pain ne vient pas. La moisson est coupée et mise en grange, et cependant nous n'avons pas de pain. Poussé par le désespoir et l'espérance, que peut faire le souffre-douleur, sinon se lever, comme il a été prédit, et produire la culbute générale?

Figurez-vous vingt-cinq millions de ces êtres décharnés avec leurs *figures hâves*, leurs sayons de laine, leurs ceintures de cuir parsemées de clous de cuivre, et leurs sabots, se précipitant après de longs siècles d'indifférence, et adressant à leurs hautes classes bien peignées, d'une voix semblable aux mugissements des forêts, la question suivante : « Comment nous avez-vous traités? Comment nous avez-vous instruits, nourris, conduits, quand nous

(1) Arthur Young, t. I, p. 154.

labourions pour vous? » La réponse peut être lue en flammes sur un ciel nocturne d'été. Voici la nourriture et la direction que nous avons eues de vous. LE VIDE de la poche, de l'estomac, de la tête et du cœur. Voyez : *il n'y a rien en nous*, rien que ce que la nature donne à ses sauvages enfants du désert, l'appétit et la férocité, la force multipliée par la faim. Avez-vous inscrit parmi vos Droits de l'homme que l'homme ne doit pas mourir de besoin, quand il y a du pain moissonné par lui? Ceci est inscrit parmi les forces de l'homme.

Soixante-douze châteaux sont réduits en cendres seulement dans le Mâconnais et le Beaujolais : ces pays semblent le centre de la conflagration ; mais elle s'est étendue sur le Dauphiné, l'Alsace, le Lyonnais; tout le sud-est est en flammes. Dans tout le Nord, de Rouen à Metz, le désordre est en campagne : les sauniers vont ouvertement par bandes armées ; les barrières des villes sont brûlées; les collecteurs de péages, les collecteurs d'impôts, les personnages officiels, sont en fuite. « On croyait, dit Young, que le peuple, pressé par la faim, se révolterait », et nous voyons qu'il le fait. Les déguenillés, la rage au cœur, longtemps errants sans but, trouvant maintenant une espérance dans le désespoir, forment partout des groupes. Ils sonnent les cloches d'église en manière de tocsin, et toute la paroisse sort pour se mettre à l'œuvre (1). Et l'on peut imaginer l'œuvre accomplie par la colère et la férocité, la faim et la vengeance.

Terribles jours pour le seigneur qui a fait murer la seule fontaine du village, qui a évoqué bien haut son *chartier* et ses parchemins, qui a protégé le gibier non

(1) *Hist. parlem.*, t. II, p. 243-6.

avec sagesse, mais trop bien ! Des églises aussi et des canonicats sont mis à sac, sans merci, pour avoir tondu le troupeau de trop près en oubliant de le nourrir. Malheur à la terre que dans ses jours de vengeance foule le sans-culottisme durement chaussé, chaussé en sabots ! De hauts et puissants seigneurs avec leurs femmes délicates et leurs petits enfants durent fuir demi-nus dans les ombres de la nuit, heureux d'échapper aux flammes et même à quelque chose de pis. Vous les rencontrez aux *tables d'hôte* des auberges, faisant des réflexions sensées ou insensées sur la destruction de toute hiérarchie, et ne sachant où ils vont porter leurs pas. Le métayer trouvera commode d'être lent à payer son loyer. Quant au collecteur d'impôts, lui qui a longtemps mené la chasse comme un bipède de proie, il va maintenant être chassé en cette qualité ; le trésor de Sa Majesté ne pourra pas cette année combler le déficit : c'est une idée générale chez le grand nombre, qu'une Majesté patriote, que le restaurateur de la liberté française a aboli la plupart des taxes, mais que certains hommes en font un secret dans des vues particulières.

Où cela finira-t-il ? Dans l'abîme, pourrait-on prophétiser, où vont se précipitant à tous moments toutes les illusions, où cette nouvelle illusion arrive. Car s'il y a une foi qui remonte à tous les siècles, c'est celle-ci que nous répétons souvent : aucun mensonge ne peut vivre éternellement. La vérité doit de temps en temps changer de vêtements et renaître à nouveau. Mais tout mensonge a son arrêt de mort écrit dans la chancellerie même du ciel, et, lentement ou rapidement, avance incessamment vers son heure. « Les signes de la propriété d'un grand » seigneur, dit le véhément et sincère Arthur Young, sont

» des landes, des déserts, des bruyères : allez à sa résidence, vous la trouverez dans le milieu d'une forêt, » peuplée de cerfs, de sangliers, de loups. Les champs » ne présentent qu'une suite de pitoyables aménagements, » les maisons que des scènes de misère. Voir tant de » millions, qui ne demanderaient qu'à travailler, être » oisifs et affamés. Oh ! si j'étais législateur de France, » pour un jour, comme je contraindrais les marquis à » *sauter* encore (1). » O Arthur ! tu les vois maintenant *sauter*. Vas-tu encore grogner aussi à ce spectacle?

De longues années, de nombreuses générations virent durer ces choses ; mais le temps vint. Des cerveaux vides qu'aucun raisonnement, aucune prière ne pouvait toucher, durent être illuminés par la lueur de l'incendie ; il ne restait aucune autre méthode. Regardez-y bien, et pesez les choses. La veuve cueille des orties pour la soupe de ses enfants ; un seigneur parfumé, oisif de l'OEil-de-Bœuf, a une alchimie par laquelle il extraira de la veuve la troisième ortie sous le nom de loi et de redevance : un pareil arrangement doit prendre fin. Ne le doit-il pas? Mais bien épouvantable sera la fin ; que ceux auxquels Dieu, dans sa miséricorde, a donné le temps et l'espace, tâchent d'en préparer une autre plus douce.

Pour quelques personnes, c'est un sujet d'étonnement de voir que les seigneurs n'ont rien fait pour se défendre : par exemple, se concerter et s'armer ; car ils étaient cent cinquante mille, tous vaillants. Malheureusement, cent cinquante mille hommes disséminés dans de vastes provinces, divisés par leurs rivalités naturelles, ne peuvent pas se concerter. Les plus hauts seigneurs, comme nous

(1) Arthur Young, t. XII, p. 48, 84, etc.

l'avons vu, avaient déjà émigré, dans le but d'amener la France au repentir : d'ailleurs les armes ne sont plus le privilége exclusif des seigneurs ; mais tout mortel possesseur de dix francs peut se procurer un fusil d'occasion.

Et puis, après tout, ces paysans affamés n'ont pas quatre pattes et des griffes qui vous autorisent à les faire ramper toujours. Ils ne sont pas de couleur noire ; ils ne sont autre chose que des seigneurs non lavés, et un seigneur aussi a des entrailles humaines ! Les seigneurs faisaient ce qu'ils pouvaient, s'enrôlaient dans la garde nationale, ou fuyaient avec des cris, se plaignant au ciel et àla terre. Un seigneur, le fameux Memmay de Quincy, près de Vesoul, invita à un banquet la population rurale de son voisinage, fit sauter avec de la poudre son château et ses convives, et disparut aussitôt sans que personne sache encore ce qu'il était devenu (1). Environ six ans après, il revint et démontra que la chose s'était faite par accident.

Les autorités, du reste, ne sont pas oisives, mais toutes les autorités municipales et autres sont dans les incertitudes d'un état transitoire ; passant pour se régénérer des vieilles formes monarchiques aux nouvelles formes démocratiques; aucun homme officiel ne sait au juste ce qu'il est. Néanmoins les maires, anciens ou nouveaux, rassemblent les maréchaussées, les gardes nationales, les troupes de ligne; la justice de la plus sommaire espèce ne fait pas défaut. Le comité électoral de Mâcon, quoique ce ne soit qu'un comité, va jusqu'à accomplir, pour son propre avantage, vingt pendaisons. Le prévôt du Dauphiné parcourt le pays avec une colonne mobile, avec des huissiers et

(1) *Hist. parlem.*, t. II, p. 151.

des cordes; pour potence, le premier arbre venu reçoit le coupable ou « treize coupables ».

Pays infortuné ! Comment les promesses dorées de la brillante année, mûre pour la rénovation, se sont-elles transformées en d'horribles ténèbres, en de noires cendres des châteaux et de noirs cadavres au gibet ! Tout travail a cessé; au lieu des bruits du marteau et de la scie, le son du tocsin et du tambour d'alarme. Le sceptre est parti on ne sait où, brisé en pièces : ici impuissant, là tyrannique. Les gardes nationaux sont malhabiles, d'une bonne volonté douteuse; les soldats sont portés à la mutinerie; il y a crainte de les voir se quereller entre eux, il y a crainte de les voir se concerter. Strasbourg a vu des émeutes; l'hôtel de ville réduit en ruines, les archives dispersées au vent; pendant trois jours des soldats ivres embrassant des citoyens ivres, et le major Dietrich et le maréchal Rochambeau presque réduits au désespoir (1).

Et au milieu de tous ces phénomènes se voit, en son passage triomphal, *escorté*, à Béfort, par exemple, par cinquante gardes nationaux à cheval et toute la musique militaire de l'endroit, M. Necker, revenant de Bâle. Glorieux comme le méridien; quoique le pauvre Necker lui-même devine en partie où cela le conduit (2). Le plus grand jour, le jour culminant pour lui se passe à l'hôtel de ville de Paris, avec d'immortels vivat, avec sa femme et sa fille s'agenouillant publiquement pour lui baiser la main, avec le pardon de Besenval accordé, mais, il est vrai, révoqué avant le coucher du soleil, jour des plus hautes

(1) Arthur Young, t. I, p. 141. — Dampmartin, *Evénements qui se sont passés sous mes yeux*, t. I, p. 105-127.

(2) *Biographie universelle*, § NECKER, par Lally-Tollendal.

élévations ; puis viennent les jours de déclin, déclinant toujours jusqu'à ce qu'ils descendent au plus bas ! Tant il y a de magie dans un nom et dans un besoin de nom; comme quelque armet enchanté de Mambrin essentiel à la victoire, vient ce *sauveur de la France* acclamé, salué par les voix et les orchestres, par un monde entier ; hélas ! pour être si promptement désenchanté, pour être chassé honteusement de la lice comme un plat à barbe ! Gibbon « aurait voulu le montrer » (dans cet état de plat à barbe évincé) à tout homme de solidité qui serait averti de ne pas se laisser annihiler l'âme, pour devenir un *caput mortuum*, par une ambition réussie ou non réussie (1).

Signalons une autre petite phase, et rien de plus. Disons comment notre susceptible voyageur Arthur Young fut « incommodé pendant plusieurs jours par des fusil» lades, des balles et des grains de plomb, retentissant à » mes oreilles et pénétrant cinq ou six fois dans ma voi» ture ». Toutes les multitudes du pays étaient dehors, faisant la guerre au gibier (2). Il en est pourtant ainsi. Aux falaises de Douvres, à toutes les frontières de la France, paraissent pendant cet automne deux signes sur la terre : des troupes émigrantes de seigneurs français, des volées émigrantes de gibier français ! C'est fait, on peut le dire, ou à peu près fait, de la conservation du gibier sur cette terre, l'œuvre est complète pour un temps indéfini. Le rôle qu'elle avait à jouer dans l'histoire de la civilisation est terminé : *Plaudite, exeat !*

C'est de cette manière que luit au loin le sans-culottisme, éclairant beaucoup de choses ; produisant, parmi le reste,

(1) *Lettres de Gibbon.*
(2) Young, t. I, p. 176.

comme nous l'avons vu le 4 août, cette semi-miraculeuse nuit de Pentecôte dans l'Assemblée nationale; semi-miraculeuse ayant ses causes et ses effets. La féodalité est frappée à mort, non-seulement en parchemin et en encre, mais en réalité par le feu; disons par combustion spontanée. Cette conflagration du sud-est s'apaisera; mais elle s'étendra vers l'occident ou ailleurs: quant à s'éteindre, n'y comptez pas, tant qu'il restera du *combustible*.

IV

A LA QUEUE.

Si nous portons maintenant nos regards vers Paris, une chose est évidente, c'est que les boutiques des boulangers ont leurs *queues*, leurs longues files d'acheteurs, de manière que les premiers arrivés soient les premiers servis, une fois que la boutique est ouverte! Cette attente à la queue, qui ne s'était pas vue depuis les premiers jours de juillet, se reproduit en août. En temps et lieu nous en verrons la pratique perfectionnée jusqu'à l'art; et l'art ou quasi art de faire la queue deviendra un des traits caractéristiques du peuple parisien; qui le distingue de tout autre peuple quelconque.

Mais voyez, quand le travail même est si rare, comment un homme doit non-seulement réaliser de l'argent, mais encore doit se condamner lui-même (si sa femme est trop faible pour attendre et lutter) à passer des demi-journées à la queue, jusqu'à ce qu'il puisse changer cet argent contre de mauvais pain très-cher. Des disputes qui

dégénèrent quelquefois en batailles et en sang doivent nécessairement naître de ces queues exaspérées ; ou s'il n'y a pas dispute, alors il n'y a qu'un unanime *Pange lingua* de plaintes contre les pouvoirs qui existent. La France a commencé sa longue carrière de famine, plus instructive et plus productive que les carrières académiques, ayant pour arène environ sept laborieuses années. Comme le dit Jean-Paul, dans l'histoire de sa vie, cette affaire de famine aura de grandes proportions.

Voyez ensuite l'étrange contraste des cérémonies de jubilation ; car, en général, l'aspect de Paris présente ces deux physionomies : cérémonial de jubilation, et rareté de pain. Les processions ne chôment pas dans ces jubilés; jeunes femmes, ornées et parées, tous leurs rubans tricolores, s'avançant avec accompagnement de chants et de musique vers la châsse de sainte Geneviève pour la remercier de la chute de la Bastille. Les forts de la halle et les femmes fortes ne sont pas chiches de bouquets et de discours. L'abbé Fauchet, renommé pour ce travail spécial (car l'abbé Lefebvre ne sait distribuer que la poudre), bénit le drap tricolore pour la garde nationale, et en fait un drapeau national, victorieux ou devant être victorieux dans la cause de la liberté civile et religieuse par tout le monde. Fauchet est l'homme aux *Te Deum* et aux consécrations, auxquelles la garde nationale répond par des volées de mousqueterie, que ce soit dans une église ou dans une cathédrale (1), remplissant Notre-Dame d'un bruyant et fuligineux *Amen*, qui signifie un monde de choses.

Au total, nous dirons que notre nouveau maire Bailly,

(1) *Hist. parlem.*, t. III. — Mercier, *Nouveau Paris*, etc.

notre nouveau commandant Lafayette, nommé aussi Scipion l'Américain, ont payé leur emploi bien cher. Bailly est voituré dans un carrosse doré, avec des livrées et de la somptuosité, Camille Desmoulins et autres se moquant de lui ; Scipion chevauche sur le palefroi blanc, et balance ses plumes civiques aux yeux de toute la France : ni l'un ni l'autre cependant n'obtiennent cela pour rien, mais en vérité à un taux exorbitant. Savoir, à cette condition : de nourrir Paris et de l'empêcher de se battre. Avec les fonds de la ville, environ dix-sept mille des plus misérables sont employés à faire des tranchées à Montmartre, à raison de vingt sous par jour, ce qui leur donne, au prix du marché, presque deux livres de mauvais pain : ils regardent de travers lorsque Lafayette va les haranguer.

L'hôtel de ville est en travail nuit et jour; il lui faut produire du pain, une constitution municipale, des règlements de toutes sortes, des freins à la presse sans-culottique; par-dessus tout, du pain ! du pain !

Des pourvoyeurs rôdent dans le pays en long et en large, avec un appétit de lion ; découvrent le blé caché, achètent le blé qui se produit, à l'amiable ou par contrainte ; il faut qu'ils cherchent du blé, il faut qu'ils en trouvent. Tâche bien ingrate et si difficile, si dangereuse, même quand un homme y gagnerait quelque chose. Le 19 août, il y avait à Paris du pain pour un jour (1). Puis viennent des plaintes sur la falsification des vivres, cause de dérangement des intestins : en place de farine, disent les bruits populaires, on a du plâtre de Paris. Quant au *dérangement d'intestins, et à l'irritation du palais et du gosier*, une procla-

(1) *Mémoires de Bailly*, t. II, p. 137-409.

mation de l'hôtel de ville conseille à la population de n'y pas faire attention, ou même de n'y voir que des symptômes drastiques salutaires. Le maire de Saint-Denis, tant son pain était noir, a été pendu à la lanterne par une population dyspeptique. Les gardes nationaux protégent la halle au blé de Paris. Dix suffisaient d'abord, bientôt il en faut six cents (1). Vous avez de la besogne, Bailly, Brissot de Warville, Condorcet et autres.

Car, ainsi qu'il a été dit, il y a aussi une constitution municipale à faire. Les vieux électeurs de la Bastille, après dix jours environ de psalmodies sur leur glorieuse victoire, s'entendaient demander de tous côtés sur un ton mélancolique : Qui vous a mis là ? Ils eurent conséquemment à faire place, non sans beaucoup de lamentations et de récriminations des deux côtés, à un nouveau corps plus nombreux, spécialement élu pour ces fonctions ; lequel nouveau corps, augmenté, modifié, fixé définitivement au nombre de trois cents, siége maintenant sous le titre de représentants de la commune, régulièrement partagés en comités, assidu à faire la constitution à toutes les heures où il n'est pas en quête de farine.

Et quelle constitution ! tenant du miracle et devant *consolider la révolution*. La révolution est-elle donc finie? Le maire Bailly et les respectables amis de la liberté voudraient bien pouvoir le penser. Votre révolution, comme une gelée suffisamment *cuite*, n'a besoin que d'être versée dans des *formes* de constitution pour s'y consolider. Pour cela il faudrait qu'elle pût se refroidir ; et c'est cela précisément qui est la chose douteuse, ou plutôt pas douteuse !

(1) *Hist. parlem.*, t. II, p. 421.

Infortunés amis de la liberté, consolidant une révolution ! Les voilà assis à la tâche, leur pavillon étendu sur un véritable chaos, entre deux mondes hostiles, le monde monarchique d'en haut, le monde sans-culottique d'en bas, et harcelés par tous deux, travaillant péniblement au milieu des dangers, et faisant, avec un sérieux affligeant, littéralement l'*impossible*.

V

LE QUATRIÈME ÉTAT.

Le pamphlet ouvre de plus en plus sa gueule béante, pour ne la plus fermer. Nos philosophes, il est vrai, se tiennent un peu à l'écart, et comme Marmontel, « se retirent avec dégoût dans les premiers jours ». L'abbé Raynal, grisonnant et tranquille dans son domicile de Marseille, est peu satisfait de ce qui se passe : le dernier acte littéraire de cet homme sera un acte de rébellion, une virulente *Lettre à l'Assemblée constituante*, qui est accueillie par l'ordre du jour. De même aussi le philosophe Morellet fronce ses sourcils mécontents; menacé qu'il est dans ses bénéfices par cette nuit du 4 août : c'est évidemment aller trop loin. Il est étonnant que ces « figures hâves en sayons de laine » ne se contentent pas, comme nous, de la théorie et de la triomphante analyse.

Hélas ! oui, le philosophisme, la spéculation qui faisaient naguère l'ornement et la richesse des salons, se transformeront en propositions purement pratiques, qui circuleront dans les rues, sur les grands chemins, universelle-

ment, non sans résultats. Un quatrième état d'habiles publicistes apparaît, grandit et se multiplie, irrépressible, incalculable. De nouveaux imprimeurs, de nouveaux journaux, se renouvellent sans cesse (tant le monde est avide) ; que nos trois cents les enchaînent s'ils peuvent, en consolidant comme ils peuvent. Loustalot, sous l'aile de Prudhomme, imprimeur morose et bruyant, publie chaque semaine ses *révolutions de Paris*, en un style âcre et mordant. Acre aussi et corrosif comme une essence de prunes sauvages, comme un extrait de vitriol, est Marat, l'*ami du peuple*, déjà frappé de ce fait que l'Assemblée nationale, si remplie d'aristocrates, ne peut *rien faire*, que se dissoudre et faire place à de meilleurs; que les représentants de l'hôtel de ville ne sont que des bavards et des imbéciles, sinon des coquins. Cet homme est pauvre, sordide, vivant dans un galetas, repoussant sous tous les aspects, extérieurement et intérieurement ; un homme à interdire, devenant fanatique et poursuivi par une idée fixe. Cruel jeu de la nature ! Est-ce que la nature, ô pauvre Marat ! dans un de ses cruels caprices, t'a pétri de ses *reliefs* mêlés à de l'argile de rebut, pour te lancer, en vraie marâtre, comme une étrangeté dans ce monde étrange du dix-huitième siècle. Il y a là de la besogne taillée pour toi, et tu la feras. Les trois cents assignent Marat, et le réassignent ; mais en croassant, il a réponse à tout; toujours il les défiera ou les éludera et ne se laissera pas mettre le bâillon.

Carra, ex-secrétaire d'un hospodar décapité, puis du cardinal à collier, pamphlétaire et aventurier en bien des genres et sur bien des rivages, fait concurrence à Mercier du *Tableau de Paris*, et, l'écume aux lèvres, fait les *Annales patriotiques*. Le *Moniteur* poursuit sa carrière prospère.

Barrère gémit encore, royaliste sur le papier ; Rivarol et Royou ne sont pas inactifs. L'abîme appelle l'abîme : votre *Domine salvum fac regem* éveillera le *Pange lingua;* avec un *ami du peuple* il y a un *ami du roi.* Camille Desmoulins s'est proclamé *procureur général de la Lanterne*, et plaide sans atrocité sous un titre atroce, publiant chaque semaine ses brillantes *Révolutions de France et de Brabant.* Nous disons brillantes, car si, dans cet épais brouillard du journalisme, avec ses bruits mornes, avec ses fureurs permanentes ou intermittentes, vous rencontrez quelque rayon de génie, soyez sûr qu'il vient de Camille. Tout ce que touche Camille, ses doigts légers savent l'orner ; la lumière s'y joue, douce, inattendue. Souvent, quand les mots d'aucun autre ne valent la peine d'être lus, ceux de Camille le méritent. Problématique Camille, tu brilles d'une lumière déchue, rebelle, mais encore demi-céleste, comme l'étoile sur le front de Lucifer ! Fils du matin, dans quels temps et dans quelles régions es-tu tombé !

Mais dans toutes choses il y a du bon, quoique pas bon pour *consolider les révolutions.* Des charretées par milliers de cette matière à pamphlets et à journaux pourrissent lentement dans les bibliothèques publiques de notre Europe. Arrachées de ce vaste gouffre, comme des huîtres, par les pêcheurs de perles bibliomanes, il faut d'abord qu'elles *pourrissent*, et alors ce qui est perle dans Camille ou d'autres, sera reconnu pour tel, et durera comme tel.

Au reste, les discours publics ne se sont pas ralentis, quoique Lafayette et ses patrouilles ne les entendent qu'avec rigueur. Toujours bruyant est le Palais-Royal, plus bruyant encore le café de Foy, tant est grande la circulation mélangée des citoyens et citoyennes. « De temps » à autre, dit Camille, quelques citoyens se servent de la

» liberté de la *presse* pour leurs profits particuliers; » de sorte que ce patriote ou cet autre se trouve manquer » de montre ou de mouchoir. » Mais pour le reste, dans l'opinion de Camille, rien ne peut offrir une plus vivante image du Forum romain. « Un patriote fait une motion : » si elle est appuyée, on le fait monter sur une chaise et il » parle; s'il est applaudi, il réussit et rédige; s'il est sifflé, » il s'en va. » Ainsi passent-ils le temps, circulant et pérorant. Le rude et gigantesque marquis Saint-Huruge, homme qui a éprouvé des pertes et les a méritées, se montre dominant toutes les têtes et toutes les voix. Sa parole est un beuglement comme celui du bœuf de Basan, parole qui étouffe toutes les paroles, qui fait souvent bondir les cœurs des hommes. La tête du gigantesque marquis est fêlée ou à moitié fêlée ; mais ses poumons ne sont pas fêlés. Le fêlé et le non fêlé lui seront également utiles.

Considérez en outre que chacun des quarante-huit districts a son comité particulier, discourant et motionnant sans discontinuer, aidant à la recherche du grain et à la recherche d'une constitution, refrénant et talonnant les pauvres trois cents de l'hôtel de ville. Danton, avec sa voix qui retentit sous les dômes, est président du district des Cordeliers, qui est déjà devenu un sanctuaire de patriotisme. Outre les dix-sept mille complétement nécessiteux qui labourent les collines de Montmartre, dont la plupart, il est vrai, ont obtenu des passes et ont été lancés dans l'espace avec *cinq francs*, il y a une grève des domestiques hors d'emploi, qui s'assemblent pour discourir en public; puis une grève des tailleurs, car eux aussi veulent se coaliser et discourir ; enfin une grève des ouvriers cordiers; une grève des apothicaires : tant le pain est

cher (1) ! Tous ces hommes ayant fait grève doivent discourir généralement à ciel ouvert et voter des résolutions; Lafayette et ses patrouilles les surveillant à distance d'un air suspect.

Infortunés mortels, luttant, tiraillant, s'étranglant mutuellement pour faire un partage, en quelque manière qui ne soit pas intolérable, de la félicité commune de l'homme sur la terre, quand le lot complet à partager ne serait qu'un repas de *coquilles*. L'activité des trois cents ne se dément pas; personne n'égale Scipion l'Américain dans l'art de frayer avec les multitudes. Mais assurément toutes ces choses promettent peu pour consolider une révolution.

(1) *Hist. parlem.*, t. II, p. 359, 417, 423.

LIVRE VII

INSURRECTION DE FEMMES

I

LE PATROUILLOTISME.

Non, mes amis, cette révolution n'est pas d'une nature à consolider. Est-ce que les feux, les fièvres, les graines semées, les mélanges chimiques, les hommes, les événements, toutes les incorporations de la force qui travaille dans cette merveilleuse complication de la force qu'on appelle Univers, ne s'en vont pas *croissant*, à travers leurs phases et leurs développements naturels, chacun selon son espèce, atteignant leur plus grande hauteur, atteignant le moment visible de leur déclin ; et enfin s'affaissant et disparaissant, ce que nous appelons *mourir*. Tout a sa croissance, il n'y a aucune chose qui ne croisse, qui ne se développe dans son expansion spéciale, une fois qu'il lui a été donné de se produire. Remarquez d'ailleurs que chaque chose se développe avec une rapidité proportionnée en général au désordre et à l'insalubrité qui est en elle : une croissance lente et régulière, quoique devant

aussi se terminer par la mort, est ce que nous appelons santé et bien-être.

Un sans-culottisme qui a renversé des bastilles, qui a la pique et le mousquet, et qui s'en va maintenant brûlant les châteaux, votant des décisions et haranguant sous les toits et sous le ciel, peut être considéré comme venu; et par la loi de la nature il doit croître. A en juger par le désordre et les intempérances qui sont non-seulement en lui, mais dans le sol et les éléments où il se trouve, on peut s'attendre à ce que la rapidité et la monstruosité de l'expansion seront extrêmes.

Beaucoup de choses d'ailleurs, surtout les choses malsaines, poussent par jets et par convulsions. Le premier jet, la première grande convulsion du sans-culottisme se manifesta lorsque Paris conquit son roi; car la métaphore de Bailly n'était qu'une trop douloureuse réalité. Le roi est conquis, libre seulement sur parole, à condition d'ailleurs d'une bonne conduite, ce qui dans de telles circonstances signifie malheureusement absence de conduite. Position insoutenable que celle d'une Majesté dépendant d'une bonne conduite ! Hélas ! n'est-il pas naturel que tout ce qui vit cherche à se maintenir vivant ? De sorte que bientôt la conduite de Sa Majesté deviendra sujette à caution ; et ainsi, la seconde grande convulsion du sans-culottisme, qui consistera à mettre le roi sous garde, ne peut pas être éloignée.

Necker, dans l'Assemblée nationale se lamente, comme d'habitude, sur son déficit : les barrières et les bureaux d'octroi sont brûlés, les collecteurs d'impôts pourchassés et non pourchassant ; le trésor de sa Majesté à peu près vide. Le remède est un emprunt de trente millions; puis, à des conditions bien plus favorables, de quatre-vingts millions. Mal-

heureusement, sur aucun des deux emprunts, les gens de bourse ne veulent se risquer à prêter. Les gens de bourse n'ont aucune patrie, excepté leur noir repaire de l'*agio*.

Et cependant, en ces jours, chez les hommes qui ont une patrie, quelle flamme de patriotisme brûle dans les cœurs ! Dès le 7 août, un *don patriotique* de « bijoux, en quantité considérable », a été solennellement offert par certaines Parisiennes, et solennellement accepté avec mention honorable. Offrande qui chez tous excite l'imitation et l'émulation. Les dons patriotiques arrivent à l'Assemblée de près et de loin, toujours accompagnés de quelque morceau d'héroïque éloquence que l'Assemblée doit écouter, auquel le président doit répondre. Bientôt ils sont en tel nombre, que la mention honorable ne peut être faite que sur des listes publiées par intervalles. Chacun donne ce qu'il peut : les corroyeurs ont agi avec munificence ! un propriétaire donne une forêt ; la société élégante donne ses boucles de souliers et se réduit de bon cœur aux cordons. Des femmes infortunées donnent ce qu'elles ont amassé *en aimant* (1). Tout argent, disait Vespasien, sent bon.

Beau mouvement, mais inefficace ! Le clergé doit être *invité* à fondre l'argenterie superflue des églises, pour la monnaie royale. Enfin, une contribution patriotique forcée doit être ordonnée, quoique avec répugnance. Que la quatrième partie de votre revenu annuel soit versée pour cette fois seulement ; de sorte que l'Assemblée nationale puisse faire la constitution sans avoir les inquiétudes de l'insolvabilité. Le salaire des députés, fixé par décret du 17 août, n'est que de dix-huit francs par jour ; mais le service

(1) *Hist. parlem.*, t. II, p. 427.

public doit avoir du nerf, de l'argent pour *apaiser* le déficit non pour le *combler*, quand même on le pourrait. Car, comme le dit Mirabeau, « c'est le déficit qui nous sauve ».

Vers la fin d'août, notre Assemblée nationale, dans ses travaux constitutionnels, est arrivée à la question du *veto* : Sa Majesté aura-t-elle ou n'aura-t-elle pas un veto sur les décrets nationaux? Que de discours sur cette question, au dedans et au dehors, pleins de logique et de passion, pleins d'imprécations et de menaces, fort heureusement ensevelis pour la plupart dans les limbes. Grâce à la cervelle fêlée et aux poumons non fêlés de Saint-Huruge, le Palais-Royal mugit sur le *veto*. Le journalisme y est tout entier; la France retentit du *veto*.

« Je n'oublierai jamais, dit Dumont, qu'allant à Paris avec Mirabeau, ce jour même ou le lendemain, il y avait des gens qui attendaient sa voiture devant la boutique de le Jay, et qui se jetèrent au-devant de lui en le conjurant, les larmes aux yeux, de ne pas souffrir que le roi eût le *veto absolu*. » C'étaient des transports ! « Monsieur le » comte, vous êtes le père de ce peuple, vous devez nous » sauver, vous devez nous défendre contre ces malheureux » qui veulent nous livrer au despotisme. Si le roi a le *veto*, » il n'y a plus besoin d'Assemblée nationale, tout est » perdu, nous voilà esclaves (1). » Amis, *si* les cieux tombent, nous pourrons attraper beaucoup d'alouettes! « Mirabeau, ajoute Dumont, représentait fort bien : il les apaisait, ne disait que des mots vagues, et les renvoyait avec une politesse un peu patricienne. »

Des députations vont à l'hôtel de ville; des lettres anonymes adressées aux aristocrates de l'Assemblée natio-

(1) *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 156.

nale, leur annonçant avec menaces que quinze mille ou quelquefois soixante mille citoyens «se mettront en marche pour vous illuminer». Tous les districts de Paris sont en mouvement; des pétitions se signent. Saint-Huruge part du Palais-Royal avec une escorte de quinze cents individus pour pétitionner en personne. Le marquis gigantesque et débraillé est résolu, ou semble l'être; le café de Foy aussi: il y a également de la résolution chez le commandant général Lafayette. Les rues sont toutes garnies de patrouilles. Saint-Huruge est arrêté à la *barrière des Bons-Hommes*, peut à son aise beugler comme les taureaux de Basan, mais il lui faut absolument rétrograder. Les frères du Palais-Royal circulent toute la nuit et font des motions à ciel ouvert, tous les cafés étant fermés. Néanmoins l'hôtel de ville et Lafayette l'emportent; Saint-Huruge est jeté en prison; le *veto absolu* s'ajuste en *veto suspensif*, prohibition non définitive, mais pour un temps, et cette clameur menaçante fera silence comme d'autres.

Voilà le point où est arrivée la consolidation, non sans peine, réprimant le monde inférieur du sans-culottisme; et la constitution sera faite au milieu de la jubilation et de la disette, des dons patriotiques et des queues aux boulangers, des harangues de l'abbé Fauchet et des feux de pelotons pour *Amen*. Scipion l'Américain a mérité les remercîments de l'Assemblée nationale et de la France. On lui offre des gratifications et des émoluments d'un taux considérable, qu'il refuse sans scrupule et d'une manière chevaleresque, avide qu'il est d'autres avantages que l'argent.

Cependant pour le Parisien de la foule, une chose reste inconcevable, c'est qu'aujourd'hui que la Bastille est renversée et la liberté rétablie, le blé continue à être aussi

cher! Les Droits de l'homme sont votés, la féodalité et toute tyrannie abolies, et cependant voilà que l'on *fait encore queue*. Sont-ce les accapareurs aristocrates? Est-ce une cour habile en intrigues? Il y a quelque chose de suspect quelque part.

Et cependant, hélas! que faire? Lafayette avec ses patrouilles empêche toutes choses, même la plainte. Saint-Huruge et d'autres héros du *veto* sont tenus en prison. L'ami du peuple, Marat, a été saisi; les imprimeurs des journaux patriotiques sont vexés et enchaînés; les colporteurs mêmes ne peuvent crier, s'ils n'ont une permission et une médaille de plomb. Des gardes nationaux en bleu dispersent brutalement tous les groupes, et nettoient, baïonnette en avant, le Palais-Royal lui-même. Si vous traversez pour vos affaires la rue Taranne, la patrouille, présentant la baïonnette, crie: *Passez à gauche!* Tournez dans la rue Saint-Benoît, la patrouille crie: *Passez à droite!* Un judicieux patriote (comme Camille Desmoulins, dans cette circonstance) est réduit, pour n'être pas molesté, à suivre le ruisseau.

O peuple à bout de souffrances, notre glorieuse révolution s'évapore en cérémonies tricolores et en harangues à compliments! De ces dernières, selon les calculs de Loustalot, il y en a eu plus de deux mille dans le cours du mois dernier au seul hôtel de ville. Et nos bouches, vides de pain, doivent être fermées sous peine de châtiment? Le caricaturiste publie sa gravure emblématique: *Le patrouillotisme chassant le patriotisme.* Impitoyables patrouilles, longues harangues raffinées et de rares pains mal cuits, plus semblables à des briques cuites et produisant un effet sur les intestins! Comment cela finira-t-il? Est-ce par la consolidation?

II

O RICHARD! O MON ROI!

Car, hélas ! l'hôtel de ville lui-même n'est pas sans inquiétudes. Le monde inférieur du sans-culottisme a été jusqu'ici réprimé. Mais il y a le monde supérieur de la cour ! Certains symptômes annoncent le réveil de l'OEil-de-Bœuf.

Plus d'une fois dans le sanhédrin municipal, très-souvent dans les propos tenus à la *queue* des boulangers, on a entendu répéter : O ! si notre restaurateur de la liberté française était ici, s'il pouvait voir par ses propres yeux et non par les faux yeux des reines et des cabales, combien son cœur vraiment bon serait soulagé; car la fausseté l'environne encore, des intrigants ducs de Guiche avec les gardes du corps, des espions de Bouillé, une nouvelle volée d'intrigants, maintenant que les anciens ont disparu. Que signifierait sans cela l'arrivée du ***régiment de Flandre*** entrant à Versailles comme nous l'apprenons le 23 septembre, avec deux pièces de canon ? Est-ce que la garde nationale de Versailles ne fait pas son devoir au château ? N'avait-on pas les Suisses, les Cent-Suisses, les gardes du corps? Bien mieux, il paraît que par une manœuvre silencieuse, le nombre des gardes du corps de service a été doublé ; la nouvelle compagnie de trimestre étant arrivée et celle qui était remplacée n'étant pas partie.

Actuellement il court un bruit parmi les cercles élevés, ou il s'y voit des signes de tête significatifs : on parle

d'une fuite projetée du roi à Metz, d'un engagement de s'y rallier autour de lui signé par la noblesse et le clergé, jusqu'à concurrence de trente mille ou même de soixante mille signataires. Lafayette l'annonce froidement au comte d'Estaing, à table ; et le comte d'Estaing, un homme des plus braves, tremble que quelques laquais ne l'aient entendu, et, devenu tout pensif, reste sans sommeil toute la nuit(1). Cependant, comme nous le disions, le régiment de Flandre est arrivé. Sa Majesté, dit-on, hésite à sanctionner le 4 août, fait des observations d'une nature peu rassurante, même sur les Droits de l'homme. En outre, tout le monde et même les personnes faisant queue chez les boulangers pouvaient voir dans les rues de Paris un nombre extraordinaire d'officiers en congé, croix de Saint-Louis et autres. Quelques personnes calculent qu'il y a de mille à douze cents officiers de toutes armes ; on signale même un uniforme qui ne s'était jamais vu auparavant : vert avec parements rouges. La cocarde tricolore n'est pas toujours visible : mais, au nom du ciel, que nous présagent ces cocardes *noires* portées par quelques-uns ?

La faim et surtout le soupçon et l'indignation amplifient tout. Dans ce Paris, les réalités elles-mêmes cessent d'être réelles, tournent au surnaturel. Des fantômes troublent encore une fois le cerveau d'une France affamée. — O fainéants et lâches ! s'écrient des voix aiguës, aux portes des boulangers : si vous aviez des cœurs d'hommes, vous saisiriez vos piques et vos fusils de hasard pour vous faire rendre compte, au lieu de voir vos femmes et vos filles livrées à la faim, au meurtre et à pis ! — Paix, femmes !

(1) Brouillon de lettre de M. d'Estaing à la reine. (*Hist. parlem.*, t. III, p. 24.)

— Le cœur de l'homme est triste et pesant, le patriotisme chassé par le patrouillotisme ne sait que résoudre.

La vérité est que l'OEil-de-Bœuf s'est rallié. Jusqu'à quel point ? on ne le sait. C'est un OEil-de-Bœuf modifié, avec des gardes nationaux de Versailles et leurs cocardes tricolores, une cour enluminée de tricolore. Cependant, même autour d'une cour tricolore, on peut se rallier. Allons, cœurs fidèles, seigneurs évincés, groupez-vous autour de votre reine ! avec de bonnes volontés, qui produiront des espérances, lesquelles produiront des tentatives.

Car, enfin, la conservation de soi-même étant une si puissante loi de nature, que peut faire une cour ralliée, sinon essayer et entreprendre, ou, si l'on veut, comploter selon la sagesse ou la non-sagesse qui est en elle ? Ils fuiront escortés vers Metz, où commande le brave Bouillé; ils lèveront l'étendard royal, les signataires de l'engagement deviendront des hommes armés. Ah ! si le roi n'était pas si faible ! Leur engagement doit être signé sans sa participation. Malheureux roi, il n'a qu'une seule résolution : celle d'éviter la guerre civile. Quant au reste, il chasse toujours, ayant renoncé à la serrurerie ; il sommeille et digère, et n'est que de l'argile dans la main du potier. Il lui arrivera malheur, dans un monde où chacun doit s'aider lui-même ; où, selon ce qui a été écrit, « celui » qui n'est pas marteau, doit être enclume ; où l'hysope » sur le mur croît dans cette crevasse, parce que l'univers » entier ne saurait l'empêcher de croître. »

Quant à la venue du régiment de Flandre, ne peut-elle pas être justifiée par les pétitions de Saint-Huruge et les continuelles émeutes de farine ? Des soldats fidèles, qu'il y ait complot, ou seulement d'obscurs éléments de complot,

sont toujours une bonne chose. Est-ce que la municipalité de Versailles (vieille municipalité monarchique, pas encore refondue en démocratique) n'a pas spontanément secondé la proposition ? La garde nationale de Versailles elle-même, fatiguée d'une garde continuelle au château, n'y a fait aucune objection. Seulement le drapier Lecointre, qui est maintenant major Lecointre, secoue la tête. — Oui, amis, certes il était naturel que ce régiment de Flandre fût appelé, puisqu'on pouvait l'avoir. Il était naturel qu'à l'aspect des bandoulières militaires, le cœur de l'OEil-de-Bœuf rallié se raffermît, et que les dames d'honneur et les messieurs d'honneur adressassent des mots flatteurs aux défenseurs en épaulettes, et se félicitassent entre eux. C'était naturel aussi et une simple formalité de politesse, que les gardes du corps, régiment de gentilshommes, invitassent leurs frères de Flandre à un dîner de bienvenue. L'invitation, dans les derniers jours de septembre, est faite et acceptée.

Un dîner est considéré comme le dernier acte de communauté ; des hommes qui n'ont entre eux aucune communauté pour autre chose peuvent sympathiquement manger ensemble, peuvent s'élever à un certain degré de fraternité entre le verre et la fourchette. Le dîner est fixé au jeudi 1er octobre, et doit avoir un certain effet. Ensuite, comme un tel dîner peut être nombreux et qu'on laisse entrer pour voir et entendre des non-invités et des hommes du peuple, ne pourrait-on pas obtenir la salle d'opéra de Sa Majesté qui a été complétement silencieuse depuis la visite du Kaiser Joseph? La salle d'opéra est accordée, le salon d'Hercule servira de salle d'attente. Non-seulement les officiers de Flandre, mais ceux des Suisses et des Cent-Suisses sont invités ; bien mieux, parmi ceux de la garde

nationale de Versailles, les fidèles prendront part au festin : ce sera un repas comme il y en a peu.

Et maintenant supposez la partie solide de ce repas terminée, la première bouteille vidée. Supposez les toasts ordinaires portés : la santé du roi, de la reine, avec des vivat assourdissants, le toast à la nation omis ou même *rejeté*. Supposez des flots de champagne, avec discours d'une vaillance cuivrée et musique instrumentale ; les têtes emplumées vides et tapageuses se montant d'autant plus dans le vide et dans leur mutuel tapage. La reine, qui semble ce soir plus que d'habitude triste (le roi assis, fatigué de sa chasse du jour), se laisse dire que ce spectacle pourra la remettre. La voici ! elle entre, en passant par les salles de réception, et apparaît comme la lune se dégageant des nuages, belle et malheureuse reine des cœurs; son royal époux est à ses côtés, le jeune Dauphin dans ses bras ! Elle descend des loges au milieu des splendeurs et des acclamations, circule majestueusement autour des tables, gracieusement escortée, gracieusement faisant des salutations; ses yeux sont remplis d'angoisse, et cependant de reconnaissance et d'audace, avec l'espoir de la France sur son sein maternel. Et maintenant que la musique militaire joue à grand orchestre : *O Richard ! ô mon roi! l'univers t'abandonne!* comment les cœurs ne seraient-ils pas exaltés au plus haut point de compassion et d'enthousiaste fidélité? Comment de jeunes officiers à têtes emplumées pouvaient-ils faire autrement que de témoigner l'état orageux et le vide de leur esprit par des serments faits sur les cocardes blanches que leur distribuent de belles mains, sur les épées que l'on fait flamboyer en l'honneur de la reine ? Puis viennent les insultes à la cocarde nationale foulée aux pieds; l'escalade des loges,

d'où pourraient venir des murmures déplacés ; des vociférations, des danses, des fureurs, des désordres dans la salle et au dehors, jusqu'à ce que le champagne et la danse aient fait leur effet, et que tous dorment étendus, silencieux, rêvant passivement d'exploits et de récompenses militaires.

Repas très-naturel, et dans des temps ordinaires très-innocent, maintenant fatal, comme celui de Thyeste, comme celui des fils de Job quand le vent des tempêtes secoua les quatre coins de la salle du banquet ! Pauvre reine malavisée, avec l'impétuosité d'une femme et non la prévoyance d'une souveraine ! C'était si naturel, et cependant si imprudent ! Le lendemain, dans un discours public de cérémonie, la reine se déclare « enchantée de ce jeudi ».

Le cœur de l'OEil-de-Bœuf s'illumine d'espérance, de rêves audacieux qui sont prématurés. De belles filles d'honneur, en compagnie d'abbés, font des cocardes blanches, les distribuent avec des coups d'œil, des paroles d'encouragement, à des jeunes gens en épaulettes ; ceux-ci en retour peuvent baiser, non sans ardeur, les belles mains des couseuses. Des capitaines à pied et à cheval s'en vont paradant avec d'énormes cocardes blanches, jusqu'à un capitaine de la garde nationale de Versailles qui, mettant de côté sa cocarde tricolore, s'en attache une blanche, tant ont été séduisants les coups d'œil et les doux mots ! A bon droit, le major Lecointre l'apostrophe sévèrement et lui adresse de vifs reproches en termes éclatants. Mais voici qu'un fanfaron portant une énorme cocarde blanche, entendant les paroles du major, l'invite insolemment à se rétracter, sinon à accepter un duel. Le major Lecointre lui déclare nettement qu'il n'entend pas

se soumettre aux lois des salles d'armes, mais que, suivant la loi de la nature, avec le poignard et le sabre, *il exterminera tout vil gladiateur* qui se permettrait une insulte envers lui ou envers la nation. Et il avait déjà tiré son sabre, lorsqu'on les sépara, et il n'y eut pas de sang répandu (1).

III

LES COCARDES NOIRES.

Qu'on se figure l'effet que ce repas de Thyeste, que cette insulte à la cocarde nationale durent produire dans la *salle des Menus*, dans les foules affamées, devant les boutiques des boulangers! D'ailleurs il paraît que ces repas de Thyeste se renouvellent. Flandre a donné son contre-dîner aux Suisses et Cent-Suisses; samedi il doit y en avoir un autre.

Oui, pour nous, ici, la famine, mais là-bas, à Versailles, des vivres à foison ! Le patriotisme fait queue, grelottant et affamé, insulté par le patrouillotisme, tandis que des aristocrates aux projets sanguinaires, échauffés par des excès de table, foulent aux pieds la cocarde nationale. Cette énormité peut-elle être vraie? Mais, regardez : des uniformes verts à parements rouges, des cocardes noires couleur de la nuit ! Devons-nous avoir une invasion militaire avec la mort par famine? Car voici que le bateau de Corbeil, qui venait habituellement deux fois par jour avec

(1) *Hist. parlem.*, t. III, p. 59. — *Deux amis*, t. III, p. 128-141. — Campan, t. III, p. 70-85.

la farine assaisonnée de plâtre de Paris ne vient plus qu'une fois. Et l'hôtel de ville est sourd, et les hommes sont fainéants et lâches ! Au café de Foy, dans la soirée du samedi, se voit une chose nouvelle qui ne sera pas la dernière du même genre, une femme pérorant en public. Son pauvre homme, dit-elle, a été réduit au silence par son district, le président et le bureau n'ont pas voulu le laisser parler. C'est pourquoi elle vient ici faire entendre sa faible voix, et dénoncer, tant qu'il lui restera le souffle, le bateau de Corbeil, le pain en plâtre de Paris, les sacriléges dîners d'Opéra, les uniformes verts, les pirates aristocrates et leurs cocardes noires.

Il est temps, en effet, que les cocardes noires disparaissent. Le patrouillotisme lui-même ne veut pas les protéger. A la parade de la garde nationale des Tuileries, le dimanche matin, le fougueux Matassin, oubliant toute règle militaire, s'élance des rangs, arrache une cocarde noire qui se pavanait, et la met fièrement sous ses talons. Le patrouillotisme lui-même a des fureurs concentrées. Les districts, d'ailleurs, commencent à s'agiter, la voix du président Danton retentit aux Cordeliers : l'ami du peuple, Marat, s'est transporté à Versailles, et le voilà de retour ; noir messager, non de la famille des Alcyons (1).

Et voici que le dimanche, le patriote rencontre le patriote en promenade, et lit ses propres soucis réfléchis sur la figure d'un autre. En dépit du patrouillotisme, qui n'est pas si alerte que d'habitude, des groupes flottants délibèrent ; des groupes sur les ponts, sur les quais, dans les cafés patriotiques. A mesure que se présente une cocarde noire, un hurlement collectif s'élève : *A bas !*

(1) *Révolutions de Paris et de Brabant* (*Hist. parlem.*, t. III, p. 108).

à bas! Toutes les cocardes noires sont brutalement arrachées : un individu ramasse la sienne, l'embrasse et s'efforce de la replacer, mais cent lances se lèvent et il y renonce. Un autre s'en tire à moins bon marché : condamné par un *plébiscite* spontané à la lanterne, il n'est sauvé qu'à grand'peine par quelque actif *corps de garde*. Lafayette voit tous les signes d'une émeute : pour la prévenir il double ses patrouilles, il redouble d'activité. Ainsi se passe le dimanche 4 octobre 1789.

Chez les homme réprimés par le patrouillotisme, le cœur est triste ; chez les femmes il est violent, rien ne les réprimera. La femme orateur du Palais-Royal n'est pas la seule à parler. — Les hommes ne savent pas ce que c'est qu'un garde-manger vide, les mères de famille le savent. O femmes, épouses d'hommes qui ne savent que raisonner sans agir ! Le patrouillotisme est puissant ; mais la mort, par famine ou invasion militaire, est encore plus puissante. Le patrouillotisme réprime le patriotisme des hommes, mais celui des femmes ! Est-ce que les gardes appelés nationaux enfonceront leurs baïonnettes dans le sein des femmes ? Telles sont les pensées, ou tels sont les vagues éléments d'une pensée qui fermentent universellement sous les bonnets des femmes, et qui au point du jour, sur un simple signal, feront explosion.

IV

LES MÉNADES.

Un jour Voltaire, dans un accès de mauvaise humeur, disait à ses compatriotes : « Et vous, *Welches*, qu'avez-

vous inventé? Ils peuvent aujourd'hui répondre : L'art de l'insurrection. C'était un art nécessaire dans ces derniers temps si étranges; un art pour lequel la nature française, si pleine de véhémence, si exempte de profondeur, était entre toutes la mieux disposée.

Aussi, à quel degré de perfection, nous pouvons le dire, cette branche de l'industrie humaine a-t-elle été portée en France, depuis un demi-siècle? L'insurrection, que Lafayette jugeait *le plus saint des devoirs,* figure maintenant aux yeux du peuple français parmi les devoirs qu'il sait remplir. La foule des autres pays ne forme que de lourdes masses qui roulent en avant avec une morne et féroce ténacité, une morne et féroce violence, mais d'où ne jaillit aucune étincelle de génie. La foule française, au contraire, est parmi les plus remarquables phénomènes de notre globe. Si vive, si audacieuse, clairvoyante, inventive, prompte à saisir le moment, avec l'instinct de la vie jusqu'au bout des ongles! Le talent même, quand il n'y en aurait pas d'autre, de *faire queue* spontanément, est ce qui distingue le peuple français de tous les autres peuples, anciens et modernes.

Que le lecteur aussi avoue, qu'à tout bien considérer, peu d'apparitions terrestres méritent mieux d'être étudiées que la foule. La foule est une véritable émanation de la nature, sortant des plus grandes profondeurs de la nature ou en communication avec elles. Quand tant d'autres choses ne sont que grimaces et vaines formalités, quand sous tant d'habits il n'y a pas le battement d'un seul cœur, ici du moins, si ce n'est ailleurs, se trouve la sincérité, la réalité. Regarde en frémissant, si tu veux, ou même en gémissant; mais regarde avec attention. Une telle complication de forces et d'individualités humaines mises en

mouvement dans leur mode transcendantal pour agir et réagir sur les faits extérieurs comme sur elles-mêmes, pour accomplir le travail qui est en elles. Ce qu'elles vont faire n'est connu d'aucun homme; encore moins d'elles-mêmes. C'est un feu d'artifice incommensurable qui engendre la flamme et se consume lui-même. Quelles seront les phases, quelle sera l'étendue, quels seront les résultats de l'incendie? Voilà ce qui défie toutes les conjectures de la philosophie et de la logique.

« L'homme, suivant ce qui a été écrit, est à jamais intéressant pour l'homme, et même à proprement parler, il n'y a rien autre chose d'intéressant. » Sous ce point de vue, ne pouvons-nous pas reconnaître pourquoi la description des batailles est devenue si monotone? Les batailles, à notre époque, ne sont qu'une affaire de mécanique sans aucun développement de l'individualité et de la spontanéité humaine : maintenant même les hommes meurent et se tuent d'une manière artificielle. Depuis le temps d'Homère, alors qu'il y avait des foules combattantes, les batailles pour la plupart ne méritent pas d'être regardées, d'être lues, d'être mises en souvenir : combien de sanglantes batailles l'histoire se fatigue à représenter, ou même à chanter d'une voix rauque ! Faudra-t-il qu'elle omette ou même qu'elle raconte négligemment cette unique insurrection de femmes?

Une pensée, avons-nous dit, ou les vagues éléments d'une pensée fermentaient universellement dans les têtes des femmes, et devaient faire explosion. Le lundi matin, dans les tristes galetas, la maternité s'éveille pour entendre des enfants demander, en pleurant, du pain. La maternité s'élance dans les rues, dans les marchés aux légumes, se met à la queue des boulangeries, rencontre là

d'autres maternités affamées, sympathiques, exagérées. O malheureuses que nous sommes ! Mais au lieu de faire queue à la porte des boulangers, pourquoi ne pas aller aux palais des aristocrates, les auteurs du mal? *Allons*, assemblons-nous : A l'hôtel de ville ! à Versailles ! à la lanterne !

Dans un des corps de garde du quartier Saint-Eustache, une jeune femme saisit un tambour ; car comment des gardes nationaux feraient-ils feu sur des femmes, sur une jeune femme? La jeune femme saisit le tambour, se met en marche, battant le rappel, poussant des cris sur la disette de grains. Descendez, ô mères ! descendez, ô Judiths, venez chercher le pain et la vengeance. — Les femmes s'assemblent et la suivent, elles envahissent tous les escaliers et font sortir toutes les femmes : la force insurrectionnelle féminine ressemble, dit Camille, à celle de la marine anglaise ; c'est une *presse de femmes* universelle. Les robustes dames de la halle, les sveltes grisettes, levées avec l'aurore, les vieilles filles courant à matines, la femme de chambre, avec son balai matinal, toutes doivent se mettre en campagne. Debout, ô femmes, l'homme fainéant ne veut pas agir, c'est à nous d'agir nous-mêmes?

Et voilà que la foule féminine déborde comme une avalanche du haut des montagnes, chaque escalier vomissant un torrent : elle s'avance tumultueuse avec des rugissements vers l'hôtel de ville. Le tumulte s'accroît avec ou sans tambour, car les femmes du faubourg Saint-Antoine se sont aussi mises en marche avec des manches à balai, des pincettes et même des pistolets rouillés (sans poudre). Le bruit de l'insurrection vole avec la rapidité de la foudre jusqu'aux barrières les plus éloignées. A sept heures, dans

cette froide matinée d'octobre, cinquième du mois, l'hôtel de ville verra d'étranges choses. Déjà, par un effet du hasard, s'y trouve un rassemblement d'hommes groupés tumultueusement autour d'une patrouille nationale et d'un boulanger qui avait été saisi avec de faux poids. Ils sont là, exaltés, ayant même descendu la corde de la lanterne. De sorte que les municipaux sont obligés de faire évader le boulanger par les portes de derrière, et même d'envoyer à tous les districts pour demander un supplément de forces. C'était un grand spectacle, dit Camille, de voir tant de Judiths, au nombre d'environ huit à dix mille, s'élançant pour aller à la racine du mal. Le spectacle ne devait pas être sans épouvante, mélange de terrible et de grotesque, avec des éléments indomptables. A une telle heure, les trois cents, brisés de fatigue, ne sont pas encore arrivés : rien que quelques commis, une compagnie de garde nationale, et M. de Gouvion le major général. Gouvion a combattu en Amérique pour la cause de la liberté civile ; homme de grand cœur, mais faible de tête : il est pour le moment dans les appartements de derrière, cherchant à pacifier l'huissier Maillard, le sergent de la Bastille, qui est venu, comme tant d'autres, faire des *représentations*. La pacification est encore incomplète quand nos Judiths arrivent.

Les gardes nationaux se forment dans les escaliers extérieurs, la baïonnette en avant ; les dix mille Judiths montent, irrésistibles, avec des supplications, avec les bras étendus ; elles veulent seulement parler au major. L'arrière-garde pousse en avant ; déjà même, aux derniers rangs, des mains masculines font voler des pierres : la garde nationale n'a que deux alternatives, ou de balayer la place de Grève avec du canon, ou d'ouvrir les rangs à

droite et à gauche. Les rangs s'ouvrent, le déluge vivant se précipite à travers les salons et les cabinets jusqu'au sommet du beffroi, avide à la recherche des armes, des maires, de la justice, pendant que d'un autre côté, les mieux vêtues s'adressent doucement aux commis, signalent la misère de ces pauvres femmes et leur triste sort, quelques-unes même étant dans une *situation intéressante* (1).

Dans cette extrémité, le pauvre M. de Gouvion est à bout de ressources : homme irrésolu, troublé, qui doit un jour finir par le suicide. Heureusement pour lui, l'huissier Maillard, homme à ressources, était là pour le moment, quoique faisant des représentations. Pars donc, ô Maillard ! va chercher ta compagnie de la Bastille, et reviens vite avec elle, reviens surtout avec ta tête à ressources, car voici que les Judiths ne trouvent ni maire, ni municipaux ; à peine au sommet du beffroi, peuvent-elles trouver le pauvre abbé Lefebvre, le distributeur de poudre. Faute de mieux, elles le prennent et le pendent, à la pâle lueur du matin, planant sur Paris, qui tournoie sous ses yeux obscurcis : horrible fin ! Fort heureusement la corde casse, ce qui arrive souvent aux cordes françaises, ou bien quelque amazone l'aura coupée. L'abbé Lefebvre tombe d'une hauteur de vingt pieds, roulant sur les toits, et vécut de longues années, quoique avec un *tremblement* dans les membres (2).

Et maintenant les portes volent en éclats sous le coup des haches, les Judiths ont enfoncé une armoire, saisi des fusils, des canons, trois sacs d'argent, et des monceaux de paperasses : les torches brillent, dans quelques minutes

(1) *Deux Amis*, t. III, p. 141-166.

(2) Dusaulx, *Prise de la Bastille*, note, p. 231.

notre superbe hôtel de ville, qui date d'Henri IV, va être en flammes avec tout ce qu'il contient.

V

L'HUISSIER MAILLARD.

Oui, c'en était fait, sans le retour de Maillard, actif des jambes, prompt de la tête.

Maillard, de son propre mouvement, car Gouvion et le reste ne voulaient pas même le sanctionner, saisit un tambour, descend le grand escalier, battant fort avec de bruyants roulements : « A Versailles ! allons à Versailles ! » De même que l'on frappe sur une pelle ou un chaudron pour rappeler à la ruche des abeilles furieuses et dispersées, et que les insectes désespérés viennent se grouper autour du son, simplement comme autour d'un centre d'attraction, alors qu'elles n'en ont pas, de même les ménades se rassemblent autour de l'adroit Maillard, huissier à cheval du Châtelet. La hache suspend ses coups, l'abbé Lefebvre est laissé à moitié pendu, de tous les escaliers ruisselle le torrent féminin. Quel est ce roulement ? C'est Stanislas Maillard, le héros de la Bastille, qui va nous conduire à Versailles. Salut à toi, Maillard ! tu es béni entre tous les huissiers à cheval ! En avant donc ! en avant !

Les canons saisis reçoivent pour attelage des chevaux de charrettes également saisis : la demoiselle Théroigne, aux noirs cheveux, avec casque et pique, est assise sur un canon, l'œil fier et la physionomie sereine, comparable, suivant les uns, à la *Pucelle d'Orléans*, ou même rappe-

lant la Pallas d'Athènes. Maillard, dont le tambour retentit toujours, est nommé général par une acclamation qui retentit au loin. Maillard, battant en mesure avec un redoublement d'ardeur, conduit avec difficulté, le long des quais, son armée de ménades. Une armée semblable ne marche pas en silence ! Les bateliers s'arrêtent sur la rivière, les charretiers et les cochers se détournent en fuyant, les hommes mettent le nez à la fenêtre, pas les femmes, de peur d'être enrôlées. Spectacle miraculeux ! Des bacchantes dans ces vieux âges prosaïques ! Le bronze de Henri les contemple de son Pont-Neuf, le monarchique Louvre, les Tuileries des Médicis voient un jour comme jamais il ne s'en est produit.

Et maintenant Maillard a ses ménades dans les Champs-Élysées (ou plutôt les champs *tartaréens*) et l'hôtel de ville n'a souffert comparativement qu'un léger dommage. Des portes brisées, un abbé Lefebvre qui ne distribuera plus de poudre ; trois sacs d'argent, dont la plus grande partie sera restituée, car le sans-culottisme, quoique affamé, n'est pas sans honneur : voilà à quoi se bornent les pertes. Grand Maillard ! Un petit noyau d'ordre est autour de son tambour, mais les extrémités flottent comme l'Océan furieux, car la canaille masculine et féminine afflue vers lui des quatre points de l'horizon ; le centre de ralliement est en lui et deux baguettes de tambour.

O Maillard, depuis que la guerre existe, quand s'est-il rencontré un général ayant une si rude tâche que toi dans cette journée ? Gauthier Sans Argent touche encore les cœurs sensibles, mais au moins Gauthier avait une sanction, il avait de l'espace pour se mouvoir, et puis ses traités étaient du sexe masculin. Toi, en ce jour, désavoué du ciel et de la terre, tu es un général de ménades. Il te

faut, sous l'impulsion du moment, convertir leur frénésie inarticulée en mots articulés, en actes qui ne soient pas frénétiques. Que tu n'y suffises pas de manière ou d'autre, les gens officiels avec leurs pénalités et leurs codes t'attendent en avant, les ménades te pressent en arrière. Si leurs semblables ont coupé la tête mélodieuse d'Orphée et l'ont jetée dans les eaux du Pénée, que ne feront-elles pas de toi, qui n'as pour toute musique qu'un tambour de peau d'âne ? Mais Maillard suffit à tout. Remarquable Maillard, si la renommée n'était pas un accident, et l'histoire une distillation de rumeurs, combien tu serais remarqué !

Aux Champs-Élysées, il y a pause et fluctuation, mais avec Maillard pas de retour. Ses camarades avec de bruyantes clameurs demandent des armes qui seraient à l'Arsenal ; il leur persuade qu'il n'y a pas d'armes à l'Arsenal ; que d'ailleurs une attitude désarmée, une pétition à l'Assemblée nationale aura plus d'effet ; il nomme à la hâte des commandantes, des capitaines de dizaines et de cinquantaines et les remet en marche, en rangs assez désordonnés, au son rhythmique de huit tambours (le sien étant mis de côté) avec les volontaires de la Bastille formant l'arrière-garde.

Chaillot, qui fournit promptement des pains en due quantité, ne souffre d'aucun pillage; les porcelaines de Sèvres sont respectées. Les vieilles arches du pont de Sèvres retentissent sous le pas ménadique ; la Seine poursuit son perpétuel murmure, et Paris envoie de loin le son du tocsin et du tambour d'alarme, qui ne s'entend guère à présent de la multitude en marche au milieu des vociférations et du clapotement d'une pluie battante. À Meudon et à Saint-Cloud, à droite et à gauche, se répand

la nouvelle de l'invasion torrentielle, et les foyers, ce soir, auront un sujet de conservation. La presse des femmes se continue encore, car il s'agit de la cause de toutes les filles d'Ève qui sont mères ou qui doivent l'être. Toute dame en carrosse doit descendre, quelque ébranlés que soient ses nerfs, et marcher avec ses souliers de soie dans la boue des routes (1). C'est ainsi que dans une rude saison d'octobre, s'avance cette nuée de grues sans ailes, à travers un pays étonné. Les voyageurs de toutes sortes sont arrêtés, surtout les voyageurs et les commis de Paris. Le député Lechapelier, dans son élégant costume, de son élégante voiture, regarde stupéfait à travers ses lunettes, non sans crainte pour sa vie, se hâte de déclarer qu'il est le député patriote Lechapelier et même l'ancien président Lechapelier, qui présidait dans la nuit de la Pentecôte, et l'un des fondateurs du club breton; sur quoi s'élève une immense acclamation de *vive Lechapelier !* et plusieurs hommes armés montent sur l'avant et l'arrière de sa voiture pour lui servir d'escorte (2).

Cependant des dépêches de Lafayette, des nouvelles apportées par les routes latérales, ou même de vagues rumeurs arrivent à Versailles. Dans l'Assemblée nationale, pendant qu'on est tout occupé à discuter l'ordre du jour, à regretter qu'il se donne des repas antinationaux dans la salle d'Opéra, que Sa Majesté hésite à accepter les Droits de l'homme, y oppose des conditions, des faux-fuyants, Mirabeau s'approche du président, qui se trouvait être le sage Mounier, et lui dit à voix basse : *Mounier, Paris marche sur nous.* — *Je n'en sais rien*, réplique Mounier.

(1) *Deux Amis*, t. III, p. 159.

(2) *Deux Amis*, t. II, p. 177; *Dictionnaire des hommes marquants*, t. III, p. 379.

— « Croyez-le ou ne le croyez pas, ce n'est pas mon affaire, mais Paris, je le répète, marche sur nous. Trouvez-vous soudainement indisposé, et courez au château les avertir : il n'y a pas un moment à perdre. » — Paris marche sur nous, répond Mounier d'un ton acerbe, eh bien ! tant mieux, nous n'en serons que plus vite en république. — Mirabeau le quitte, comme on quitte un sage président devenu aveugle dans des eaux profondes, et l'ordre du jour continue.

Oui, Paris marche sur nous, et autre chose que les femmes de Paris. A peine Maillard parti, le message de M. de Gouvion à tous les districts, et le tocsin et la *générale* commencent à faire effet. Des gardes nationales en armes de tous les districts, spécialement les grenadiers du centre qui sont nos vieilles gardes-françaises, arrivent en hâte successivement sur la place de Grève. Un peuple immense s'y trouve, Saint-Antoine, avec ses piques et ses fusils rouillés se précipite en foule, bon gré, mal gré. Les grenadiers du centre sont accueillis avec des acclamations. « Ce ne sont pas des acclamations qu'il nous faut, répondent-ils d'un air sombre, la nation a été insultée : aux armes ! et venez avec nous pour prendre des ordres. » Ah ! voilà d'où souffle le vent ! Le patriotisme et le patrouillotisme ne forment plus qu'un.

Les trois cents sont assemblés, tous les comités sont en activité. Lafayette s'occupe à dicter des dépêches pour Versailles, lorsqu'une députation des grenadiers du centre se présente à lui. La députation fait le salut militaire, et parle ainsi, non sans un certain bon sens : « Mon général, nous sommes députés par six compagnies de grenadiers. Nous ne vous regardons pas comme traître, mais nous pensons que le gouvernement nous trahit : il est

temps que ça finisse. Nous ne pouvons tourner nos baïonnettes contre des femmes qui nous demandent du pain. Le peuple est malheureux, la source du mal est à Versailles : il faut que nous allions chercher le roi pour le conduire à Paris. Il faut que nous exterminions le régiment de Flandre et les gardes du corps qui ont osé fouler aux pieds la cocarde nationale. Si le roi est trop faible pour porter la couronne, qu'il la dépose. Vous couronnerez son fils; vous nommerez un conseil de régence, et tout ira mieux (1). » L'étonnement et le reproche se peignent sur la figure de Lafayette, et bientôt s'articulent des paroles chevaleresques, mais en vain: «Mon général, nous verserions pour vous la dernière goutte de notre sang, mais la racine du mal est à Versailles; nous devons y aller pour amener le roi à Paris, *tout le peuple le veut.* »

Le général descend les escaliers extérieurs et harangue en vain encore une fois : « A Versailles ! à Versailles ! » Le maire Bailly, qu'on a envoyé chercher, à travers des flots de sans-culottisme, entreprend du haut de sa voiture d'apparat des oraisons académiques, et ne produit rien que des cris rauques : « Du pain ! à Versailles ! » — Il fait sa retraite à l'intérieur du bâtiment. Lafayette monte son coursier blanc, fait de nouveau harangue sur harangue, avec éloquence, avec fermeté, avec des gestes d'indignation, avec toutes ses ressources, moins celle de persuader. « A Versailles ! à Versailles ! » Et cela dure, heure par heure, pendant l'espace d'une demi-journée.

Le grand Scipion l'Américain ne peut rien, pas même s'échapper. « *Morbleu, mon général,* disent les grenadiers, en serrant leurs rangs, à mesure que le coursier blanc

(1) *Deux Amis*, t. III, p. 161.

fait un mouvement, vous ne nous quitterez pas, vous resterez avec nous. » Grave conjoncture! Le major Bailly et les municipaux siégent inquiets à l'intérieur ; mon général est prisonnier au dehors : la place de Grève, avec ses trente mille soldats réguliers, et la troupe irrégulière de Saint-Antoine et Saint-Marceau présente une masse menaçante d'acier brillant ou rouillé, tous les cœurs attachés avec une ferme opiniâtreté à une seule pensée. Tous les cœurs, disons-nous, sont fermes et opiniâtres, aucun cœur n'est tranquille, si ce n'est celui du coursier blanc qui piétine là, en arrondissant son encolure, et en rongeant tranquillement son frein, comme si aucun monde, avec ses ères et ses dynasties, n'était à la veille d'un écroulement. Le jour humide se penche vers le couchant ; c'est toujours le même cri : « A Versailles ! »

Bientôt cependant de plus sinistres cris, envoyés de loin, se font entendre, rauques et retentissants dans de longs et farouches murmures auxquels se mêlent des syllabes articulées : *A la lanterne !* Le sans-culottisme irrégulier menace de marcher tout seul, de lui-même, avec des piques, et même avec du canon. L'inflexible Scipion se résout enfin à envoyer un aide de camp demander aux municipaux s'il doit ou non marcher. Une lettre lui est remise, passant par-dessus les bandes armées ; soixante-mille figures sont avidement fixées sur la sienne pendant qu'il lit, le calme est effrayant, aucune poitrine ne respire : par le ciel, il pâlit ! les municipaux ont-ils permis ; « ils permettent et même ordonnent » puisqu'il ne peut faire mieux. Des cris assourdissants d'approbation déchirent le firmament. A vos rangs, donc ! marchons !

Il est environ trois heures de l'après-midi. Les gardes nationaux indignés peuvent pour une fois dîner sur le

contenu de leurs sacs, mais avec ou sans dîner, ils marchent d'un seul cœur. Paris ouvre ses fenêtres, bat des mains, lorsque les vengeurs passent au son aigu du fifre et au bruit du tambour, puis Paris s'asseoira pensif dans une attente inquiète, et passera une nuit sans beaucoup de sommeil (1). Sur son coursier blanc, Lafayette allait et venait le plus lentement possible, haranguant avec éloquence le long des rangs, et porté en avant avec ses trente mille réguliers. Saint-Antoine avec ses piques et son canon le précède, une foule mélangée, avec toutes sortes d'armes ou sans armes, environne ses flancs et son arrière-garde; toutes les populations regardent encore, bouche béante. *Paris marche sur nous.*

VI

A VERSAILLES.

Vers le même moment, Maillard a fait halte avec ses ménades crottées sur la dernière colline; et maintenant Versailles, et le château de Versailles, et tout le vaste héritage de la royauté se déploie aux yeux émerveillés. Dans le lointain, à droite, Marly et Saint-Germain: à gauche la route de Rambouillet, le tout charmant à voir, mollement encaissé, avec une certaine teinte mélancolique dans ce jour d'obscure humidité. Et tout près, devant nous, Versailles, vieux et nouveau, avec cette large et ombreuse *Avenue de Versailles*, sur une majestueuse largeur de trois cents pieds, avec ses quatre rangs d'ormes, et puis

(1) *Deux amis*, t. III, p. 165.

le château de Versailles, se terminant en parcs et jardins de plaisance, lacs, bassins et labyrintes, la *ménagerie*, et le grand et le petit Trianon. Demeures aux sommets gigantesques, charmantes résidences de verdure, qu'habitent les dieux de ce bas monde : d'où néanmoins les noirs soucis ne peuvent être exclus, où se dirigent maintenant les ménades affamées portant, au lieu de thyrses, des piques.

« Oui, mesdames, là-bas, où notre belle avenue ombreuse est croisée à droite et à gauche par deux avenues sœurs et se déploie en place Royale et avant-cours, là-bas est la *salle des Menus*. Là-bas une auguste assemblée siége pour régénérer la France. Avant-cour, grande cour, cour de marbre, cours intérieures, pénétrant l'une dans l'autre, vous pouvez tout discerner ou vous figurer, et sur l'extrême limite le dôme de verre, luisant comme une étoile d'espérance, est l'OEil-de-Bœuf ! Là-bas, ou nulle part au monde, est du pain cuit pour nous. Mais, ô mesdames, ne serait-il pas bon que nos canons et la demoiselle Théroigne, avec tout l'appareil de guerre, passent à l'arrière-garde ? La soumission convient à des pétitionnaires de l'Assemblée nationale ; nous sommes étrangers à Versailles, d'où nous vient même à présent, trop distinctement, un bruit comme de tocsin et de *générale*. Il serait convenable aussi de prendre, si c'est possible, une physionomie joyeuse qui cache nos douleurs, et même de chanter. — La douleur, protégée du ciel, est haïssable et suspecte à la terre. » Tels sont les conseils de l'habile Maillard, haranguant ses ménades sur les hauteurs voisines de Versailles (1).

(1) *Histoire parlementaire*, t. III, p. 70-177 ; *Deux amis*, t. III, p. 166-177.

Les dispositions du rusé Maillard sont adoptées. Les insurrectionnistes crottées remontent l'avenue, en trois colonnes, au milieu des quatre rangées d'arbres, chantant *vive Henri IV*, selon la mélodie qu'elles y peuvent mettre, et criant *Vive le roi*. Versailles, quoique les rangées des ormes dégouttent de pluie, se presse en foule des deux côtés, crie : *Vive nos Parisiennes*.

Des piqueurs, des courriers ont été expédiés vers Paris, à mesure que la rumeur grossissait ; de sorte que Sa Majesté, partie à la chasse dans les bois de Meudon, a été heureusement rencontrée et ramenée ; la générale et le tocsin faisant hautement leur appel. Les gardes du corps sont déjà rangés devant les grilles du palais, les regards dirigés vers l'avenue de Versailles, maussades avec leurs buffleteries mouillées. Flandre aussi est là, repentant du banquet de l'Opéra. Il s'y trouve aussi des dragons démontés. Enfin, le major Lecointre, avec ce qu'il a pu réunir de la garde nationale de Versailles, quoiqu'il faille remarquer que notre colonel, le même comte d'Estaing, qui ne pouvait dormir, ne donnant ni ordres ni munitions, a disparu fort mal à propos, retiré, on suppose, à l'OEil-de-Bœuf. Les Suisses aux habits rouges se tiennent sous les armes à l'intérieur des grilles. Là aussi, dans une chambre intérieure sont tous les ministres assemblés avec Necker, Saint-Priest, Pompignan aux Lamentations et le reste, attendant avec anxiété ce que les heures vont leur apporter.

Le président Mounier, quoiqu'il eût répondu à Mirabeau par un *tant mieux*, affectant de prendre la chose légèrement, n'est pas sans craintes ; car assurément, pendant ces quatre longues heures il n'a pas été sur un lit de roses. L'ordre du jour se poursuit : « Qu'une députation soit

envoyée à Sa Majesté, afin qu'il lui plaise de donner une acceptation pure et simple aux articles de notre constitution » ; l'acceptation motivée, avec des réserves ne pouvant satisfaire ni les dieux ni les hommes.

Les termes sont clairs ; mais il y a quelque chose de plus clair, que personne ne dit et que tous maintenant comprennent vaguement. L'inquiétude, la préoccupation se lisent sur tous les visages ; les députés se parlent à voix basse, sortent et rentrent mal à l'aise : évidemment l'ordre du jour n'est pas le besoin du jour ; jusqu'à ce qu'enfin des portes extérieures vient un bruit de luttes et de pourparlers, de disputes aiguës, de hurlements, amortis par les murs, ce qui annonce que l'heure est venue ! Maintenant s'entendent les froissements d'une foule, les sons de pas précipités ; puis entre l'huissier Maillard, avec une députation de quinze femmes, ruisselant d'eau et de boue. Avec une incroyable adresse et avec l'aide de tous les massiers, il a obtenu des autres qu'elles restassent dehors. L'Assemblée nationale aura maintenant à regarder en face son auguste tâche : le constitutionnalisme régénérateur a devant lui en chair et en os un sans-culottisme non régénéré, criant : « Du pain ! du pain ! »

L'habile Maillard, traduisant la frénésie en paroles articulées, réprimant d'une main, gesticulant de l'autre, fait de son mieux ; et, en réalité, quoique novice dans l'art de parler publiquement, s'en tire assez bien : « Dans l'effrayante rareté de grains, dit-il, une députation de citoyennes est, comme l'auguste assemblée peut le voir, venue de Paris pour pétitionner. Les complots des aristocrates sont ici trop évidents ; par exemple, un meunier a été persuadé de ne pas moudre, moyennant un billet de banque de 200 livres, son nom n'est pas connu à l'huis-

sier, mais le fait peut se prouver, au moins ne peut être mis en doute. Bien plus, il paraît que la cocarde nationale a été foulée aux pieds ; il y a aussi ou il y a eu des cocardes noires. Est-ce que l'Assemblée nationale, l'espoir de la France, ne prendra pas, dans sa sagesse, toutes ces choses en immédiate considération ?

Et les ménades affamées, irrépressibles, s'écrient : « Les cocardes noires ! » s'écrient : « Du pain ! du pain ! » ajoutant : « L'Assemblée nationale ne le fera-t-elle pas ? » — Oui, messieurs, si une députation à Sa Majesté pour l'occupation pure et simple paraît convenable ; combien l'est-elle davantage dans la situation affligeante de Paris et pour calmer cette effervescence ? Le président Mounier se hâte de sortir avec une députation dans laquelle nous remarquons la respectable figure du docteur Guillotin. Le vice-président doit continuer l'ordre du jour ; l'huissier Maillard restera près de lui pour maintenir les femmes. Il est quatre heures, avec un temps détestable, lorsque Mounier met le pied dehors.

O sage Mounier, quelle soirée ! le dernier jour de ton existence politique ! mieux eût valu pour toi te *trouver indisposé*, quand il en était encore temps. Car, regarde, l'esplanade est sur toute son immense surface couverte de groupes de femmes déguenillées et trempées, de canaille masculine à longs cheveux plats, armée de haches, de piques rouillées, de vieux mousquets, de bâtons ferrés qui se terminent en lames de couteaux ou de sabres, avec tout l'aspect de la révolte affamée. Il pleut à verse : les gardes du corps caracolent à travers les groupes, au milieu des sifflets, irritant et agitant la foule qui n'est que dispersée d'un côté pour se reformer de l'autre.

D'innombrables femmes déguenillées assiégent le pré-

sident et la députation, insistent pour aller avec lui : Sa Majesté elle-même, se mettant à la fenêtre, n'a-t-elle pas envoyé demander ce que nous voulions : « *Du pain et parler au roi.* » Voilà quelle fut la réponse. Douze femmes sont, aux acclamations générales, réunies à la députation, et marchent avec elle à travers l'Esplanade, à travers des groupes dispersés, les gardes du corps caracolant et les torrents de pluie.

Le président Mounier, soudainement rejoint par douze femmes, largement escorté par la faim et la canaille, est pris lui-même pour le centre d'un groupe : la députation et ses femmes sont dispersées par les caracoleurs, et se rallient avec difficulté dans la boue (1). Enfin les grilles sont ouvertes, la députation y obtient accès avec les douze femmes : cinq même d'entre elles verront la face de Sa Majesté. Qu'avec le plus de patience possible, le ménadisme trempé attende leur retour.

VII

DANS VERSAILLES.

Mais déjà Pallas-Athènes, sous la figure de la demoiselle Théroigne, est occupée avec Flandre et les dragons démontés. Elle et quelques autres, propres à la besogne, parcourent les rangs, parlent avec un sérieux enjouement, serrent les rudes troupiers sur leur poitrine, abattent avec de douces mains les fusils et les carabines : se peut-il

(1) Mounier, *Exposé justificatif*, cité dans les *Deux amis*, t. III, p. 185.

qu'un homme, méritant le nom d'homme, attaque des femmes patriotes affamées?

On a écrit que Théroigne avait des sacs d'argent qu'elle distribuait dans les rangs de Flandre : fournis par qui? Hélas, avec des sacs d'argent on s'asseoit rarement sur un canon insurrectionnel. Royalisme calomniateur! Théroigne n'avait que les gains limités de sa profession de fille infortunée; elle n'avait pas d'argent, mais de noirs cheveux, la tournure d'une déesse païenne, et l'éloquence du cœur.

Pendant ce temps, Saint-Antoine arrive successivement en groupes et en bandes, avec des piques et des armes improvisées, amené là par une idée fixe populaire. Bien d'autres figures hérissées sont amenées là par la même impulsion, venues pour faire, elles ne savent quoi encore, venues pour voir faire. Parmi elles, remarquable entre toutes, quelle est celle-ci, d'une taille colossale, avec une cuirasse de plomb, quoique de fort petite dimension (1), la chevelure touffue, d'un rouge teinté de gris, et une longue barbe rouge flottant au vent. C'est Jourdan, maquignon peu scrupuleux; il ne vend plus de mules, mais pose en modèle dans les ateliers : aujourd'hui il fait l'école buissonnière. Les nécessités de l'art ont fait croître sa barbe rouge. D'où vient sa cuirasse de plomb? C'est ce qui restera peut-être toujours un problème historique, à moins qu'il ne fût un colporteur autorisé avec sa médaille de plomb. Un autre Saül parmi la foule se présente à nous : *Père Adam*, comme les groupes l'appellent, mieux connu de nous sous le nom du marquis Saint-Huruge, à la voix de stentor, le héros du *veto*, un homme

(1) Weber, t. II, p. 185, 231.

qui a eu des pertes et qui les a méritées. Le colossal marquis, relâché depuis quelques jours, contemple philosophiquement cette scène de dessous son parapluie, non sans intérêt. Toutes ces personnes, toutes ces choses, confondues ensemble comme nous les voyons : Pallas-Athènes, occupée avec Flandre, les patriotiques gardes nationaux de Versailles, à court de munitions, désertés par leur colonel d'Estaing, commandés par leur major Lecointre, des gardes du corps caracolant, de mauvaise humeur, découragés, avec leurs buffleteries mouillées, et enfin cette mer roulante de guenilles indignées, tout cela ne peut-il pas donner carrière aux aventures?

Voici, cependant, les douze députés féminins qui reviennent du château, sans le président Mounier, il est vrai, mais radieuses de joie, criant : *Vive le roi et sa famille.* Les nouvelles sont apparemment bonnes, mesdames? Nouvelles excellentes ! Cinq d'entre nous ont été admises à la royale présence, aux royales splendeurs. Cette svelte demoiselle, Louise Chabroy, ouvrière en sculpture, âgée seulement de dix-sept ans, a été choisie par nous pour porter la parole, à cause de sa bonne mine et ses bonnes manières. Sa Majesté n'a eu pour elle, et même pour nous toutes, que de gracieux regards. Bien plus, lorsque Louison, s'adressant au roi, était près de s'évanouir, il l'a soutenue dans ses bras royaux, en disant galamment : *Elle en vaut bien la peine.* Voyez, ô femmes, quel roi ! Ses paroles ont été toutes de consolation : il sera envoyé des provisions à Paris, s'il y a des provisions au monde; le grain circulera libre comme l'air; les meuniers devront moudre tant que dureront leurs meules, ou il leur en cuira, et rien n'ira mal de ce que le restaurateur de la liberté française pourra faire aller bien.

Bonnes nouvelles, sans doute; mais pour des ménades mouillées trop incroyables ! Où en est la preuve? Des mots de consolation ne sont que des mots, ce qui ne donne pas à manger. O misérable peuple ! trahi par les aristocrates, qui corrompent même les messagères. Dans ses bras royaux, mademoiselle Louison ! Dans ses bras ! La belle effrontée, digne d'un nom qu'on ne répète pas ! Oui, ta peau est douce, la nôtre est durcie par le travail, et bien mouillée, pendant que nous attendions dans la pluie. Aucun enfant affamé ne t'attend chez toi; seulement des poupées d'albâtre qui ne pleurent pas ! Traîtresse ! à la lanterne ! Et la pauvre Louison Chabroy, malgré ses cris et ses prières, la belle et mince demoiselle, naguère dans les bras de la royauté, se voit jeter autour du cou une jarretière tenue à chaque bout par des amazones furieuses, est sur le point de périr, lorsque deux gardes du corps accourent au galop, dispersent avec indignation le groupe meurtrier et la sauvent. Les douze désavouées retournent en toute hâte au château, pour avoir *une réponse par écrit.*

Mais voici qu'une nouvelle volée de ménades arrive ayant pour chef M. Brunot, volontaire de la Bastille. Elles aussi veulent s'avancer jusqu'à la grille de la grande cour et voir ce qui s'y passe. Mais la patience humaine a ses bornes, surtout avec des buffleteries mouillées. Le lieutenant des gardes du corps, M. de Savonnières, donne un instant libre carrière à son humeur longtemps comprimée. Non-seulement il disperse les dernières ménades, mais poussant son cheval il brandit son sabre sur M. Brunot, et y prenant du goût, lui donna la chasse : Brunot fuyait avec agilité, se retournant néanmoins de temps à autre, ayant aussi dégaîné. A ce spectacle de colère et de victoire,

deux autres gardes du corps (car la colère est contagieuse et douce pour des gardes du corps longtemps retenus) se mêlent à la chasse, et leurs sabres décrivent dans l'air des cercles étincelants. De sorte que le pauvre Brunot n'a rien de mieux à faire que de redoubler de vitesse à travers tous les rangs, mais à la manière des Parthes, portant en fuyant des coups de pointe, et criant de tous ses poumons : « *On nous laisse assassiner.* »

Quelle honte ! trois contre un ! Des murmures éclatent dans les rangs de Lecointre, bientôt des hurlements, enfin des coups de feu. Le bras de Savonnières se lève pour frapper, lorsqu'il est atteint par une balle des hommes de Lecointre; le sabre menaçant tombe inoffensif et sonne sur le pavé. Brunot est sauvé, le duel a une bonne fin; mais le sauvage cri de guerre commence à surgir de toutes parts.

Les amazones reculent; Saint-Antoine pointe son canon chargé à mitraille; trois fois il y porte la mèche allumée, trois fois le feu ne prend pas; la poudre est trop mouillée; puis des voix s'écrient : « *Arrêtez, il n'est pas temps encore* (1). » Messieurs les gardes du corps, vous aviez l'ordre de ne pas faire feu; néanmoins deux d'entre vous se promènent démontés, et un cheval de guerre est étendu mort. Ne serait-il pas bon de vous retirer hors de la portée des balles? En somme, de faire retraite, — dans l'intérieur? Si dans votre marche rétrograde, un fusil ou deux se déchargeaient sur ces boutiquiers armés, criant et sifflant, personne ne s'en étonnerait. Vos énormes cocardes blanches sont souillées; plût au ciel que vous les échangiez contre des cocardes tricolores ! Vos buffleteries sont mouillées, vos cœurs pesants. Allez et ne revenez pas.

(1) *Deux amis*, t. III, p. 192-201.

Les gardes du corps se retirent en effet, comme nous le disons, envoyant et recevant des balles, sans cependant répandre de sang, mais non sans laisser derrière eux une terrible indignation. Trois fois encore, au milieu de l'obscurité croissante, on en voit apparaître quelques-uns à l'un ou l'autre portail, et toujours ils sont salués avec des exécrations et des sifflements de balles. Qu'un seul d'entre eux se montre à découvert, il est pourchassé par la canaille; par exemple, le pauvre M. de Moucheton, de la compagnie écossaise, le propriétaire du cheval tué; il ne doit son salut qu'aux capitaines de Versailles, au milieu des balles vomies par des fusils rouillés, dont une coupe en deux son chapeau. A la fin, par ordre supérieur, les gardes du corps disparaissent, à l'exception d'un petit nombre qui sont de service. Ils se dissimulent donc, et, à la faveur de la nuit, se mettent en marche pour Rambouillet (1).

Nous remarquons aussi que les Versaillais ont maintenant des munitions : pendant tout l'après-midi le fonctionnaire officiel n'en trouvait pas, jusqu'à ce que dans ces moments critiques un sous-lieutenant patriote lui mit un pistolet au front, en le priant d'avoir l'obligeance d'en trouver; ce qu'il fit. En outre, le régiment de Flandre, désarmé par Pallas-Athènes, dit ouvertement qu'il ne se battra pas contre des citoyens, et en gage de paix, il échange des cartouches avec les Versaillais.

Le sans-culottisme se trouve maintenant au milieu d'amis, et peut circuler librement, maudissant les gardes du corps et se plaignant aussi considérablement de la faim.

(1) Weber, *ut supra*.

VIII

REPAS COMMUN.

Mais pourquoi tarde Mounier? Pourquoi ne revient-il pas avec sa députation? Il est six, il est sept heures, et cependant pas de Mounier, pas d'acceptation pure et simple.

Et voici que les ménades, trempées, ont, non plus en députation, mais en masse, pénétré dans l'Assemblée, interrompant avec scandale les harangues publiques et l'ordre du jour. Ni Maillard, ni le vice-président ne peuvent les restreindre, excepté par de fortes concessions; même la voix léonine de Mirabeau ne peut les calmer que pendant quelques minutes, quoiqu'elles lui répondent par des applaudissements : mais de temps à autre elles interrompent la régénération de la France, en criant : « *Du pain! pas tant de longs discours!* » Tant ces pauvres créatures étaient insensibles aux éclats de l'éloquence parlementaire!

On apprend aussi que l'on attelle les voitures royales, comme pour un départ à Metz. Des voitures, royales ou non, se sont effectivement montrées aux grilles de derrière. Elles ont même produit ou déclaré un ordre écrit de la municipalité de Versailles, qui est une municipalité monarchique et non démocratique. Cependant les patrouilles de Versailles les ont fait rentrer, suivant les instructions expresses du vigilant Lecointre.

Homme très-chargé de besogne, assurément, ce major

Lecointre, dans ces heures difficiles. Car le colonel d'Estaing reste toujours invisible dans l'OEil-de-Bœuf; ou par intervalles il est trop notoirement visible. Et puis une municipalité trop royaliste demande à être surveillée: aucun ordre civil ou militaire n'est donné sur mille détails ! Lecointre est à l'hôtel de ville; il est à la grille de la grande cour, communiquant avec les Suisses et les gardes du corps, il est dans les rangs de Flandre; il est ici, il est là, s'évertuant à empêcher l'effusion du sang, à empêcher la famille royale de s'enfuir à Metz, et les ménades de mettre Versailles au pillage.

A la tombée de la nuit, nous le voyons s'avancer vers les groupes armés de Saint-Antoine, qui rôdent d'un air trop menaçant autour de la salle des Menus. Ils le reçoivent dans un demi-cercle; douze orateurs derrière leurs canons avec des torches allumées en main, les bouches du canon tournées vers Lecointre : tableau digne de Salvator ! Il demande en termes modérés mais courageux ce qu'ils veulent en venant ainsi à Versailles? Les douze orateurs répondent en peu de mots qui en disent beaucoup : « *Du pain et la fin des affaires.* » Quant à la fin des affaires, ni le major Lecointre, ni aucun mortel, ne peut dire quand elle arrivera; mais pour le pain, il demande : « Combien êtes-vous? » Apprend qu'ils sont six cents, qu'il suffira d'un pain pour chacun, et il se dirige vers la municipalité pour avoir six cents pains.

Lesquels pains, cependant, une municipalité d'un tempérament monarchique ne veut pas donner. Elle donnera plutôt deux tonneaux de riz; la question est de savoir s'il sera bouilli ou cru. Or, quand cette offre est acceptée, les municipaux ont disparu, ils ont fait le plongeon, comme les vingt-six longues robes de Paris; et, sans

laisser le plus petit vestige de riz, cuit ou cru, ils disparaissent aussi de l'histoire.

Le riz ne vint pas ; tout espoir de nourriture est déçu, tout espoir même de vengeance. M. de Moucheton de la compagnie écossaise n'a-t-il pas été escamoté ? Faute cependant de tout cela, voici seulement le cheval mort de M. de Moucheton, étendu sur l'Esplanade ! Saint-Antoine déçu, affamé, se jette sur le cheval de guerre, l'écorche, le rôtit avec un combustible de palissades, de portes, de tout le bois qu'il peut réunir, non sans cris de joie ; et d'après la manière des antiques héros de la Grèce, *ils tendent leurs mains vers le mets délicatement apprêté*, tel qu'il était (1). D'autres groupes de canaille rôdent à l'aventure, cherchant quelque chose à dévorer. Flandre se retire dans sa caserne ; Lecointre, avec ses Versaillais, tous excepté les vigilantes patrouilles, avec ordre de redoubler de vigilance.

Ainsi s'abaissent les ombres de la nuit, au milieu du tumulte et de la pluie. La plus étrange nuit qu'on ait vue dans ces régions, depuis peut-être la nuit de la Saint-Barthélemy, alors que Versailles était, comme le dit Bassompierre, *un chétif château*. Il faudrait la lyre de quelque Orphée pour amener à l'ordre avec d'harmonieuses cordes ces masses en fureur. Car ici tout semble s'écroûler dans un béant abîme, comme dans tout monde en dissolution : ce qu'il y a de plus élevé se trouve en contact avec ce qu'il y a de plus bas ; la royauté de France assiégée par la canaille de France, les bâtons ferrés levés autour du diadème, nullement pour le protéger ! Au milieu de dénonciations, des sanguinaires gardes du corps, s'en-

(1) Weber, *Deux amis*, etc.

tendent de noires imprécations contre le nom de la reine.

La cour veille tremblante, sans pouvoir, varie selon les démonstrations variées de l'Esplanade, selon les couleurs variées des rumeurs de Paris : rumeurs se succédant sans relâche, tantôt de paix, tantôt de guerre. Necker et tous ses ministres délibèrent sans résultat. L'OEil-de-Bœuf est une tempête de chuchotements : «Nous allons à Metz, nous n'y allons pas. » Les voitures royales se présentent de nouveau vers la sortie, quoique seulement comme essai ; elles sont encore repoussées à l'intérieur par les patrouilles de Lecointre. Au bout de six heures, rien n'est décidé, pas même l'acceptation pure et simple.

Six heures ! hélas, l'homme qui en de telles circonstances ne peut pas se décider en six minutes, doit renoncer à tout; le destin a décidé. Pendant ce temps, le ménadisme et le sans-culottisme délibèrent avec l'Assemblée nationale, deviennent de plus en plus tumultueux. Mounier ne revient pas ; l'autorité ne se montre nulle part : l'autorité de la France est, pour le moment, dans les mains de Lecointre et de l'huissier Maillard. — Voilà donc venue l'abomination de la désolation, venue soudainement, mais depuis longtemps prévue comme inévitable. Car, pour les aveugles, toutes choses sont soudaines. La misère qui, à travers de longs siècles, n'eut ni orateur, ni aide, s'aidera maintenant elle-même et parlera d'elle-même. Le dialecte, certes des plus rudes, est ce qu'il pouvait être.

A huit heures, arrive à l'Assemblée non la députation, mais le docteur Guillotin annonçant qu'elle va arriver, et aussi qu'il y a espoir de l'acceptation pure et simple : lui-même apporte une lettre royale autorisant et ordonnant la plus libre circulation de grains. A cette lettre

royale le ménadisme applaudit de tout cœur. L'Assemblée vote aussitôt un décret conforme, qui est aussi accueilli par les applaudissements frénétiques des ménades. — Seulement, une auguste assemblée ne pourrait pas prendre sur elle de « *fixer* le prix du pain à huit sous les quatre livres, et la viande de boucherie à six sous la livre, taux qui semblent raisonnables. » Telle est la motion faite par une multitude d'hommes et de femmes que Maillard ne peut plus réfréner. L'huissier Maillard n'est pas toujours parfaitement mesuré dans son langage; mais quand on le blâme il sait à juste titre s'excuser sur la particularité des circonstances (1).

Finalement, ce décret étant passé et le désordre continuant, les membres s'éclipsant l'un après l'autre, aucun président Mounier de retour; que peut faire le vice-président, sinon s'éclipser à son tour? Sous cette pression de l'exemple, l'Assemblée se fond *in deliquium*, ou, selon le langage officiel, s'ajourne. Maillard est dépêché à Paris avec le *décret sur les grains* dans sa poche, montant avec quelques femmes dans des voitures appartenant au roi. Vers Paris aussi s'est déjà dirigée la belle Louison Chabray avec la *réponse par écrit* que les douze députés ménadiques étaient retournées chercher. Pauvre sylphide, elle s'est remise en route à travers les boues noires, ayant beaucoup à raconter dans son excitation nerveuse, et voyage avec une extrême lenteur, comme toutes personnes en ce jour et sur cette route.

Le président Mounier n'est pas venu, ni l'acceptation pure et simple, quoique six heures soient écoulées avec tous leurs incidents, quoique courrier sur courrier

(1) Mounier, *Histoire parlementaire*, t. III, p. 105.

annoncent que Lafayette arrive. Arrive-t-il avec la paix ou la guerre? Il est temps que le château se décide aussi à quelque chose : il est temps aussi que le château fasse preuve de vie, s'il veut continuer à vivre.

Triomphant, joyeux après tant de délais, Mounier arrive enfin, et avec lui l'acceptation si péniblement obtenue, qui, maintenant, hélas, a peu de valeur. Qu'on se figure la surprise de Mounier, de trouver son sénat qu'il espérait charmer par l'acceptation pure et simple — totalement absent, et à sa place un sénat de ménades ! Car, de même que le singe d'Érasme, parodiait avec un bout de bois Érasme se faisant la barbe, de même ces amazones faisaient avec une majestueuse moquerie une parodie confuse de l'Assemblée nationale. Elles font des motions, prononcent des discours, votent des résolutions, productives au moins de rires bruyants. Les tribunes sont garnies ainsi que les bancs; une robuste dame de la halle est dans le fauteuil de Mounier. Ce n'est pas sans difficulté que Mounier, à l'aide des massiers et de paroles persuasives, fraye son chemin jusqu'au président féminin. Mais la robuste dame, avant d'abdiquer, fait savoir qu'avant toutes choses, elle et tout son sénat masculin et féminin souffrent considérablement de la faim; car, qu'était-ce qu'un seul cheval rôti pour tant de bouches?

Le sage Mounier, dans ces circonstances, prend une double résolution : d'abord de reconvoquer au son du tambour les membres de son assemblée, ensuite de faire venir des vivres. De rapides messagers sont expédiés chez tous les boulangers, rôtisseurs, pâtissiers, marchands de vin et restaurateurs; les tambours battent, accompagnés de bruyantes proclamations, à travers toutes les rues. Ils viennent, les membres de l'assemblée viennent, et ce qui

est mieux, les provisions viennent, sur des plateaux, dans des brouettes, pain, vin et une ample quantité de cervelas. Les paniers nourrissants circulent avec harmonie le long des bancs, et selon les paroles du père de l'épopée *aucune âme ne manqua d'une portion convenable de vivres* (δαῖτος ἴσης, *une égale part*) ; chose grandement désirable à ce moment (1).

Peu à peu une centaine environ de membres parviennent à se grouper autour du fauteuil de Mounier, les ménades leur livrant passage. Ils écoutent la lecture de l'acceptation pure et simple, et commencent, suivant l'ordre du jour, la discussion du Code pénal. Tous les bancs sont encombrés ; dans les sombres tribunes, rendues plus sombres par des flots de chevelures en désordre, il y a un étrange étincellement de bâtons ferrés (2). Il y a juste six mois en ce jour que ces mêmes tribunes étaient remplies de beautés couvertes de plumes et de bijoux, versant de tous côtés leurs douces influences ; et maintenant ! Voilà où nous en sommes arrivés en régénérant la France. Il me semble que les douleurs de l'enfantement sont des plus cuisantes. — Le ménadisme ne peut être empêché de faire par intervalles quelques remarques, demande « à quoi sert le Code pénal ? La chose qui nous manque est du pain. » Mirabeau se retourne et fait vibrer sa voix tonnante ; les ménades l'applaudissent et recommencent.

C'est ainsi que les uns en mâchant des cervelas, les autres en discutant le Code pénal, rendent la nuit hideuse. Quelle en sera l'issue ? Lafayette, avec ses trente mille,

(1) *Deux amis*, t. III, p. 208.
(2) *Courrier de Provence* (*Journal de Mirabeau*), n° 50, p. 19.

doit d'abord arriver : c'est lui, qui ne peut pas être loin, que tout le monde attend, comme le messager du destin.

IX

LAFAYETTE.

Vers minuit, des feux brillent sur la colline; ce sont les feux de Lafayette. Le roulement de ses tambours monte vers l'avenue de Versailles. Est-ce la paix, est-ce la guerre? Patience, amis! ni l'une ni l'autre. Lafayette est arrivé, mais pas encore la catastrophe.

Il a dans sa marche si souvent fait halte, si souvent harangué, qu'il a fallu neuf heures pour faire quatre lieues. A Montreuil, près de Versailles, toute la troupe a dû s'arrêter, et là, au plus profond de la nuit, sous les cieux torrentiels, lever la main droite et jurer solennellement de respecter la demeure du roi, d'être fidèle au roi et à l'Assemblée nationale. Toutes les colères ont été chassées par cette lente et pénible marche; la soif de vengeance calmée par la fatigue et les vêtements détrempés. Flandre est encore rangé sous les armes; mais Flandre, devenu patriotique, n'a plus besoin d'être *exterminé*. Les bataillons épuisés font halte dans l'avenue, ils n'ont pour le moment d'autre pressant désir qu'un abri et le repos.

Plein d'anxiété, siége le président Mounier, plein d'anxiété le château. Un message venu du château invite M. Mounier à y revenir au plus tôt avec une nouvelle députation, au moins pour *unir* nos deux anxiétés. Pendant ce temps, Mounier envoie de lui-même informer le général que Sa Majesté a daigné accorder l'acceptation pure

et simple. Le général, avec une colonne avancée, répond en arrivant, dit vaguement quelques mots polis au président, ne jette qu'un coup d'œil sur la composition mélangée de l'Assemblée nationale et puis se dirige vers le château. Avec lui sont deux municipaux de Paris, choisis pour cette mission parmi les trois cents. Il est admis à travers les portes verrouillées et cadenassées, à travers les sentinelles et les huissiers jusqu'au salon royal de réception.

Les constituants, hommes et femmes, se pressent sur son passage, pour lire leur sort sur sa figure ; laquelle, disent les historiens, présente un mélange de douleur, de ferveur et de courage « singulier à voir (1). » Le roi, avec Monsieur, avec les ministres et les maréchaux, attendent pour le recevoir. Pour lui, dans l'élan de son langage chevaleresque, « il est venu, dit-il, offrir sa tête pour la sûreté de Sa Majesté. » Les deux municipaux exposent les vœux de Paris : quatre choses d'une nature toute pacifique. D'abord que l'honneur de garder sa personne sacrée soit confié à la garde nationale, c'est-à-dire aux grenadiers du centre qui comme gardes-françaises étaient accoutumés à ce privilége ; deuxièmement, que des provisions soient rassemblées autant que possible ; troisièmement, que les délinquants politiques qui encombrent les prisons, reçoivent des juges ; quatrièmement, *qu'il plaise à Sa Majesté de venir séjourner à Paris*. A tous ces vœux, excepté au quatrième, Sa Majesté répond sans hésiter : Oui, ou plutôt on peut dire qu'il y a déjà répondu. Au quatrième il ne peut que répondre oui ou non : volontiers

(1) *Mémoires de M. le comte de Lally-Tollendal* (janvier 1790), p. 161-165.

il répondrait oui et non ! — Mais, dans tous les cas, leurs dispositions ne sont-elles pas, Dieu merci, entièrement pacifiques? Il y a du temps pour la réflexion. Le plus fort du danger est passé.

Lafayette et d'Estaing placent les sentinelles; les grenadiers du centre doivent avoir le corps de garde qu'ils occupaient autrefois comme gardes-françaises; car les derniers occupants, si malavisés, les gardes du corps, sont pour le plus grand nombre partis à Rambouillet. Tel est l'ordre de la nuit, suffisant pour créer dans la nuit assez de mal. Sur quoi, Lafayette et les deux municipaux prennent leur congé avec forces paroles chevaleresques.

L'entrevue a été si brève, que Mounier et la députation ne sont pas encore arrivés. Elle a été brève et satisfaisante. Une pierre est enlevée de toutes les poitrines. Les belles dames du palais déclarent publiquement que ce Lafayette, si détestable qu'il soit, a été pour une fois leur sauveur; même les vieilles tantes avec toute leur aigreur admettent cela; les tantes du roi, *Graille* et ses sœurs, nos anciennes connaissances. La reine Marie-Antoinette a répété plusieurs fois la même chose. Elle seule, parmi les femmes et les hommes, a conservé en ce jour une physionomie de courage, de calme, de dignité et de résolution. Elle seule voit clairement ce qu'elle *veut* faire, et la fille de Marie-Thérèse *ose* faire ce qu'elle veut, dût toute la France la menacer : rester où sont ses enfants, où est son mari.

Vers trois heures du matin, toutes choses sont arrangées : les sentinelles placées, les grenadiers du centre dans leur ancien corps de garde, et harangués; les Suisses et le peu qui reste de gardes du corps harangués. Les bataillons de Paris, brisés de fatigue, confiés à l'*hospitalité de*

Versailles, s'étendent dans les lits disponibles, dans les casernes disponibles, dans les cafés, dans les églises vides. Une troupe d'entre eux, se dirigeant vers l'église Saint-Louis, réveilla le pauvre Weber de ses pénibles rêves, dans la rue Sartory. Weber a eu toute la journée la poche de son gilet pleine de balles, « deux cents balles et deux poires à poudre ! » car alors les gilets étaient des vestes, descendant à mi-cuisse. Voilà le nombre de balles qu'il avait eu toute la journée, mais sans occasion de s'en servir : il se réveille maintenant, se retourne, maudissant les bandits révolutionnaires, fait une ou deux prières et se rendort.

Enfin, l'Assemblée nationale est haranguée, puis, sur la motion de Mirabeau, se sépare pour cette nuit. Le ménadisme et le sans-culottisme ont pris couvert dans les corps de garde, dans la caserne de Flandre, au coin de feux réjouissants, et à défaut de ces ressources, dans des églises, des bureaux, des guérites, partout où la pauvreté peut trouver un asile. Le jour tumultueux se repose de ses hurlements sans aucune mort à signaler encore, excepté celle d'un cheval de guerre. Le chaos insurrectionnel est couché endormi autour du palais, comme l'Océan autour d'une cloche à plongeur, aucune crevasse ne se montrant encore.

Un profond sommeil s'appesantit également sur les grands et les petits, tenant en suspens beaucoup de choses, même la colère et la famine. Les ténèbres couvrent la terre; mais loin dans le nord ouest, Paris encore étincelle de feux au plus épais d'une noire nuit pluvieuse, car tout y est illuminé comme dans les nuits passées de juillet, les nuits désertes par crainte des combats; les municipaux, tous en éveil; les patrouilles hêlant avec de rauques *Qui*

vive ! Là, à cette même heure, arrive la pauvre Louison Chabray, ses pauvres nerfs tout ébranlés ; là doit arriver une heure après l'huissier Maillard *vers quatre heures du matin.* Ils apportent successivement à l'hôtel de ville tels encouragements qu'ils peuvent, et au point du jour, de longs placards rassurants les communiquent au public.

Lafayette, à l'hôtel de Noailles, non loin du château, ayant fini de haranguer, entre en délibération avec ses officiers : à cinq heures, un conseil unanime déclare que pour un homme si secoué, si harassé depuis plus de vingt-quatre heures, le meilleur parti à prendre est de se jeter sur un lit pour y chercher quelque repos.

Ainsi se termine le premier acte de l'insurrection de femmes. Comment tournera le lendemain? Le lendemain, comme toujours, dépend du destin. Mais Sa Majesté, on peut l'espérer, consentira à venir honorablement à Paris; en tout cas il peut visiter Paris. Des gardes du corps anti-nationaux devront ici et ailleurs faire le serment national, faire réparation à la cocarde tricolore; Flandre prêtera serment. Il peut y avoir bon nombre de serments, et il y aura infailliblement bon nombre de discours : et, de la sorte, avec des harangues et des vœux les choses pourront s'arranger d'une manière convenable.

Ou bien, hélas ! ne peuvent-elles pas être au contraire *non* convenables? Le consentement non honorable, mais extorqué, ignominieux? Un chaos infini d'insurrections pèse endormi sur le palais, comme l'Océan sur la cloche à plongeur et peut pénétrer par chaque crevasse. Que cette masse accumulée puisse seulement trouver son entrée ! Ce sera l'invasion infinie de l'eau, ou plutôt d'un fluide inflammable s'alimentant lui-même; par exemple, une

huile de térébenthine et de phosphore, fluide bien connu de Spinola Santerre.

X

LES GRANDES ENTRÉES.

Le triste crépuscule d'une nouvelle matinée froide et humide éclairait à peine Versailles, quand il plut au destin qu'un garde du corps se mît à la fenêtre, vers l'aile droite du château pour voir quelle perspective lui offraient le ciel et la terre. La foule masculine et féminine est là qui rôde sous ses yeux. Son estomac à jeun le rend naturellement maussade, et il ne peut sans doute pas retenir une malédiction passagère, ou au moins s'abstenir de répondre à une malédiction qui lui est adressée.

De gros mots en engendrent d'autres, jusqu'à ce qu'il en vienne de plus gros, d'où l'on passe rapidement aux actes. Faut-il croire que le garde du corps maugréant en se voyant accablé, ce qui était inévitable, de malédictions plus caractéristiques que les siennes, ait chargé son mousquet et menacé de faire feu, ou bien mieux ait fait feu. Bien habile qui pourrait le savoir. On l'a affirmé : pour nous ce n'est guère croyable. Quoi qu'il en soit, la foule menacée, comme pour narguer les menaces, se met en rugissant à secouer toutes les grilles ; une d'elles cède (on dit qu'elle n'était fixée que par une simple chaîne), et la foule pénètre dans la grande cour en redoublant ses rugissements.

Alors le malencontreux garde du corps fit réellement feu, et d'autres gardes du corps avec lui ; le bras d'un homme est fracassé. Lecointre déposera (1) que « le sieur

(1) Déposition de Lecointre, *Histoire parlementaire*, t. III, p. 111-115.

Cardine, garde national, sans armes, fut poignardé. » Mais voyez : la chose est certaine, le pauvre Jérôme L'héritier, garde national, aussi sans armes, ébéniste, fils d'un sellier de Paris, avec le duvet de la jeunesse encore sur son menton, tombe frappé de mort, roule sur le pavé qu'il inonde de son sang et de sa cervelle ! — Un hurlement plus sauvage que celui des Irlandais déchire les airs, hurlement de compassion et de vengeance implacable. En peu d'instants, la grille de la cour intérieure appelée Cour de Marbre est forcée ou surprise ; la cour de Marbre est inondée, et bientôt sur le grand escalier, vers tous les escaliers et toutes les issues se précipite le déluge vivant. Desbuttes et Varigny, les deux gardes du corps de faction sont foulés aux pieds, massacrés sous les coups de cent piques. Des femmes brandissent leurs coutelas ou toute autre arme et se ruent furieuses; d'autres portent le cadavre de Jérôme et le déposent sur les marches de marbre; là, sa face livide et sa tête écrasée, à jamais muets, doivent *parler* à tous.

Malheur maintenant aux gardes du corps ! Il n'y a de pitié pour aucun. Miomandre de Sainte-Marie, sur le grand escalier, descendant quatre marches, adresse de douces paroles au tourbillon rugissant ; ses camarades le font remonter en le saisissant par ses buffleteries, l'arrachent littéralement à la gueule de la destruction, et ferment bruyamment leur porte, laquelle ne résiste que peu d'instants ; les panneaux volent en éclats. Les barricades ne sont d'aucun effet : fuyez promptement, malheureux gardes du corps : l'insurrection furieuse, semblable à une meute infernale, hurle sur vos pas !

Les gardes, frappés de terreur, fuient, verrouillant et barricadant ; la meute suit toujours, avançant de chambre

en chambre. Malheur ! la voilà qui pénètre dans les appartements de la reine, au fond desquels, dans la chambre la plus éloignée, la reine est encore endormie. Cinq sentinelles se précipitent vers le sanctuaire, frappent à la porte de l'antichambre, criant à haute voix : « Sauvez la reine. » Des femmes tremblantes se jettent en larmes à leurs genoux : « Oui, répondent-ils, nous mourrons ; mais, vous, sauvez la reine. »

Ne tremblez pas, ô femmes, mais hâtez-vous, car voici qu'une autre voix crie à travers la porte extérieure : « Sauvez la reine ! » et la porte est fermée. C'est la voix du brave Miomandre qui donne ce second avertissement : pour le faire, il a bravé une mort imminente ; quand il l'a fait, il fait face à la mort. Le brave Tardivel du Repaire, qui le seconde dans cet acte désespéré est renversé par les piques ; ses camarades ont peine à l'attirer à eux encore vivant. Miomandre et Tardivel, que les noms de ces deux gardes vivent longtemps, comme le méritent les noms des braves !

Les dames d'honneur tremblantes, l'une d'elles ayant entendu et entrevu Miomandre, habillent promptement la reine, nullement en robe d'apparat. Elle fuit, pour sauver sa vie, à travers l'OEil-de-Bœuf, dont bientôt la porte principale est attaquée par l'insurrection. Elle est dans l'appartement du roi, dans les bras du roi ; elle serre ses enfants sur son cœur, au milieu d'un petit nombre de fidèles. Le cœur royal éclate en sanglots maternels : *O mes amis, sauvez-moi et mes enfants !* Le bruit destructeur des haches insurrectionnelles retentit avec fracas à travers l'OEil-de-Bœuf. Quel moment !

Oui, mes amis, moment terrible, hideux, également honteux pour les gouvernés et les gouvernants, et dans

lequel gouvernés et gouvernants témoignent avec ignominie que tous leurs rapports sont anéantis. La fureur qui pendant les dernières vingt-quatre heures avait bouillonné dans vingt mille cœurs, a enfin pris feu : le cadavre de Jérôme a été le combustible. C'est, comme nous l'avons dit, l'élément infini faisant explosion, et inondant avec fracas tous les corridors et toutes les issues.

Pendant ce temps, les gardes pourchassés se sont retranchés dans l'OEil-de-Bœuf. Là ils peuvent mourir sur le seuil de l'appartement royal; ils ne peuvent espérer de le défendre. Ils amoncèlent des tabourets, des bancs et des meubles contre la porte sur laquelle tonne la hache insurrectionnelle.— Mais le brave Miomandre a-t-il donc succombé à la porte extérieure des appartements de la reine? Non, il a été brisé, dilacéré, laissé pour mort; il s'est néanmoins traîné jusqu'à l'OEil-de-Bœuf, et survivra honoré par la France fidèle. Remarquons de plus que, contradictoirement à ce qui a été dit et chanté, l'insurrection n'enfonça pas la porte qu'il avait défendue, mais se porta ailleurs, à la recherche d'autres gardes du corps (1).

Pauvres gardes, avec leur repas de Thyeste! Ce fut heureux pour eux que l'insurrection n'eût que des piques et des haches, sans autres instruments de siége! Le bruit redouble, les portes s'ébranlent. Vont-ils tous périr misérablement et la royauté avec eux? Desbuttes et Varigny, massacrés à la première irruption, ont été décapités dans la cour de Marbre, sacrifice fait aux *mânes* de Jérôme : Jourdan, à la barbe rouge, a volontiers fait cette besogne, et a demandé s'il y en avait encore. Un autre captif est

(1) Campan, t. II, 75-87.

promené autour du cadavre avec des chants et des hurlements, Jourdan va-t-il encore retrousser ses manches?

A l'intérieur éclatent de plus en plus fort les rugissements de l'insurrection, pillant faute de pouvoir tuer; tonnant de plus en plus fort à la porte de l'OEil-de-Bœuf que rien ne peut l'empêcher d'enfoncer ! — Tout à coup le bruit s'apaise, le tonnerre des haches s'arrête ! La foule se précipite, les cris se multiplient, le silence y succède, puis le bruit de pas réguliers, enfin à la porte quelques coups pacifiques : « Nous sommes les grenadiers du centre, les vieilles gardes françaises : Ouvrez-nous, messieurs des gardes du corps, nous n'avons pas oublié que vous nous avez sauvés à Fontenoy (1). » La porte est ouverte, le capitaine Gendron pénètre avec les grenadiers du centre : il y a des embrassades militaires, un passage soudain de mort à la vie.

Étranges fils d'Adam ! C'était pour *exterminer* ces gardes du corps que les grenadiers du centre s'étaient mis en marche, et les voilà maintenant qui se précipitent pour les sauver de l'extermination ! Les souvenirs d'un péril commun, d'un secours ancien calment les cœurs irrités; ils sont maintenant poitrine contre poitrine, sans aucune pensée de guerre. Le roi se montre un instant à la porte de son appartement, en s'écriant : « Épargnez mes gardes ! » *Soyons frères*, répond le capitaine Gendron, et puis il s'élance à la tête de ses baïonnettes pour nettoyer le palais.

Voici aussi que survient Lafayette, arraché soudainement au repos, non au sommeil (car il n'avait pas encore fermé les yeux); son éloquence populaire est pleine de

(1) Toulongeon, t. I, p. 144.

passion, son commandement militaire bref et accentué. Les gardes nationaux, éveillés par la trompette et le tambour d'alarme, arrivent aussi. La mêlée de mort s'arrête; la première flamme de l'insurrection qui montait jusqu'au ciel s'apaise; elle brûle maintenant, sinon éteinte, au moins sans lueur, comme le charbon, mais non inextinguible. Les appartements du roi sont en sûreté ; les ministres, les personnages officiels, et même quelques députés fidèles se réunissent autour de Leurs Majestés. La consternation s'apaise graduellement au milieu des sanglots et de la confusion; elle fait place aux délibérations et aux projets plus ou moins sensés.

Maintenant, jetez un coup d'œil du haut des fenêtres royales. Une mer rugissante de têtes humaines, inondant les deux cours, ondoyant dans tous les passages; des femmes ménadiques, des hommes furieux, exaltés par la vengeance, par la soif du mal, par la soif du pillage ! La canaille a ôté sa muselière, et maintenant aboie de sa triple gueule comme le chien d'Érèbe. Quatorze gardes sont blessés, deux tués, et, comme nous l'avons vu, décapités; Jourdan s'écriant : « C'était bien la peine de venir de si loin pour deux infortunés, Desbuttes et Varigny ! » Leur sort assurément fut triste. Plongés si soudainement dans l'abîme, ainsi que le sont soudainement les hommes précipités par le tonnerre des avalanches de la montagne, tonnerre qui a été réveillé non par eux, mais par d'autres dans le lointain. Quand l'heure dernière a sonné à l'horloge du château, ils étaient là tous deux traînant leurs pas languissants, le mousquet sur l'épaule, n'ayant d'autre préoccupation que d'entendre sonner l'heure suivante. Elle a sonné, et ils ne l'entendent pas; leurs corps gisent mutilés ; leurs têtes un objet de parade, promenées sur

des piques de douze pieds à travers les rues de Versailles, et bientôt vers l'après-midi elles atteindront les barrières de Paris, effrayante contradiction des grands placards rassurants qui y sont affichés.

L'autre garde du corps captif tourne toujours autour du cadavre de Jérôme, au milieu de cris de guerre indiens; le sanguinaire Barbe-Rouge, les manches retroussées, et brandissant sa hache sanglante, lorsque Gendron et les grenadiers surviennent : « Camarades, verrez-vous massacrer un homme de sang-froid? » — « Arrière, bouchers ! » fut la réponse, et le pauvre garde est sauvé. Gendron se multiplie, ses grenadiers et leurs officiers se multiplient, nettoyant tous les corridors, dispersant la multitude et le pillage et délivrant le palais. Le carnage menaçant disparaît; le corps de Jérôme est transporté à l'hôtel de ville pour enquête; le feu de l'insurrection se réduit de plus en plus en une température mesurée dont on devient maître.

Comme toute explosion générale des passions de la multitude, toutes sortes de choses transcendantes sont confondues ensemble; le grotesque, le ridicule avec l'horrible.

Par-dessus l'océan de têtes, on peut voir de loin la canaille caracolant sur des chevaux des écuries royales. Ceux-là sont des pillards, car le patriotisme est toujours ainsi infecté d'une certaine proportion de voleurs et de coquins. Gendron leur avait ravi leur proie dans le château, de sorte qu'ils s'étaient rejetés sur les écuries pour y prendre les chevaux. Mais les généreux *coursiers de Diomède*, suivant Weber, dédaignèrent ces vils fardeaux, et levant leur royale croupe, les lancèrent bientôt au loin en courbes paraboliques, au milieu des éclats de rire,

puis ils furent rattrapés. Des gardes nationaux montés firent rentrer le reste.

Maintenant aussi se montrèrent les dernières étincelles d'une touchante étiquette, qui, dans ce naufrage d'un monde, ne veut pas mourir sans laisser une trace, comme chanterait la cigale au milieu du retentissement de la trompette du jugement dernier. Comme Lafayette, dans ces terribles moments, se précipitait vers les appartements intérieurs du roi, un maître des cérémonies (espérons que ce ne fut pas de Brézé) lui cria : «*Monsieur, le roi vous accorde les grandes entrées !* » ne trouvant pas à propos de les refuser (1).

XI

RETOUR DE VERSAILLES.

Cependant les gardes nationaux de Paris, entièrement sous les armes, ont nettoyé le palais, ils occupent même les postes extérieurs les plus rapprochés, refoulant le patriotisme mélangé dans la grande cour, ou même dans la cour de devant.

On peut remarquer aussi que les gardes du corps ont maintenant, avec sincérité, pris les couleurs nationales, car ils s'avancent aux fenêtres et aux balcons, levant leurs chapeaux et sur chaque chapeau une large cocarde tricolore, ôtent leurs bandoulières en signe de capitulation, et crient *Vive la nation !* A quoi les cœurs généreux ne peuvent répondre que par *Vive le roi ! Vivent les gardes*

(1) Toulongeon, t. I, opp. 120.

du corps ! Sa Majesté elle-même a paru avec Lafayette sur le balcon, et s'y montre encore, salué du cri de *Vive le roi !* partant de toutes les poitrines ; mais aussi de quelques-unes se fait entendre ce cri : *Le roi à Paris !*

La reine aussi, sur la demande générale, se montre, quoiqu'il s'y trouve du péril ; elle s'avance sur le balcon avec son fils et sa fille. *Point d'enfants !* crient des voix tumultueuses. Elle fait doucement rentrer ses enfants, et reste seule, debout, les mains croisées sur la poitrine : « Dussè-je mourir, avait-elle dit, j'irai. » Tant de sécurité dans l'héroïsme fit son effet. Lafayette, avec un esprit d'à-propos et d'exaltation chevaleresque, saisit cette belle main de reine et s'agenouillant respectueusement, y imprime un baiser ; sur quoi le peuple crie *Vive la reine!* Cependant le pauvre Weber vit ou plutôt (car à peine un tiers des assertions de Weber, dans ces jours fiévreux, pourrait résister à l'examen) il s'imagina voir *un de ces brigands* braquer son mousquet sur la reine avec ou sans intention de tirer ; car un autre des brigands fit avec indignation tomber le fusil.

De sorte que tous, et la reine elle-même, bien plus, le capitaine des gardes du corps étaient devenus nationaux. Le même capitaine des gardes sort maintenant avec Lafayette. Sur le chapeau de l'homme repentant est une énorme cocarde tricolore, large comme la fleur du soleil, d'autres disent comme une assiette à soupe, mais visible à coup sûr jusqu'aux dernières limites de la première cour. D'une voix éclatante il prête le serment national, en élevant son chapeau, et à cette vue, toute l'armée place les bonnets à poil au bout des baïonnettes avec de vives acclamations. Douce est la réconciliation aux cœurs des hommes. Lafayette a reçu le serment de Flandre ; il reçoit

celui du reste des gardes du corps ; le peuple les presse dans ses bras : « Frères, pourquoi nous forciez-vous à vous tuer ? Voici qu'avec joie nous vous accueillons, comme on accueille le retour des enfants prodigues. » Les pauvres gardes, maintenant nationaux et tricolores, font un échange de coiffures, un échange d'armes ; il y aura paix et fraternité. Et puis se répète le cri de *Vive le roi* et aussi *le roi à Paris*, non plus d'une seule poitrine, mais de toutes les poitrines confondues en une seule, car c'est le désir unanime de tous les cœurs.

Oui, *le roi à Paris !* et quoi encore ? Les ministres peuvent délibérer, et les députés nationaux hocher la tête ; mais il n'y a plus maintenant aucun autre parti à prendre. Vous l'avez forcé d'y aller volontairement. « A une heure ! » Lafayette en donne à haute voix l'assurance, et l'universelle insurrection confirme l'acceptation par une incommensurable acclamation et une décharge de toutes les armes à feu dont elle dispose, petites et grandes, rouillées et polies. Quel retentissement entendu dans les espaces, comme le bruit d'un arrêt ! Ce bruit aussi s'éteint dans le silence des âges. Et depuis ce jour le château de Versailles reste vide, muet ; les cours spacieuses dévorées par l'herbe, n'ayant plus affaire qu'à la houe du garçon jardinier. Les années et les générations marchent et se perdent dans le courant du temps ; les bâtiments comme les bâtisseurs ont leurs destins.

Jusqu'à une heure donc, il y aura trois partis : l'assemblée nationale, la foule nationale, la royauté nationale, tous assez affairés. La foule se réjouit, les femmes se parent de tricolore. En outre, Paris dans sa sollicitude a envoyé à ses vengeurs des charretées de pain, qui sont accueillies avec acclamation et consommées avec gratitude.

Les vengeurs, en retour, fouillent les dépôts de grains, les chargeant dans cinquante voitures, de manière qu'un roi national, avant-coureur probable de toutes bénédictions, puisse comme premier signe, être le porteur évident de l'abondance.

Et ainsi le sans-culottisme a fait prisonnier son roi, manquant à sa parole. La monarchie est tombée, et pas même honorablement, mais ignominieusement, non sans lutte, il est vrai, souvent répétée: mais la lutte a été maladroite, usant ses forces dans des accès et des paroxysmes, et à chaque paroxysme plus tristement abattue qu'auparavant. Ainsi la volée de mitraille de Broglie, qui aurait pu être quelque chose, s'est transformée en un choc de bouteilles dans un repas d'Opéra, avec *O Richard! ô mon roi!* Ce qui ensuite se transformera en une conspiration de Favras, dont le résultat sera la pendaison d'un chevalier.

Pauvre monarchie! mais quelle autre chose qu'une honteuse défaite peut attendre l'homme qui veut et ne veut pas? Apparemment, ou le roi a un droit qu'il peut affirmer même par la mort, devant Dieu et les hommes; ou il n'a aucun droit. Apparemment, l'un ou l'autre, si seulement, il pouvait savoir lequel : que le ciel ait pitié de lui! Si Louis était sage, en ce jour il abdiquerait: n'est-il pas étrange que si peu de rois abdiquent; et l'on n'en connaît aucun encore qui ait eu recours au suicide. Seul, Frédéric Ier, de Prusse, l'a tenté; mais on coupa la corde.

Quant à l'Assemblée nationale, qui décrète ce matin qu'elle est *inséparable de Sa Majesté*, et qu'elle le suivra à Paris, il y a une chose à noter : c'est l'extrême défaut de santé qui s'y rencontre. Après le 14 juillet, il y eut une certaine apparence maladive chez les honorables

membres, un grand nombre demandant des passeports pour motifs de santé; mais aujourd'hui et les jours suivants, il y a une véritable épidémie; le président Mourier, Lally Tollendal, Clermont-Tonnerre, et tous les royalistes constitutionnels qui veulent deux chambres, éprouvent le besoin de changer d'air, ce qui déjà était auparavant arrivé aux royalistes qui ne veulent pas de chambre du tout.

Car, en réalité, c'est la seconde émigration qui commence; sur une grande échelle parmi la noblesse, le clergé et le tiers; de telle sorte que dans la Suisse seule, ils sont au nombre de soixante mille. Ils reviendront au jour du règlement des comptes. Oui, ils seront chaudement accueillis, — mais émigration sur émigration est une des particularités de la France. Une émigration suit l'autre, fondée sur de raisonnables craintes, de déraisonnables espérances et surtout de puérils dépits. Les fuyards de haute volée sont partis les premiers; maintenant ce sont de plus modestes, bientôt il s'en présentera d'inférieurs, jusqu'aux infimes qui rampent. Par là, cependant, pour notre assemblée nationale ne devient-il pas plus facile de faire la constitution, maintenant que vos anglo-maniaques à deux chambres se trouvent en sûreté et à distance sur des rives étrangères! L'abbé Maury est saisi et ramené : pour lui, ferme comme du cuir tanné, avec l'éloquent capitaine Cazalès et quelques autres, il tiendra encore bon pendant une autre année.

Mais ici, en attendant, se présente une question : Philippe d'Orléans a-t-il été vu, en ce jour, *dans le Bois de Boulogne, en surtout gris*, attendant sous le feuillage fané et mouillé les événements du jour? Hélas! oui, c'était bien son image dans le cerveau troublé de Weber et

quelques autres. Le Châtelet fera une longue enquête, entendra cent soixante-dix témoins; le député Chabroud fera son rapport; mais ne découvrira rien (1). Quelle fut donc l'origine de ces deux jours sans pareil d'octobre? Car, assurément, une scène aussi dramatique ne s'est jamais déroulée sans directeur ou machiniste. Le polichinelle de bois ne se produit pas au jour, avec ses chagrins domestiques, si l'on ne tire la ficelle; n'en est-il pas de même de la foule humaine? Alors, n'était-ce pas d'Orléans, Laclos, le marquis de Sillery, Mirabeau, et les autres enfants du trouble; espérant chasser le roi à Metz et se partager ses dépouilles? ou plutôt n'était-ce pas, au contraire, l'OEil-de-Bœuf, de Guiche, le colonel des gardes, le ministre Saint-Priest, et les exaltés royalistes; espérant aussi le conduire à Metz, et tenter le sort de la guerre civile? Le bon marquis Toulongeon, historien et député, se sent obligé d'admettre les deux causes à la fois (2).

Hélas! mes amis, l'incrédulité crédule est une étrange chose. Mais quand toute une nation est saisie de l'esprit de soupçon et voit un miracle dramatique jusque dans l'opération du suc gastrique, quelle ressource y a-t-il? Une telle nation ne forme plus déjà qu'une masse d'infirmités hypochondriaques, atrabilaire, décomposée, appelant des crises. Le soupçon lui-même n'est-il pas la première chose à soupçonner, comme Montaigne craignait seulement de craindre?

Maintenant, cependant, l'heure marquée est venue. Sa Majesté est en voiture, avec la reine, sa sœur Élisa-

(1) Rapport de Chabroud, *Moniteur* du 31 décembre 1789.
(2) Toulongeon, t. I, p. 150.

beth, et les deux enfants royaux. Une heure encore s'écoule avant qu'on puisse disposer l'immense procession et la mettre en route. La température est froide et humide; l'esprit de tous troublé, le bruit gigantesque.

Beaucoup de marches processionnelles ont été vues par notre monde : les triomphes romains et les ovations, les battements de cymbales cabiriques, les cortéges royaux, les funérailles irlandaises; mais la marche de la monarchie française se dirigeant vers son lit de mort présentait un spectacle nouveau : couvrant des lieues en longueur, avec une largeur se perdant dans de vagues multitudes; car toutes les contrées voisines se rassemblaient pour voir. La procession est lente, avec la stagnation d'un lac sans rivage, et cependant avec le bruit du Niagara, de Babel, d'une maison de fous; avec des trépignements et des clapotements, des acclamations, des hurlements, des volées de mousqueterie, véritable échantillon du chaos offert à nos temps modernes! jusqu'à ce qu'enfin, on s'engage, à la chute du jour, dans Paris, en attente, à travers une double rangée de figures, sur tout le parcours depuis Passy jusqu'à l'hôtel de ville.

Contemplez ce spectacle : à l'avant-garde, les troupes nationales, avec les trains d'artillerie; des hommes et des femmes à piques, montés sur des canons, des charrettes, des fiacres, d'autres à pied, dansant, couverts de rubans tricolores de la tête aux pieds; des pains enfourchés aux pointes des baïonnettes, des feuillages plantés dans les canons de fusil (1). Puis formant le centre, cinquante charretées de blé, qui ont été, par mesure de pacification, fournies par les dépôts de Versailles. Derrière, s'avancent irrégulière-

(1) Mercier, *Nouveau Paris*, t. III, p. 21.

ment les gardes du corps, tous habillés, et coiffés des bonnets à poil des grenadiers. Immédiatement après ceux-ci vient la voiture royale, viennent les voitures royales; car il y a une centaine de députés nationaux, parmi lesquels Mirabeau, dont on ne nous fait pas connaître les observations. Enfin, pêle-mêle, comme arrière-garde, Flandre, Suisses, cent-suisses, d'autres gardes du corps, les hommes qu'on appelait naguère brigands, tout ce qui peut se porter en avant. Entre toutes ces masses, flottent sans limites Saint-Antoine et la cohorte ménadique; les ménades se tenant surtout autour de la voiture royale, dansant, couvertes d'insignes tricolores; chantant des chansons pleines d'allusions, montrant d'une main la voiture royrale, de l'autre, les charrettes à blé, et criant: « Courage, amis! maintenant, nous ne manquerons pas de pain; nous vous amenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron! » (1)

Le tricolore est fané par la pluie du jour; mais la joie est inextinguible. Est-ce que tout maintenant ne va pas bien! *Oh! madame notre bonne reine*, disaient quelques-unes de ces femmes fortes, *ne nous trahissez plus, et nous vous aimerons bien.* Le pauvre Weber s'avançait éclaboussant, tout contre la voiture royale, avec les larmes aux yeux. « Leurs Majestés me faisaient l'honneur, ou du » moins il le croyait, de me témoigner de temps en temps » les émotions qu'elles ressentaient, soit par un mouve- » ment d'épaules, soit par des regards dirigés vers le » ciel. » Ainsi, comme un frêle roseau, flotte le royal bateau de sauvetage, sans gouvernail sur le noir déluge des multitudes.

(1) Toulongeon, t. I, p. 134-161; *Deux amis*, t. III, p. 9, etc.

Mercier, avec ses vagues appréciations, estime que la procession et les spectateurs comptaient deux cent mille têtes. Il dit que c'était un immense brouhaha articulé, le rire *transcendantal* d'un monde, comparable aux saturnales des anciens. Pourquoi pas? Ici encore, comme nous l'avons dit, est l'humaine nature encore une fois humaine; que ceux-là frémissent qui sont d'humeur frémissante : cependant tout cela est humain. Tout cela a brisé ses vieilles formules, et l'a fait même en dansant. C'est pourquoi ceux qui font collection de vases et d'antiques, avec des figures de bacchantes en danse « dans des postures sauvages, et à peine possibles », peuvent contempler avec quelque intérêt.

C'est ainsi, cependant, que dans la lente marche le chaos ou la saturnale moderne des anciens touche à la barrière, et doit y faire halte pour écouter la harangue du maire Bailly; là, il lui faut longtemps s'entasser, entre le double rang de figures, dans le brouhaha transcendantal qui monte vers le ciel; et deux heures plus tard, vers l'hôtel de ville, pour y écouter encore les harangues de plusieurs orateurs, de Moreau de Saint-Mery, entre autres; Moreau des trois mille ordres, maintenant député national de Saint-Domingue, et tous ces discoureurs. Le pauvre Louis, « qui semblait éprouver une certaine émotion » en entrant dans l'hôtel de ville, ne peut que répondre « qu'il vient avec plaisir et avec confiance au milieu de son peuple. » Le maire Bailly, en transmettant ces paroles, oublie le mot confiance, sur quoi la pauvre reine dit énergiquement : « Ajoutez-y avec confiance. » — « Messieurs, reprend Bailly, vous êtes plus heureux que si je n'avais pas oublié. »

Finalement, le roi est conduit sur le balcon, à la lueur

des torches, avec une énorme cocarde tricolore au chapeau ; et « dans tout le peuple, dit Weber, chacun échangeait des poignées de main » ; mais persuadés sans doute, que *maintenant* en toute certitude l'Ère nouvelle était venue. A peine avant onze heures du soir, la royauté put-elle gagner son palais des Tuileries si longtemps vacant et abandonné, pour y loger quelque peu à la façon des comédiens ambulants. On est au mardi 6 octobre 1789.

Le pauvre Louis a encore deux processions à faire dans Paris : l'une grotesque et ignominieuse, comme celle-ci ; l'autre, ni grotesque, ni ignominieuse, mais terrible et, bien mieux, sublime.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



